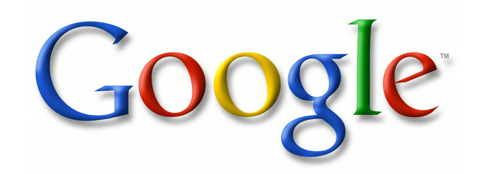





600023390N



JOURNAL

DE MON TROISIÈME VOYAGE D'EXPLORATION

DANS

L'EMPIRE CHINOIS

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

JOURNAL

DE MON TROISIÈME VOYAGE D'EXPLORATION

DANS

L'EMPIRE CHINOIS

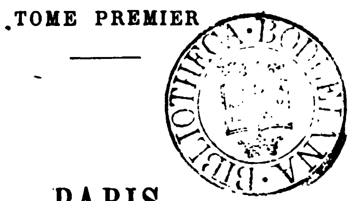
PAR

M. L'ABBÉ ARMAND DAVID

De la congrégation de la Mission
Membre correspondant de l'Institut de France, du Muséum d'histoire naturelle, etc.

OUVRAGE CONTENANT 3 CARTES

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1875

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

M. l'abbé Armand David, né dans les environs de Bayonne, membre de la congrégation de la Mission, fut envoyé en Chine pour la première fois en 1862.

Après avoir professé pendant plusieurs années au collége de Savone, où il s'était particulièrement occupé de sciences naturelles, il vint à Pékin dans le but d'organiser un collége français pour la jeunesse chinoise. Là, il eut la bonne fortune de recueillir des animaux nouveaux, des plantes rares, des minéraux précieux pour l'étude de la géologie, qu'il envoya à notre Muséum national et qui lui permirent de commencer de son côté quelques collections d'histoire naturelle.

Son goût passionné pour les découvertes scientifiques et le désir d'augmenter son cabinet, lui firent entreprendre plusieurs voyages dans les provinces du nord de la Chine. Dès la fin de l'année 1862, il visita *Si-wan*, village chrétien de la Mongolie, situé au milieu de montagnes de deux mille mètres d'altitude. En 1863, il alla passer un mois dans ce grand massif montueux que les Pékinois nomment *Si-chan* (*si* occident, *chan* montagne) ; en 1864, il se rendit près de *Jéhol*, rési-

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

M. l'abbé Armand David, né dans les environs de Bayonne, membre de la congrégation de la Mission, fut envoyé en Chine pour la première fois en 1862.

Après avoir professé pendant plusieurs années au collége de Savone, où il s'était particulièrement occupé de sciences naturelles, il vint à Pékin dans le but d'organiser un collége français pour la jeunesse chinoise. Là, il eut la bonne fortune de recueillir des animaux nouveaux, des plantes rares, des minéraux précieux pour l'étude de la géologie, qu'il envoya à notre Muséum national et qui lui permirent de commencer de son côté quelques collections d'histoire naturelle.

Son goût passionné pour les découvertes scientifiques et le désir d'augmenter son cabinet, lui firent entreprendre plusieurs voyages dans les provinces du nord de la Chine. Dès la fin de l'année 1862, il visita *Si-wan*, village chrétien de la Mongolie, situé au milieu de montagnes de deux mille mètres d'altitude. En 1863, il alla passer un mois dans ce grand massif montueux que les Pékinois nomment *Si-chan* (*si* occident, *chan* montagne); en 1864, il se rendit près de *Jéhol*, rési-

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

M. l'abbé Armand David, né dans les environs de Bayonne, membre de la congrégation de la Mission, fut envoyé en Chine pour la première fois en 1862.

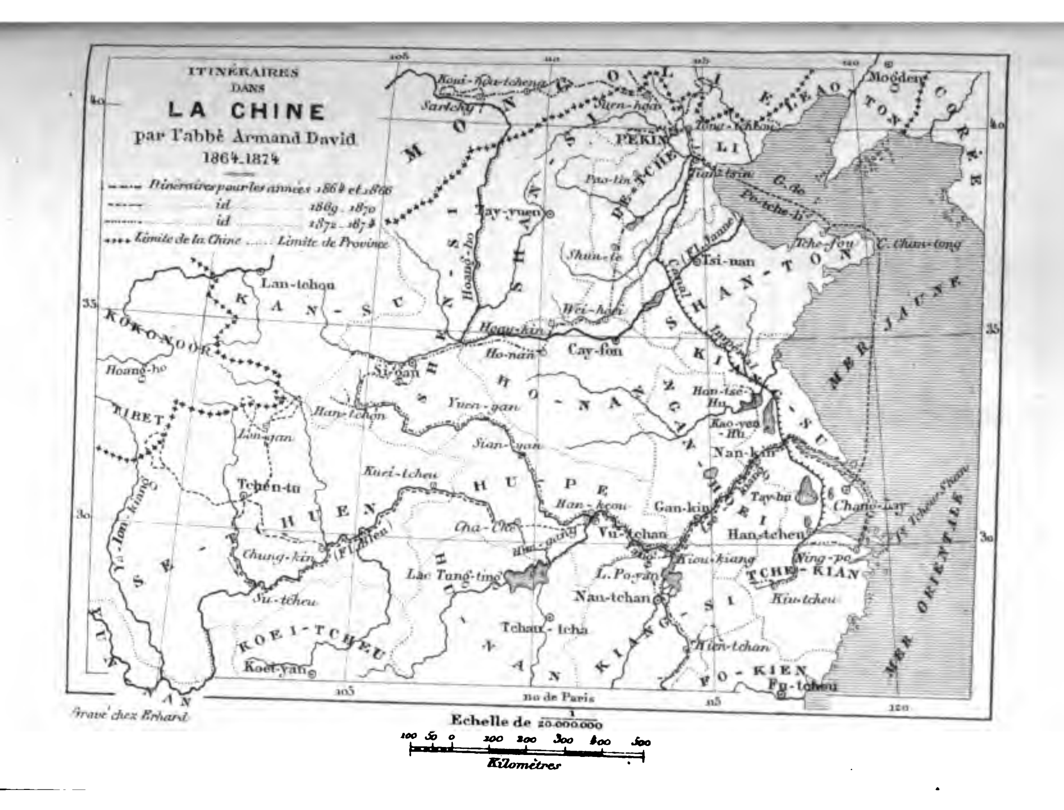
Après avoir professé pendant plusieurs années au collége de Savone, où il s'était particulièrement occupé de sciences naturelles, il vint à Pékin dans le but d'organiser un collége français pour la jeunesse chinoise. Là, il eut la bonne fortune de recueillir des animaux nouveaux, des plantes rares, des minéraux précieux pour l'étude de la géologie, qu'il envoya à notre Muséum national et qui lui permirent de commencer de son côté quelques collections d'histoire naturelle.

Son goût passionné pour les découvertes scientifiques et le désir d'augmenter son cabinet, lui firent entreprendre plusieurs voyages dans les provinces du nord de la Chine. Dès la fin de l'année 1862, il visita *Si-wan*, village chrétien de la Mongolie, situé au milieu de montagnes de deux mille mètres d'altitude. En 1863, il alla passer un mois dans ce grand massif montueux que les Pékinois nomment *Si-chan* (*si* occident, *chan* montagne); en 1864, il se rendit près de *Jéhol*, rési-

dence d'été de l'Empereur, à cinq journées de marche au nord de la capitale. M. l'abbé A. David ne séjourna pas moins de cinq mois dans ce district accidenté de la Tartarie orientale, où, tout en étudiant la langue chinoise, il récolta beaucoup de plantes, d'animaux et d'échantillons géologiques dont les plus beaux spécimens vinrent enrichir nos galeries du Jardin des Plantes.

Frappés de ces premiers résultats et des précieux renseignements que leur fournissait ce missionnaire, si zélé pour la science, les professeurs administrateurs du Muséum demandèrent au supérieur général des Lazaristes la permission pour M. l'abbé David d'explorer l'intérieur de l'Empire du Milieu dans un but purement scientifique. Comme cela pouvait alors se faire sans nuire aux autres œuvres de la Mission, M. Étienne accorda volontiers la permission demandée.

En conséquence M. l'abbé David fit, en 1860, une grande excursion dans les parties de la Mongolie désignées sous les noms de Toumet, d'Ourato, d'Ortous et de Maomingan, consacrant près de dix mois à l'étude pénible, mais fructueuse, de la faune, de la flore et de la géologie de ces hauts plateaux. En 1868, il quitta de nouveau Pékin pour se rendre à Changhay, d'où il remonta le Yang-tzé-Kiang jusqu'à Kiou-Kiang. Après quatre mois de séjour dans le Kiangsi il alla, toujours par la même voie, au Setchuan et à Moupine, l'une des principautés indépendantes qui séparent le Thibet de la Chine. Enfin, après un séjour de neuf mois dans le pays des barbares *Manze*, il pénétra par le nord-ouest du Setchuan jusque chez les *Si-fan*, dans l'angle oriental du Kokonoor.



ITINÉRAIRES
DANS
LA CHINE
par l'abbé Armand David
1864-1874
Itinéraires pour les années 1864 et 1866
id 1869-1870
id 1872-1874
Limite de la Chine
Limite de Province
PEKIN
Tien-tsin
Tsi-nan
Tay-yuen
Lan-tchou
Si-gan
Cay-fon
Ho-nan
Han-tchon
Tchen-tu
Chung-kin
Su-tcheu
Koei-yan
Han-keou
Vu-tchan
Gan-kin
Nan-kin
Chang-hay
Han-tcheu
Ning-po
Kiou-kiang
L. Po-yan
Nan-tchan
Tchau-tcha
Kien-tchan
Fu-tcheu
Kiu-tcheu
Lac Tong-ting
Cha-Che
Kuei-tcheu
Sian-yan
Yuen-gan
Wei-hoei
Hoan-kin
Shun-te
Pao-tin
Sartchy
Koui-hoa-tcheng
Suen-hoa
Mogden
Tche-fou
C. Chan-tong
Canal Impérial
Hoang-ho
Ya-lon-kiang
Han-tse-Hu
Kao-yeu-Hu
MONGOLIE
LEAO-TON
CORÉE
TCHE-LI
CHAN-SI
CHAN-TON
KAN-SU
KOKONOOR
TIBET
SE-CHUEN
HO-NAN
NGAN-HOEI
KIANG-SU
HU-PE
HU-NAN
KIANG-SI
TCHE-KIAN
FO-KIEN
KOEI-TCHEU
YUN-NAN
MER JAUNE
MER ORIENTALE
110 de Paris
Gravé chez Erhard
Echelle de 1/20.000.000
100 50 0 100 200 300 400 500
Kilomètres

Absent depuis près de deux années, l'infatigable voyageur revenait à Pékin, lorsqu'il apprit près de Tiéntsin le massacre, par une population fanatique, de tous nos malheureux compatriotes. L'abbé David ne dut son propre salut qu'à un retard accidentel du bateau qu'il montait. Ce déplorable événement rendait impossible un plus long séjour en Chine; en outre, trois maladies graves occasionnées par la fatigue et les privations de tout genre, avaient profondément altéré la santé de notre explorateur; il se vit donc obligé de revenir pour quelque temps en France, où se passaient, hélas, de plus terribles événements.

M. l'abbé David, dont les forces étaient revenues, poussé par une irrésistible vocation, retourna en Chine après le rétablissement de la paix. Au commencement de 1872, il visita la jolie province du Tché-Kiang, puis il se rendit à Pékin afin d'y organiser une grande et dernière campagne dans l'intérieur de l'Empire. Parti le 20 octobre, il alla d'abord au Chensi par le Honan, et y explora l'importante chaîne de montagnes connue sous le nom de Tsing-ling. La révolte des Mahométans ne lui permettant pas de s'avancer plus loin vers l'ouest, il descendit en mai 1873 jusqu'à Hankéou, après vingt jours d'une très-périlleuse navigation sur le Han-Kiang.

Le mois de juin suivant le vit de nouveau dans le Kiangsi, fixé assez près des frontières du Fokién. Atteint bientôt de fièvres dangereuses, il voulut avant son entière guérison pénétrer au sein des grandes montagnes de ce pays, mais les fatigues d'une si rude excursion lui occasionnèrent une fluxion de poitrine dont sa forte constitution ne triompha qu'en partie; il lui en resta une bronchite, qui, jointe aux fièvres palu-

déennes, le réduisit à un tel état d'anémie qu'il dut renoncer à continuer et à compléter ses travaux de naturaliste et de voyageur. Il revint d'abord à Kiou-Kiang, puis à Changhay, où les médecins le contraignirent à s'embarquer définitivement pour l'Europe (avril 1874).

Indépendamment des rapports et des notes détaillées dont il accompagnait ses nombreux envois, M. l'abbé David a communiqué au Muséum le journal de tous ses voyages. La relation des deux premiers a paru dans les *Nouvelles Archives;* c'est le journal inédit de sa troisième et dernière exploration que nous croyons utile d'offrir séparément au public. Bien que les recherches de ce voyageur aient toujours eu l'histoire naturelle pour objet et que ses notes s'y rapportent généralement, on trouve cependant dans son livre des renseignements précieux sur la géographie et l'ethnographie de ces immenses régions, si peu connues des Européens; il y raconte encore les incidents de ses pérégrinations, et nous initie au caractère et aux mœurs intimes des Chinois.

Nous espérons donc que ce livre sera bien accueilli non-seulement des savants, qui n'oublieront pas les acquisitions précieuses dont M. l'abbé David a enrichi nos collections nationales, mais encore par tous les esprits curieux qui s'intéressent au progrès des sciences en France.

Koukouk

40 I RE. I

Pao-te-tc

Kia-tchoou

u-lin-f.

Kia-tchoou

Gravé par Erhard, 12, rue D

JOURNAL

DE MON TROISIÈME VOYAGE D'EXPLORATION

DANS

L'EMPIRE CHINOIS

CHAPITRE I.

PRÉLIMINAIRE.

…age en Europe, 1870-1872. — Arrivée en France pendant la …uerre. — Séjour en Italie jusqu'à la chute de la Commune. — …uséum national d'histoire naturelle; exposition des collections …e l'abbé A. David.

Pékin, septembre 1872. Je vais reprendre, en…re une fois, mes recherches d'histoire naturelle … mon journal quotidien de notes de voyage.

Plus de deux ans se sont écoulés depuis que j'ai …rminé mon exploration de la Chine occidentale, …s confins du Tibet et du Kokonoor. Mon jour…al de cette longue tournée s'arrêtait au moment …e mon départ pour l'Europe, en juillet 1870.

Le délabrement de ma santé et, plus encore, les

tragiques événements survenus à Tiéntsin[1] à la fin de juin de cette année, furent cause que je me décidai à revoir la France plus tôt que je n'avais projeté de le faire : j'espérais y plaider ma part de la cause de nos missions catholiques que depuis quelque temps des personnes mal rensei-

1. Sans vouloir trancher du linguiste, je commence par faire ici quelques observations sur la prononciation des mots chinois que j'emploie, ou plutôt sur ma manière d'en rendre les sons par notre alphabet français, lequel, quoiqu'il soit insuffisant, me paraît encore meilleur pour cela que l'anglais, l'allemand, l'espagnol, le portugais et l'italien.

1° *Ch* a le son que nous lui donnons au commencement du nom *cheval:* notez que, dans les provinces de l'Ouest et du Midi, ce son est remplacé souvent par l'*s* dur; et on y dit *Sanghay*, *Sensi*, quand les Pékinois disent *Changhay*, *Chensi*. 2° Excepté au Sud, l'*h* au commencement d'une syllabe a le son dur et guttural du *j* aragonais, si ordinaire aux langues espagnole et allemande. 3° L'*h* accompagnant une autre consonne donne à celle-ci le *son aspiré*, comme l'esprit rude grec. 4° Le *k* suivi de l'*i* a, chez les Chinois, le son particulier du double *tt* mouillé des Basques, ou bien du *tj* des Germains : très-peu de Français parviennent à le prononcer comme les indigènes. 5° Le *ng* initial a un son étrange, que nous ne retrouvons en Europe que dans le *dialecte génois* (*San-na* = Savona). 6° L'*n* final sonne sans nasalité, et la voyelle qui le précède conserve toujours son son primitif : ainsi *Tién-tsin* se prononce *Tiéne-tsine*. 7° Le *ng* terminal donne le son nasal à la voyelle précédente, qui doit aussi conserver son *son primitif;* le *g* ne sonne point. 8° Toutes les voyelles, simples et composées (y compris l'*u* et l'*eu*), sonnent comme dans le français; et c'est surtout pour ces sons que notre alphabet a sur les autres un avantage incomparable. 9° La seule voyelle *eu* gutturale (du Nord) ne peut pas se rendre par nos lettres européennes : c'est un son *vomitoire*, tiré du gosier, qui est aussi agréable aux oreilles des Pékinois qu'il est antipathique pour nous. 10° Toutes les autres lettres et combinaisons de lettres se prononcent d'après l'alphabet français.

gnées, sinon malintentionnées, cherchent à dénigrer ou à travestir.

Alors je ne m'attendais pas à trouver notre patrie en proie aux horreurs de la guerre !

C'est à Ceylan que nous parvint la première nouvelle des hostilités engagées avec la Prusse. Les dépêches télégraphiques ne concordaient pas entre elles ; et, selon leurs sources, elles nous annonçaient tout à la fois des victoires et des défaites....

Quelles transes alors pour des hommes en qui un long éloignement du sol natal n'a fait qu'en exaspérer l'amour ! et quelle situation critique, quand on se trouve au milieu d'étrangers dont les sentiments diffèrent des nôtres !

Sur notre grand et magnifique bateau (alors appelé *l'Impératrice Eugénie*), qui revenait de son premier voyage de Chine, se trouvaient des personnes de presque toutes les nations de l'Europe. Les Hollandais, les Belges, les Espagnols, paraissaient faire des vœux sincères pour le triomphe de la France, tandis que la plupart des Anglais et des Américains sympathisaient ouvertement avec la Prusse.

Je n'oublierai jamais la peine, la tristesse que je sentis au fond de l'âme en voyant une grosse dame, moitié française d'origine, exulter bruyamment chaque fois que nous recevions une nouvelle défavorable à notre cause : dès lors je cessai de la saluer tous les matins, selon les habitudes de politesse du bord.

Je note aussi un autre épisode affligeant de ce voyage, commencé sous de pénibles impressions, et qui devait se terminer dans des conjonctures plus douloureuses encore : c'est le suicide de M. X., ingénieur-mécanicien, dont les talents de société avaient intéressé tous les passagers du vapeur. Dès notre arrivée en Égypte, ce jeune homme s'était adressé à moi *ex abrupto*, pour que je l'aidasse, disait-il, à se préparer à la mort ! Je pensai qu'il avait peur de partir pour la guerre, et j'essayai de l'encourager de mon mieux. Mais je me trompais : sa tête s'était dérangée.

Au premier jour de notre navigation sur la Méditerranée, ce malheureux fou quitte tout à coup les personnes avec qui il conversait sur le pont et parmi lesquelles je me trouvais, franchit d'un bond le bastingage, se précipite à la mer tout près de l'hélice et disparaît dans les abîmes. On eut beau stopper longtemps, jeter à l'eau bouées et chaloupes, et prolonger les recherches pendant plusieurs heures : l'on ne revit plus l'infortuné.

Les sujets prussiens qui avaient voyagé avec nous, ainsi que d'autres étrangers, avaient jugé prudent de nous quitter à Port-Saïd. Pour nous, c'est à la fin d'août que nous abordâmes enfin à Marseille, quarante-cinq jours après notre embarquement à Changhay. Je ne séjournai dans cette ville si agrandie, si embellie depuis que je ne l'avais vue, que quelques jours, c'est-à-dire le temps nécessaire pour remplacer mon costume chinois par les habits ordinaires de mon état.

Mon désir et mon intérêt eussent été de partir au plus tôt pour Paris; mais des lettres reçues de cette capitale m'apprirent bientôt qu'on s'y préparait à soutenir un siége; que tous mes confrères non nécessaires au service ordinaire de la métropole cherchaient un refuge ailleurs, et que je devais aussi songer à attendre la fin des événements là où je croirais à propos d'aller.

En conséquence, je me décidai à me rendre dans mon pays natal, aux Basses-Pyrénées, dans l'espoir d'y mieux rétablir ma santé encore gravement compromise.

Mais, avant de me diriger vers Bayonne, je voulus satisfaire le grand désir que j'avais de revoir Savone, cette jolie ville de Ligurie où j'ai vécu plusieurs années avant que d'aller en Chine.

Il y a là une importante collection d'histoire naturelle, formée par mes soins dans notre antique collége, qui a été sauvée de l'*incameramento* fiscal en tant que ma propriété personnelle. Je désirais, dans une visite rapide, examiner par moi-même si ce cabinet y était encore utile pour l'enseignement, ou s'il pourrait l'être davantage ailleurs, à Pékin, par exemple, où je comptais retourner après ma guérison. Je craignais aussi que plus tard je n'eusse plus le loisir de visiter cette belle Italie, à laquelle me rattachent tant de souvenirs agréables et des liens d'amitié que le temps et le grand éloignement n'ont point altérée.

Il entrait dans les desseins de la Providence d'affliger et d'humilier les Français de tous les

pays par des catastrophes jusqu'alors inouïes! A peine avais-je quitté le chemin de fer, qui n'arrivait alors qu'à Menton, et franchi la frontière italienne, que nous reçûmes la nouvelle du désastre de Sedan et des mouvements populaires qui commençaient à avoir lieu dans nos grandes villes. Notre émotion était extrême; et un vénérable vieillard, sans doute un ancien officier du premier Empire, pleurait et sanglotait comme un enfant, tandis que j'essayais en vain d'espérer encore.

Dès ce moment, je prévis que mon séjour en Italie pourrait se prolonger plus que je ne l'avais pensé; et c'est dans ce sens que s'exprimaient les lettres que je reçus, bientôt après, des parents et des amis du pays natal. — Au surplus, le climat des bords enchanteurs de la Méditerranée ne pouvait qu'être favorable au retour de mes forces; je n'avais donc plus besoin de me hâter.

Le chemin de fer du littoral n'était pas achevé encore. Je suivais les bords de la mer en diligence, sur une voiture des Messageries *naguères* Impériales. On n'avait pas encore eu le temps d'effacer cet adjectif sur la ceinture du véhicule public, et de le remplacer par le mot *nationales;* mais un chiffon de toile rouge avait été étendu à la hâte sur l'épithète *aristocratique*, *monarchique*, *tyrannique...!*

Hélas! je me rappelle que je rougissais alors, à part moi, en récapitulant tous ces fréquents et puérils changements de nos noms et de nos ré-

gimes, pour lesquels nous sommes devenus la risée des nations....

Il est vrai de dire toutefois que les Étrangers, qui se *délectent* à nous accuser d'inconstance et de légèreté, ne font pas attention que ce ne sont pas les mêmes individus, les mêmes familles, qui renoncent à chaque instant à leurs opinions politiques pour en adopter bientôt de nouvelles, et que, tout au contraire, nos révolutions proviennent principalement de ce que les différents partis qui divisent la France tiennent trop à leurs idées, et qu'ils cherchent avec trop de tenacité à les faire prévaloir, parfois *per fas et nefas*. C'est là notre malheur. Et il faut bien convenir que, nous qui nous croyons bonnement un peuple modèle pour les sentiments de générosité, nous montrons par les faits que nous n'avons pas même celle de sacrifier nos sympathies personnelles au bien commun de la patrie. Les faiseurs de révolutions sont les plus égoïstes ennemis de leur pays, car ils ne considèrent point qu'il y a toujours moyen de remédier au mal, sans renverser le gouvernement établi; que les secousses violentes nuisent d'ordinaire plus qu'elles ne profitent, et que, seules, les modifications introduites graduellement, lentement, sont bienfaisantes et durables. Le monde intellectuel, moral, politique, ne doit pas en cela procéder autrement que le monde physique. Mais, chose curieuse et affligeante! d'ordinaire, les plus inquiets réformateurs, les plus fougueux révolutionnaires, sont ceux-là mêmes dont la société au-

rait le plus à exiger la réforme personnelle; ce sont les hommes les moins vertueux, les moins utiles à leurs semblables.

Mais, une chose que je n'admettrai jamais, c'est qu'on puisse avoir des motifs raisonnables pour remplacer, à chaque nouvelle forme de gouvernement, les noms des rues, des établissements, des institutions, *quand ces noms ont été imposés à propos, à juste titre.* Et, à ce sujet, je me demandais ce que Napoléon III avait fait personnellement pour les *Messageries*, pour que le mot d'*Impériales* fût imposé aux voitures de *Laffitte et Caillard.* Qu'un empereur, qu'un roi, qu'une personne quelconque institue, fonde, établisse par lui-même ou à ses frais quelque chose de grand, de glorieux, d'utile pour le pays, pour la patrie, pour le genre humain! en ce cas, je trouve tout naturel et très-juste que son nom soit attaché pour toujours à son œuvre, comme un témoignage de la reconnaissance publique : aucune révolution n'a le droit alors de changer cette appellation. Mais, malgré tout le respect que je porte à l'autorité, et même pour sauvegarder l'autorité souveraine, je pense que les œuvres nées sans le concours direct des gouvernants n'en devraient jamais emprunter le nom : l'adulation finit toujours par nuire.

L'esprit rempli de ces sortes de réflexions plus ou moins tristes, occasionnées par les circonstances et par mon état maladif, j'arrivai le lendemain, de bonne heure, à Oneglia; et je quittai la diligence française dans cette petite ville, qui

est peu éloignee de Port-Maurice, dont la population passe pour être sympathique à la France. Là, comme dans toute la Ligurie, le *pin d'Alep*, le *pin maritime* et le *Chêne-vert* sont les principaux arbres qui ornent les montagnes, tandis que les rochers les plus arides sont parsemés de touffes de *caroubiers* aux grosses gousses, de *pistachiers*, de *Rhamnus* et de *staphiliers*. Mais toutes les collines qui bordent la mer sont couvertes de riches plantations d'oliviers qui donnent une grande quantité d'excellente huile, et dont le feuillage, d'un vert mélancolique, plaît singulièrement aux yeux qui y sont habitués.

L'une des vallées oléifères les plus renommées de la *Riviera di Ponente* est celle de *Diano-marina*, charmante bourgade où j'avais autrefois plusieurs estimables amis. Je fis là une première halte; j'y reçus, dans la respectable famille Ardissone, la plus cordiale et la plus agréable des hospitalités : c'est en sortant de Chine qu'on apprécie bien l'amitié! Depuis plusieurs générations, tous les jeunes gens de cette honorable maison ont été élevés dans nos établissements d'éducation de Savone; et, à l'occasion, ils se font un plaisir de témoigner leur reconnaissance à leurs anciens précepteurs! Aussi, les deux semaines que je passai sous le doux climat de Diano, dans ce délicieux pays des oliviers les plus célèbres, laissèrent-elles dans mon cœur des souvenirs d'autant plus consolants que l'horizon de notre chère France était alors voilé de plus sombres nuages.

Toutefois, en ces jours-là, malgré toute la gravité des nouvelles qui nous arrivaient du théâtre de la guerre, nous nous faisions encore illusion sur la grandeur de nos revers; et nous comptions qu'un revirement de fortune relèverait bientôt l'honneur du drapeau français.

Je dois noter ici que je constatai, dans ces circonstances, que la grande majorité, la presque totalité des Italiens du nord que je voyais et des journaux que je lisais, faisaient des vœux sincères pour le triomphe de la France. Seules les feuilles démagogiques manifestaient leur joie pour les succès des Prussiens, et surtout pour la chute et l'humiliation de Napoléon! *Rome-Capitale* devait, pour elles, sortir des échecs de la France et de la ruine de l'Empereur....

La prolongation de la guerre prussienne et les troubles de Paris me firent séjourner en Italie jusqu'à la chute de la Commune. Je passai ce temps dans les différents établissements de mes confrères en revenant peu à peu à la santé, malgré le froid exceptionnellement rude de cet hiver. A Gênes, j'eus souvent l'occasion de voir le marquis Jacques Doria, un ancien ami. Ce jeune et intelligent patricien, doué d'un grand goût pour la zoologie, après avoir exécuté, malgré une constitution délicate, un long et fructueux voyage d'exploration en Perse et à Bornéo, s'occupait alors à monter de toutes pièces un musée civil d'histoire naturelle. La ville avait mis à sa disposition l'un des *palazzi* les plus agréablement situés de Gênes, placé pres-

que au point culminant de l'*Acquassola*, ce beau jardin public quasi-aérien, ce rendez-vous enchanteur du beau monde génois.

Le *museo civico* était déjà le lieu de réunion de tous les amateurs d'histoire naturelle. J'y allais souvent, et d'autant plus volontiers que je trouvais là, outre d'intéressantes collections d'animaux, toute la riche bibliothèque scientifique de M. Doria et les principaux recueils périodiques de l'Europe savante. C'est surtout là que je pus me mettre au courant des grandes questions d'histoire naturelle qui sont agitées si passionnément depuis quelques années.

Pour moi, je puis dire que, tout en me refusant à admettre les énormes conséquences que les darwiniens tirent de leurs observations sur la modification de l'espèce, telle que nous l'entendons jusqu'ici, je suis de ceux qui pensent que ces sortes d'études, faites sur la masse immense de faits que la science possède déjà et accumule tous les jours rapidement, doivent donner des résultats d'une grande importance pour la solution des problèmes les plus capitaux. Tous ceux qui étudient la nature en elle-même et en détail entrevoient qu'il doit en être ainsi. D'ailleurs, s'il répugne à accueillir l'hypothèse du changement spécifique, sous prétexte qu'il ne le comprend pas (il ne comprendra pas mieux la formation d'une simple *variété*), l'esprit humain ne trouve aucune explication pour se rendre compte de la distribution actuelle des êtres vivants que le naturaliste trouve rassemblés sur les

différents points de la terre par groupes plus ou moins nombreux de formes voisines et similaires, qui paraissent jouer des rôles identiques dans l'économie du monde.

Enfin, la nouvelle de la chute de la Commune étant arrivée, et ma santé se trouvant déjà assez bien remise, je quittai définitivement l'Italie et j'arrivai à Paris le 20 juin 1871, après avoir traversé les Alpes par le vertigineux chemin de fer qui fonctionnait alors sur ces reines des montagnes de l'Europe. Quel triste spectacle que celui de tant de ruines qui fumaient encore ! Cependant je trouvai qu'en réalité les destructions étaient en quelque sorte au-dessous de ce que nous faisaient croire au loin les journaux et les lettres particulières. Il est vrai aussi que je venais de quitter la Chine, que j'avais vue naguère bien autrement saccagée par ses rebelles aux longs cheveux !...

A Paris, l'une de mes premières visites fut naturellement pour le Muséum. J'y eus la satisfaction d'apprendre que ni les quatre-vingts obus prussiens, qui étaient tombés au Jardin des Plantes (tous les Allemands n'aiment donc pas la science?) ni le pétrole des communeux n'avaient fait un trop grand mal aux riches collections de notre grand établissement scientifique, et que, en particulier, les objets provenant de mes envois étaient tous sains et saufs.

Dès le commencement du siége, on avait descendu dans les caveaux du Muséum les collections dans l'alcool (soixante-cinq mille bocaux !). Et

comme l'une des grandes salles des galeries se trouvait encore vide, les professeurs-administrateurs voulurent profiter de cette circonstance pour y réunir temporairement les différentes collections provenant de mes voyages et en faire une exposition publique pour la commodité des amateurs d'histoire naturelle. C'était au mois d'août 1871. Le temps était peu favorable pour attirer un concours considérable; le Jardin des Plantes était encore occupé militairement, et les baraques des soldats en encombraient les allées.

Pour moi, j'étais allé pendant ce temps revoir mes parents au pays basque. J'eus l'occasion d'y lire quelques journaux de Paris qui parlaient de cette exposition, et je remarquai que plusieurs journalistes s'étonnaient de ce que M. David eût négligé dans ses recherches des objets aussi importants que la botanique et la minéralogie. — C'est que la totalité de mes collections ne figurait pas dans la salle ouverte au public, et que, en particulier, mes herbiers du nord et de l'ouest de la Chine n'y étaient point représentés, quoiqu'ils occupent de nombreuses cases dans les galeries du Muséum.

Ce n'est que depuis mon court séjour au pays natal que ma santé s'améliora définitivement et que je commençai à croire que je pourrais bientôt repartir pour la Chine. En effet, rentré à Paris au milieu de septembre, je me préparai aussitôt à mon nouveau voyage.

Du consentement de mes supérieurs, j'acceptai

une prorogation de la mission scientifique que le ministre de l'instruction publique m'avait donnée, à la demande des savants directeurs du Jardin des Plantes, afin de continuer quelque temps encore mes recherches dans l'extrême Orient. Cette campagne, d'après mes plans, devait durer trois ou quatre ans, et se terminer par l'exploration des îles Philippines. Mais j'avais lieu de craindre que, à mon âge et avec une santé notablement affaiblie, je ne pusse plus guère soutenir de grandes fatigues dans ces parages meurtriers, ni, par conséquent, y exécuter des travaux importants pour la science.

Avant de quitter la France, j'eus l'honneur de voir plusieurs fois M. Thiers. En ma qualité de Français et de missionnaire, je profitai de cette occasion pour recommander de mon mieux à notre Président de la République la cause de la civilisation européenne, française et chrétienne, dans l'extrême Orient.

M. Daubrée, de l'Institut, qui eut la bonté de m'accompagner à la présidence, m'apprit que, avant la guerre, notre illustre historien allait souvent dans son cabinet pour étudier les questions les plus ardues de la géologie. — Je ne me doutais pas qu'à son âge et avec ses grandes occupations la puissante intelligence de cet homme d'État pût étendre son attention sur des matières si disparates.... Voilà un bel exemple de l'amour de la science, et que peu de personnes imiteraient dans les mêmes conditions. D'ordinaire, les hommes (même

ceux qui se disent instruits) se contentent des maigres notions scientifiques qu'ils ont apprises dans leur enfance et leur jeunesse; et beaucoup passent leur vie en ignorant même leur propre ignorance. — Il est pourtant vrai que l'homme n'est homme que par l'intelligence, qu'il est d'autant plus homme qu'il est plus intelligent, et qu'il est d'autant plus intelligent qu'il possède plus de notions exactes, plus d'idées justes. Or, celles-ci ne s'acquièrent que par le travail, l'étude, une réflexion constante; c'est cela qui fait les vrais savants, dont l'horizon intellectuel s étend bien au delà des limites qu'atteint l'esprit vulgaire. Le talent naturel seul, ce qu'on nomme inspiration, intuition, peut faire des littérateurs, des poëtes, des artistes; mais ceux-ci, qui peuvent bien parfois remuer le monde, le laissent au même point intellectuel où ils l'ont trouvé. Seule, la persévérance des hommes de science parvient à déchirer quelques lambeaux du voile sous lequel Dieu nous a caché la vérité naturelle, et à élargir réellement la sphère où s'agite l'esprit humain.

Les derniers temps de mon séjour à Paris furent employés à recopier à l'encre, pour le Muséum, une partie de mon journal du voyage au Tibet : le reste n'a été terminé que pendant ma traversée de Marseille à Changhay. Cet écrit devait être inséré dans les *Nouvelles Archives*, comme mon voyage en Mongolie. Et, à ce propos, je dois noter que cet important recueil scientifique de nos savants professeurs est beaucoup moins connu

qu'il ne le mérite. Car, peu de jours avant mon embarquement, en janvier 1872, j'eus l'occasion de voir M. Ch. Maunoir, qui, en sa qualité de secrétaire de la Société de géographie, s'occupe beaucoup de tout ce qui regarde les pays lointains; et ce savant géographe me déclara que, les publications du Muséum étant peu répandues, il n'avait eu connaissance de mes voyages qu'en lisant les articles écrits pendant le siége, dans la *Revue des Deux-Mondes*, par M. Blanchard, de l'Institut, articles dans lesquels ce sympathique professeur du Jardin des Plantes a fait ressortir avec beaucoup de bienveillance mes travaux dans l'Empire du Milieu.

C'est par ces articles surtout que le public est venu à savoir qu'un missionnaire français se fait un mérite de consacrer une partie de sa vie aux intérêts de la science; que, grâce à de fatigantes recherches, il a eu la bonne chance d'enrichir les collections de notre muséum national de beaucoup d'animaux et de plantes qui lui manquaient auparavant, et parmi lesquels figuraient, déjà alors, une trentaine d'espèces de mammifères, encore inconnues aux naturalistes, et plus de quarante espèces nouvelles d'oiseaux, outre un bon nombre de nouveautés dans les reptiles, les poissons, les amphibiens, les mollusques, les insectes et les végétaux, sans compter des renseignements originaux sur la géographie et la géologie de ces lointaines régions, encore bien imparfaitement connues des Européens.

CHAPITRE II.

PRÉLIMINAIRE.

Changhay. — L'*Hydropotes inermis.* — Les collections d'histoire naturelle du R. P. Heude. — Voyage à Ning-po; M. R. Swinhoe et ses nouvelles acquisitions. — Course à Fong-hoa. — Tournée de trente-quatre jours dans l'intérieur du Tché-kiang; aspect riant de cette province. — Notes sur les conditions géologiques, botaniques et zoologiques des pays compris entre Ning-po et Kiou-tchéou. — L'*Ibis cendré*, l'*Elanus melanopterus*, l'*Haliastur indus.* — Un *Triton* nouveau; grande tortue d'eau douce. — Arbres principaux. — Retour à Changhay; rencontre du géologue Von Richthofen. — Les oiseaux de passage de cette ville au printemps.

C'est au commencement de mars 1872 que j'arrivai à Changhay, après un voyage moins agité et moins fatigant que celui que j'avais fait en allant en France. — Le printemps paraît être la meilleure saison pour faire le trajet d'Europe en Chine, et vice versâ. — Selon les recommandations que j'avais reçues, je m'y occupai aussitôt de l'acquisition et de la préparation de plusieurs *Hydropotes inermis*, Sw., que je voulais envoyer au muséum de Paris.

Ce cervide curieux, de la taille et de la forme du chevrotin à musc, manque comme lui de cornes ; mais en revanche le mâle porte aux mâchoires supérieures deux dents canines, longues, acérées et tournées en bas, dont sans doute il se sert comme d'arme offensive et défensive. Il diffère aussi du musc, non-seulement par le manque de la poche odorifère, mais encore par la couleur de son pelage, qui est le roux-fauve, et par ses habitudes quasi-aquatiques. Tandis que le vrai musc vit sur les flancs escarpés des plus grandes montagnes, celui-ci passe une partie de l'année parmi les roseaux et les hautes herbes des îlots et des bords du bas Yang-tsé-Kiang. C'est pour ce motif que M. Swinhoe lui a donné le nom d'*Hydropotes*, c'est-à-dire, *buveur d'eau!*

Il est étonnant qu'on ait attendu jusqu'à ces derniers temps pour remarquer une espèce si singulière de mammifère, qui constitue un genre nouveau en zoologie ! Chaque jour, en hiver, les chasseurs chinois en portent en grand nombre au marché de Changhay.

D'après le zoologiste anglais qui a décrit le premier cet animal, on ne lui connaît encore d'autre *habitat* que celui des environs de *Tchin-kiang*. On dit qu'il est fort abondant, grâce à sa fécondité exceptionnelle, puisqu'on prétend avoir pris des femelles de cette espèce qui portaient jusqu'à quatre ou cinq petits à la fois.

Un missionnaire de la Corée et plusieurs indigènes de ce royaume inaccessible m'ont parlé d'un

petit cervide sans cornes et muni de longues canines, qui vit aussi dans leur pays. Ce n'est point le musc ordinaire, animal bien connu des Coréens. Est-ce que l'*Hydropotes* du Yang-tsé se trouverait aussi dans une région si éloignée ? Cela n'est pas probable ; et dans le cas de nouveauté d'espèce, je crois qu'elle est suffisamment signalée par son habitation pour qu'on puisse la désigner à propos sous le nom d'*Hydropotes coreanus*.

A Changhay, j'eus le plaisir de voir le P. Heude et ses collections d'oiseaux, de poissons, de coquilles et de plantes. Parmi les premiers, j'observai quatre exemplaires d'un faucon (*Hypotriorchis*), ressemblant beaucoup à la femelle de notre hobereau : le manque d'étiquettes constatant le sexe et l'âge empêchait de vérifier si c'est le même oiseau, ou bien une espèce non encore signalée en Chine. Il y avait aussi un spécimen de ce rare *Hierax sericeus*, qui a été déjà tué en Chine, mais qui ne figure pas encore dans nos catalogues ornithologiques de cet empire. Un canard paraissant plus petit que le *Nettapus coromandelianus* (que j'ai envoyé du Kiangsi au Muséum en 1868) attira aussi mon attention, de même qu'un magnifique *Spizaetos*, que je pense être le *Sp. nipalensis*, de Hodgson. Mais l'oiseau le plus intéressant de la collection était un insectivore à gros bec, que ce zélé naturaliste a tué parmi des roseaux bordant un étang. Avec sa permission, j'en pris et envoyai au Muséum le signalement, en proposant pour cette espèce nouvelle le nom de *Paradoxornis Heudei*.

Depuis quelque temps le P. Heude s'occupe exclusivement d'histoire naturelle; ses supérieurs viennent de l'y appliquer, en lui donnant tous les moyens possibles pour réussir dans ses travaux. Je ne doute pas qu'il ne parvienne à se procurer des collections importantes dans les vastes régions du Centre-Est qu'il explore. Je doute davantage qu'il réussisse à organiser, dans le collége de *Zi-ka-wé*, un cabinet d'histoire naturelle, que ses confrères voudraient y voir naître par ses soins. Ce Père ne prépare pas et ne monte pas lui-même les animaux, et je sais par expérience que des Chinois ne suffiront point pour cette besogne.

C'est en vain que je cherchai à Changhay le *Cervulus* roux, que les résidents européens y voient parfois figurer sur leur table, sous le faux nom de *daim!* la saison était trop avancée. Or, comme j'entendais dire que cet animal abonde au Tché-kiang et qu'il y a, entre Changhay et Ning-po, un service régulier de vapeurs, je me décidai à aller passer quelques jours dans cette dernière ville, avant de partir définitivement pour Pékin. Là, d'ailleurs, je devais avoir le plaisir de saluer mon ancien supérieur, Mgr Guierry, et de faire enfin la connaissance personnelle de M. Swinhoe, consul d'Angleterre, dont tous les naturalistes connaissent et apprécient les importants travaux zoologiques sur la faune chinoise.

Les voyageurs qui arrivent à Changhay par mer entrent dans les eaux de l'immense Fleuve-Bleu sans s'en douter : la plaine, parfaitement unie,

n'est visible que quand on en est tout près. Et lorsque, après avoir laissé le Yang-tsé, aux bourbeuses ondes, on navigue pendant une heure et plus dans l'affluent qui conduit à la colonie européenne, aucune colline, aucun accident de terrain ne vient distraire les yeux. On n'aperçoit guère que quelques misérables maisonnettes, quelques glacières pyramidales et couvertes de paille, des cercueils souvent fétides, simplement déposés le long des chemins. De prosaïques saules et quelques autres arbres de petite taille indiquent aux passants les invisibles villages. Aussi le cœur de l'Européen se dilate-t-il délicieusement quand, à la fin d'un dernier coude du Ouang-pou et après avoir franchi les files des disgracieuses barques chinoises, sa vue tombe tout à coup sur une forêt de mâts, aux formes élancées, et sur cette longue ligne d'élégants petits palais, de toutes formes, de toutes couleurs, de tous styles, qui longe sur la rive gauche le *bund* de la concession européenne. Ici, comme dans tout le reste de la Chine, les terrains sur lesquels se sont établis les étrangers ne leur seraient *concédés* par le gouvernement impérial que pour *quatre-vingt-dix-neuf ans*.

Rien de tout cela à Ning-po ! De fréquentes et rocheuses petites îles indiquent de loin aux navires la route qu'ils doivent suivre pour pénétrer dans le long chenal qui, encaissé entre deux murailles de collines, mène à cette ville déjà connue et fréquentée des marchands occidentaux depuis trois siècles. Il n'y a là que quelques rares

maisons européennes, maintenant désertes pour la plupart.... Les fertiles campagnes des alentours de la ville sont aussi toutes planes; mais de charmantes montagnes, toutes verdoyantes à cette époque, surgissent de tous les côtés, à quelque distance du chef-lieu.

A Changhay, le quartier français est le plus petit et le plus rapproché de la ville chinoise : le nombre de nos compatriotes y monte au plus à trois cents âmes. On y remarque plusieurs belles maisons, le consulat de France, l'hôtel-de-ville, l'église des Jésuites. Le quartier anglais, beau et bien peuplé, renferme beaucoup de constructions monumentales, quelques belles églises protestantes; et là, comme dans tout le reste de la concession, les rues sont larges, tirées au cordeau et bien entretenues. La plupart des habitations sont entourées de jardins, dont les arbres les plus ordinaires sont des *saules*, le *troëne* japonais, le *paulownia*, des *cyprès* de trois espèces, le *cryptomeria*, le *chamærops* chinois; puis des *magnolia*, des *azalées*, des *rosiers* divers, etc. Le quartier américain, qui est à l'extrémité septentrionale, est le moins remarquable.

D'après ce que j'entends dire, le total de tous les Européens de Changhay n'atteint pas le chiffre de dix mille; mais le nombre des Chinois qui vivent avec eux et dans leurs maisons (qu'ils louent) est de beaucoup plus considérable. En général, les Occidentaux vivent dans le luxe et entretiennent un personnel nombreux de domes-

tiques. Aussi plusieurs d'entre eux renoncent-ils à retourner dans leur patrie où ils ne pourraient plus faire les grands seigneurs.

A Ning-po, les habitations européennes, en petit nombre et peu importantes, sont distribuées confusément sur la rive occidentale du fleuve. Le consulat français est plus loin, dans un lieu isolé ; il est vide, hélas ! et d'ailleurs, en dehors des missionnaires français, il ne reste plus qu'un seul de nos compatriotes dans cette grande ville.

Je trouvai M. Swinhoe paralysé, depuis plus d'un an déjà, de tout le côté gauche. Cela n'empêchait pas le zélé zoologiste de continuer à augmenter ses collections d'animaux, au moyen de chasseurs chinois grassement payés, et par le concours généreux des résidents anglais qui, presque tous, se font un devoir d'aider de leur mieux les recherches scientifiques de tout genre. C'est avec le plus grand étonnement que je vis dans ses tiroirs deux espèces nouvelles d'oiseaux des plus remarquables qu'il s'était procurés dans le voisinage de Ning-po : un faisan, aux couleurs étrangement distribuées (*Phas. Ellioti*) et un Eulophe (*Pucrasia Darwini*) ressemblant plus à l'espèce de l'Himalaya qu'à celle de Pékin. Il y avait encore deux oiseaux nouveaux pour la faune chinoise : le *Garrulax Moniliger*, déjà signalé au Népaul, et l'étourneau aux joues rousses du Japon (*Lamprotornis pyrrhogenys*).

La vue de ces nouveautés ornithologiques, prises dans un pays ouvert depuis si longtemps au

commerce européen, la beauté du pays et les invitations de mes confrères m'engagèrent à faire quelques courses rapides dans l'intérieur de la province. J'allai d'abord à *Fong-hoa*, au sud et non loin de Ning-po; et puis à Kiou-tcheou, au sud-ouest, près des frontières du Kiangsi.

C'est en bateau chinois que je me rendis à Fong-hoa; le trajet n'est pas désagréable; je le fis en un peu plus d'une nuit, par une série de canaux et de rivières qui communiquent entre eux au moyen d'écluses. Je trouvai là un très-joli pays de montagnes s'élevant à mille ou douze cents mètres d'altitude et qui sont couvertes de bois taillis et de bambous splendides. Mais, quoiqu'il fît déjà chaud, la végétation n'y était pas très-avancée pour la saison (fin de mars).

Les vallons étaient animés par de nombreux et bruyants oiseaux. Cependant je ne vis et ne capturai, de nouveau pour moi, que le *Dendrocitta sinensis*, sorte de geai à couleurs sombres et à queue allongée, qui a un gros bec un peu courbé au bout, et l'*Athene Whiteleyi*, jolie et gaie petite chouette, qui ne diffère de sa voisine indienne (*Ath. cuculoïdes*) que par de légères nuances.

Sous les frais ombrages des bambous gigantesques qui ornent tous les vallons, je vis voler, pour la première fois en Chine, une *Anthocharis* ressemblant à s'y méprendre à notre gracieuse *Aurore* de France, mais ayant la tache orangée du bout des ailes un peu plus étendue. Malheureusement, comme j'étais venu au Tché-kiang sans

l'intention d'y faire des collections d'histoire naturelle, je n'avais avec moi rien de tout ce qu'il faut pour capturer et conserver les insectes.

Rentré à Ning-po après quatre jours d'absence, j'en repartis le 2 avril pour une excursion plus lointaine, vers le sud-ouest de la province. Accompagné d'un vieux et bon chrétien de la ville, nommé *A-lo*, je m'embarquai sur une jonque chinoise assez commode, qu'on avait louée pour nous seuls, et je me dirigeai vers le couchant, par une série de canaux et de rivières à niveaux différents, lesquels me menèrent, en quatre jours et quatre nuits, près du grand fleuve de Han-tchéou, capitale du Tché-kiang.

Les canaux et les cours d'eau ne communiquent pas naturellement. Pour passer de l'un à l'autre, les barques toutes chargées sont hissées et précipitées, au moyen de câbles tirés par des buffles et enroulés à des cabestans, sur un sol rendu glissant par de la boue humide. Dans l'une de ces descentes les plus rapides, mon bateau mal manœuvré vint à se heurter contre une digue de pierre, et il nous fallut perdre une demi-journée pour faire les réparations indispensables.

Ayant changé d'embarcation et de direction, au cinquième jour, je quittai les canaux et je remontai la rivière vers le sud, niché parmi des ballots de coton. Le brave *A-lo*, qui avait eu l'adresse de louer à bon marché nos places dans cette grande barque, n'était pas embarrassé pour se procurer, chemin faisant, nos aliments : du riz, du bambou

frais et du poisson excellent. Mais sa cuisine n'était pas savante, et il préparait tout bouilli à l'eau et assaisonné de jus salé de gingembre, condiment excitant, mais trop échauffant pour moi. En remontant le fleuve, je vis plusieurs fois sur des plages isolées des échassiers que je reconnus pour des *Ibis*, mais dont la couleur *cendrée* me frappa d'étonnement.

Après le premier jour de navigation, ce cours d'eau devient moins considérable; il offre plusieurs rapides qui sont moins dangereux qu'ennuyeux, pour la perte de temps qu'ils occasionnent, et qui n'ont rien de comparable avec les effrayantes cataractes du Yang-tsé supérieur, que j'ai franchies jadis.

C'est le 11 avril que j'arrivai sous la ville départementale de Kiou-tchéou ; j'y quittai la barque pour aller passer la nuit dans une maison chrétienne, située dans l'intérieur des murailles. Le lendemain, après avoir célébré les saints mystères dans la petite chapelle catholique (quoique je n'en parle guère dans mes journaux, il est bien entendu que mes courses de naturaliste ne me dispensent point des obligations religieuses de mon état), je me transportai à Che-léang, à une lieue ou deux au nord de la ville, sur la rive droite de la rivière. Je séjournai chez les braves chrétiens de ce village et de Tché-san jusqu'au 28 du même mois, et je rentrai à Ning-po le 5 mai. J'avais fait cette excursion dans la saison des pluies

du printemps, et j'avais perdu plusieurs journées précieuses, à cause du mauvais temps.

La région entre Ning-po et Han-tchéou est toute plane; mais, çà et là, les canaux passent à peu de distance de plusieurs jolies petites collines, qui m'ont paru être *basaltiques* et *porphyritiques*. On voit les porphyres dominer encore, en remontant le grand fleuve (dont mes Chinois n'ont pu me dire le nom propre). Plus haut se montrent des grès gris et rougeâtres, assez semblables à ceux qui forment une partie du Setchuan; et, à l'ouest de Kiou-tchéou, près de Che-léang, reparaissent les roches porphyritiques. En continuant à monter le long de la rivière, on trouve vers Tché-san des conglomérats contenant des cailloux de calcaire bleu; et, à quelques lieues plus haut, s'exploite une pierre à chaux de la même couleur, tout près de la frontière du Kiangsi. On me dit qu'il y a une mine de bonne houille, exploitée au sud, non loin de la ville de Kiou-tchéou, et que des puits d'eau salée sont utilisés, vers l'intérieur de cette portion méridionale de la province.

A l'exception de la fertile plaine du nord du Tché-kiang, tout le reste du pays est montueux; au sud-ouest, j'ai vu des montagnes qui paraissent avoir de deux mille à trois mille mètres d'altitude. J'entends même dire qu'il y en a de plus considérables sur les frontières du Fokién.

Pendant cette excursion improvisée à la hâte, dépourvu des instruments nécessaires et muni de vètements chinois d'emprunt et d'un fusil prêté

par un indigène, je n'ai pu faire une grande récolte d'objets d'histoire naturelle. Toutefois mon temps n'a pas été perdu. L'une de mes intéressantes captures est celle d'un *Ibis*, qui a la taille, les proportions et une partie des couleurs roses de l'*Ibis nippon*, mais qui diffère de l'espèce de Pékin par les teintes cendrées de toutes les parties supérieures du corps. Serait-ce une race locale constante, une forme distincte de l'oiseau du Japon décrit par Temmink?

Cet oiseau est permanent au pays, et il niche régulièrement sur les grands pins des sépultures, près de Kiou-tchéou et dans plusieurs autres localités. On le nomme *Houy-ho* (grue cendrée), et l'on ne connaît dans cette région que cette variété grise. Mes deux exemplaires de cette curieuse race, pris dans leurs nids et sur leurs petits, sont bien certainement des adultes; cela se reconnaît d'ailleurs à l'absence des taches noirâtres qui salissent toujours le bout des grandes rémiges des sujets plus jeunes.

Les petits étaient deux par nid; ils étaient couverts d'un duvet grisâtre et avaient le bec court et droit encore. Leurs parents étaient obligés de veiller sans cesse et à tour de rôle sur leurs nouveau-nés, pour les protéger contre la rapacité d'un couple de milans (*Milvus melanotis*), qui nichait aussi sur le même grand arbre.

Ces ibis se voient, hiver et été, sur les rizières et le long des cours d'eau, chassant aux petits poissons et aux sangsues. Quand ils volent, ils

poussent un cri monosyllabique, très-sonore, qui a quelque analogie avec le croassement du corbeau.

Je capturai encore le *Dicrurus leucogenys*, joli Drongo d'un cendré clair et à l'œil couleur de feu, et un autre oiseau, nouveau pour moi, le *Volvicivora melaschistos*, qui a la taille et les couleurs de l'espèce précédente, mais qui en diffère par la forme de sa queue, arrondie au lieu d'être fourchue, et par les notes sonores de sa voix, qui méritent le nom de chant. Le premier de ces oiseaux insectivores voyage jusqu'à Pékin et en Mantchourie, tandis que le second ne dépasse guère les latitudes voisines des tropiques.

L'*Hypsipetes leucocephalus*, sorte de loriot noir, avec la tête blanche, le bec et les pattes rouges, était très-abondant au pays. Il volait rapidement en petites troupes, à la recherche de baies sauvages, pendant que le *Pericrocotus cantonensis* fréquentait surtout le haut des grands camphriers, donnant la chasse aux chenilles, aux papillons et aux mouches. On sait que les gobe-mouches de ce genre sont munis d'une assez longue queue cunéiforme, et ornés pour la plupart de rouge flamboyant. L'espèce que j'ai nommée et le *Pericrocotus cinereus*, de Chine aussi, diffèrent de leurs congénères par leurs humbles couleurs cendrées, mais point par leur voix ni par leurs mœurs.

J'acquis aussi une paire de *Ceryle lugubris*, ce gros et rare martin-pêcheur aux teintes soyeuses, qui n'a été jusqu'ici signalé qu'au Japon, ainsi

que l'*Halcyon pileatus*, cet autre ravissant martin-chasseur au gros bec rouge et au dos d'azur, qui pousse jusqu'à Pékin ses pérégrinations d'été. Les deux *Ixos* (*sinensis* et *xanthorrhous*) étaient très-abondants partout, de même que le chanteur favori des Chinois, le *Hoamy* ou *Leucodioptron sinense*.

Parmi ces intéressantes montagnes de Kiou-tchéou, j'abattis, sans pouvoir m'en emparer, un oiseau inconnu, gros comme un geai, à queue carrée, et ayant un bec court et rouge; il paraissait tout noir, à l'exception de la poitrine, qui était cendrée. Il avait un cri en deux notes, monotone et triste, qu'il faisait entendre pendant des heures, du milieu des arbres où il se tenait caché. Je ne pense pas que ce fût un *Eurystomus orientalis*, ou Rolle, qui a les mêmes dimensions, mais le plumage bleu : je connais très-bien ce dernier oiseau, que j'ai eu à Pékin même.

Je rencontrai encore dans la même contrée montueuse un rapace, qui n'a pas été précédemment signalé en Chine : c'est l'*Elanus melanopterus*, sorte de petit milan d'un cendré clair, qui vit dans l'Inde et l'Afrique, et qui s'égare parfois jusqu'en Europe. Un couple de ces oiseaux avait établi son nid au haut d'un immense camphrier, mais mon mauvais fusil ne parvint pas à en abattre un.

Je vis aussi là un gros *Spizaetos*, ou aigle huppé, aux couleurs brunâtres, qui vint fondre comme la foudre sur un pauvre *Sciurus griseipectus*, que je guettais inutilement depuis un quart

d'heure. Ce bel écureuil est le seul du pays, et il est assez abondant sur les vieux arbres de Cheléang; il est d'un roux-rouge en dessous, et gris-brun en dessus.

En gravissant une grande montagne, qui est à une demi-journée à l'ouest de ce village, j'eus la chance de faire voler une *Eulophe* à joues noir et blanc, que je crus être de l'espèce que M. Swinhoe venait de décrire; mais je dus me contenter de l'émotion d'avoir vu un oiseau nouveau!

L'autre seul gallinacé connu au pays est le faisan ordinaire de Chine, dont le collier blanc est ici toujours interrompu devant et derrière le cou.

En m'approchant de Han-tchéou, pendant mon voyage de retour, je fus étrangement surpris d'apercevoir un couple de ces milans roux, à tête et poitrine blanches (*Haliastur indus*), qui tournoyaient sur le grand fleuve, au-dessus de ma tête. C'est un fait nouveau et digne d'être noté que les pérégrinations si lointaines de cet oiseau de proie, commun dans les ports de l'Inde, mais qui n'avait jamais été observé dans des parages si septentrionaux.

J'ajouterai enfin, pour consigner ici toutes mes observations ornithologiques, que je me procurai dans cette excursion le *Lusciniopsis canturiens*, ce parent éloigné de notre rossignol, qui faisait entendre son monotone petit couplet de dessous tous les buissons, de concert avec un autre congénère en qui j'ai cru reconnaître le *Lusc. brevipennis*, de Moupin. En fait d'oiseaux de rivage, je cap-

turai le nouvel *Ægialites Hartingi*, que j'avais eu précédemment à Pékin et ailleurs, et je trouvai abondamment, dans toutes les rizières du pays, la poule d'eau à poitrine blanche (*Gallinula phœnicura*), qui montait au soir sur les arbres pour y crier à son aise, tandis que le gros *Gallicrex cristatus* faisait entendre sa profonde et altisonnante voix du milieu des herbes aquatiques. La grande et la petite aigrettes et l'élégant *Ardeola prasinosceles* étaient communs aussi, et je vis le héron cendré nichant en nombreuse compagnie sur le sommet plat et nu d'une vieille tour.

En fait d'autres animaux, outre quelques poissons et un gros scinque aux flancs marqués de rouge, je pris plusieurs exemplaires d'un *Triton* fort intéressant, que je pense être nouveau pour les naturalistes : j'en envoyai la description à Paris. Cette petite salamandre, que je nomme *Triton orientalis*, est noirâtre en dessus et rouge en dessous; je ne l'ai rençontrée que dans quelques mares de *Tché-san*. A mon arrivée, M. Swinhoe me montra la figure et la diagnose d'un *Triton* ou *Cynops* provenant de cette ville : mais ce batracien diffère du mien par une taille bien plus forte et par les couleurs inférieures, qui sont rouges.

Un autre animal dont je dois parler ici, c'est une énorme tortue fluviatile que j'aperçus dormant sur un rocher à fleur d'eau, en descendant la rivière de Kiou-tchéou. Les Chinois du pays lui donnent le nom de *La-tè-yu*, et ils soutiennent

qu'il y en a de plus d'un mètre de long! C'est peut-être le *Chitra indica*, que Gray indique en Chine, je ne sais d'après quelles preuves.

Les habitants de ce district du Tché-kiang chassent peu ou point. Ils me disent que l'automne et le commencement de l'hiver sont la bonne saison pour se procurer les animaux, et qu'alors le temps est constamment beau. La *Panthère*, le *Loup* (qu'on y appelle *Ko-Shiong*, du nom réservé ailleurs à l'*Ours*), le *Paguna*, la *Civette*, le *Muntjac* roux (sans doute notre *Cervulus lacrymans*) et surtout les *Sangliers*, seraient très-abondants dans les montagnes boisées. On m'a cité aussi le *Cerf* et le *Singe*, comme vivant dans la partie la plus occidentale de la province.

Ma récolte des insectes du Tché-kiang a été bien pauvre. Je ne pus me procurer que les débris d'un seul Carabe (*Carabus cœlestis?*), tant ce genre y est rare. Le grand et beau Bombyx vert du camphrier commençait à être abondant à la fin d'avril. Il est probable que, sans les grandes et fréquentes pluies qui m'ont accompagné dans mon expédition, mes collections entomologiques eussent été moins insignifiantes.

Toutes les parties de cette province que j'ai visitées sont très-jolies, souvent bien boisées ou offrant au moins des buissons partout. A l'époque de mon voyage, les montagnes étaient dans toute leur splendeur vernale. Les fleurs rouges et roses de deux espèces d'*Azalées* et les grappes légèrement violettes de la *Glycine* ornaient tous les

coteaux, en compagnie des innombrables bouquets des *rosiers* blancs. Mais j'ai été étonné de ne point y apercevoir l'*Azalea sinensis*, aux grandes fleurs jaunes, qui est commune dans certains cantons du Kiang-nan.

Je n'ai point observé d'arbres particuliers, si ce n'est un *Scrophulariné*, à énormes fleurs pourprées, qui diffère entièrement du *Catalpa Bungei* du Nord. Le camphrier atteint les plus grandes proportions auprès des habitations, et j'en ai mesuré dont le tronc avait huit pieds de diamètre, mais il ne se voit jamais à l'état sauvage. Au printemps, ses jeunes feuilles exhalent au matin une délicieuse odeur, que le vent porte au loin, et qui n'est pas celle du camphre ordinaire.

Sur les montagnes, les essences les plus communes sont le *Pin lancéolé*, le *Pin chinois*, plusieurs *chênes*, le *Liquidambar*, le *Fortunea*, et surtout les bambous. J'ai été surpris de ne pas rencontrer au Tché-kiang l'*Alnus sinensis*, que jadis j'ai vu si commun près des cours d'eau du Setchuan. Mais le même petit frêne (sorte de *Fraxinus ornus*) et plusieurs autres plantes foisonnent également dans ces deux provinces, qui se ressemblent d'ailleurs sous bien des rapports et qui, outre les espèces animales citées plus haut, en nourrissent beaucoup d'autres en commun, tels que le *Leiothrix lutea*, le *Psaltria concinna*, le *Spizixos semitorques*, etc.

Je rentrai à Ning-po le 5 mai, tout content de ne pas me trouver fatigué de cette petite campagne

assez pénible, dans laquelle je faisais l'essai de mes forces, pour la première fois depuis le retour de ma santé. Le 10 du même mois, je m'embarquai pour Changhay, et j'y arrivai après dix-huit heures de navigation. Pendant cette traversée, je vis voler sur la mer le *Diomedea albatros*, le *Sula fiber*, le *Puffinus leucomelas*, le *Colymbus septentrionalis*, le *Larus crassirostris* et le *Larus canus*.

Je fais des vœux pour qu'il me soit donné de revoir et d'explorer en règle ces beaux pays du Tché-kiang, où sans doute il y a encore à faire bien des acquisitions utiles pour notre Muséum.

Pendant les quinze jours que je dus rester encore à Changhay, comme les oiseaux finissaient leur passage du printemps, j'allai visiter journellement le marché au gibier, et j'eus la chance de m'y procurer sans fatigue de fort bonnes espèces aquatiques : *Ægialites Geoffroyi*, *Æg. mongolus*, *Æg. Philippensis*, *Pseudoscolopax semipalmatus*, *Numenius minutus*, *Hœmatopus osculans*, *Charadrius fulvus*, etc. Les Chinois prennent tous ces oiseaux de rivage au filet ou au lacet pour les vendre aux Européens, et le marché de la ville en est abondamment fourni. Mais je ne revis plus alors les *Anser cygnoïdes*, *Cinereus*, *Segetum*, *Albifrons* et *Erythropus*, que, deux mois auparavant, on y étalait en compagnie du *Cygne* sauvage et de nombreux canards, non plus que les petits lièvres chinois, si différents du *Lepus tolaï* du nord de l'empire, dont nos galeries zoologiques ne possèdent encore aucun exemplaire.

Le P. Heude n'était plus à Changhay; il s'était dirigé vers le nord de la province. J'appris qu'il venait d'en envoyer des lettres et des collections, et je demandai à voir ces dernières avec cet empressement, cette avidité, que le naturaliste comprend. Mais, pour une raison quelconque, la clef du cabinet devint introuvable au moment où il fallut y pénétrer....

Je fus plus heureux en faisant la connaissance du célèbre géologue allemand, le baron de Richthofen, qui venait d'arriver du fond du Setchuan. Une altercation survenue entre ses gens et la suite d'un mandarin avait mis en danger la vie de ce savant voyageur, et l'avait fait renoncer à poursuivre sa route vers le Tibet oriental. Il me donna plusieurs utiles renseignements sur les pays qu'il avait traversés, et me dit que, d'après lui, le Chensi ne devait pas être très-intéressant pour le zoologiste, mais que cependant la vallée de Han-tchong-fou méritait les honneurs d'une exploration en règle.

CHAPITRE III.

PRÉLIMINAIRE.

Départ pour le Nord de l'empire. — Tiéntsin ; souvenir du massacre des Français ; les établissements chrétiens. — Pékin ; le cabinet du Péy-thang ; observations zoologiques : *Cygnus Davidi*, le Macaque du Nord, etc.

Enfin, après avoir expédié ma seconde caisse au Muséum, je m'embarquai pour le nord sur un vapeur anglais, et j'arrivai à Tiéntsin le 31 mai.

Les eaux du Péy-ho, débordées l'an dernier, couvraient encore d'immenses plaines autour de cette ville coupable du massacre de tant d'innocentes victimes ; et l'été, qui s'annonçait pluvieux, devait sans doute ajouter aux souffrances des populations.

C'est un fait remarquable que ces inondations inouïes arrivant coup sur coup, pendant deux ans, vers l'anniversaire du meurtre des Français ! Sans doute le fait s'explique par la coïncidence des pluies de la saison avec la rupture des digues séculaires, mais le peuple y voit une punition du ciel.

Il y a vingt-trois mois, à la fin de mon grand voyage au Setchuan, j'arrivai à Tiéntsin, deux jours après les massacres, dont nous avions appris la nouvelle confuse à Tché-fou. Les désordres duraient encore dans la ville; les flammes qui avaient dévoré le consulat de France, l'église catholique et l'immense établissement des Filles de la Charité, n'étaient pas encore éteintes. On pêchait dans le fleuve et dans les égouts les fragments des corps mutilés de nos compatriotes. Les résidents européens, retirés tous dans la Concession et sur les bateaux à vapeur, vivaient sous les armes. La panique était telle que personne ne voulut se charger de me loger provisoirement et que je n'eus aucun moyen de débarquer, pour continuer plus tard mon voyage jusqu'à Pékin. Après avoir donc recueilli le plus de détails qu'il me fut possible sur les tragiques événements, je dus rebrousser chemin avec tous mes bagages, et je retournai à Changhay par le même bateau qui m'avait amené, le cœur brisé de cette immense affliction que la Providence ajoutait aux douleurs corporelles dont je souffrais déjà.

Il est naturel que l'émotion gagnât alors mon âme en revoyant ces lieux pour la première fois depuis cette époque.... La carcasse et les tours si belles de l'église gothique incendiée existent toujours. Nos ennemis triomphent à la vue de ces trophées de leur brutalité; mais les hommes de bon sens (et il y en a aussi parmi les Chinois) doivent rougir au fond de leur âme en voyant

dressés au ciel ces témoins de la barbarie de leurs compatriotes.

Du consulat français il n'existe plus pierre sur pierre : on en a fait le cimetière des victimes. De la maison des Sœurs de la Charité il ne subsiste non plus que les massives murailles de la chapelle.

Maintenant tous les nouveaux établissements catholiques et français sont sur la Concession européenne. On y a bâti une église, qui va être dédiée à saint Louis, roi de France; et c'est à son ombre qu'ont été placés l'orphelinat, les écoles et la résidence des missionnaires catholiques.

Ce quartier, nommé *Su-tchu-lin*, est tout européen. Il est éloigné de la ville et protégé souvent par la présence des canonnières des puissances occidentales: là il n'y a pas à craindre les Chinois.

Mon séjour à Tiéntsin et à Pékin s'est prolongé jusqu'à la fin de septembre. Dans la capitale mon temps a été employé surtout à remettre en bon état le cabinet du Péy-thang et à monter une partie des peaux que j'avais apportées d'Europe, afin de le rendre plus intéressant aux Chinois.

En passant en revue ma collection ornithologique je me suis aperçu que j'ai omis, par distraction, de comprendre dans ma dernière liste que les Archives du Muséum viennent de publier quelques oiseaux que je possédais déjà. J'ai vu aussi avec regret que plusieurs *sujets uniques* ont, pendant mon absence de quatre ans, disparu du cabinet, pour une cause inconnue...

Mon seul échantillon du cygne à pattes rouges, que M. Swinhoe a nommé *Cygnus Davidi*, est malheureusement en trop mauvais état pour pouvoir être envoyé à Paris. Cette espèce doit être plus rare que je ne le pensais, puisque mes recherches et mes nombreux commissionnaires ne m'en ont pu procurer d'autre exemplaire. Elle est pourtant bien connue des chasseurs chinois du Nord!

Comme le dit l'ornithologiste anglais, mon cygne procuré à Tiéntsin en mauvais état, mais en chair, est une espèce bien distincte et très-facile à reconnaître à ses *pattes rouges* (de même que le bec) et à ses *lorums* garnis de petites plumes, au lieu d'être nus comme dans nos autres cygnes. Cet oiseau, un peu plus petit que le *Cygnus minor*, Pall., a toutes les proportions de ses congénères. Quant à son plumage, il est blanc comme celui de nos espèces septentrionales, avec du jaunâtre sur la tête.

Comme je pense ne plus revenir à Pékin, après la grande campagne que je vais entreprendre vers le sud-ouest, j'ai encaissé un certain nombre d'oiseaux, d'insectes et de plantes de ma collection indigène : ils seront plus utiles en Europe qu'ici. Les Chinois ne prennent pas et ne peuvent pas prendre un intérêt scientifique à un cabinet d'histoire naturelle, et les raretés de leur pays, quand elles n'offrent que des couleurs et des formes vulgaires, attirent moins leur attention que quelques brillantes productions des tropiques. Maintenant que j'ai remanié le cabinet, c'est surtout le *lion*

qui excite leur curiosité : ce roi des animaux ne leur était connu que de nom et par les grotesques figures qui ornent le devant des pagodes et des demeures princières. Je ne regrette pas les peines que, malgré les horribles chaleurs de l'été pékinois, je m'étais données pour monter d'une façon convenable (à moi seul !) la dépouille dont le Muséum de Paris m'avait fait cadeau l'an dernier.

Je dois confesser ici que, si dans la création de ce cabinet, qui pouvait avec le temps acquérir de l'importance, mes travaux ont été *tolérés* par mes anciens supérieurs de Pékin, ils sont loin d'être encouragés par les directeurs actuels de la mission.... Ont-ils raison? Je pense que non. Mais je cède, et cela d'autant plus volontiers que l'affaiblissement notable de mes forces ne me permet plus de séjourner longtemps en Chine. D'ailleurs le travail ingrat et matériel des préparations taxidermiques me prenait beaucoup de temps; je pourrai peut-être mieux l'utiliser autrement et ailleurs.

Je termine ce long préambule en notant quelques autres observations concernant la zoologie de Pékin.

Cette année, comme d'ordinaire, le passage de retour des oiseaux a commencé à la fin d'août; mais le *Cypselus pekinensis*, Sw., avait disparu dès juillet, et les *Butalis sibirica* et *latirostris* étaient en mouvement pendant tout le mois d'août. En septembre, nous voyons dans notre jardin le *Phyllopneuste plumbeitarsus*, le *Phyll. borealis*, le *Phyll.*

fuscatus, le *Reguloïdes superciliosus*, l'*Anthus agilis*, l'*Emberiza pusilla*, *Turdus obscurus*, Gm., *T. naumanni*, *T. fuscatus*, etc.

Enfin, cet automne j'ai pu capturer sur les arbres du Péy-thang un exemplaire de cet introuvable *Picus poliopsis*, décrit par M. Swinhoe : c'est ma seule nouveauté ornithologique de la saison.

En fait de renseignements, j'acquiers la certitude que le *Macacus tcheliensis* vit effectivement dans les montagnes du Tong-lin, à deux journées au nord-est de la capitale : c'est là sans doute le singe le plus septentrional connu. J'apprends encore qu'un autre animal du Midi, le *Canis procyonoïdes*, habite la partie orientale de notre province, près de la grande muraille, où il est connu sous le nom de *Linkoou*.

CHAPITRE IV.

DU 2 AU 13 OCTOBRE 1872.

Départ de Pékin pour Sin-gan-fou, chef-lieu du Chénsi, à deux mille six cents *li*[1] de distance de la capitale. — Le capitaine Prjewalski, explorateur russe. — Difficultés pour trouver des moyens de transport à Pékin. — Monotone voyage en charrette à travers la plaine du Tchély. — Rencontre d'une ambassade tibétaine; visite au Bouddha incarné. — Mauvaise réputation de la petite ville de Péy-ho. — La taupe musquée et autres animaux du pays. — Halte chez Mgr Tagliabue; œuvres des missionnaires à Tching-tin-fou. — Principales plantes cultivées dans la grande plaine. — Les *Paélou*, ou arcs-de-triomphe sur la grande route.

Pékin, 2 octobre 1872. Mes longs préparatifs sont terminés. En limitant au plus strict nécessaire les objets indispensables pour une campagne qui va durer deux ou trois ans, j'ai pu réduire mes bagages au poids total de trois cents livres.

J'ai, pour me suivre comme chasseur et comme domestique, deux jeunes chrétiens de Pékin qui,

1. Il faut faire observer que le *li* chinois n'a pas de valeur constante dans la pratique, et qu'il varie beaucoup d'un lieu à l'autre. Cependant on peut admettre qu'en moyenne un *li* équivaut à un

cette fois-ci, paraissent devoir me satisfaire pleinement.

Par les bons soins de la légation de France, il m'a été remis un passe-port en règle pour la province du Chénsi. On a refusé de m'en donner pour celle du Kansou, où règne toujours la rébellion musulmane. Je verrai plus tard s'il me sera possible de pénétrer, à mes risques et périls, dans cette contrée si peu connue encore, et peut-être même d'aller plus loin vers l'ouest.

M. Vlangali, ministre de Russie, avec qui j'ai eu l'honneur de déjeuner dernièrement, m'a appris qu'un naturaliste de sa nation (le capitaine Prjewalski) est parti de Pékin en mars dernier, avec l'intention de parvenir au Tibet à travers la Mongolie, le Kansou et le Kokonoor, mais que, parvenu au mont Alachan, il y a été dévalisé par les voleurs et obligé de s'arrêter là en attendant qu'on lui envoie les nouveaux secours pécuniaires qu'il a demandés à la légation russe de Pékin.

Dans une précédente tentative, le courageux naturaliste avait déjà éprouvé une semblable disgrâce. Mais il s'était avancé jusqu'aux confins du Kansou et s'y était procuré, dit-on, des exemplaires de

demi-kilomètre : à Pékin, un homme qui marche bien fait dix *li* de chemin en une heure.

Même observation de variabilité pour la *livre* chinoise, qui se compose de seize onces, mais parfois aussi de dix-huit, de quatorze, de douze, et même de huit onces. Communément, la livre de seize onces pèse six cent quatre milligrammes.

Au contraire, le pied chinois, qui est d'un centimètre plus court que l'ancien pied français, est assez semblable dans tout l'empire.

mon *Crossoptilon* bleu. Il n'y a donc pas de doute que ce gallinacé, d'un cendré bleuâtre, ne soit le fameux faisan bleu (*Lan-ky*) dont on m'avait tant parlé lors de mon voyage à l'Ourato. C'est aussi probablement le *Phasianus auritus*, de Pallas, bien que mon oiseau du Kokonoor possède quelques légères particularités qui ne sont point indiquées dans la description de la *Zoographia rosso-asiatica.*

Nous possédons maintenant quatre espèces de Crossoptilons, distribuées du nord au sud presque sous les mêmes méridiennes : 1° *Crossoptilon mantchuricum*, Sw., propre aux montagnes occidentales de Pékin; 2° *Cross. Auritum*, Pall. (= *Cross. Cœrulescens*, mihi), vivant dans le voisinage du Kokonoor; 3° *Cross. Drouyni*, Mil. Edw., originaire du pays des *Man-ze*, au Setchuan occidental, et 4° *Cross. tibetanum*, Hodg. Cette dernière espèce, blanche comme la précédente, provient du Tibet oriental et pourrait bien ne pas différer du *Cr. Drouyni.*

Hier, mes préparatifs de voyage ont été interrompus par une longue visite qu'ont faite à notre cabinet plusieurs hauts personnages de la capitale. Il y avait parmi eux l'ex-ambassadeur *Tchong-hao*, son frère le maréchal, et, dit-on, un prince fils de l'empereur *Tao-Koang*, etc. Le peuple chinois, qui a tant de préjugés et d'antipathie contre les Européens, considère les visites que leurs *grands hommes* nous font comme un signe de leur estime pour les missionnaires et leur cause....

Cette année, plus que jamais, j'ai eu beaucoup

de difficulté pour trouver des moyens de transport : les inondations des deux précédents étés auraient, dit-on, rendu impraticable la route ordinaire du Chénsi, et il me faudrait attendre, avant de partir, que la gelée eût durci les lieux inondés et bas.

Comme je tiens absolument à être rendu avant l'hiver sur le lieu d'exploration, j'ai songé un moment à voyager par le Chantong et le Honan ; mais là aussi, m'a-t-on écrit, les difficultés seraient grandes à cause de la surabondance des eaux. J'étais, de désespoir, sur le point de partir à pied, à travers la région montueuse du Chansi, quand enfin j'ai eu la bonne chance de trouver, dans Pékin même, deux voituriers qui ont consenti à me porter jusqu'à Sin-gan-fou, pour le prix ordinaire de cinquante-deux onces d'argent. On compte deux mille six cents *li* de distance entre Pékin et cette ville.

Enfin, nous pouvons nous mettre en route ce matin, 2 octobre, à neuf heures et demie. Le temps est très-beau, le ciel pur, l'air oxygéné et élastique : on se sent vivre ! — On apprécie singulièrement le beau temps au début d'un voyage ; il vous donne une ardeur utile.

Quoique je quitte pour toujours Pékin, c'est la première fois que j'en pars sans regret. J'éprouve, il est vrai, un certain serrement de cœur, mais la cause ne m'en plaît pas : quand on n'a que des sentiments de générosité et de dévouement, on souffre à ne pas se voir payé de retour....

En sortant de notre maison, nous trouvons à la porte les nombreux parents de l'un de mes jeunes gens, qui l'attendent pour lui faire leurs adieux (il appartient à l'une des premières familles chrétiennes de la capitale). Je note ce petit fait parce que, dans la Chine du Nord, les affections du cœur ne paraissent que peu ou point exister : il faut donc admettre que le christianisme développe tous les bons sentiments, même chez les Chinois.

Nos voituriers ne font aujourd'hui qu'une demi-étape, selon leur coutume pour le premier jour du voyage. Après avoir parcouru tout à notre aise une cinquantaine de *li* de route, nous nous arrêtons pour passer la nuit à Tchang-sin-tién, non loin du pont de Lou-kou-tchiao. C'est la rivière Houn-ho (fleuve trouble), sale maintenant, mais pas grosse, qui passe sous ce pont de marbre blanc, long et consolidé par de grandes barres de fer qui tombent de vétusté. Les pierres roulées que j'aperçois sur ses bords sont des calcaires gris et des grès verdâtres ou roux à grain très-fin.

Nous sommes à côté des premières collines d'où l'on extrait la plus grande partie de l'anthracite qui alimente les foyers de la capitale de l'Empire ; on l'y transporte à dos de chameau.

Bien que ces deux dernières années assez pluvieuses aient donné une activité inaccoutumée à la végétation de la Chine septentrionale, la campagne jaunie déjà offre un air bien triste. Mais je ne vois guère encore sur ma route les traces des

ravages qu'on m'a dit avoir été causés par le débordement des fleuves.

Les frais d'auberge de notre première nuit (souper et logement pour trois hommes) montent à sept cent soixante-six sapèkes, environ quatre francs de notre monnaie. C'est cher pour le pays et pour le traitement.

3 octobre 1872. Fait cent-dix *li* de chemin; arrivé à Seu-djou, assez grande ville murée.

Rien de particulier à noter. Beau temps encore. Route en plaine plate. Nous nous dirigeons toujours au sud, ayant à notre droite les monts *Si-chan*, dont les principaux pics paraissent avoir deux mille mètres d'altitude. Les endroits bas sont difficiles à passer, mais l'abondance des eaux ne vient pas du Hoang-ho, comme le dit le peuple, et ne peut pas en venir.

4 octobre 1872. Fait soixante-dix *li;* arrivé à Péy-ho, petite ville bâtie sur les bords sablonneux d'une forte rivière venant de l'Ouest pour aboutir à Tién-tsin. Beau temps.

En arrivant d'assez bonne heure à l'auberge nous y trouvons toute une caravane de *lamas* tibétains qui s'en retournent dans leur pays, à petites journées et aux frais du gouvernement chinois. Ces gens sont soupçonneux, et ils refusent de me donner des renseignements sur les productions de leur pays.

D'après ce qu'il me semble comprendre, le voya-

geur russe que j'ai mentionné plus haut et qui est parti de Pékin en mars dernier, avec l'intention, non-seulement d'atteindre, mais même de traverser le Tibet, aura beaucoup de difficulté, malgré son escouade de cosaques parlant le mongol, pour pénétrer seulement dans cette âpre contrée, où les obstacles naturels sont bien moins insurmontables désormais que la jalouse vigilance des indigènes.

Tous les princes tibétains, paraît-il, sont des lamas ou religieux bouddhistes. A l'exemple des *ouang* ou rois de la vaste Mongolie, ils sont obligés de se rendre de temps en temps à Pékin pour saluer l'empereur et en recevoir des cadeaux. Les présents sont l'un des moyens les plus efficaces que le gouvernement chinois emploie pour tenir dans sa dépendance politique les pauvres populations qui entourent son empire.

Cette caravane est aussi une ambassade, qui a offert son hommage au Fils du Ciel; et pourtant son chef est un *Ho-fo*, ou bouddha incarné. J'ai la curiosité d'aller voir celui-ci dans son appartement. Il est assis derrière une table couverte de pièces de soie rouge et disposée en autel. Sur cette table brûlent des bâtonnets odorants, comme on en met devant les idoles. A côté du *divus* se trouve un vase d'eau-de-vie chaude, dont de temps en temps il déguste avec majesté quelque petit verre. Naturellement, le saint personnage n'a pas bronché à la vue de l'Européen; seulement, ses acolytes, vêtus de longues robes rouges et chaussés de

grandes bottes de cuir, chuchotent entre eux et se disent quelques mots, d'après lesquels je comprends qu'ils sont peu flattés de l'audacieuse indiscrétion de cet étranger qui se présente devant leur idole vivante sans se prosterner!... Au reste, je voyais qu'ils étaient aussi bien contents de regarder un barbare du ciel d'Occident.

Aujourd'hui nous avons voyagé dans le même genre de plaine qu'hier, et dans la même direction, sans observer rien de bien particulier en route. J'ai aperçu les premiers choucas de l'année (*Monedula daurica*), des canards sauvages, quelques petits grèbes (*Podiceps philippensis*), l'*Emberiza pusilla* et un petit nombre d'autres oiseaux de passage.

La campagne, naturellement triste ici, l'est encore davantage en cette saison, où l'on n'y aperçoit que des tiges flétries de sorgho et de maïs. Les montagnes paraissent toujours à notre droite, tandis que rien ne borne l'horizon à l'est.

Cette ville de Péy-ho a une mauvaise réputation pour ses mœurs; et elle la mérite bien, d'après ce que nous voyons aujourd'hui nous-mêmes. Aussitôt après l'arrivée des voyageurs à l'auberge, et pendant une grande partie de la nuit, un essaim de *hoa-niang* (dames fleuries) accourues dans l'établissement n'ont pas cessé de gratter leurs guitares, dans le but de charmer les étrangers.... On dit qu'il y a même des femmes mariées qui exercent le gai métier, du consentement de leurs maris, avec qui elles partagent leurs gains! Il est superflu

de dire que mes deux chrétiens et moi, logés dans la même pièce, selon mon habitude en voyage, nous avons peu joui des pincements discordants qui résonnaient dans la cour; j'ai même été édifié de voir que l'un de ces jeunes gens s'était bouché les oreilles avec du coton, pour ne pas entendre les mauvais propos et les rires folâtres.

5 octobre 1872. Fait cent-dix *li;* arrivé à Pao-ting-fou.

Beau temps encore, avec quelques rafales de vent.

Levés à deux heures et demie du matin, nous nous mettons en route deux heures plus tard, et, malgré des chemins assez difficiles, nous arrivons, à quatre heures et demie de l'après-midi, dans cette capitale du Pétchély (Pékin n'est que la capitale de l'Empire).

Ici les environs de la ville ont souffert des inondations, mais les eaux sont diminuées maintenant; le vent les sèche peu à peu, et les routes sont déjà assez praticables.

Dans des ravins profonds creusés çà et là par la roue des charrettes et les pluies, j'ai observé des fragments d'ossements et de poteries qui paraissent anciens, mais qui certainement ne remontent pas au delà de l'époque géologique actuelle. Donc, avant l'entier nivellement de cette immense plaine, la plus grande, la plus riche, la plus peuplée des plaines cultivées du monde, et qui doit remonter très-haut dans les siècles passés, l'homme y vivait déjà....

Je remarque que les pacifiques habitants de Pao-ting-fou aiment à nourrir des oiseaux en cage. J'y vois force calandres fauves (*Melanocorypha mongolica*), le cochevis vulgaire (*Galerida cristata*), le merle de roche bleu (*Petrocincla manilla*), etc. Dans la campagne, quelques champs secs sont semés en luzerne; c'est là que vivent quelques mammifères intéressants: le souslik (*Spermolegus mongolicus*), le hamster cendré (*Cricetulus griseus*), et la rare taupe musquée. Mais les campagnols (*Arvicola*) ne paraissent pas exister dans la plaine *tchélienne;* des trois siphnées que j'ai découverts précédemment un seul (le *Siphneus psilurus*) se trouve aux environs de Pékin, tandis que je n'ai rencontré qu'à Siwan le *Siphneus fontanieri;* le *Siphneus Armandi* ne paraît vivre que sur des plateaux plus méridionaux de la Mongolie, à côté du *Dipus annulatus* et de deux *Gerbillus* muriformes.

6 octobre 1872. Fait cent vingt *li;* arrivé à Tching-fong-tien. Très-beau temps et route plane.

A mesure que nous avançons vers le sud, il nous semble nous apercevoir que les montagnes occidentales, que nous longeons toujours, diminuent peu à peu de hauteur. Cependant de cette ville on distingue, au loin et derrière des collines, des crêtes qui sont assez considérables encore.

La plaine est sablonneuse: aussi les champs de coton y deviennent-ils de plus en plus fréquents. Les oiseaux paraissent également plus nombreux

aujourd'hui : je vois des vols d'étourneau cendrillard (*Sturnus cineraceus*), des kobez d'Orient (*Erythropus Raddei*), la gentille tourterelle isabelle (*Turtur risorius*), que je n'avais rencontrée jusqu'aujourd'hui que vers la Mongolie, des *Monedula daurica*, et l'espèce noire du même genre (*Mon. neglecta*).

7 octobre 1872. Fait cent trente *li;* arrivé à Foutchang-yi. Beau temps encore, mais rude journée de voyage.

La route, toujours en plaine, devient encore plus sablonneuse. Dans un moment que je cheminais à pied, afin d'épargner les forces de nos mulets, j'aperçois un petit animal qui cherchait à traverser la route devant nous. A ma vue, le quadrupède velouté s'enfonce dans le sable des ornières, mais pas assez pour que je ne parvienne pas à m'en emparer, et il est aussitôt précieusement enfermé dans une boîte. C'est un *Scaptochirus moschatus*, espèce fort rare du nord de la Chine. Cette intéressante bête, au poil gris-soyeux, ressemble assez à la taupe d'Europe, mais son système dentaire est tout différent, d'après l'étude qu'en a faite M. Milne Edwards sur des sujets envoyés par moi précédemment. Elle exhale une forte odeur de musc qui n'est pas désagréable.

J'ai observé aujourd'hui quelques nouveaux oiseaux de passage : le hobereau vulgaire (*Hippotriorchis subbuteo*), le biset (*Columba livia* ou *intermedia*), en grands vols, des oies sauvages à cou blanc (*Anser cygnoïdes*), souche de l'espèce domes-

tique de tout l'extrême Orient, si facile à distinguer à ses narines énormément tuberculées.

8 octobre 1872. Temps beau et chaud. Fait cinquante *li*, ou demi-étape. Arrivé à onze heures du matin à Tching-tin-fou, immense ville aux grandes et belles murailles rappelant celles de Pékin, mais qui ne renferme maintenant qu'une dizaine de milliers d'habitants.

Les missionnaires ont un établissement central dans ce chef-lieu de département, avec une magnifique église gothique bâtie dernièrement sous la direction de M. Marty, coadjuteur de notre congrégation. C'est Mgr Arnouilh qui a fait élever ce monument, après avoir doublé par son zèle le nombre des chrétiens du vicariat apostolique qui lui était échu en partage. Parfois les hommes politiques se sont plaints de l'activité de ce saint évêque, qui n'obtenait pas tous ses succès de conversion sans éveiller la susceptibilité des païens.... Mais les missionnaires n'abandonnent pas les douceurs de la patrie sans être profondément pénétrés de leurs croyances religieuses, et sans être déterminés à faire prudemment tout leur possible pour combattre l'idolâtrie. Maintenant, Mgr Arnouilh est mort, épuisé de fatigue, mais ses œuvres restent et resteront, s'il plaît à Dieu.

Son successeur, Mgr Tagliabue, me fait à son ordinaire l'accueil le plus cordial que je puisse souhaiter, et il veut généreusement nous retenir chez lui, au moins jusqu'à demain. Je me deter-

mine à profiter de cette bienveillante invitation, à cause surtout de mes voituriers, dont une des charrettes a déjà besoin de réparation. En outre, Sa Grandeur a la bonté de me faire avoir une certaine quantité de lingots de bon argent, tel qu'il me le faut pour les provinces occidentales, vers lesquelles je me dirige. La question financière, je l'ai dit mille fois, est l'une des plus ennuyeuses qui embarrassent les longs voyages à l'intérieur. Il est si incommode, et surtout si dangereux, de porter avec soi, pendant des mois, des cent et deux cents livres de métal précieux! Aussi suis-je bien heureux quand je trouve sur mon chemin des missionnaires qui peuvent m'avancer les sommes dont j'ai besoin au fur et à mesure de mes nécessités.

Quant à l'or, qu'il serait plus facile de transporter et moins périlleux de tenir avec soi, je ne l'ai jamais vu employé comme matière d'échange, et il en existe réellement peu en Chine, tandis que la quantité de l'argent y augmente rapidement par l'importation étrangère. Aussi la monnaie de cuivre (la seule du pays) y croît-elle beaucoup de valeur depuis quelques années, puisque, en échange d'une once d'argent, on n'obtient guère plus que quinze cents *sapèkes*, au lieu de trois mille qu'on avait dans certaines provinces, avant l'ouverture de l'Empire au commerce européen.

J'ai eu le plaisir de rencontrer dans cette résidence épiscopale plusieurs de mes confrères, que je ne connaissais que de nom. Ils se sont réunis

dans cette ville pour faire en commun leur retraite annuelle : à Pékin nous avons été plus pressés qu'eux d'un mois.

Quelque grand qu'on suppose le dévouement des ouvriers apostoliques, quelque bonnes que soient leurs dispositions, quelque purs que soient leurs sentiments, il faut admettre qu'ils sont hommes et qu'ils ne peuvent pas demeurer longtemps perdus au milieu de ces populations païennes, sans éprouver le besoin de se retremper de temps à autre dans leurs saints désirs, par quelques jours de solitude et par la méditation des vérités qui forment la base de leurs convictions religieuses et qu'ils doivent prêcher aux autres.... *Prima sibi charitas!*

9 octobre 1872. Beau temps toujours. Fait une demi-étape, soixante-dix *li;* arrivé pour la nuit à Loan-tching, grande ville à maisons paraissant plates et de forme nouvelle pour moi. Même direction générale vers le sud, inclinant toujours un peu à l'ouest.

Il est d'usage, dans tous les longs voyages, de faire avec ses conducteurs un contrat écrit, où l'on règle tout ce qui concerne le salaire, les haltes, et même les cadeaux et le pourboire qu'on doit leur donner. Ainsi, il était convenu que je payerais à mes voituriers une once d'argent pour chaque jour qu'ils s'arrêteraient en route à cause de moi, sans que j'eusse à m'occuper de leur logement et de leur nourriture. Mais ici mes charretiers et leurs

quatre bêtes sont hébergés gratis dans la mission. Malgré cela, ces hommes murmurent hautement de ce que je refuse de me remettre en route avant l'expiration des vingt-quatre heures que je leur avais demandées. Ce premier acte d'exigence illégale de leur part me fâche d'autant plus que je n'avais que des dispositions bienveillantes envers eux et que je ne désire, pour le moment, rien tant que de voir se multiplier les motifs de les récompenser avec générosité.

L'un de ces Pékinois serait un assez brave homme, sans la fâcheuse influence de son camarade; respectueux, silencieux, il est bon voiturier et aussi robuste qu'actif, malgré les accès de fièvre dont il souffre tous les deux jours. L'autre homme est un fumeur d'opium, qui fut riche autrefois : c'est son vice qui l'a ruiné et obligé à exercer un métier vil. Gourmand, paresseux, il n'est bon que pour prodiguer les imprécations et les coups de fouet aux pauvres animaux qui traînent ma charrette. Aussi ai-je à souffrir quelque peu de me voir mené par ce vaurien; mais ma dignité *chinoise* exige que je me renferme dans un majestueux silence, et que je ne formule aucune observation, aucune plainte.

A midi je prends congé de mes excellents confrères, pour continuer notre voyage jusqu'à la nuit. La plaine est parfaite, et les monts *Si-chan* nous suivent à l'ouest, à quelques lieues de distance.

Nous avons laissé, à notre droite, une autre

route qui mène à la capitale du Chansi, et par laquelle on arriverait un peu plus vite à Sin-gan-fou. Mais les grands orages de l'été dernier ont tellement abîmé le chemin, au milieu des montagnes qu'il faut traverser pour passer du Pétchély à cette province, qu'on ne pourrait franchir une étroite gorge qui a six lieues de long qu'en démontant les voitures, me dit-on, et en les transportant à dos de mulets. Cela serait pénible, coûteux et lent. Aussi mes voituriers et nous-mêmes aimons-nous mieux suivre la route de la plaine, quoiqu'on la dise infestée de bandes de brigands.... C'est si souvent que j'ai été menacé de voleurs, dans mes précédents voyages, que j'ai l'habitude de n'y plus faire aucune attention.

Tous les jours, depuis notre départ de Pékin, nous avons eu à traverser des rivières plus ou moins importantes, descendant des montagnes de l'Ouest. Nous passons aujourd'hui un grand fleuve dont les bords sont très-sablonneux sur une grande largeur. Il n'y a pas de pont; mais des bateaux entretenus aux frais des mandarins transportent les voyageurs et les voitures, moyennant un petit pourboire qu'ils offrent aux bateliers, suivant une coutume obligatoire.

10 octobre 1872. Beau temps, chaud. Fait cent cinq *li;* arrivé à Paé-siang-chién.

Même direction et même plaine sablonneuse qu'hier. Les montagnes sont en vue, quoique un peu plus éloignées et plus basses que dans le Nord.

La route passe au milieu de très-nombreux champs de cotonniers qu'on récolte maintenant. Il y a le coton blanc et le coton nankin; celui-ci est moins estimé des Chinois et cultivé moins communément que le premier. Le cotonnier vulgaire (*Gossyphium herbaceum*) est le seul qu'on sème dans l'Empire, depuis le Léao-tong jusqu'au Yun-nan. D'après ce qu'il m'a semblé remarquer, cette précieuse plante textile prospère particulièrement bien dans les terres sablonneuses et alcalines.

Le cotonnier, le sorgho sucré, l'arachide, la patate douce, le nelumbo, et tant d'autres plantes utiles qui croissent à maturité jusqu'au nord de la Chine et à la Mantchourie, ne pourraient-elles pas se cultiver aussi avec succès en Europe, aux mêmes latitudes? — Non; parce que, dans tout l'extrême Orient, un été long, chaud et régulier, donne aux plantes herbacées une somme utile de chaleurs qu'on n'a qu'exceptionnellement dans nos régions occidentales. La végétation dépend beaucoup moins de la moyenne des chaleurs que de la somme totale de ces chaleurs : or, quoique la température moyenne annuelle de la France soit aussi élevée que celle du nord de l'Empire Céleste, la somme des chaleurs de l'été, dont seulement peuvent profiter les végétaux herbacés, y est inférieure de beaucoup.

C'est surtout dans la moitié septentrionale de leur empire que les Chinois cultivent avec un grand succès les sorghos (*Andropogon sorghum*,

Andropogon saccharatus et un peu l'*Andropogon halepensis*). Ils en mangent le grain préparé comme le riz, ou bien en font de l'eau-de-vie.

L'arachide, ou noisette de terre, se sème surtout dans les terrains sablonneux. On en fait rarement de l'huile; on l'emploie comme dessert, et on la mange soit crue, soit légèrement grillée, soit bouillie à l'eau salée.

La patate douce (*Convolvulus batatas*) donne, jusqu'au nord de la grande muraille, ses gros tubercules sucrés, rouges ou jaunes; mais elle ne fleurit guère dans ces parages. A l'époque de l'année où nous nous trouvons, nous voyons à tout bout de champ de petits marchands occupés à faire bouillir les patates dans des marmites qu'ils ont installées en plein vent; ils les vendent toutes chaudes aux passants. Nous en profitons souvent, mes charretiers surtout : c'est un bon manger, mais un peu lourd pour les estomacs qui n'y sont pas habitués.

Quant au magnifique *Nelumbium speciosum*, qui couvre tous les étangs, quelquefois en compagnie de l'*Euryale ferox* dont les feuilles, rondes aussi, ont jusqu'à trois pieds de diamètre, il est cultivé d'abord pour ses admirables fleurs rosées et odorantes, qu'on offre aux *dieux*, puis pour sa racine, très-longue, articulée, perforée, que l'on emploie comme un aliment rafraîchissant, et ensuite pour sa graine, que l'on mange fraîche comme une friandise, ou bien réduite en fécule quand elle est plus mûre.

Je consigne ici tous ces détails concernant l'alimentation, parce que les objets se présentent tous les jours sous mes yeux, et que je ne suis pas sûr que j'aurai plus tard l'occasion d'en parler. Mais je reviens à mon voyage.

Il me semble remarquer aujourd'hui que les maisons que nous apercevons le long de la route sont plus massives, moins soignées, moins propres encore qu'ailleurs. Toutefois, les *arcs de triomphe* (*paé-lou*) en grandes pierres de taille, érigés sur la voie publique pour perpétuer le souvenir des belles actions, commencent ici à devenir plus nombreux que dans le Nord. J'ignore s'il y a dans ces parages plus de vertu que là-haut! mais (sans vouloir dire que c'est toujours l'occasion qui fait le larron) je pense qu'il est très-probable que les carrières de pierre facile à travailler ne doivent pas être très-éloignées de ces lieux. Précédemment, dans la seconde partie de mon journal du voyage au Setchuan, j'ai eu l'occasion d'exprimer mon admiration (que j'ai éprouvée surtout en parcourant la partie septentrionale de cette belle province), non-seulement pour le grand nombre de ces monuments, mais pour leur beauté, leur richesse, leurs grandes dimensions, l'harmonie de leurs proportions, et pour la richesse et le fini de leur travail. Je ne connais rien de si artistique et de si bon goût dans le reste de la Chine.

11 octobre 1872. Ciel un peu voilé de nuages

élevés. Fait plus de cent vingt *li;* arrivé à *Chun-teuo-fou.*

Aujourd'hui, pour la première fois depuis Pékin, nos charrettes ont à franchir quelques petites collines, vers sept heures du matin. Elles sont très-basses et couvertes d'une terre meuble où abondent les cailloux siliceux roulés. J'y découvre aussi la roche vive consistant en grès rouge et en conglomérats siliceux. Cependant, les pierres à bâtir que nous voyons employées dans les constructions sont du calcaire bleu et du marbre blanc, provenant des petites montagnes que nous apercevons à quatre ou cinq lieues à notre droite.

J'observe aujourd'hui encore de grandes volées de pigeons sauvages ou bisets butinant parmi les champs secs et sablonneux. Je pense qu'ils y cherchent les graines du cotonnier, qui plaisent aussi beaucoup aux faisans. Les autres oiseaux ordinaires abondent également auprès de cette ville où nous sommes logés et où les terres sont particulièrement fertiles : il y a là quelques rizières alimentées par les claires eaux sorties des montagnes occidentales.

Ici, comme dans toutes les bourgades que nous traversons depuis plusieurs jours, j'aperçois un grand nombre d'oiseaux élevés en cage : la calandre fauve, apportée de Mongolie ; le *hoamy*, venant du Chénsi ; le roselin ou bouvreuil pourpre (*Carpodacus erythrinus*), pris au passage au pays, et une paire d'intéressants *Turnix*, que je ne reconnais pas et qu'on refuse de me vendre. Ils me pa-

raissent plus petits et d'une autre teinte que l'*Hemipodius viciarius*, Sw., de Pékin, que j'ai déjà envoyé au Muséum.

12 octobre 1872. Belle est très-chaude journée. Fait cent vingt *li;* arrivé à Han-teuo-chién.

Nous nous dirigeons toujours au midi. La route est maintenant large et très-sablonneuse, et nos pauvres mulets font des efforts héroïques pour tirer les charrettes dans ces sillons mobiles où les roues s'enfoncent dans un pied de poussière. Que serait-ce, si la pluie venait changer celle-ci en boue? J'admire la constance, la fermeté de ces animaux qui prodiguent ainsi leurs forces pendant treize ou quatorze heures chaque jour, avec une seule halte à midi.

Aujourd'hui encore nous passons plusieurs collines, longues et basses, montrant des cailloux siliceux, parsemés dans la terre rousse quaternaire, et je vois çà et là, auprès des maisons, des blocs taillés de calcaire, de grès gris et de grès verdâtre.

Jusqu'ici, le peu d'arbres que nous avons aperçus dans la plaine ne diffèrent point de ceux qui vivent au nord de la province : orme de Chine (*Microptelea sinensis*), *Sophora japonica*, *Ailantus glandulosa, Thuïa* ou *Biota orientalis*, genévrier de Pékin (*Juniperus excelsa*), le mûrier à soie (*Morus?*), le mûrier à papier (*Broussonetia papirifera*), un peuplier rappelant le *Populus nigra*, et le vulgaire saule soupirant. Le gigantesque peuplier *Tayang* est plus abondant et plus beau ici que dans

le Nord, et le jujubier commun est toujours très-multiplié dans tous les terrains secs.

J'ai vu aujourd'hui quelque chose de nouveau pour moi : ce sont des champs cultivés en sainfoin et en mélilot. Mes Chinois donnent indifféremment à ces plantes le nom de *mou-su*, comme à la luzerne commune, autre plante fourragère que l'on voit quelquefois cultivée en Chine, mais que je n'ai jamais rencontrée dans un état clairement sauvage. Je dois aussi ajouter que jamais non plus je n'y ai observé la carotte sauvage, que certains botanistes pensent être, comme la luzerne, originaire de l'extrême Orient. C'est donc plus à l'ouest, et certainement ailleurs qu'ici, qu'il faudrait chercher la patrie primitive de ces deux plantes, tandis que le pêcher, l'abricotier, le noyer, le châtaignier et quelques cerisiers, se trouvent indigènes en Chine.

13 octobre 1872. Temps chaud, avec ciel nuageux. Fait cent dix *li;* arrivé à Fong-lo-djén.

Les collines basses continuent à se montrer sur notre route, avec leurs galets et leurs conglomérats, tandis que les montagnes occidentales ne paraissent plus que dans le lointain.

Après avoir passé encore une rivière qui, dans les inondations, occupe jusqu'à une lieue de largeur, nous continuons notre voyage dans la même direction méridionale ; et enfin, au soir, nous nous trouvons logés tout près de la frontière septentrionale du Honan. La province de Pékin compte

environ cent soixante-dix lieues de long du nord au sud; mais nous ne l'avons pas parcourue dans toute sa longueur, attendu qu'elle possède une pointe étroite qui s'avance jusqu'au Hoang-ho (ancien lit), entre le Chan-tong et le Honan.

Aujourd'hui, j'ai vu brûler dans les auberges une bonne houille un peu bitumineuse, qui provient des voisines montagnes de Chansi.

Deux arbres nouveaux commencent à être fréquents auprès des habitations : ce sont le *Melia azédérach* et le *Paulownia* aux larges feuilles. Ce dernier arbre est ici fréquemment atteint d'une maladie qui convertit une partie de ses branches en broussailles grêles et nombreuses, dont les feuilles sont énormément rapetissées. Ces amas étranges font au loin l'effet d'autant de nids de pie ou de buissons de gui (*Viscum*). Mes hommes me disent que le bois du *Paulownia* est estimé des menuisiers comme l'un des meilleurs que l'on connaisse pour recevoir le *tchy*, ou vernis de Sumac.

CHAPITRE V.

DU 14 AU 24 OCTOBRE 1872.

Province du Honan. — La pie bleue. — Orage ; rencontre d'un mandarin pékinois. — Grand orage. — Causes de la destruction des bois en Chine. — Duel d'un lièvre et d'un busard. — Les figues-caques. — Misères des auberges. — Halte chez des mahométans. — Les serins canaris. — Arrivée au Hoang-ho.

14 octobre 1872. Fait cent dix *li*. Arrivé pour la nuit au village de Ni-ko-yi. C'est vers sept heures du matin que nous sommes entrés sur le territoire du Honan.

Aujourd'hui encore la journée est chaude et très-désagréable. Un grand vent du sud nous jette à la figure une poussière étouffante qui nous salit et fatigue tous, hommes et animaux. Les porteurs de coton et autres en profitent pour pousser rapidement, dans une direction contraire à la nôtre, leurs grandes *brouettes à voile*. J'avais souvent entendu parler de ces curieux véhicules, mais jamais je n'avais eu l'occasion d'en rencontrer dans mes

voyages. On ne peut guère s'en servir que dans les pays plats.

La plaine où nous avons voyagé ce matin, avant d'arriver à la grande ville départementale de Tchang-té-fou, m'a paru fort belle et bien cultivée. J'y ai vu bon nombre d'arbres fruitiers, tels que des abricotiers, des pêchers, des poiriers. Dans l'après-midi, nous franchissons encore des collines très-basses, composées de poudingue de calcaire bleuâtre. Mais aujourd'hui je n'y observe plus traces de ces pierres blanches crayeuses, que j'ai vues formant un mince dépôt horizontal dans le sous-sol de quelques petits monticules que nous avons traversés hier.

Des montagnes plus considérables que celles que nous avons vues ces jours passés se dressent à cinq ou six lieues à l'ouest de Tchang-té-fou; mais elles ne me paraissent pas encore plus élevées que les *Si-chan* de Pékin.

En traversant un grand marché qui longe les murailles de ce chef-lieu, je vois étalés dans les boutiques des peaux de panthère, de chat sauvage, et quelques grands et magnifiques morceaux de cristal de roche très-limpide.

Outre d'autres oiseaux vulgaires, j'ai observé pendant mon voyage une immense quantité de pies bleues (*Cyanopolius cyaneus*) et de pies communes (*Pica media*).

La pie de Chine a la taille, le plumage, la voix et toutes les habitudes de la pie d'Europe; seulement les ornithologistes trouvent que ses pennes

alaires ont d'autres proportions, et que le blanc et le noir y sont différemment distribués. Les Chinois ne tracassent jamais cet oiseau : aussi le trouve-t-on partout nombreux et familier autour de leurs habitations, à Pékin, en Mongolie et sur toute l'étendue de l'Empire.

Quant à l'oiseau nommé, mal à propos, pie bleue, c'est une tout autre espèce, qui n'a de commun avec le précédent que la forme de sa queue. Il vit aussi plus à l'écart de l'homme, toujours par bandes plus ou moins nombreuses, parcourant les bosquets et les buissons à la recherche des fruits etdes insectes. C'est un aimable oiseau dont la tête est noire, le dessus de la queue et des ailes d'un bleu tendre et le reste du corps un mélange de violet, de cendré et de blanc. Les naturalistes s'étonnent de ce que cet oiseau, qui abonde dans la Chine septentrionale, manque dans le reste de l'Asie et de l'Europe, pour se retrouver ensuite dans la péninsule ibérique. Il est vrai que cette dernière race offre une très-légère, mais très-constante différence, dans les nuances des couleurs du dos.

15 octobre 1872. Mauvais temps. Halte forcée à Ni-ko-yi, petite ville où nous passons tout le jour.

Les insolites chaleurs des jours derniers et le grand vent d'hier nous ont apporté un orage formidable, qui a éclaté ici cette nuit de la manière la plus violente. Il pleut encore beaucoup ce matin, et il nous est impossible de nous mettre en mar-

che. C'est dommage! les routes qui étaient à peu près sèches vont redevenir boueuses; et nous ne pourrons plus parvenir à Sin-gan-fou dans le temps réglementaire de vingt-six jours.

L'appartement principal de notre auberge est occupé par un mandarin pékinois qui, assure-t-il, me connaît de nom depuis longtemps. Ce brave militaire a la politesse de m'envoyer quelques petits cadeaux de comestibles et de venir lui-même après me faire une visite et des compliments. Il me dit qu'il est chargé par l'Empereur de veiller à la sureté des grandes routes, mais je pense que, maigri et usé par l'opium comme je le vois, il ne s'occupe guère de sa charge et qu'il se soucie fort peu des voleurs et des rebelles. Il me conseille (ce qu'on avait déjà fait à Pékin) de veiller beaucoup sur moi en route, parce que ces parages sont infestés de bandes de malfaiteurs.

Qu'il y ait des brigands ou qu'il n'y en ait pas dans ces régions, c'est ce que je ne saurais encore dire par moi-même; mais ce que nous avons vu depuis plusieurs jours, ce sont des soldats armés de lances et de fusils chargés qui parcourent les routes vers le soir, en obligeant les voyageurs à suspendre leur marche à la nuit et à ne pas sortir avant le jour. Aussi mes futurs chasseurs ont-ils le soin de porter leurs armes européennes en évidence, dans ces moments solennels où la brume nous surprend dehors; et je ne cache pas non plus alors ma longue moustache, à laquelle il est si facile aux indigènes de reconnaître en moi un

homme du ciel d'Occident, un diable étranger, comme ils nous désignent communément.

16 octobre 1872. Pluie au matin. Fait soixante *li*. Arrivé pour la nuit à Tchy-Chién.

Le mauvais temps nous a empêchés de partir de bonne heure. Nous ne parvenons donc à faire aujourd'hui qu'une demi-étape de chemin; et cela avec beaucoup de fatigues.

Nous nous dirigeons toujours au sud. A notre droite, apparaissent les grandes montagnes, à une trentaine de *li* de distance, comme écrasées sous une épaisse masse de nuages; elles me semblent monter jusqu'à deux mille mètres d'altitude. Sur la route, les collines très-basses se succèdent les unes aux autres; quelques-unes s'avancent même à l'est sur notre gauche: c'est la première fois que nous voyons de ce côté-là autre chose qu'une immense plaine sans bornes.

Les roches consistent en poudingues calcaires et en galets de grès empâtés dans un diluvium. De petits *Helix* fossiles abondent dans ce terrain quaternaire où il m'a semblé apercevoir aussi des débris de poterie, mêlés à ces coquilles anciennes. Ce fait demanderait examen.

Aujourd'hui, j'ai vu encore en route un très-grand nombre de *Kobez* (*Erythropus raddei*), chassant aux sauterelles, en bande éparpillée. Ces jolis faucons, d'un cendré bleu et aux pattes rouge-orange, ne diffèrent du Kobez d'Europe que par la couleur blanche du dessous des ailes des mâ-

les, et, selon moi, par une moindre proportion des teintes rousses dans les femelles. Ces oiseaux nichent en grand nombre dans le nord de l'empire chinois et en Mongolie; maintenant ils s'en retournent au sud, c'est-à-dire, aux Indes et, paraît-il, jusqu'en Afrique.

17 octobre 1872, mauvais temps. Fait cinquante *li* seulement. Arrivé pour la nuit à Wéy-kouy-fou.

Cette nuit passée, la pluie a recommencé de plus belle. Le temps est vilain, et il souffle un grand vent du nord : nous ne pouvons donc pas partir ce matin.

Les habitants de cette ville, d'assez triste aspect, me disent qu'ici le vent du nord apporte la pluie et que celui du sud donne le beau temps : c'est le contraire qui a lieu dans d'autres parties de la Chine. Ils m'apprennent encore que les montagnes voisines ne sont point boisées, et ils ne savent m'y indiquer aucun animal, aucune production particulière.

Je me suis souvent demandé ce qui a pu pousser les Chinois à détruire si complétement les bois de leur immense empire. Sans doute, la rapacité, l'égoïsme, parfois les besoins de l'agriculture, y auront contribué pour beaucoup; mais, pour expliquer la manie d'incendier sans cesse les montagnes, nous n'avons pas ici, comme dans d'autres pays, le prétexte des pâturages, attendu que ce peuple n'élève que très-peu de bétail, très-peu de troupeaux, dont, d'ailleurs, il ne veut pas utiliser

le lait ni guère la laine. Pour moi, je pense trouver une des principales causes de cette conduite dans la nécessité impérieuse qu'ont sentie les indigènes de pourvoir à leur sécurité, en détruisant les repaires des animaux féroces. Tout le monde sait que le tigre et la panthère ne sont pas limités aux parties chaudes de l'Inde, et que ces redoutables félins sont répandus dans la Chine, et jusqu'aux provinces les plus septentrionales, sans avoir subi, par le séjour dans les pays froids, d'autre modification qu'une augmentation de taille et de vigueur. Il faut avoir vécu, comme moi, dans des maisons où les fourrés voisins sont hantés par quelqu'une de ces terribles bêtes, pour bien comprendre tous les sacrifices que l'homme est disposé à faire pour se procurer la sécurité et la tranquillité. L'expérience a appris aux Chinois que tout ce qui est *chat* déserte régulièrement les pays où manquent les bois et les broussailles.

Vers midi, bien que l'ouragan continue encore, quoique avec plus de vent que de pluie, nous reprenons notre voyage, en suivant, cette fois-ci, la direction du sud-sud-ouest, et nous nous éloignons péniblement de cette ville dont les alentours paraissent prospères.

Nous traversons un pays ondulé, composé encore de poudingues calcaires, en voyageant à trois lieues environ des montagnes occidentales, dont parfois les nuages nous laissent entrevoir les dos imposants. Il y a là un massif véritablement important, et qui mériterait une visite de naturaliste.

Il est pourtant vrai qu'il est possible que les éléments me fassent illusion : car j'ai observé, et sans doute bien d'autres que moi l'auront fait aussi, que, après les grandes averses, la grande quantité de vapeur d'eau dont l'atmosphère est saturée fait voir les objets plus proches, plus gros, les montagnes plus hautes.

Les chemins sont devenus si mauvais que nous dépensons sept heures de temps pour parcourir une cinquantaine de *li* de distance !

Nous apercevons en route une innombrable quantité d'étourneaux cendrillards qui sont arrêtés par le mauvais temps sur les arbres du village. Le *melia*, encore chargé de ses grappes de fruits blancs et amers, est abondant désormais, ainsi qu'un arbrisseau épineux du Midi (sorte d'artocarpée), qui donne des fruits rouges et acerbes, de la forme de très-grosses framboises. Les pies bleues mangent les drupes de ces plantes féroces dont on fait ici des haies impénétrables.

Le froid et l'humidité du temps qu'il a commencé à faire ont rendu les accès de fièvre non-seulement au voiturier dont j'ai parlé plus haut, mais encore à l'un de mes domestiques pékinois ; et celui-ci s'en trouve extrêmement fatigué et abattu. Quant à moi, je continue, grâce à Dieu ! à me porter parfaitement bien, quoique, par compassion pour les mulets, je fasse à pied une bonne partie de ma route.

18 octobre 1872. Ciel couvert et menaçant. Fait

soixante *li;* arrivé pour la nuit à Sin-Siang-Chién, en vue de grandes montagnes à large dos, à l'ouest.

La perturbation atmosphérique n'est pas finie; c'est la continuation régulière d'un cyclone immense. Les routes sont atroces; les roues de nos charrettes s'enfoncent jusqu'à l'essieu dans une boue noire, gluante et tenace, dont il est nécessaire à chaque instant de les débarrasser avec force perte de temps; nos quatre bêtes s'épuisent en efforts : aussi marché-je le plus souvent à pied. Il y a lieu de craindre que nous ne puissions guère parcourir qu'une demi-étape par jour pendant quelque temps, même en voyageant (comme aujourd'hui) depuis l'aube jusqu'à la nuit.

Du reste, rien de nouveau dans la journée: plaine plate, ou à peine ondulée, avec quelques champs de véritable luzerne; vu encore des *Kobez*, des émerillons (*Hypotriorchis æsalon*), plusieurs lièvres mongols (*Lepus tolaï*). Très-peu d'autres oiseaux, à l'exception de l'alouette des champs (*Alauda arvensis*); je vois aussi sur un tertre un joli rouge-queue-aurore (*Ruticilla aurorea*) que le mauvais temps a chassé des montagnes. C'est le premier et unique bec-fin que j'aie rencontré sur ma route depuis seize jours que je suis en voyage!

Les pierres à bâtir employées ici sont de magnifiques calcaires bleus, à grain très-fin; il y a aussi d'autres calcaires jaunâtres, ressemblant

à certains rochers jurassiques du cap Noli, en Ligurie.

19 octobre 1872. Fait soixante-dix *li.* Arrivé pour la nuit au village de Ché-dze-ing. Belle matinée; ciel couvert au soir. Routes abominables.

Nous continuons à voyager vers le sud-sud-ouest, en plaine plate et fertile. Maintenant, nous nous trouvons dans le bassin du Hoang-ho et à une dizaine de lieues seulement de ce grand fleuve aux jaunes eaux. Les montagnes que nous longeons à notre droite appartiennent au Chansi; ici elles paraissent plus élevées que le *Sichan* de Pékin, mais elles s'abaissent de nouveau en allant au sud-ouest.

Rien de plus monotone et de plus ennuyeux que de voyager comme nous le faisons dans ces tristes et prosaïques régions du nord de la Chine! Aussi saisissons-nous avec empressement, instinctivement, les moindres occasions de distraction. Ainsi, nous avons eu ce matin un moment d'innocente gaîté, causée par un *Circus spilonotus.* Ce busard, harcelé et poursuivi dans les airs par deux corbeaux criards, se jette tout à coup devant nous, au milieu d'un champ, pour échapper à ses taquins persécuteurs. Au même endroit était un lièvre, caché parmi les herbes flétries. A la vue de l'oiseau de proie qui s'abat si près de lui, la bête aux longues oreilles se met en devoir de fuir. Mais, se ravisant bientôt et enhardie par l'air peu redoutable de son adversaire, elle se retourne fiè-

rement et se cabre devant lui dans la posture la plus héroïque, la plus formidable qu'elle sait imaginer. Les deux champions restent là un bon moment, immobiles, en face l'un de l'autre et à trois pas de distance, jusqu'à ce que l'oiseau, intimidé enfin, s'envole dans les airs, où il est rejoint bientôt par sa brune compagne qui le suivait de loin. Sans doute aussi aime-t-il celle-ci plus qu'un lièvre revêche et plus que les corbeaux au bec cruel....

J'ai vu encore dans la journée voler une grande outarde (*Otis tarda*), et une buse à queue blanchâtre, que j'ai supposée être le *Buteo asiaticus*, Lath.

20 octobre 1872. Bon temps. Fait cinquante-trois *li*. Arrivé pour la nuit à Ta-ong-Djén.

Quoique nous marchions du matin au soir, le déplorable état des routes nous empêche encore de faire plus d'une demi-étape aujourd'hui.

Plaine parfaite, terre d'alluvion très-fertile. Même direction qu'hier; les montagnes aussi paraissent plier vers le sud-ouest.

Depuis plusieurs jours, nous voyons les caquiers (*Diospyros kaki*) abondamment cultivés dans tous les pays que nous traversons; et, à mesure que nous avançons, ils deviennent plus nombreux et plus prospères, surtout au voisinage des montagnes. Ces arbres ont les proportions de nos grands pommiers, mais leur forme est plus ronde et plus élégante. Ils sont maintenant dans toute

leur splendeur, chargés d'une multitude de fruits, du volume et de la couleur des oranges. Les *che-dze* (nom chinois des kakis ou figues caques) offrent beaucoup de variétés, et pour la forme et pour la saveur; mais tous ces excellents fruits ne se multiplient que par la greffe : les sauvageons ne donnent que d'acerbes petites baies, noires ou jaunes, selon l'espèce. A l'état sauvage, le seul *Diospyros lotus*, à fruits noirs et astringents, croît dans le nord de l'Empire, jusque dans les montagnes de Pékin; le Midi produit en plus, spontanément, le *Diospyros kaki*, qui paraît être la souche de tous les caquiers cultivés dans l'extrême Orient. Mais, à l'état domestique, toutes les variétés cultivées prospèrent du Midi au Nord de la Chine entière, mais nulle part autant que parmi les collines des régions centrales.

Les objets remarqués en route sont : un bloc travaillé de calcaire bleu, renfermant de nombreux débris de coquilles fossiles; encore un vol de grandes outardes, la tourterelle d'Orient (*T. risorius*), des *Circus*, un *Archibuteo aquilinus*, dont le vol rapide et léger m'a étonné singulièrement, etc.

Les populations ont toujours le même aspect, le même genre d'habits bleus, parfois rouges chez les enfants et les jeunes femmes. Les maisons, petites, basses, n'ont qu'un rez-de-chaussée. Dans les villes, les rues sont étroites, sales, mal entretenues, encombrées de petits marchands qui étalent leurs misérables et monotones industries. En dehors de quelques pauvres articles de luxe

et d'ornement, tels que pipes, petits miroirs, bagues et pendants d'oreille, l'on ne voit aux boutiques que des objets de première nécessité et de première consommation. Dans les auberges, les obscures petites chambres, répandues autour de la cour et de l'écurie communes, ne donnent aux voyageurs que le *kang* nu, une estrade en maçonnerie, où ils peuvent étendre leurs couvertures de voyage, sur une épaisse et antique poussière. Luxe, si la porte ferme, s'il y a du papier à la fenêtre, s'il y a un banc ou une chaise en bois, si le toit n'est pas ouvert à tous les vents, si les cloisons ne sont pas largement entr'ouvertes, si, à la place de ce qui manque, il n'y a pas des objets qu'on ne veut pas même nommer....; sans compter la triple espèce de vermine, qui ne fait presque jamais défaut; sans compter les cousins trop *caustiques;* sans compter les parfums des cabinets trop voisins et qui ne sont pas inodores; sans compter le babil et les exhalaisons des inévitables fumeurs d'opium; sans compter les bruits divers des hommes et des bêtes qui ne cessent jamais, la nuit pas plus que le jour. Il est heureux que nous soyons faits à tous ces agréments! Ce n'est pas une vie *douillette* que nous menons ici.

21 octobre 1872. Beau temps. Fait soixante *li*.
Arrivé pour la nuit à Tsin-hoa, gros bourg.

Route dirigée au sud-ouest; voyage en belle et riche plaine. Les montagnes continuent à notre droite et montrent une longue crête sans interrup-

tion apparente; point de pics isolés. Toujours les mêmes calcaires bleus employés dans les édifices et dans les monuments funéraires.

A midi, nous faisons une courte halte dans un village composé de mahométans, lesquels me font meilleure figure que les Chinois ordinaires au regard cynique. Ces gens me paraissent ici aussi plus robustes que les autres tchong-kouo-jén (hommes du royaume du Milieu); leurs traits sont plus anguleux, leur barbe plus abondante, leur teint aussi paraît un peu plus clair. On me dit qu'ils sont mal famés dans ces parages, et qu'ils exercent le brigandage toutes les fois que l'occasion s'en présente. Pour moi, je n'ai qu'à me louer de leur accueil et de leurs traitements, tant au dîner que ce soir : car nous sommes encore logés chez des mahométans.

Depuis les longs siècles qu'il y a des musulmans en Chine, on les y a généralement laissés dans la tranquillité : car le peuple, qui juge de la différence des religions beaucoup moins par la croyance que par les pratiques extérieures, trouve qu'ils ne s'écartent pas beaucoup de leurs usages, dès le moment que dans le point capital, la polygamie, Mahomet donne la même latitude que la loi chinoise. On comprend qu'il doit en être tout autrement du christianisme et des chrétiens.

Je m'aperçois qu'on aime à nourrir en cage beaucoup d'oiseaux, dans cette ville de la *Fleur* [illegible]e (*Tsin-hoa*) où nous nous sommes arrêtés [illegible] passer la nuit. J'y vois encore la calandre

fauve, le verdier chinois, le tarin vulgaire, le roselin pourpre, le *Zosterops erythropleurus*, le *Suthora webbiana*, et surtout le canari. Ce dernier oiseau, introduit récemment en Chine, est devenu plus abondant au Honan que dans aucune autre partie de l'Empire. Ici chaque maison en élève plusieurs, dans de très-jolies cages artistement construites. Mais je ne m'explique pas pourquoi je ne leur entends point ce beau chant, cette voix ravissante de nos serins d'Europe.

En route, vu de grandes volées de *Fringilla montifringilla* (notre pinson d'Ardennes) et d'étourneaux cendrillards, faisant leur passage, ou reposant sur les ormes.

22 octobre 1872. Beau temps. Fait quarante-cinq *li*, Arrivé pour la nuit à la grande ville de Wéy-tsin-fou.

Nous voyageons aujourd'hui dans la même direction du sud-ouest. Le pays paraît prospère et la plaine est fertile ; mais elle est très-boueuse maintenant. Aussi n'avançons-nous que d'une petite demi-étape, dans la journée entière.

Ce matin la campagne a commencé à nous offrir un aspect tout méridional ; les plantes du Sud se multiplient. Il y a de très-jolies bambouseraies, parmi lesquelles je trouve en abondance, à mon grand étonnement, le criard *Garrulax perspicillatus*, oiseau familier et commun dans tout le Midi de la Chine.

Les garrulacés sont propres aux régions chaudes

et tempérées de l'extrême Orient; et cet empire en nourrit, à lui seul, plus de vingt espèces différentes, ayant toutes une voix éclatante et un babil incessant, mais pas de véritable chant, à l'exception du *hoamy* (*Leucodioptron sinense*). L'oiseau que j'ai rencontré ce matin ressemble à quelques-unes de nos grives d'Europe, mais il est plus grand et sa queue est arrondie. Ses couleurs générales sont un olivâtre terreux, avec du roux, et un trait noir passant d'un œil à l'autre à travers le front : c'est pour ce dernier caractère que Gmelin lui a appliqué le nom de *Turdus perspicillatus*, grive à lunettes.

Toutes les espèces de ce groupe ont des ailes courtes et volent peu; ce sont des oiseaux qui n'émigrent pas et qu'on voit réunis toujours en petites bandes, cherchant leur nourriture à terre, près des buissons et sous les bambous, c'est-à-dire, des insectes, des vers, de petites coquilles, et des fruits quand il y en a.

Je rencontre aussi aujourd'hui le véritable *Turtur sinensis*, autre espèce méridionale, remarquable par la couleur lilas de sa poitrine et plus encore par un large et beau collier noir perlé de blanc qui orne son cou.

On peut dire encore que la ville où nous allons passer la nuit regorge de serins canaris, élevés en cage. Je ne comprends pas d'où vient ici l'abondance de cette espèce encore rare dans le reste de la Chine.

On brûle, à l'auberge où nous sommes, de la

bonne houille qu'on me dit provenir d'une mine voisine, sans doute des montagnes du Chansi, que nous voyons toujours à notre droite.

23 octobre 1872. Beau temps. Fait soixante *li*. Arrivé dans la soirée à Mong-Chién, petite ville sise à une lieue du Fleuve-Jaune.

Quoiqu'il fasse beau, le ciel est voilé, et il souffle un faible vent du sud. Aujourd'hui comme hier, la plaine où nous cheminons péniblement et lentement est parfaitement plate, humide, aqueuse. Mais, point de bambous sur notre chemin, parce que nous nous sommes éloignés des montagnes pour nous diriger droit au sud, versle Hoang-ho. C'est demain enfin que nous traverserons ce fameux fleuve, que nous n'avons pu apercevoir encore, ni de loin ni de près. Il y a vingt-deux jours que nous avons quitté Pékin, et c'est à peine si nous avons fait les deux tiers de notre voyage en charrette ! tout de même, nous commençons à nous sentir harassés.

Nous voyons de loin, au midi, les montagnes qui bordent le Fleuve-Jaune, sur la rive droite, en s'avançant vers l'ouest; c'est là que passera désormais notre route; et nous nous réjouissons, parce qu'elle sera plus accidentée, plus élevée, moins boueuse, et que nos charrettes pourront y avancer plus vite que dans la boue de la plaine.

CHAPITRE VI.

DU 24 OCTOBRE AU 2 NOVEMBRE 1872.

Passage du Fleuve-Jaune. — Phénomène électrique. — Mauvaise conduite des bateliers; disputes. — *Diluvium hoang-hoïen* et ses fossiles; sa formation probable. — Nouveaux désagréments et insultes d'un soldat; pusillanimité des conducteurs. — Mines de houille dans le Honan. — Habitations souterraines. — Collines de *Loess* et leurs hélices fossiles. — Un camp retranché sur les frontières du Honan. — Longues et ennuyeuses formalités avec la police de Tong-kouan. — Altitude du sommet de l'angle du Hoang ho. — Voyage au Chénsi. — Aspect des montagnes. — Ruines accumulées par les rebelles.

PASSAGE DU FLEUVE JAUNE.

24 octobre 1872. Beau temps, avec le ciel mi-couvert. Fait quarante *li* seulement; arrêté pour la nuit dans la petite ville de Sia-ou-thié, au sud du Hoang-ho.

Comme de coutume, nous nous sommes mis en route avant le jour, ayant l'espoir de traverser le Fleuve-Jaune de bonne heure. Après avoir erré quelque temps parmi les champs, nous atteignons et franchissons une immense digue de

terre, après laquelle nous nous trouvons dans le lit *réglementaire* du grand fleuve. Mais, avant de parvenir à ses bords, il nous faut encore rouler pendant une demi-heure sur un terrain inculte, composé de sable et de boue durcie.

Pendant le crépuscule, j'observe un phénomène très-curieux et nouveau pour moi. L'atmosphère est tranquille, et le ciel serein ou à peine voilé d'un mince brouillard très-élevé. Tout à coup, j'aperçois (j'étais occupé, mais non absorbé, par mes prières du matin), se succédant l'une à l'autre, à l'intervalle de quelques minutes, comme quatre ou cinq petites étincelles, très-distinctes, isolées, instantanées, et ressemblant un peu à de microscopiques éclairs. Deux ont apparu vers l'horizon, et les autres au haut du ciel. Je répète que je n'ai rien vu de semblable dans mes nombreux voyages, ni dans les centaines d'orages qui m'ont ballotté sur terre et sur mer : c'est un effet d'électricité qui m'était inconnu.

Déjà à six heures du matin nous nous trouvons sur les bords du Fleuve-Jaune, impatients de le traverser. Mais, au lieu de nous embarquer aussitôt, il nous faut attendre longtemps, plantés là sur le sable et exposés au froid matinal, jusqu'à ce qu'il plaise aux bateliers de se lever, de déjeuner, et de mettre la main aux avirons.

Le Hoang-ho est ici un bien vilain fleuve ; il est peu profond, mais très-large (douze li, c'est-à-dire, six kilomètres, d'après les Chinois). Son niveau actuel est de peu inférieur à celui de ses bords, qui

sont sablonneux sur une grande étendue. En cette saison, les plages boueuses sont animées et peuplées d'une multitude d'oies sauvages et de canards de plusieurs espèces ; j'y distingue aussi un pélican frisé (*Pelecanus philippensis*) énorme et une troupe de cygnes sauvages.

Enfin à dix heures, après avoir beaucoup prié d'abord et puis menacé les bateliers, dont l'irritante conduite a poussé à bout ma patience, nous montons, hommes et voitures, sur un grand bac grossièrement construit, et manœuvré par une quinzaine de gaillards qui ont tout l'air de brigands. Une foule d'autres voyageurs ont profité de l'occasion pour y sauter avec nous : ce sont pour la plupart de petits marchands.

Cette traversée a commencé trop mal pour que nous puissions nous flatter de la terminer sans encombre. Nous mettons six heures pour parvenir au bord méridional ! Il est vrai que les courants, les bas-fonds et les fréquentes plages de boue ont nécessité des manœuvres compliquées, dans lesquelles on a employé successivement ou simultanément la perche, la rame, la voile et la corde de halage. Mais c'est dans la malice de cette vraie canaille de bateliers qu'il faut chercher la véritable cause de cette lenteur du passage.

Parvenus au beau milieu de la rivière, ces voleurs y jettent l'ancre tout à leur aise, et ils se mettent à rançonner à plaisir cette quarantaine d'autres passagers qui sont à bord avec nous. — Le temps n'est rien pour les Chinois quand ils

causent sapèkes. — Après avoir donc extorqué à leurs compatriotes poussés à bout tout l'argent qu'ils ont pu, notre tour arrive et ils s'adressent à nous, d'abord indirectement et puis directement, pour que nous leur versions sur-le-champ l'exorbitant pourboire qu'ils fixent eux-mêmes. Je leur fais dire par mes domestiques, et fort poliment, que, ayant traversé tant de rivières en Chine, je n'ignore point les règles des voyages et les droits et les devoirs des voyageurs ; que je leur donnerai certainement mon cadeau d'usage, mais sur le bord méridional du fleuve: c'est ainsi que j'ai toujours fait et vu faire.

Ces brigands, pour la plupart nus comme des vers (en leur qualité de bateliers), n'osent pas trop élever la voix avec un Européen qui vient de Pékin; ils n'insistent pas pour le moment et ils se remettent en route. Mais, d'après l'avis de l'un des plus vieux d'entre eux, comme je m'en aperçois, ils vont sciemment et tout exprès aborder sur une plage horriblement boueuse. Mes charretiers me regardent désespérés.... Les piétons s'y tirent d'affaire comme ils peuvent, mais il est de toute impossibilité que nos lourdes voitures descendent sur cette terre mobile et tremblotante comme une gélatine, dont la surface seule est un peu durcie : elles y disparaîtraient entièrement !

Alors je crois à propos de rompre le silence où je me suis contenu jusque-là, pour me plaindre brièvement de cette façon d'agir. On me répond (en riant sous cape) qu'il est tard déjà, et que c'est

là que la barque va passer la nuit.... Je leur répète qu'ils doivent nous porter à l'endroit ordinaire du débarquement, où il y a une chaussée, et où je veux leur donner les sapèkes promises. Mon intention était de leur faire un cadeau de la valeur de six francs, somme fort belle pour le pays, et ces hommes n'ont aucune raison, aucun prétexte de se plaindre de moi.

Mais comme ces gens, qui ont sans doute leurs projets, ne bronchent pas et qu'ils ne font aucune attention à mes paroles, je fais sauter adroitement l'un de mes domestiques sur une autre barque qui par bonheur vient à passer tout près de la nôtre, et de là à terre, pour aller avec mon passeport avertir de mon embarras le mandarin le plus voisin. Malheureusement, il paraît qu'il reste à trois lieues de cet endroit où ne se trouve aucune maison ; et, en même temps, je prends à la main un revolver, dont l'un de mes hommes est toujours muni en route, puis, me plantant résolûment près de la grande marmite où les bateliers se disposent déjà à préparer leur souper, je leur déclare que, s'ils touchent au feu, je brise d'une balle leur chaudière, et que pas un d'entre eux ne mangera miette aujourd'hui, tant qu'ils ne nous auront pas déposés au lieu convenable du débarquement.

Je joue bien mon rôle, semble-t-il ! Cette fois-ci ce n'est pas une menace vaine, et je parais bien décidé à commettre mon *marmiticide*.... Mon air est tellement déterminé et mon petit *speech* tellement éloquent que, enfin, ces Carons endiablés

sont intimidés, déconcertés.... — Manger le riz cru ne leur sourit pas. — Aussi, tout en grommelant et en répétant le mot *li-haé* (terrible), ils se mettent à lâcher les amarres et à lever les ancres ; puis ils nous mènent à un lieu abordable. Ce n'était pas bien loin, une centaine de mètres plus haut. Là on était encore loin de la chaussée, mais le bord était solide ; et les bateliers, repentis peut-être ou effrayés de leur incartade, non-seulement aident mes voituriers à descendre à terre leurs charrettes, mais encore ils me font le *Kho-tho*, ou grande prosternation chinoise, avec cette vile cafarderie de gens qui savent d'autant mieux s'humilier devant la menace qu'ils sont arrogants quand ils sont les plus forts.

Qui sait ce que voulaient de nous ces hommes, qui sont de la pire espèce, me dit-on, et qui ont la plupart exercé le métier d'assassin avec les rebelles aux longs cheveux ou *Tchang-mao?*

Enfin nous respirons, nous sommes à terre. Mais il est tard déjà et il nous faut voyager pendant trois heures, en pleine nuit et par chemins inconnus, avant de parvenir à une petite ville où il y a des logements et de quoi *déjeuner, dîner et souper*, en une seule fois.

C'est bien rarement que je me suis inquiété comme aujourd'hui ! Mais il faut convenir qu'il y avait de quoi perdre contenance devant une pareille conduite et les dangers qui pouvaient en découler.

Je n'aime pas à me venger, et je ne dois pas le

faire pour mille raisons. Cependant cette fois-ci je serai vengé, et j'en suis fâché. Je n'avais expédié mon domestique au mandarin que pour faire peur aux bateliers, ou tout au plus pour prier le magistrat impérial de me tirer d'embarras avant la nuit. Mais ce fonctionnaire a cru à propos d'envoyer deux de ses *ya-yi*, ou satellites, jusqu'à la barque coupable; et ces hommes, suivant leur louable habitude, ne quitteront mes bateliers que quand ceux-ci leur auront versé (pour éviter le rotin) beaucoup de belles sapèkes, plus que toutes celles que j'ai eu encore la bonhomie de leur laisser en débarquant. Au surplus, la leçon n'aura pas été volée !... et il faut songer aux autres voyageurs aussi.

25 octobre 1872. Belle journée. Fait quatre-vingt-cinq *li*. Arrivé à Kou-chouy, à vingt-cinq *li* de distance du Hoang-ho.

Nous nous dirigeons aujourd'hui (et désormais toujours jusqu'à Sin-gan-fou) à peu près droit vers l'ouest. Nous longeons de plus ou moins loin le Fleuve-Jaune, que j'espère ne plus repasser, s'il plaît à Dieu. Ce grand cours d'eau, qui n'a ici rien de la majesté du Yang-tsé-kiang, ni même de celle que je lui ai vue bien loin d'ici, au pays des Ortous, ne porte point de bateaux de voyage. C'est que, sans aucun doute, il n'est pas navigable, dans cette partie du moins.

Ce que je vois depuis plusieurs jours, sur mon chemin, de Chinois et de Chinoises, justifie assez la réputation de belle population dont les habitants

du Honan, ce *Jardin de la Chine*, jouissent dans tout l'Empire du Milieu. L'aisance, conséquence de la fertilité du terroir et de la douceur du climat, en est sans doute la cause principale.

Cette province, de même que le Chénsi et le Kansou, produit une immense quantité d'excellent froment ; tout le peuple s'y nourrit de pain blanc cuit à la vapeur, ou de pâtes de blé préparées à la mode italienne (*grosso modo*). J'observe dans les auberges que la farine pétrie est très-glutineuse et qu'elle se laisse facilement tirer en fils longs et minces ; de manière que je pense qu'on pourrait très-bien réussir à en faire des *grissines*, semblables aux célèbres bâtonnets de Turin.

Après avoir voyagé pendant une paire d'heures encore dans la plaine alluvionale, ce matin, nous nous engageons dans une série de ces curieuses collines quaternaires qui bordent le Hoang-ho sur les deux rives. Elles forment un plateau à plusieurs étages, que depuis de longs siècles les agents atmosphériques ravinent de plus en plus. Ce matin j'ai remarqué que ce grand dépôt de terre meuble jaunâtre, ayant cent et, selon les lieux, plusieurs centaines de mètres de puissance, repose çà et là sur une couche horizontale de poudingue à ciment calcaire. Il contient partout beaucoup de ces concrétions calcaires-argileuses, en forme de pommes de terre, que les Chinois nomment *Kiang-che* (gingembre-pierre).

J'appellerais volontiers *diluvium* ou *loess hoang-*

hoïen ce terrain que précédemment j'ai trouvé si largement développé dans le bassin supérieur du Fleuve-Jaune, et dans tout le nord-ouest de la Chine.

Ici, pas plus que là, je n'y vois nulle trace de fossiles aquatiques, mais il y a seulement les dépouilles de quelques petites espèces d'*Helix*, dont plusieurs ressemblent entièrement à celles qui vivent encore au pays. Ces fossiles se rencontrent dispersés à différentes profondeurs, mais plus communément dans la partie supérieure de la formation. La petite hélice rayée de brun (*Helix pekinensis*), qui est si commune à Pékin et dans tout le nord de l'Empire, ne semble pas y être à l'état vraiment fossile ou ancien.

C'est dans ce même terrain que jadis j'ai recueilli en Mongolie des fragments dispersés d'ossements d'*Elephas primogenius*, de *Rhinoceros tichorhinus*, de plusieurs espèces inconnues de *Cervus*, de cheval, de bœuf, etc. Y aurait-il aussi là des fossiles humains, ou des traces de l'industrie primitive de l'homme? Jamais je n'ai eu la bonne chance d'y en rencontrer. Mais, comme l'homme a été le contemporain des grands mammifères quaternaires, je pense que la chose est possible, et qu'on finira par découvrir les preuves de son existence dans ce dépôt qui me paraît intéressant au suprême degré. Telle est aussi l'opinion du géologue prussien, baron de Richthofen, lequel m'a dit avoir observé ce terrain jusqu'à six mille pieds d'altitude, hauteur à laquelle je l'ai aussi rencontré au nord-

ouest du Pétchéli, et surtout en Mongolie, au Toumet et dans l'Ourato.

Mais je ne saurais admettre et adopter l'opinion de ce savant voyageur, qui pense que la formation de cet immense dépôt est l'œuvre du travail chimique et végétatif du sol, continué pendant des milliers de siècles, sans doute ! Cette cause y entre probablement pour une part, et expliquerait jusqu'à un certain point plusieurs phénomènes, comme l'existence dans la masse des mollusques terrestres non brisés, la dispersion des fossiles des mammifères terrestres, et surtout le manque de stratification. Mais cette théorie ne me paraît pas suffire pour nous rendre compte des faits les plus importants relatifs à la formation de ce *diluvium*, à sa présence dans certains parages et à son absence ailleurs, à sa composition identique partout et indépendante de celle des roches sur lesquelles il est assis, etc. Un terrain semblable ou analogue devrait se rencontrer dans toute contrée qui n'a pas été dénudée depuis longtemps : or, nous ne voyons pas qu'il en soit ainsi.

Mais je reviens à mon voyage. De ce côté du Hoang-ho, le *Paulownia grandifolia*, le *Sterculia platanifolia*, le *Catalpa Bungei*, le *Gledistchia sinensis*, le *Melia azédérach*, continuent à être de plus en plus abondants, de même que le Diospyros, aux fruits d'or, et le féroce *thié-li*, tandis que le *Vitex incisus* et le *Zysiphus kempferi* donnent aux sèches collines quaternaires un air tout septentrional. Cette ressemblance est rendue plus frap-

pante par la présence de nombreuses volées de *Columba rupestris*, de *Gegilus graculus*, ce gracieux corbeau au bec et aux pattes rouge-de-corail, et de Choucas de Daourie, qui sont établis dans les crevasses des collines, et, par le fait que les habitations humaines s'y voient fréquemment installées, dans les cavernes creusées dans le *Diluvium*.

Après les ennuyeuses scènes d'hier, au passage du Fleuve-Jaune, nous avons ce soir à l'auberge d'autres petits désagréments qui servent de pendant aux premiers. Je me trouve logé dans une chambrette où j'ai pour voisin un soldat cantonnais d'origine, un fumeur d'opium, un mauvais sujet : c'est encore un ancien rebelle, qui est entré dans la milice impériale sans renoncer à ses vices. La tête échauffée par la drogue qu'il a fumée, il crie et chante comme un forcené, et il fait un tapage d'enfer dans l'intention avouée de molester l'Européen, le barbare *fils de la mer*. Et sachant bien que je suis Français, il débite tout le mal qu'il peut contre notre nation et contre les missionnaires, au milieu des rires insultants de ses camarades *opiomifumes*. J'entends qu'il leur dit, entre autres choses, que ce sont eux, soldats de l'ex-rebelle *Li-ta-jén* (ce qui est très-vrai, comme on le sait maintenant), qui ont massacré et brûlé nos compatriotes de Tién-tsin ; que désormais il ne nous est plus permis ni possible de résider en Chine ; que je suis maintenant en fuite, qu'on doit bientôt exterminer tous les chrétiens, qui sont les amis des étrangers, etc., etc. L'opium n'enivre

pas ; il excite l'esprit, mais ne le trouble point comme le vin et les eaux-de-vie. C'est donc en pleine connaissance et par méchanceté que ce vaurien parle ainsi. Aussi suis-je obligé de le faire menacer par l'aubergiste, pour l'obliger à cesser ses lâches provocations, et pour pouvoir prendre le repos dont je me sens un très-grand besoin. Bien vaut à ce fanfaron que je me trouve, non pas vêtu du costume ecclésiastique (dans l'intérieur de la Chine, les missionnaires ne vont que vêtus en *lettrés*), mais revêtu du caractère sacerdotal et déterminé à pardonner chrétiennement les injures ! Le coquin sait cela sans doute.... Le coup de pied de l'âne n'en est que plus humiliant.

26 octobre 1872. Beau temps. Fait quatre-vingt-dix *li*. Arrivé à Thié-mén-djén.

Nous voyageons dans de basses collines quaternaires semblables à celles d'hier. Après celles-ci en viennent d'autres, peu élevées aussi, qui sont composées de grès rouge et de conglomérats. Je remarque que dans quelques endroits le loess est porté sur les couches des grès et des poudingues siliceux.

Quoiqu'il n'y ait plus de boue désormais, le chemin devient de plus en plus rude pour les voitures, à mesure que les montées et les descentes se multiplient.

Le pays n'offre encore à la vue que quelques arbres domestiques ; le beau peuplier à larges feuilles croît dans toute sa splendeur et en quantité,

J'aperçois aussi quelques noyers et un grand pistachier, sans doute le *Pistacia sinensis*, qu'on élève quelquefois à Pékin, autour des pagodes. Mais l'on ne voit que des caquiers sur les collines de terre jaune; ils y sont très-abondants, et les fruits de ces arbres se vendent ici à vil prix. Je ne puis guère en profiter, comme les hommes qui m'accompagnent : car ces magnifiques baies sont pour moi un véritable purgatif, dont je n'ai aucun besoin pour le moment.

En longeant un clair ruisseau sorti des montagnes méridionales, que nous voyons au loin courir dans un sens parallèle au cours du Hoang-ho, je rencontre un couple de *Ceryle rudis* (ou *lugubris*). Je n'avais pas encore observé si au nord ce genre de grands martins-pêcheurs au soyeux plumage.

Dans la sale et mauvaise auberge où j'ai passé la nuit dernière, j'ai eu à souffrir des insultes d'un soldat à l'adresse des Français. Ici j'ai un crève-cœur analogue. Les Chinois savent que nous avons été battus par les Allemands, et parfois ils affectent de nous en manifester du mépris, sans pour cela aimer nos vainqueurs plus que nous. Aussi me suis-je aperçu depuis quelques jours que mes charretiers et mes domestiques répondent que je suis un *In-ko-jén* (Anglais) à ceux qui les interrogent sur ma nationalité. Par amour de la vérité (c'est là le dernier des soucis du Chinois) et par amour de ma patrie, je suis obligé de les gronder sur cette conduite, et je les somme de déclarer

hautement que je suis Français, toutes les fois qu'on leur demandera d'où je suis.

Je confesse ingénument que je me sens assez maître de moi-même pour dissimuler les offenses personnelles dont je puis être l'objet, mais je regarderais comme une lâcheté de me montrer indifférent pour ce qui regarde l'honneur de ma nation.... Sans doute, la France a ses torts, ses défauts, ses misères, ses côtés faibles : mais qui n'en a pas? Mais elle a aussi ses mérites, que ses revers n'ont pas détruits, ses bonnes qualités qui n'ont point disparu par le malheur et par les erreurs. D'ailleurs, sied-il à la Chine de mépriser la France?

27 octobre 1872. Beau temps. Fait plus de cent *li*. Arrivé pendant la nuit à Thou-hao.

Aujourd'hui nous continuons notre voyage sans incidents ni observations remarquables, dans une région variée de petits monticules. Dans la matinée, nous avons passé auprès de quelques grands tas de charbon minéral, qu'on extrait non loin de la route, dans une localité nommée I-ma-yao. Cette mine se trouve à une douzaine de lieues à l'occident de la ville départementale de Honan-fou. Les collines carbonifères y sont couvertes par le diluvium Hoang-hoïen. Cette houille donne de la fumée et contient une petite quantité de pyrite blanche. On me dit (chose difficile à croire) qu'un bloc d'un pied cube de ce charbon, une fois allumé et abandonné à lui-même, peut brûler pendant un mois entier!

28 octobre 1872. Beau temps. Fait une centaine de *li*.

Ce matin encore nous traversons des collines où l'on extrait le même genre de houille que celle que nous avons vue hier. On la vend à vil prix sur les lieux : on en donne dix livres pour une sapèke, c'est-à-dire pour l'équivalent d'un demi-centime. Le charbon est d'un noir mat; et quand il est en poussière, comme celui que je vois porter dans les paniers, on le brûle mêlé à de la terre argileuse et façonné en briques ou en boules. Ces mélanges sont entièrement noirs.

La route aujourd'hui est fort mauvaise, pierreuse, et singulièrement pénible pour nos mulets. Elle passe par des montagnes de trois à quatre cents mètres de hauteur, dans lesquelles une roche blanchâtre se montre associée çà et là à de la silice bleuâtre, très-dure : c'est peut-être de la calcédoine.

Plus bas, dans des rochers calcaires, je récolte un joli *Lychnis* à grandes fleurs roses, qui fleurit maintenant encore. Je n'ai vu nulle part ailleurs cette jolie plante.

Au sortir de l'auberge où nous avons fait notre halte de midi, nous gravissons une longue et difficile colline, composée de roches basaltiques, ou mieux basanitiques, renfermant de la calcédoine rouge, des cristaux et des nodules d'autres matières propres aux terrains plutoniques.

Le diluvium reparaît plus loin, raviné et creusé par la roue des charrettes jusqu'à quarante ou cin-

quante mètres de profondeur. Quoiqu'il y ait des éboulements fréquents sur les falaises à pic de cette terre quaternaire, les Chinois y ont établi en grand nombre leurs demeures troglodytiques. Ces cavernes, paraît-il, ont l'avantage d'être chaudes en hiver et fraîches en été ; sans compter que les murs et les toits ne coûtent pas beaucoup.... Et pour ce peuple fataliste ces avantages divers compensent grandement le péril d'y être un beau jour écrasés tout vifs.

Je ne puis m'empêcher de penser que toute cette immense masse quaternaire du cours du Hoang-ho y a été déposée principalement par ce fleuve, quand, à une époque de période aqueuse, un soulèvement subit des montagnes du Chansi et du Honan oriental en aura intercepté le cours et arrêté les eaux, lesquelles se seront alors étendues en vastes nappes jusqu'à la hauteur des Montagnes orientales. Plus tard, l'obstacle aurait disparu par la même cause qui l'avait fait naître, c'est-à-dire par la combustion des dépôts de houille produite par la décomposition des sulfures de fer.

Je suis d'autant plus porté à croire que les choses se sont passées de la sorte que, ici et ailleurs, partout où j'ai rencontré ce *diluvium*, j'y ai aussi observé, à peu de distance les uns des autres, des terrains carbonifères et des roches volcaniques.

Mais je soutiens que, pour moi, l'accumulation de tant de terre meuble suppose de plus qu'il y a

[illegible] : *[illegible]*).
[illegible]s.
[illegible] sud-sud-
[illegible] contré les
[illegible] et les rho-
[illegible] it poussé
[illegible] es pas du
[illegible] a cité à ce
[illegible] me parait
[illegible] *-yang*. qui
[illegible] ndre que,
[illegible] *Budorcas*
[illegible] Le *Oua-ky*
[illegible] vent aussi
[illegible] s mainte-
[illegible] midi.

[illegible].

[illegible] ent : 1° en
[illegible] ile. Ce cu-
[illegible] des Man-
[illegible] abrité de
[illegible] s et scor-
[illegible] rtés de la
[illegible] nent dans
[illegible] *dai*, quoi-
[illegible] les fesses

[illegible] sonne des
[illegible] sanglier
[illegible] Ils en ont

dre son action beaucoup plus loin et qui peut se rattacher à d'autres phénomènes de grande importance.

29 octobre 1872. Beau temps. Fait cent *li*. Arrivé pour la nuit à Ling-pouo-chién.

Après avoir quitté la petite ville demi-souterraine où nous avons dormi, nous nous engageons encore dans ces étroits boyaux creusés dans le diluvium jusqu'à la profondeur de cinquante à cent mètres; d'ordinaire une seule charrette peut y passer à la fois. Aussi nos voituriers poussent-ils sans cesse de grands cris, afin d'avertir ceux qui pourraient se trouver à l'autre bout de l'étroit canal de s'arrêter avant que d'y entrer.

En traversant le lit presque sec d'une rivière qui longe le côté occidental de la ville de Chendjou, j'y observe des cailloux de beau porphyre, ornés des couleurs les plus vives. Près de là, c'est sur des lits de galets de porphyre, de basalte et de grès siliceux, que repose la terre diluvienne.

Au sortir de l'auberge où nous faisons notre halte de midi, nous voyons au sud apparaître des montagnes qui semblent plus élevées que la plaine d'environ cinq cents mètres. Elles sont aussi quaternaires, et les champs sont échelonnés sur leurs flancs par étages et d'une façon fort pittoresque, rappelant certains paysages de l'Italie méditerranéenne. On voit sur leurs sommets principaux des forteresses murées, dans lesquelles les populations

du pays trouvent un refuge à l'époque des brigandages périodiques.

Quantité de *Choucas* des deux espèces, de pigeons sauvages (des deux espèces aussi) et de craves aux pattes rouges; sont établis d'une manière permanente dans les crevasses des montagnes quaternaires. J'y vois aussi un majestueux grand-duc, ou *Bubo maximus*. Il paraît que cette terre, facile à creuser, est aussi très-affectionnée des renards, des blaireaux, des belettes et des campagnols. Nous y voyons fréquemment les galeries de ces animaux fouisseurs.

J'observe dans un endroit, le long du chemin, toute une couche de *Helix* fossiles, à cinq ou six mètres au-dessous de la surface du sol. Plus loin, je ramasse, fossile aussi, une autre petite espèce de ces mollusques, dont le dos est marqué de deux bandes brunes, et qu'on trouve encore vivante au pays. Mais c'est la première coquille, que j'ai citée plus haut, qui est la plus abondante dans ce diluvium, et qui pourrait, pour cette raison, porter le nom de *Helix diluviale*, comme étant caractéristique de cette formation.

30 octobre 1872. Belle journée. Fait cent dix *li*. Arrivé au soir à Pang-to-jén, petite ville récemment brûlée par les rebelles.

Partis de bonne heure, selon nos habitudes, et avec le plus beau des temps, nous passons à gué, avant le jour, une rivière fort large, dont le lit est couvert de gros gravier : cette grosseur des cailloux

roulés nous indique la proximité des montagnes ou la violence des courants torrentiels.

Ensuite nous nous engageons encore dans une route creusée à travers une très-longue colline quaternaire par la roue des chars et par les éléments. Cet interminable canal est tellement étroit en certains points que, si deux voitures venaient à s'y rencontrer, il faudrait que l'une d'elles se retirât à reculons d'une demi-lieue et plus, pour se tirer d'embarras! C'est pour prévenir un pareil inconvénient que nous nous sommes mis en route de si bonne heure.

Les berges des ravins, hautes de cent mètres et plus, laissent voir partout la même terre meuble, offrant quelquefois une sorte de stratification auprès des anciens cours d'eau. Les deux petites hélices fossiles, citées plus haut, y fourmillent, mais plus dans la partie supérieure du dépôt qu'en bas.

Aujourd'hui nous voyageons en vue du Hoang-ho, qui est bordé du côté septentrional par les lointaines montagnes du Chansi. A notre midi s'étend la chaîne du *Tsing-ling*, dont quelques sommets que j'aperçois me paraissent avoir trois mille mètres d'altitude.

Dans la soirée nous passons devant la place fortifiée de Wun-siang-chién; c'est une ville frontière. Il y a là, en dehors des murailles, un camp retranché tout hérissé de piques ornées de petites bannières triangulaires et longues de sept à huit mètres! Ces formidables piques des héros chinois

sont faites de roseaux de marais (*phragmites*) liés en faisceau et à la suite les uns des autres : elles sont légères, mais, selon moi, trop longues et trop souples pour être d'une utilité sérieuse au combat.

Ce soir encore nous passons à côté de grands amas de belle houille et de coke ; mais ce combustible vient du Chansi, à cinq lieues de là.

Les collines quaternaires finissent par nous ennuyer ; elles sont nues et ont l'air triste. Leur misérable végétation spontanée se réduit au jujubier sauvage (*Zys. Kœmpferi*), le *Lycium sinense*, deux espèces de *Pyrethrum*, une scorsonère, le *Statice bicolor*, et quelques graminées grossières et raides. Le ricin ou palma-christi, encore vert ici, est cultivé abondamment sur le bord des routes et des champs. On extrait de ses graines de l'huile à brûler, que parfois on emploie à la cuisine quand elle est fraîche.

Parmi les quelques oiseaux qui visitent ces tertres dénudés, je distingue aujourd'hui un *Lanius major*. Cette grande et belle pie-grièche grise est encore rare dans les musées d'Europe : c'est une variété plus grande de l'espèce européenne.

A mesure que nous nous avançons vers l'occident, nous voyons les ruines se multiplier sur notre route ; elles y annoncent éloquemment le passage récent des rebelles ou mieux des brigands. La petite ville où nous nous sommes arrêtés pour passer la nuit est encombrée de soldats venus de Kay-fong-fou, capitale du Honan ; ces troupes sont

ici depuis cinq jours et ne disent pas où elles sont dirigées. Craindrait-on une prochaine irruption des mahométans du Kansou? On dit que tout dernièrement un corps de huit mille impériaux vient de déserter du côté de ces redoutables révoltés.

31 octobre 1872. Beau temps. Fait quatre-vingt-dix *li*. Arrivé au soir à Hoa-yu-miao.

C'est en face et à peu de distance de ce village que le Fleuve-Jaune trace brusquement son grand angle pour couler désormais vers l'est. Dans cet endroit mon baromètre marque 723^{mm}, l'air étant calme et le thermomètre indiquant 15°; en conséquence, nous y aurions une altitude d'environ 460 mètres.

Notre voyage continue comme hier au fond des profondes et étroites gorges percées dans le sablonneux diluvium. Chemin faisant, j'y récolte une nouvelle petite hélice fossile.

Le désir de capturer quelque *Ceryle lugubris* me fait dégaîner le fusil; mais, à défaut de ces beaux oiseaux qui s'envolent sans m'attendre, je tire sur une innombrable volée d'étourneaux cendrillards qui passent sur ma tête, et il en tombe neuf à la fois : ils serviront à varier notre repas du soir. Les palmipèdes sauvages fourmillent aussi le long du Fleuve-Jaune, où je distingue encore des aigrettes et des hérons cendrés.

C'est vers midi que nous entrons dans la ville frontière de Tong-kouan; cette ville, qui forme la limite entre le Honan et le Chénsi, est précédée et

entourée de nombreuses murailles fortifiées. En y pénétrant, il nous faut présenter nos passe-ports successivement à quatre postes ou bureaux différents, dans l'espace de cent mètres. Je craignais que nous ne pussions pas parvenir à l'auberge, pour y faire notre repas et notre halte du milieu du jour, tant les formalités ont été longues!

Après notre dîner, force nous est de présenter encore notre passe-port au Grand-Tribunal, et puis encore à chacun des trois postes de la porte occidentale.

En sortant enfin de Tong-kouan, nous nous trouvons dans la province du Chénsi (ici on dit *Sensi*), et nous y voyageons pour le coup sur une plaine parfaite. C'est une alluvion moderne, et j'y observe des strates de gravier reposant sur le diluvium. Nous nous dirigeons toujours à l'ouest.

Les montagnes du nord du fleuve ont cessé peu à peu de paraître; c'est l'angle du Hoang-ho qui est leur terme méridional. Nous les avons eues toujours en vue depuis Pékin, et elles nous ont accompagnés sur notre droite, en venant du nord au sud d'abord, et en inclinant sensiblement vers l'ouest depuis le commencement du Honan. Cette chaîne importante, nommée vulgairement Si-chan, sert de limite occidentale à une grande partie de la plaine chinoise, qui est sans comparaison la plus peuplée, la plus riche et la plus étendue des plaines cultivées du globe.

Ici, à Hoa-yu-miao, nous avons à quelques lieues sur notre gauche, c'est-à-dire au sud, cette autre

importante chaîne du Tsing-ling qui court d'orient en occident sur une immense étendue. Ce n'est point une dépendance ou une continuation des montagnes du Chansi, mais un système qui en paraît tout à fait indépendant. J'y distingue des crêtes aiguës, ressemblant à une gigantesque mâchoire dentée de carnivore; elles me paraissent monter jusqu'à huit ou dix mille pieds d'altitude. Là aussi il y aurait sans doute un bon endroit d'exploration pour le naturaliste, d'autant mieux qu'il est peu éloigné de la grande route.

Depuis le sommet de l'angle droit du Hoang-ho, que nous avons atteint à Tong-kouan, nous avons commencé à longer un autre cours d'eau qui coule de l'ouest à l'est et auquel mes Chinois donnent les noms de *Yu-ho*, *Yé-ho*, *Wéy-ho*, indifféremment. Depuis ce point aussi nous suivons une route qui a été déjà parcourue par d'autres Européens en ces derniers temps : car c'est là qu'aboutit la route de Chansi, fréquentée par la plupart des voyageurs qui se rendent de Pékin à Sin-gan-fou. Le baron de Richthofen y est passé, je crois, l'hiver dernier, ainsi que le comte de Rochechouart, il y a trois ans.

Ce matin, j'avais rencontré sur mon chemin des bateleurs qui conduisaient un ours d'assez grande taille, noir avec le museau roux (*Ursus tibetanus*), et un singe à face couleur de chair, ayant un pelage verdâtre et une queue de près d'un pied de long : il était aussi gros que mon macaque tibétain. C'est l'animal que j'ai indiqué, dans mes pré-

cédents voyages, sous son nom chinois de *Hoang-héou*, et que l'on me dit différer (?) du *Macacus tcheliensis* du nord de la Chine.

1er novembre 1872. Très-beau temps.

Fait cent cinq *li*. Arrêté, pour la nuit, au village de Tché-chouy.

Nous faisons bonne route aujourd'hui. Les montagnes que nous continuons à longer, en nous avançant droit à l'ouest, ont les pentes très-escarpées; et les cailloux roulés des torrents qui en sortent et que nous avons à traverser dans la plaine consistent en granite blanchâtre et en gneiss verdâtre.

Désormais toutes les villes, tous les villages, sont entourés d'imposantes murailles et de fossés profonds. Néanmoins cela n'a pas empêché les rebelles de les saccager à plusieurs reprises et de couvrir de ruines tout ce malheureux pays. Aussi ne trouvons-nous à nous loger que très-mal dans les rares auberges qui subsistent.

Les plaines que nous traversons sont assez humides; j'y observe des réserves sur pied de longs roseaux de marais (*Phragmites communis*), destinés à la confection des énormes piques dont j'ai pris note plus haut.

Pendant la journée, nous voyons une prodigieuse quantité de choucas venant de l'occident. Cette fois l'espèce noire (*Monedula neglecta*) est aussi nombreuse dans les bandes que l'espèce noire et blanche (*Mon. daurica*). Il y a aussi beau-

coup de grives en passage (*Turdus Naumanni, fuscatus, obscurus*); mais ce sont les étourneaux cendrillards qui sont réellement innombrables.

J'aperçois encore un grand vol de splendides cygnes sauvages (*Cygnus musicus*); ils fendent les airs disposés en ligne anguleuse régulière et en nous envoyant quelques petits cris monosyllabiques, doux et faibles, quoique d'un timbre cuivré. Aux rayons du soleil couchant, le plumage blanc de neige de ces incomparables rois des palmipèdes étincelle admirablement sur l'azur d'un ciel immaculé.

De leur côté, les friquets (*Passer montanus*), si répandus sur l'étendue entière de l'extrême Orient, se rencontrent ici, depuis quelques jours, dans toutes les chambres où nous avons à loger. Cela ne fait guère l'éloge de nos auberges, mais cela démontre l'audace et la familiarité de ces petits parasites qui s'établissent sans façon aucune dans des appartements qui ne leur sont point destinés.

Ce soir comme ce matin, j'ai rencontré le long de la route, au bord des fossés aqueux, la chicorée sauvage (*Cichorium intybus*), qui se propage à l'état spontané et sauvage, et nous montre ses jolies fleurs bleues, dont quelques-unes sont épanouies encore. Cette découverte m'étonne d'autant plus que jamais, dans mes nombreux voyages en Chine, je n'avais observé *in agris* rien qui ressemble à cette plante, laquelle me paraît différer peu ou point de l'espèce qui abonde tant dans les lieux incultes de la France.

2 novembre 1872. Beau temps, serein, très-chaud pour la saison. Fait cent dix *li;* arrivé au soir à la ville de Ling-ton-chién.

Notre voyage approche de son terme; nous n'avons plus qu'une étape et demie à parcourir pour parvenir à Sin-gan-fou.

Levés allègrement, nous nous mettons de bonne heure en route, en nous dirigeant toujours au couchant. Pour le moment, les montagnes ont cessé de paraître à notre gauche, mais nous retrouvons encore nos collines quaternaires, avec leurs choquards, leurs bisets, et toute leur nudité végétale.

Nous trouvons sur notre route les ruines se succédant aux ruines; les pagodes surtout ont été détruites avec un soin particulier par les mahométans. Et l'on peut dire que, jusqu'aujourd'hui, sur cent maisons démolies, il n'y en a pas une qu'on ait rebâtie, même partiellement. La majeure partie de la population a été anéantie par les rebelles; le reste vit encore dans les cavernes naturelles et artificielles ou parmi les montagnes.

A cause sans doute des maux endurés, le peuple paraît ici morne, méfiant, grossier; il est couvert de haillons, et plus laid qu'au Honan. Mais nulle part au monde je n'ai vu des toits aussi ornés et aussi élégants que ceux des édifices de ces districts, qui ont échappé au vandalisme des brigands aux longs cheveux et des mahométans révoltés. Une autre chose à remarquer, c'est qu'il

existe sur le devant des pagodes en ruines de grands lions en fonte et de magnifiques chandeliers en fer fondu, vraiment monumentaux, qui ont jusqu'à quarante et cinquante pieds de hauteur.

Le fer paraît donc abonder dans ces pays-ci ; cependant, l'on me dit qu'il provient du Chansi, de même que la houille. Comme au Setchuan, ce métal est ici doux et ductile presque autant que le plomb, tandis que celui de Pékin est dur et cassant.

Parmi les articles de métal étalés dans les boutiques devant lesquelles nous passons, je ne vois guère que des clous et quelques grossiers instruments de travail. Mais j'ai été étonné de n'apercevoir aucun produit, aucun objet de commerce, métallique ou autre, provenant d'Europe, étalé dans les marchés de tant de villes et de bourgades que nous avons traversées sur notre route.

Pendant tout le jour, nous longeons de loin le bord méridional du *Yu-ho*, cette grande rivière qui vient du couchant pour se jeter au sommet de l'angle du Hoang-ho. De même que le Fleuve-Jaune, ce cours d'eau n'offre dans son large lit qu'une série de bas-fonds et de plages boueuses qui, en ce moment, servent de refuge à de nombreuses bandes d'oiseaux aquatiques. Il n'y a donc pas de navigation ; seulement quelques barques très-plates, mues à la perche et à la corde, transportent péniblement au Chénsi la houille et le coke du Chansi.

CHAPITRE VII.

DU 3 AU 10 NOVEMBRE 1872.

Arrivée à Sin-gan-fou. — Aspect grandiose de cette ancienne capitale de l'Empire. — Perte de temps au Yamén. — Séjour dans la résidence épiscopale. — Corbeaux et corneilles innombrables. — Importance des observations minutieuses en histoire naturelle. — Renseignements sur le Kansou et les régions occidentales ; le chameau sauvage. — Monument nestorien de Sin-gan-fou. — Argent du Chénsi. — Manne mystérieuse tombée du ciel. — Histoire de la grande rébellion des Mahométans. — Un Français devenu général dans l'armée impériale. — Religion musulmane en Chine.

3 novembre 1872. Beau temps. Fait cinquante *li*. Arrivé à Sin-gan-fou à une heure après-midi.

Enfin nous voilà au trente-troisième et dernier jour de ce pénible voyage en charrette. L'endroit où nous avons dormi cette nuit n'est plus qu'à une demi-journée de la capitale du Chénsi.

Nos voituriers paraissent moins impatients que nous d'y arriver, sans doute pour quelque raison d'économie et dans l'espoir d'être hébergés au

logis de la mission catholique, si nous n'y parvenons que tard. Cependant nous avons réussi à éveiller au point du jour notre monde et à reprendre bientôt après notre pas de course accoutumé.

A une lieue environ de la grande ville, nous traversons une large rivière qui descend des montagnes du sud et roule encore du granite et du gneiss. Un nombre prodigieux de bruyants canards, d'oies, de vanneaux, de hérons et d'autres amis de l'eau, y prennent leurs ébats, non sans y être inquiétés de temps à autre par les coups de feu des chasseurs chinois. J'aperçois aussi trois pygargues (*Aquila albicilla*) et deux aigles mongols (*Aquila clanga*) planant silencieusement au haut des airs : ces rapaces trouvent là des repas faciles. Il y a aussi des milans, que l'on voit ici aussi nombreux qu'auprès de toutes les autres villes de la Chine ; mais c'est toujours la même espèce (*Milvus melanotis*), un proche parent de notre milan noir.

Les abords de Sin-gan-fou ne présentent maintenant rien de remarquable, sinon leur solitude et leur air de détresse : tristes effets de la rébellion, ou plutôt du brigandage, car ce nom seul convient au fait d'hommes qui se sont rassemblés de tous les points de l'Empire pour mieux exercer leurs déprédations et sans aucune organisation capable de leur donner, de leur mériter un titre politique. Mais la vue des murailles de la capitale, qui paraissent former un carré parfait d'une

grande étendue, rappelle singulièrement Pékin; et même la porte par laquelle nous y pénétrons et qui est surmontée d'une immense bâtisse à plusieurs étages percés de meurtrières fait un effet imposant qu'on ne voit pas dans le séjour impérial du Fils du Ciel.

Ici, l'examen de nos passe-ports ne nous fait pas perdre beaucoup de temps à l'entrée de la ville; mais il n'en est pas de même quand nous parvenons devant la porte du *yamen* ou tribunal, situé au centre de cette capitale. Il me faut rester là, planté au beau milieu d'une populeuse et étroite rue et exposé à la fatigante curiosité des passants, pendant plus d'une heure entière, avant que l'on me rapporte mes papiers.... Voilà comment sont les autorités chinoises! elles ne laissent que trop de liberté aux hommes dangereux qui bravent les formalités légales; mais elles sont d'une scrupuleuse minutie à l'endroit des braves gens qui tiennent à accomplir toute justice. Jusqu'à un certain point, la crainte et le voisinage des rebelles semblent expliquer ici et justifier cette conduite des employés. Mais il est plus que probable qu'on sait déjà qui je suis et que, selon son habitude, le Tsong-li-ya-mén de Pékin a donné avis de mon voyage dans ce pays. D'ailleurs, je me rappelle fort bien qu'au Setchuan, où il n'y avait pas de rebelles à redouter, on a été également tracassier et ennuyeux à propos de mes passe-ports. Il n'en est pas de même quand on voyage à Pékin et dans tout l'orient de l'Empire. Là, les Euro-

péens circulent librement avec leurs bagages, munis d'une simple passe consulaire, que d'ordinaire ils n'ont pas même besoin d'exhiber aux hommes de la police indigène.

Il faut savoir que les Chinois, grands et petits, vont et viennent partout dans leur immense empire, y entrent et en sortent quand bon leur semble, sans aucun besoin de sauf-conduit ou de passe-port; il n'y a de difficulté que pour les marchandises, parce qu'il y a des octrois à payer. Sous ce rapport, il y a peu de pays au monde où l'on soit aussi libre qu'en Chine. Il y a bien des Européens qui croient pouvoir user du privilége des *hommes jaunes*.... Quant à moi, mon caractère et mes convictions m'ont toujours empêché de me mettre au-dessus ou en dehors de la plus stricte légalité, même quand elle est vexatoire. Il est pourtant vrai que c'est en Chine surtout qu'il ne faut pas oublier le proverbe : « Fais-toi brebis, le loup te mangera. »

Enfin, la soirée est fort avancée (et notre appétit plus qu'aiguisé), lorsque nous parvenons à la résidence épiscopale de Mgr Chiaïs ; c'est une habitation toute chinoise, mais assez commode. Malheureusement, ni ce vénérable évêque italien ni son coadjuteur, Mgr Amat Pagnucci, ne sont chez eux ; mais j'ai le plaisir inattendu d'y trouver un missionnaire français, le P. Vaucher, originaire du Lyonnais, lequel est chargé de la direction du petit collége diocésain, et qui se livre avec un entrain et une ardeur rares à l'étude de la littérature

chinoise. J'ai quelque peine à conserver mon sérieux quand je vois notre compatriote obligé de faire des efforts de mémoire pour s'exprimer dans sa langue maternelle ! Heureusement, il n'a rien perdu pour cela de son cœur français.

Avant la nuit, j'ai le temps de parcourir les différentes petites cours qui, ici comme dans tout le nord de l'Empire, séparent toujours les diverses parties d'une demeure chinoise. Il y croît, selon l'habitude, quelques grands arbres destinés à donner de l'ombre en été. J'y retrouve plusieurs de mes vieilles connaissances de Pékin, tels que le grand orme, le sophora, l'ailante, le *Cedrela sinensis;* de plus, deux beaux pieds de *Sterculia platanifolia*, et un gros magnolier enté, me dit-on, sur un mûrier, qui donne des fleurs blanches dans la saison. C'est peut-être le *Magnolia yulan.* J'y admire encore un *Glycine sinensis*, dont le tronc principal est gros comme le corps d'un homme et qui enlace plusieurs grands arbres dans ses innombrables branches, longues et vigoureuses. Un autre arbre (*Chimomanthus*), maintenant dépouillé, mais qui va donner d'odorantes fleurs à Noël et pendant la saison froide, attire aussi mon attention, comme étant pour moi une nouveauté dans ce climat rigoureux en hiver. Sin-gan-fou est vers le trente-quatrième degré de latitude, mais les vents du nord et la pureté du ciel dans la saison froide y causent des gelées forteset nombreuses.

Le soir, une prodigieuse quantité de freux (*Cor-*

vus pastinator) et de choucas viennent dormir sur les arbres de la ville; il me semble être à Pékin. Tous ces oiseaux viennent de quitter les régions septentrionales et centrales de l'Asie, pour venir passer l'hiver parmi les riches plaines de la Chine, en compagnie de la corbine ou gros-bec (*Corvus sinensis*) et du corbeau à collier blanc (*Corvus torquatus*), qui n'émigrent pas en général et ne se réunissent jamais en bandes très-nombreuses.

La sixième espèce de corbeaux que l'on connaît en Chine est le *Corvus corax*, ou une forme très-voisine du type européen. Cet énorme oiseau est répandu en Mongolie, où il se repaît de cadavres humains que l'on y abandonne, selon l'usage du pays, sans cercueil, à la surface de la terre. Aussi quitte-t-il rarement ces hautes régions où il trouve une abondante pâture, et ne le voit-on qu'accidentellement en deçà de la grande muraille. Les Chinois le nomment *Ta-dze-kouan-tsaé*, ce qui signifie sépulcre des Mongols.

Quant à la vraie corneille noire (*Corvus corone*) que M. Swinhoe dit avoir rencontrée dans une des îles de la mer du Sud, je ne l'ai jamais reconnue en Chine. En comptant aussi cet oiseau, nous aurions dans l'Empire les espèces suivantes de corbeaux: 1° *Corvus corax* ou *tibetanus*, 2° *Corvus torquatus*, 3° *C. sinensis*, 4° *C. corone*, 5° *Frugilegus pastinator*, 6° *Lycos dauricus*, 7° *Lycos neglectus*. On pourrait ajouter, pour avoir tous les représentants de la famille, le crave ou *Fregilus graculus*, et les

deux casse-noix (*Nucifraga caryocataçtes* et *Nucifraga hemispila*).

4 et 5 novembre 1872. A Sin-gan-fou. Temps beau et chaud pour l'époque.

Cette grande ville, qui fut capitale de tout l'Empire jadis, du temps des empereurs mongols, n'offre maintenant rien de remarquable dans l'intérieur des murailles. Quant à l'extérieur, les ravages répétés des *Tchang-mao* et des mahométans n'y ont laissé qu'une campagne déserte et nue, qui d'ailleurs ressemble beaucoup aux environs de Pékin.

De petites montagnes rondes et allongées s'aperçoivent à quelques lieues au sud, tandis que la plaine est sans limite apparente dans tous les autres sens. D'après ce qu'on me dit, les grandes montagnes boisées se trouveraient vers le sud-est et vers le sud-ouest, à plusieurs journées de marche de cette capitale. Toutes ces hauteurs appartiennent à une chaîne très-profonde qui, sortie du Kansou, s'avance à l'est jusqu'au Honan central, et qui prend des noms divers selon les pays, quoique le plus général soit celui de *Tsing-ling* (*bleues collines*).

Les informations que je m'empresse de prendre sur les productions de ce grand massif montueux ne m'y indiquent jusqu'ici rien de nouveau ou de particulier. Il faudra voir par moi-même.... Car il serait regrettable de ne pas commencer par examiner l'intérieur de ces montagnes, avant que de

songer à marcher vers le Kansou. En attendant, les premières fouilles que je fais dans le jardin de l'établissement des missionnaires me démontrent que je me trouve dans une région extrêmement pauvre en mollusques terrestres et en insectes : il n'y en a même presque point de débris ! C'est à peine si j'y déniche une paire de *Blaps* à élytres chagrinés et quelques restes de *Feronia*.

Des chrétiens indigènes viennent me montrer une peau mutilée d'un grand *Pteromys*, ou écureuil volant, dont on ignore la provenance. Quoique cet échantillon porte sur le dos une grande tache ovalaire blanche, je pense qu'il appartient à l'espèce de moupin qui a été décrite sous le nom de *Pteromys alborufus :* c'est sans doute un sujet très-vieux.

6 novembre 1872. A Sin-gan-fou. Beau temps encore.

En attendant que je sache de quel côté je devrai diriger mes pas, nous utilisons nos loisirs à prendre et à préparer des animaux qui sont communs ici, mais qui pourront avoir leur utilité en Europe, pour des études de comparaison.

Les petits rongeurs pris dans la maison consistent en un *Mus* de forte taille, dont la poitrine est habituellement ornée d'une tache blanche (c'est, je crois, l'analogue d'un rat que je pris au Kiangsi en 1868, et qui a reçu le nom de mon domestique, *Mus-Ouangthomo*), et en un autre animal de même genre, de petite taille, qui pue comme la souris

de France, mais dont les couleurs inférieures sont d'un blanc pur. Ces deux espèces sont inconnues à Pékin ; elles y sont remplacées par le cosmopolite *mus decumanus*, le *mus humiliatus*, le *mus musculus* et le *mus minutus*.

Si mes notes de voyage tombent sous les yeux de personnes étrangères à l'étude générale des sciences naturelles, elles trouveront peut-être que je parle bien peu des hommes, de leurs usages, leurs costumes, leurs habitations, leurs arts, leur industrie, leur commerce, leur agriculture, pendant que je donne une attention minutieuse aux plus petits animaux, aux productions les plus insignifiantes de la nature, aux formes et à la hauteur des montagnes, à la nature des roches, à la composition et à la couleur du sol, etc. C'est que, en effet : 1° je suis dans ce voyage *naturaliste* avant tout, et les plus petits renseignements sur la nature, pourvu qu'ils soient exacts, ont aujourd'hui une grande portée pour comprendre le système du monde ; 2° d'autres que moi ont écrit et peuvent écrire sur ces questions qui ne requièrent pas de connaissances spéciales et dont l'intérêt n'est que secondaire pour la science ; 3° il est de la dernière importance de savoir quelles sont toutes les différentes formes dans lesquelles se manifeste actuellement la vie, pour comprendre quelque chose à ce qu'elle a été dans le passé ; 4° il est nécessaire de connaître complétement la distribution des animaux et des plantes sur la surface de la terre et au sein des eaux, pour se ren-

dre compte des changements géologiques qui ont précédé l'époque actuelle; 5° c'est par l'étude de la géographie zoologique qu'on prouve que l'Angleterre a été unie à la France jusqu'à une époque relativement récente; l'étude des seules *araignées* démontre que l'Italie touchait continentalement à l'Afrique dans un temps plus ancien; l'examen des mammifères, des oiseaux et des insectes, a fait voir à M. Wallace que les trois grandes îles de la Malaisie ont fait partie du continent indo-chinois, tandis que Célèbes, qui est pourtant si peu éloigné de Bornéo, en a été toujours ou depuis très-anciennement séparé; 6° c'est par l'étude minutieuse de la distribution des plantes qu'on se trouve porté à admettre, dans les temps passés, une terre qui reliait ensemble les Açores, le Portugal et l'Angleterre (l'Atlantide?); 7° les divers êtres de la nature doivent être actuellement considérés, relativement à l'intelligence de l'histoire de notre planète, comme les chiffres par rapport à la solution d'un problème : par conséquent, les objets les plus minimes, les détails les plus insignifiants, en apparence, ont leur importance relative: un point, une virgule, une petite ligne, sont peu de chose en eux-mêmes, mais, d'après leur place dans l'ensemble des signes qui forment l'énoncé d'un problème, ils en changent radicalement la signification.

Voilà quelques-unes des raisons pour lesquelles je ne crois jamais surabonder en renseignements, et mon grand regret est de ne pouvoir en prendre

et en donner davantage. Mais ce que je dis dans ce journal est peu en comparaison de mes notes privées, et surtout en comparaison de la quantité des objets qui forment mes collections.

Comme c'est le vicaire apostolique de cette province qui doit me fournir l'argent dont j'aurai besoin pour continuer mon expédition et les instructions qui me sont nécessaires autant sur le Chénsi que sur le Kansou, je m'étais proposé d'aller demain trouver cet évêque dans son ancienne résidence de Kao-ling, qui est à une journée de marche au nord-ouest de Sin-gan-fou. Mais Mgr Chiaïs a été déjà prévenu de mon arrivée, et, à ma grande satisfaction, il rentre ce soir même dans la capitale. Ce vétéran des prélats-missionnaires de Chine est Piémontais et appartient à l'ordre de Saint-François, de même que tous ses collaborateurs européens : c'est un homme d'une prudence consommée et qui a su, par son caractère plein de modération, gagner l'estime universelle au pays.

7 novembre 1872. A Sin-gan-fou. Beau temps.

Il passe aujourd'hui des volées d'oies cendrées; ce passage semble annoncer un prochain changement du temps. Il fait, en effet, trop chaud pour que cela dure. Il y a déjà à vendre au marché plusieurs faisans à collier blanc, et un sans collier (*Phasianus decollatus*). Plus tard, me dit-on, on y portera aussi le faisan doré (rarement), et le *Kong-tsiao!* Que me veut-on désigner sous ce nom qui ailleurs est réservé au paon? Il est probable qu'il

s'agit du tragopan rouge, dont le beau plumage est aussi orné de taches rondes.

Mgr Chiaïs, qui vient de recevoir des lettres du Kansou (dont les quelques chrétiens sont aussi sous sa juridiction), m'apprend que cette province est d'autant plus inabordable maintenant qu'un corps de huit mille impériaux vient d'y déserter en masse et a passé au camp des mahométans.... Quelle fatalité! D'ailleurs, il n'y a plus là, depuis des années, aucun missionnaire qui puisse m'aider, et les rares chrétiens indigènes sont dispersés au milieu d'une multitude de montagnes basses et nues qui, comme au Chénsi, couvrent la plus grande partie de cette province. Les régions élevées, encore plus ou moins sauvages, se trouveraient au loin vers le sud; et il n'y a aucun moyen de parvenir jusque-là dans l'état actuel des choses. D'ailleurs, on ne peut m'y indiquer aucun objet inconnu d'histoire naturelle. Le Kansou consisterait dans sa plus grande étendue en monticules diluviens offrant très-peu de végétation spontanée, et que l'on sème en froment, en sorgho et en millet.

En conséquence, Sa Grandeur me donne le conseil de renoncer pour le moment à ce pays si troublé, et de commencer mon exploration en allant m'établir dans un district voisin, nommé *Lao-yu-shan*, à une journée et demie de marche au nord-ouest de Sin-gan-fou. Là, dit-il, les montagnes sont déjà imposantes, et il y a des chasseurs et des chrétiens qui pourront me rendre des services.

Cette proposition me convient d'autant plus que je suis peu désireux de perdre mon temps à courir par monts et par vaux à l'aventure, et sans me mettre enfin à faire des collections.

Un prêtre chinois âgé, qui tient la procure du vicaire apostolique, me raconte qu'il est allé autrefois à *Ili* visiter les chrétiens que les mandarins exilaient dans cette extrémité de l'Empire pour cause de religion. Le P. Ouang, c'est son nom, me dit qu'il faut une demi-année de marche pour arriver jusque-là, que la majeure partie de la route se fait au milieu de régions sèches et sablonneuses, où il ne pleut presque jamais; que près d'*Ili* il y a des montagnes très-hautes, à neiges perpétuelles ; que dans ces régions occidentales il y a abondance de plusieurs espèces de faisans, des *Sué-ky* (*Lerva nivicola*), etc., et même des bœufs sauvages et des chameaux sauvages. Ces renseignements m'intéressent beaucoup en me confirmant, encore une fois, le fait de l'existence du chameau à deux bosses à l'état spontané et primitif, dans les grands déserts qui s'étendent du Kansou à Kaschgar. Quant au bœuf sauvage, mon voyageur ne sait pas me faire comprendre s'il s'agit du *Budorcas*, du yak, ou d'un bison quelconque.

8 novembre 1872. A Sin-gan-fou. Ciel couvert au matin, pluie au soir.

Avant de me mettre en route pour Sin-gan-fou, plusieurs de mes confrères m'avaient recommandé

d'aller voir le *monument Nestorien* qui subsiste depuis tant de siècles près de cette ville, et d'examiner si, outre la célèbre inscription chrétienne dont il a été envoyé plusieurs copies en Europe, il ne se conserve pas dans les mêmes lieux d'autres preuves que la religion du Christ a été prêchée avec succès, il y a quelque douze cents ans, aux innombrables populations de cet extrême Orient. D'après quelques vagues informations, d'origine chinoise sans doute, des Européens m'avaient affirmé qu'il existe encore, dans le corps d'une pagode, une grande colonne de pierre, laquelle serait creuse dans sa partie supérieure et contiendrait, sous le bloc qui lui sert de chapiteau, divers objets du culte chrétien encore bien conservés.

Les renseignements que je prends à ce sujet sont tout à fait négatifs, et les missionnaires de cette ville, qui naturellement sont au courant de tout ce qui intéresse la religion dans leur pays, me disent qu'ils n'ont jamais entendu parler de cette colonne et de son contenu; que d'ailleurs, depuis les ravages des rebelles, il n'existe plus absolument rien que la pierre antique, un marbre couvert de sa longue inscription, bien connue des historiens chrétiens. Aussi Mgr Chiaïs et ses confrères me dissuadent-ils de faire aujourd'hui, comme je me l'étais proposé, la course aussi désagréable qu'inutile qui serait nécessaire pour parvenir au lieu de la pierre commémorative, lequel a été visité déjà par divers voyageurs européens.

La plus grande partie de ma journée se passe donc soit à écrire mes notes, soit à préparer, avec l'aide de mes domestiques, un certain nombre d'animaux que nous avons capturés dans l'enceinte de la mission. Je tiens aussi, avec bonheur, de longues et instructives conversations avec Mgr Chiaïs, lequel a daigné accepter avec plaisir un flacon de bon vin de raisin (un tiers de litre!) dont mes confrères de Tching-tin-fou m'avaient fait cadeau sans que je m'en aperçusse. J'apprends de ce vénérable prélat que les Caquiers (nommés ici *Sé-dze*, et *Cheu-dze* à Pékin) sont abondamment cultivés dans tous ces parages, et qu'il s'en trouve une variété, entre autres, qui donne de gros fruits à peau noire; une autre les porte de forme allongée, etc. Tous ces fruits, excellents d'après lui, sont une ressource inappréciable pour le pays, soit à l'état frais, soit à l'état sec.

Je lui entends dire encore que le Kansou renferme des mines de houille, et qu'il est tout aussi fertile en froment que le Chénsi, tellement que ces deux provinces pourraient en fournir à toute la Chine. En effet, malgré la guerre mahométane qui a interrompu, au Kansou, l'agriculture depuis bien des années, et qui nécessite de grands transports de blé pour les troupes impériales, la livre (604 grammes) de farine se vend maintenant à Sin-gan-fou pour treize ou quatorze sapèkes (la valeur d'un peu plus d'un sou), tandis qu'elle coûte quatre ou cinq fois autant à Pékin dans les temps ordinaires.

D'après les conseils qu'on m'a donnés je me décide à aller passer quelque temps dans les montagnes de *Lao-yu*, à une journée et demie d'ici, et je commence à prendre mes dispositions en conséquence. Pour cela, Mgr Chiaïs me fait remettre de la meilleure grâce cent onces d'excellent argent qui me serviront à couvrir les dépenses de cette première petite campagne. J'ai déjà noté combien le transport de l'argent nécessaire pour les grands voyages à l'intérieur est incommode et dangereux, et combien je me trouve heureux de rencontrer des missionnaires qui m'avancent celui dont j'ai besoin sur les lieux. Une autre circonstance me fait apprécier doublement cet avantage : c'est que l'argent varie, selon les lieux, de valeur, de pureté, de forme, etc. Ainsi, le lingot qui a cours ici est de très-bel argent, et il contient une bonne proportion d'or, en alliage naturel : aussi n'y accepte-t-on l'argent de Pékin ou de Changhay qu'avec une grande perte. D'un autre côté, le taël ou once est aussi plus fort au Chénsi, et contre un *léang* de bon argent on y reçoit dix-huit cents sapèkes de cuivre, et de plus (chose nouvelle pour moi) dix-huit cents sapèkes de fer. Ce sont les mandarins qui font frapper ces dernières par spéculation; ils répandent à foison au pays la monnaie de fonte, mais à condition qu'on ne leur payera, à eux, les contributions, qu'avec des sapèkes de cuivre ou bien avec de l'argent pur, selon qu'ils jugent à propos de le fixer eux-mêmes d'accord en cela avec des spéculateurs du pays.

Ces sortes de petites tyrannies sont fort ordinaires aux mandarins, dans les parties reculées de l'Empire.

9 novembre 1872. A Sin-gan-fou. Temps froid ; un peu de pluie et de neige.

Aujourd'hui Mgr Chiaïs, qui a l'esprit observateur, me parle d'un fait très-curieux qui mérite d'être mentionné. L'an dernier, à la suite d'un ouragan, il est tombé une grande quantité de petites graines qui ont couvert plusieurs *li* carrés de terrain, d'une épaisseur de *quelques pouces* dans certains endroits. Personne au pays n'a reconnu cette matière tombée du ciel, qui était bonne à manger et dont on a porté un peu à Sa Grandeur. Malheureusement nous n'avons pas pu retrouver le petit paquet de papier qui contenait l'échantillon de cette *manne* mystérieuse, mais je n'ai aucune raison de douter de la vérité du récit.

Je me demande en vain ce qu'était cette graine, petite, farineuse, et en si énorme quantité. Ici, il ne s'agit pas évidemment d'un *pollen* de conifères. Il est vrai que dans certaines parties de la Chine on cultive communément l'amaranthe vulgaire, dont les graines petites et abondantes sont alimentaires; mais celles-ci sont sans aucun doute bien connues de nos Chensinois. De son côté, la pauvre végétation des steppes mongoles ne donne rien qui ressemble à notre poussière mangeable. Où donc les tourbillons, ces puissants et avides

suçoirs électriques, sont-ils allés prendre la graine dont il s'agit?

Je crois avoir noté dans un de mes précédents journaux de voyage que, il y a quelques années, à la suite d'une tourmente atmosphérique, on trouva sur plusieurs points du Léao-tong et dans l'intérieur des terres des poissons de mer que l'orage y avait transportés à travers les airs. Des faits analogues ont été observés plusieurs fois. Ce qui embarrasse dans notre cas, c'est la grande quantité et la nature de cette poussière inconnue.

10 novembre 1872. A Sin-gan-fou. Le temps s'arrange.

Je fais mes préparatifs pour partir demain pour la chaîne du Tsing-ling. Mgr Chiaïs me dit que, si plus tard il devient possible de pénétrer dans le Kansou, un chrétien de Fong-tsiang, nommé *Ouang-eul*, pourra m'y servir de guide. Cet homme est marchand, et en cette qualité il est allé plusieurs fois jusque parmi les grandes montagnes qui sont au sud de la province et que les rebelles musulmans fréquentent peu, à cause de leur pauvreté et parce qu'elles sont peu habitées.

A propos de ces mahométans révoltés, notre vénérable évêque me donne quelques renseignements qui méritent d'avoir leur place dans mon journal. La rébellion a commencé au Chénsi, et c'est la haine des Chinois païens contre une religion d'origine étrangère qui en a été la cause : voici comment. Il y a dix ou douze ans, un grand

mandarin du pays, retiré des affaires après avoir exercé son mandarinat au Kiangsi, crut faire une belle chose, une œuvre patriotique, une merveille, en excitant ses compatriotes à exterminer une bonne fois tous les *Houy-houy* (*Mahométans*) de l'Empire. Il fit tant par ses discours et par ses libelles que, au temps convenu, des myriades de Chinois se soulevèrent tous ensemble, et, plus ou moins mal armés, se réunirent en troupes pour exécuter le beau projet.

Il faut savoir que naturellement les populations du Chénsi et du Chansi sont tranquilles et pacifiques, et qu'il a fallu pour les troubler que le levain de la discorde leur vînt du Kiangsi, pays de chicanes et de disputes par excellence et où toutes les passions haineuses sont à l'ordre du jour.

Les mahométans, quoique nombreux dans les provinces occidentales de la Chine, le sont incomparablement moins que leurs compatriotes païens. Aussi n'avaient-ils aucune envie d'entrer en campagne et de se mesurer avec eux : c'est ce qu'ils ont souvent déclaré eux-mêmes à Mgr Chiaïs. Au premier bruit de la conspiration qui s'ourdissait contre leur existence, ils avaient essayé d'unir leur cause à celle des chrétiens, toujours tracassés et non moins détestés qu'eux par les païens, et avaient même proposé à Mgr Chiaïs de se mettre à la tête des bandes qui allaient se former, pour pourvoir à la défense commune. Mais, n'ayant pas naturellement réussi dans cette tentative de fusion, et voyant que, le danger étant devenu immi-

nent, il n'y avait pour eux aucun moyen de salut, ils résolurent de vendre au moins leur vie le plus chèrement qu'il leur serait possible.

Mon opinion est que si les chrétiens, quelque peu nombreux qu'ils soient en Chine, voulaient unir politiquement leur cause à celle des musulmans, ils ne manqueraient pas d'acquérir un ascendant prépondérant dans le pays, et même, aidés de l'appui moral des missionnaires, de faire de ce faible gouvernement ce que bon leur semblerait. Mais jamais les prédicateurs de la foi chrétienne n'ont enseigné et n'enseigneront à leurs disciples à opposer à leurs ennemis et à leurs persécuteurs d'autres armes que la patience et la prière.

Par conséquent, les mahométans, soutenus et encouragés par les exhortations de leur grand chef de religion (un ami du bon évêque), homme aussi intelligent qu'énergique, se préparèrent au combat par le jeûne et des prières publiques. Le jour décisif étant venu, environ trois cents cavaliers musulmans, pleins d'enthousiasme et de confiance en Dieu, se jetèrent comme des lions sur une masse innombrable de Chinois mal organisés, à peine armés et dont les hurlements étaient plus redoutables que les lances. Dès le premier choc, cette poignée de héros en fit un carnage si horrible que plus de vingt mille païens, m'a-t-on raconté, restèrent sur le champ de bataille.

Dès lors les *Houy-houy*, qui avaient pensé se vouer à une mort certaine, se croyant miraculeu-

sement soutenus du ciel, ne connurent plus de crainte et se regardèrent comme obligés d'exterminer à leur tour leurs ennemis. S'étant donc réunis en nombre de plus en plus considérable, ils se répandirent en ravageurs dans la province, en passant ainsi d'une juste défense aux massacres et aux incendies les plus épouvantables. Bientôt après, ayant été rejoints et fortifiés par les bandes des *Tchang-mao* (rebelles aux longs cheveux, ainsi nommés parce que, contrairement à la mode chinoise, ces hommes ne se rasent point et laissent croître toute leur chevelure), venues du Sud, ils ne mirent plus de borne à leur fureur, et en peu de temps tout ce malheureux pays se vit à sang et à feu. Il ne fallut pas longtemps aux mahométans pour détruire les premiers conjurés, leurs familles et leurs demeures : ils se vengeaient cruellement, en véritables Turcs, de la tentative homicide qu'on avait faite contre eux.

Voilà quels furent les fruits des bravades d'un imprudent mandarin, de ce hâbleur inconsidéré, qui avait jeté le brandon de la discorde civile dans la plus pacifique des populations de la Chine.

Il a été nécessaire d'opposer toutes les forces de l'Empire à ces formidables rebelles, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine, de sacrifices et de temps, qu'on est parvenu à en purger le Chénsi et à les repousser dans la province du Kansou, où ils se soutiennent encore.

D'après ce que m'a dit Mgr Chiaïs, les mahométans n'ont jamais eu la pensée de renverser le

gouvernement impérial ni de changer la dynastie actuelle, quelque peu populaire qu'elle soit en Chine. Au commencement du mouvement, ils ne voulaient que défendre leur vie, et maintenant encore ils n'aspirent qu'à la paix et à la sécurité. Déjà plusieurs fois ils ont essayé d'engager le vicaire apostolique à se faire leur intermédiaire et leur intercesseur pour obtenir des mandarins impériaux un traité de paix sérieux. Mais la crainte, fondée en raison de la mauvaise foi et de la trahison des agents chinois, les empêche jusqu'aujourd'hui de déposer leurs armes.

Toutefois, les troupes impériales commencent à pénétrer depuis quelque temps dans le Kansou oriental. Les musulmans, manquant d'armes et de munitions, et las d'une si longue guerre, demandent à cesser la lutte et à se soumettre, et ils commencent même à cultiver les terres çà et là, mais sans se dessaisir de leurs lances. Seulement une trentaine de mille d'entre eux parcourent encore le pays, partagés en plusieurs bandes ou *guérillas*, et tiennent toujours en échec les nombreux et voraces soldats des mandarins.

On me dit que, si les généraux de l'Empereur le voulaient bien, la guerre serait terminée depuis longtemps. Mais alors, ajoute-t-on, ceux-ci n'auraient plus le moyen de s'enrichir, eux et leurs subalternes, en s'appropriant et en dévorant dans l'inaction les ressources destinées aux opérations militaires.... Voilà comment vont les choses dans ce vieil empire! Cependant, il est juste de dire

que parmi les Chinois aussi il se trouve quelques hommes honorables et dévoués, qui ne voudraient pas ainsi sacrifier le bien public à l'intérêt personnel; mais ce sont là des exceptions : *apparent rari nantes in gurgite vasto.*

Depuis quelque temps aussi la cause impériale est bien servie dans cette guerre par un Européen, un Français nommé Pinel, qui après avoir été, me dit-on, tambour, ou quelque chose de pareil, dans les troupes de l'expédition franco-anglaise, est entré dans l'armée du Céleste-Empire comme officier instructeur. Bientôt ses talents et ses mérites ont été jugés si importants que, de grade en grade, on l'a élevé à la dignité de *général*, en lui donnant le droit de porter le bouton rouge sur son chapeau militaire. C'est presque un *non plus ultra* de grandeur !

En ce moment, ce personnage se trouve à peu de distance de Sin-gan-fou, logé dans un *yamén*, ou tribunal, avec le cortége et tous les insignes de grand madarin. Mais M. Pinel n'est plus M. Pinel, il s'est chinoisé complétement. Il a épousé, dit la chronique, quatre femmes à la fois; sans compter plusieurs autres belles qu'il entretient par-ci par-là, pour les menus plaisirs, dans les étapes diverses.... Apparemment, *Pi-tà-jén* (c'est son nom actuel), en faisant la guerre contre les mahométans, n'en veut point à leur morale gynécéique ! Il est peut-être éc[illegible]

La que[illegible] quand les musulmans ont fait ler[illegible] ition en Chine préoccupe



quelques Européens. Il y en a qui pensent qu'ils sont récents dans le pays et qu'ils y seraient venus à la suite de la conquête des parties occidentales de l'Empire, surtout des pays des *Houy*, près du Kokand. Or, les chefs religieux du Chénsi ont affirmé à Mgr Chiaïs que le mahométisme existe en Chine dès les premiers temps de son établissement.

Cela expliquerait comment les *Houy-houy* (ou *Houy-dze*, comme dit le peuple), qui n'ont guère fait *ex professo* de propagande religieuse en Chine, et qui ont été toujours plus ou moins l'objet de la malveillance du peuple et même des persécutions des mandarins, s'y trouvent maintenant répandus en si grand nombre par tout l'Empire, mais surtout dans l'Ouest et dans le Nord.

Aujourd'hui, non-seulement le gouvernement tolère les musulmans, en leur laissant une pleine liberté religieuse et des mosquées publiques à Pékin et partout où bon leur semble, mais un certain nombre d'emplois militaires sont confiés à des hommes de cette religion, même dans cette guerre contre leurs coreligionnaires du Kansou. Les mahométans n'acceptent pas d'ordinaire les mandarinats civils, à cause des cérémonies idolâtriques que ces charges entraînent nécessairement et dans lesquelles les magistrats peuvent difficilement se faire remplacer par des subalternes. — C'est aussi ce qui a lieu pour nos chrétiens. — Du reste, les mahométans de Chine n'ont rien du fanatisme des musulmans occidentaux;

leur religion se réduit à un petit nombre d'articles dogmatiques, à la pratique de la circoncision, à l'abstinence de la viande du porc. Seulement un petit nombre d'entre leurs chefs religieux ont pu effectuer le pèlerinage à La Mecque. Ils lisent le Coran en arabe, sans le comprendre guère.

CHAPITRE VIII.

DU 11 NOVEMBRE AU 9 DÉCEMBRE 1872.

Départ de Sin-gan-fou pour le Tsing-ling. — Les brouettiers à la porte. — Voyage agréable. — Arrivée au hameau d'Inkiapo; arbres et animaux des montagnes. — Choix d'une résidence chez les chrétiens du Lao-yu. — Chasse à l'antilope de roche. — Mélange d'oiseaux du Nord avec ceux du Midi, de plantes septentrionales avec les plantes méridionales : *Ailanthus*, *Cedrela*, *Melia*, *Catalpa*, *Paulownia*, *Magnolia*. — Un animal inconnu, imprenable.... — Chapelle des chrétiens indigènes; notre vie chez eux; occupations quotidiennes. — Chasse au léopard. — Nouvelle espèce d'Ithagine.

11 novembre 1872. Départ de Sin-gan-fou pour le Tsing-ling. Beau temps. Pendant les huit jours que j'ai passés dans cette capitale, mon baromètre y a tenu une hauteur moyenne de sept cent vingt millimètres; ce qui nous donnerait une altitude de cinq cents mètres à peu près.

Grâce aux bons soins des missionnaires, j'ai loué une grande charrette à trois mulets qui porte tous nos bagages et au besoin ceux d'entre nous qui voudront s'y asseoir. Le chargement ayant

été fait hier au soir, nous nous trouvons prêts de bonne heure ce matin, et aussitôt nous enfilons les longues et silencieuses rues de cette ville, qui me rappellent tant celles de Pékin.

Bien que les *Tchang-mao* n'existent plus, et que les mahométans se trouvent bien loin d'ici, les mandarins font tenir encore les portes de la capitale fermées jusqu'à sept heures du matin, et parfois plus tard. Pour nous, les gardiens ne font pas difficulté de nous les ouvrir dès le point du jour. — C'est une conséquence de l'estime et de la confiance qu'ont su acquérir les missionnaires du pays. — Seulement, aussitôt que les énormes battants ferrés commencent à crier et à s'entr'ouvrir lentement, une interminable procession de brouettiers chargés de légumes (comme on n'en voit qu'en Chine) qui attendaient ce moment à l'extérieur se précipite sans interruption à l'ouverture, et nous oblige à rester immobiles pendant dix minutes, tout comme si les portes n'avaient été ouvertes que pour eux. Les Chinois, petits et grands, ne s'occupent que d'eux seuls. Mais il existe certaines règles que chacun est tenu d'observer dans les circonstances analogues : ainsi, les voituriers doivent toujours céder le pas aux brouettiers, et une voiture qui marche vers une ville le cède aussi à celle qui s'en éloigne.

Mais enfin, nous voilà en pleine et plate campagne ! Elle est maintenant bien nue, bien triste, bien monotone. Nous nous dirigeons vers le sud-ouest, et à mesure que nous nous éloignons de

Sin-gan-fou, nous voyons les fermes brûlées et détruites devenir un peu moins nombreuses; il y a même quelques maisons intactes ou restaurées. Plus loin, des arbres isolés subsistent çà et là, et le paysage est un peu plus animé.

Les premiers êtres vivants que j'aperçois dans la plaine (après les flots de brouettiers et de hottiers qui nous avaient arrêtés au passage des portes) sont des vanneaux ordinaires qui courent et volent en troupes, légers comme des papillons. Plus loin, de méfiantes grues cendrées s'écartent bruyamment à l'approche des voyageurs, tandis que, près de tous les endroits humides, les bruyants *casarkas* rouges, couchés deux à deux au milieu des champs découverts, nous regardent passer tranquillement sans se déranger, et sans omettre de nous saluer de leur cri si sonore, mais si ennuyeux. Rien n'est beau comme la campagne au point du jour, et il n'est pas de moment plus favorable pour examiner les animaux sauvages.

A l'approche des montagnes, la contrée nous offre un certain air de fraîcheur; les arbres deviennent moins rares, les *catalpa* en particulier. Les oiseaux y sont aussi plus nombreux. Je vois un beau faucon sacre, au plumage roux, passer près de nos têtes pour se précipiter, le cruel! sur deux paisibles tourterelles qui roucoulent tranquilles sur la branche nue d'un paulownia à moitié sec. Bientôt après, c'est une chouette, à teintes ocracées, que nous apercevons faisant sa toilette au soleil couchant, posée sur la ruine d'une muraille

en terre. C'est sans doute une *Athene glaux* (ou *plumipes*, Sw.), espèce que j'ai rencontrée jadis dans la voisine Mongolie. Dans tous les buissons un peu touffus criaillent désagréablement les garrulaces à lunettes, surtout à l'approche de la nuit, pendant que les faisans à collier profitent des derniers rayons de l'astre du jour pour se répandre dans les champs découverts, en quête de leur repas du soir. Ils ne se dérangent pas trop à notre passage.

En somme, c'est aujourd'hui une fort agréable journée de voyage. Et quoique je n'aie pas trouvé à dîner en route, je fais bravement à pied mes dix lieues, et cela d'autant plus allègrement que la vue des montagnes voisines, parmi lesquelles je vais me trouver bientôt, réveille en moi mille souvenirs, excite mille espérances de naturaliste....

Enfin, vers cinq heures du soir, nous arrivons à la petite chrétienté de *Che-kin-tsuén* (la fontaine du puits de pierre). La charrette ne peut pas aller plus loin ; le terrain commence à être ondulé et il n'y a point de chemin carrossable.

L'excellent accueil que me font les chrétiens de ce village est de bon augure pour moi : je ne serai pas embarrassé pour trouver chez eux les moyens de continuer mon voyage.

Nous nous trouvons ici presque au pied des montagnes. Celles-ci paraissent assez hautes, roides et aiguës, et elles sont encore couvertes en partie de la neige qui y est tombée avant-hier. Les pierres

de taille vues en route et ici sont du granite, du gneiss, du calcaire bleu à grains très-fins.

12 novembre 1872. Beau temps. Ciel serein. Arrivé à *Inkiapo*, dans le Tsing-ling (vallée de *Lao-yu*).

Comme dans cette vallée de Lao-yu, à l'entrée de laquelle nous avons passé la nuit, il y a plusieurs petites chrétientés assez distantes l'une de l'autre, et qu'on n'a pas su me faire comprendre quelle était celle où je pourrai m'établir le plus avantageusement pour mes travaux, je me résous à laisser ici, pour le moment, mes bagages, et à aller moi-même d'abord choisir le lieu le plus convenable : c'est toute une affaire pour moi.

En conséquence, après avoir rendu heureux mes hôtes en célébrant ce matin la sainte messe dans leur chapelle domestique, je me mets en route à sept heures, accompagné d'un domestique et d'un guide. D'abord nous marchons pendant une heure vers le couchant, en longeant les montagnes de près, et nous nous engageons ensuite dans une vallée étroite où coule une forte rivière d'eau limpide. Vers onze heures, nous laissons le torrent, et, après une ascension d'une heure sur une pente très-rapide, j'arrive à la chapelle des chrétiens d'Inkiapo.

Ces braves montagnards étaient occupés (comme tous les ans, à cette époque) à réparer le roide sentier en zig-zag qui mène à leur hameau. Ils sont tout ébahis en voyant arriver à l'improviste, au

milieu d'eux, un *chén-fou* (père spirituel) qui n'a point été annoncé, qui marche à pied, dans une mise assez prosaïque, et accompagné d'un domestique dont l'épaule est chargée d'un fusil!... J'incline à croire que cette dernière circonstance ne leur déplaît pas, car ils sont chasseurs presque tous.

La première impression que me fait la vue de ce pays n'est pas favorable. La seule maisonnette où je pourrai m'installer, à côté de la petite chapelle tombant de vieillesse, est à mi-côte d'une montagne de deux mille mètres d'altitude, laquelle est cultivée en partie et par conséquent déboisée. Les chemins y sont difficilement praticables en toute saison, et il faut, aller et retour, faire une grande journée de marche pour se procurer les objets les plus nécessaires à la vie. Les bois véritables, me dit-on, les forêts avec leurs animaux sauvages, ne se rencontrent qu'à plusieurs journées à l'intérieur. En un mot, avant de me décider à planter ici mes *pavillons*, il me faudra visiter les deux autres hameaux chrétiens de la vallée.

En attendant, j'accepte volontiers l'hospitalité qu'on m'offre pour ce soir à Inkiapo, et dont je déclare que je veux, selon mon habitude, payer tous les frais. Je tiens à rassurer tout d'abord ces gens relativement pauvres, qui se font un point d'honneur d'héberger à leurs dépens les prêtres qui viennent chez eux pour leurs besoins religieux.

Les bords du torrent où j'ai voyagé ce matin ne

m'ont offert que du gnéiss verdâtre, des micaschistes très-siliceux et un peu de calcaire mélangé aussi de silice. Il y a peu d'arbres dans les montagnes, et l'on n'y en voit point de grands. Outre les paulownia et les catalpa qui croissent ici spontanément, il y a plusieurs autres végétaux qui me rappellent la flore du Setchuan : tels sont le *Rhus vernicifera*, un *Cornus* de grande taille, des Celastrus divers, plusieurs *Rubus* et *Rosa*, un *Cephalotaxus*, un *Juniperus* à rameaux grêles et pendants. Le puant *Cimicifuga* montre communément ses tiges desséchées dans les terrains éboulés; et sur tous les coteaux incultes croît en abondance une grande anémone, dont les têtes cotonneuses sont maintenant défaites et dispersées par le vent. D'autre part, des plantes de Pékin se propagent à côté d'espèces méridionales : le châtaignier, plusieurs chênes, le noyer, le grand fusain du Nord, l'ailante, le cedrela, etc.

Chemin faisant j'ai capturé un *Picus Guerini* et un *Sciurus Pernyi;* j'ai observé le long du torrent l'*Hydrobata pallasii*, le *Ruticilla fuliginosa*, le *Chœmarrornis leucocœphala*, l'*Emberiza castaneiceps* et un *Troglodytes*, que j'ai pris pour le *Tr. fumigatus.* Plus haut dans la montagne, j'ai aperçu des aigles de plusieurs espèces, et je crois avoir distingué un *Rhopophilus pekinensis!* Je ne m'attendais pas à rencontrer ici ce gentil oiseau, que jadis j'ai découvert pour la première fois dans les montagnes les plus nues du Nord et pour lequel le savant ornithologiste italien Dr Giglioli a formé

le nom générique de *Rhopophilus* (ami des buissons), si bien adapté aux mœurs de cet insectivore.

D'après ce que j'ai vu en route ce matin, la population humaine de cette vallée est bien malheureuse; elle est très-généralement affectée de goîtres. Mais sur ce coteau d'Inkiapo les chrétiens sont exempts de cette hideuse difformité, et j'y ai même remarqué plusieurs beaux types d'hommes, à l'œil intelligent, aux traits fins et réguliers et au teint assez clair.

13 novembre 1872. Inkiapo. Beau temps.

Course à la chrétienté de *Tso-lou*, à trois lieues plus haut dans la vallée. Routes difficiles, devenues plus difficiles encore par la fonte de la neige Toujours roches métamorphiques (gneiss, micaschistes, talcschistes), ridées, crispées, plissées dans tous les sens.

Le hameau de *Tso-lou*, quoique plus central dans la chaîne, est encore plus impraticable et moins propre pour m'y établir que celui que j'ai quitté ce matin; et d'après ce que me disent les deux principaux chrétiens qui m'ont accompagné, il y a pis encore dans les autres vallons. Je suis donc forcé de retourner et de fixer mes pénates à Inkiapo, pour en faire le centre de mes excursions quotidiennes, jusqu'à nouvel ordre.

Les nouveautés géologiques que j'ai observées dans la journée sont le *Trochalopteron Ellioti*, joli

oiseau de la taille du merle, dont la queue et les ailes arrondies sont ornées de vert doré ; le plumage du corps est olivâtre et élégamment moucheté de gris d'argent, tandis que la région abdominale est teinte de roux pourpre. Cette espèce était encore inconnue aux naturalistes jusqu'à ce que je l'eusse rencontrée en abondance dans le Setchuan occidental : il paraît qu'elle n'est pas non plus rare parmi les monts Tsing-ling. J'ai entendu aussi le cri d'un autre oiseau inconnu, de la même famille, que je crois avoir déjà noté près Lon-gan-fou, sans pouvoir me l'y procurer ; et j'ai pris, parmi les rochers nus, un *Tichodroma muraria*, ce rare et délicieux grimpereau de muraille, dont les amples ailes, variées de noir et de blanc, sont colorées extérieurement du carmin le plus beau, tandis que tout le reste du plumage est d'un cendré gai. Ici comme en Europe, ce charmant oiseau ne se voit que pendant l'hiver, alors que la froidure a fait disparaître dans les rochers des hautes montagnes les araignées dont il fait sa nourriture ordinaire. J'aperçois aussi un grand faucon à dos bleuâtre, qui me paraît être le pèlerin, ou même le lanier.

Le seul mammifère observé est l'écureuil brun du Setchuan, et il paraît fort commun dans toutes ces montagnes.

Mes guides, qui sont chasseurs, m'apprennent que leurs rochers sont peuplés de *Shan-yang* (quelque chose comme notre *Antilope caudata* de Pékin) ; qu'un bœuf sauvage (peut-être un *Budor-*

cas) vit encore en petit nombre à deux ou trois journées de distance à l'ouest; qu'une espèce de singe jaunâtre se propage encore dans une vallée intérieure; que le sanglier est très-commun partout; qu'on connaît encore au pays le porc-épic, le blaireau, le hérisson, la loutre, un rat d'eau, etc. En un mot, ces chrétiens me donnent l'espoir que je pourrai me procurer chez eux un certain nombre de mammifères plus ou moins intéressants; mais ils ne savent m'indiquer aucun gallinacé nouveau, aucun oiseau inconnu.

Malheureusement, il n'est que trop vrai que toutes ces montagnes sont déboisées, et que ce n'est que fort loin, dans le sud, que des vallées presque inaccessibles renferment encore des *restes* d'anciennes forêts. Or, il n'y a pas moyen d'aller m'établir dans ces régions.

Outre les arbres reconnus hier, j'observe aujourd'hui un petit chêne à écorce lisse, qui par ses feuilles coriaces, épineuses et persistantes, ressemble assez à notre yeuse et pourrait bien se nommer *Quercus ilicioïdes;* puis le *Kœlreuteria paniculata*, le mûrier commun et le *Broussonetia* à papier, extrêmement abondant, etc. Mais l'*Alnus sinensis*, que j'ai vu si commun dans tout l'ouest du Setchuan, paraît manquer dans cette vallée de notre chaîne. Il y a d'ailleurs ici plusieurs arbustes dont, à cette époque de l'année, je ne puis reconnaître ni l'espèce ni le genre; mais les tiges du bambou sauvage se voient dans tous les ravins frais.

14 novembre 1872. A Inkiapo. Beau temps. Mon baromètre marque 666^{mm}.

Aujourd'hui, mon second domestique vient me rejoindre ici, accompagné de six hommes robustes de la montagne, chargés du reste de nos bagages. Il m'apporte un *pic mandarin*, à dessous très-obscur, un *Picus scintillicèps*, et des *Parus palustris* et *minor*. Il a tué ces oiseaux hier, au pied, mais en dehors des montagnes.

Rien de nouveau pour moi, si ce n'est que, après nous être casés de notre mieux dans nos petites maisonnettes de terre, bien sales, bien ouvertes à tous les vents, je vais aux environs de notre demeure tuer un *Tseu-hoa-méy* de Pékin ou *Rhopophilus*, et un écureuil Perny. Puis, engagé par le beau temps, je monte jusqu'au haut de la montagne qui porte Inkiapo sur ses flancs. Il y a là une mare d'eau qui ne contient maintenant d'autres êtres vivants que des larves de libellules et de bibionites, et une petite pagode d'où la vue s'étend au nord jusqu'à bien au delà de Sin-gan-fou. Du côté sud, ou vers le centre de la chaîne, les montagnes paraissent aller en s'avançant graduellement, et j'y aperçois des sommets qui ont certainement plus de trois mille mètres d'altitude.

15 novembre 1872. A Inkiapo. Très-beau temps.

Les principaux d'entre nos chrétiens ont organisé une partie de chasse à l'antilope de roche, et ils désirent que je les y suive. Ce n'est pas bien loin : à un *demi-kilomètre* au nord de ma maison.

Les chamois de Chine, ou shan-yang, sont répandus assez communément sur les versants raides et rocheux de ces montagnes moyennes. Voici comment la chasse se fait : les chasseurs s'étant postés en silence auprès des pointes de rochers où l'animal aime à s'arrêter ou à passer, les piqueurs commencent à battre le bas des vallons, et par leurs cris et par les pierres qu'ils font rouler sur le flanc des montagnes ils forcent les antilopes à sortir des retraites où elles ont l'habitude de se tenir cachées pendant le jour, seules ou deux à deux, et à monter vers les chasseurs. Si quelqu'une de ces pauvres bêtes vient à passer à la portée d'un fusil à mèche, le chasseur lui envoie deux ou trois cylindres de fer, ou fragments de gros fil de fer, dont l'arme a été chargée en guise de chevrotines.

Ici, comme à Pékin, au Setchuan, en Mongolie, au Tibet, on ne se sert guère de plomb pour projectiles, mais l'on emploie de la grenaille de fer pour les oiseaux et des morceaux cylindriques de fer pour le gros gibier.

Le *Shan-yang*, paraît-il, est un animal fort timide et rusé, et nos chasseurs parviennent rarement à le prendre. Aujourd'hui, il ne nous a pas été donné d'en voir un seul, bien que les piqueurs prétendent en avoir levé deux ou trois.

Je suis impatient de vérifier si cette espèce ressemble ou non au *Capricornis* de Pékin, ou à celui de Moupin, ou bien à la race grise des hautes montagnes tibétaines. M. A. Milne-Edwards a décrit et

figuré, dans ses *Recherches sur les mammifères*, toutes ces diverses formes du chamois chinois, qui a partout la taille d'une chèvre.

La petite chasse me donne de meilleurs résultats que la grande. Je tue deux *Suthora*, ressemblant au *S. webbiania*, mais qui en diffèrent par des proportions un peu plus fortes et par les teintes du dos, qui sont olives au lieu d'être rousses. C'est, je crois, le même oiseau que celui que j'ai pris abondamment au Setchuan et que M. J. Verreaux semble avoir confondu avec l'espèce précédente. Serait-ce le *Suthora suffusa* de Swinhoe ? Cet oiseau paraît aussi commun dans ces montagnes, où, du reste, l'on ne voit que peu de petits oiseaux.

16 novembre 1872. Inkiapo. Ciel à moitié couvert.

Ce matin, je vais examiner les versants septentrionaux de notre montagne, qui nourrissent des buissons et quelques arbres dans leurs pentes les plus verticales. J'y tire un *Trochalopteron Ellioti*, un Nisus ordinaire dont les parties supérieures sont d'un cendré très-foncé, et un *Siva cinereiceps*. Ce dernier petit oiseau, remarquable par le gris soyeux des plumes de sa tête et par ses brillants yeux d'un jaune clair, a un peu les allures des mésanges, et, comme celles-ci, il parcourt les buissons par petites bandes, à la recherche des insectes. Cette espèce faisait partie des nombreuses nouveautés ornithologiques que m'ont fournies les parties occidentales du Setchuan, et sa rencontre

dans ces montagnes doit encore me faire croire que j'y trouverai plusieurs autres animaux réputés méridionaux jusqu'aujourd'hui.

Mais c'est en vain que je poursuis mon oiseau inconnu de l'autre jour, qui crie d'une façon si forte et si étrange : ce doit être un *Yanthocincla*, ou bien un *Pomatorhinus* de grande taille. Les montagnards lui donnent le nom de *Chao-ho-lo*, mot dont on peut rendre le sens par *éteignez le feu*, parce que cet oiseau crie surtout à l'entrée de la nuit, au moment où l'on est censé avoir fini le repas du soir et ne plus avoir besoin de feu, et aussi parce que son principal cri, trisyllabique, est assez bien représenté par les trois mots chinois : *Chao* (brûler), *ho* (feu), *lo* contraction de *léao* (finir).

Encore aujourd'hui je vois voler des aigles que je crois reconnaître pour l'aigle royal (*Aquila chrysaetos*) et l'aigle impérial d'Orient (*Aquila bifasciata*). Il y a aussi des milans ; mais c'est toujours le *Milvus melanotis*, que l'on retrouve répandu sur la Chine entière.

Malgré les gelées qui ont commencé à se faire bien sentir et malgré la neige qui est tombée dernièrement et qui n'est pas encore fondue dans les lieux ombragés, quelques papillons du genre *Colias* (deux espèces) voltigent encore sur ces coteaux, en quête des fleurs tardives ; mais l'on se sent attristé en voyant quelques-unes de ces jolies créatures, aux ailes jaunes ou orangées, tomber devant soi asphyxiées par le froid. C'est là pourtant leur mort la plus douce !

Je me surprends étonné de moi-même en réfléchissant au sentiment que je viens d'exprimer. Quoi ! je fais métier (pour le moment) d'ôter la vie à une multitude d'animaux qui ne me font aucun mal et qui servent d'ornement à la nature ; et puis je m'apitoie sur leur sort, si je les vois mourir de leur mort naturelle ou tués les uns par les autres! Cela paraît une contradiction, un vrai paradoxe. Et pourtant, cela est ainsi. Les besoins des collections, pour l'intérêt majeur de la science, me font oublier la cruauté de ces actes que je commets ou fais commettre. Mais je puis me rendre ce témoignagne que, en dehors de ces cas de nécessité, je me fais un scrupule de faire mourir le moindre des êtres vivants, de détruire même une plante inutilement. Il me semble que l'homme, le roi de la nature, doit respecter toutes les créatures que Dieu a placées autour de lui, quand il n'en a pas besoin, ou qu'elles ne lui deviennent pas nuisibles. S'il en avait agi toujours ainsi, notre terre serait autrement belle et riche qu'elle ne l'est !

L'arbre le plus ordinaire de ces montagnes me paraît être le chêne. Il y en a de trois espèces : celui que j'ai désigné du nom de *Quercus ilicioïdes*, le *Quercus obovata*, aux larges feuilles, et un chêne à feuilles de châtaignier. Ce dernier, qui devient un assez bel arbre, est ici, comme à Lon-gan-fou, muni d'une écorce subéreuse ; mais le liége, quoique léger, en est dur et sans élasticité. J'ai retrouvé ici mon grand *Aralia* du Setchuan, dont le tronc est garni de grosses et courtes épines et

dont les feuilles ressemblent un peu à celles du ricin vulgaire. Il y a aussi en abondance le *Cedrela sinensis*, qui ne croît qu'en domesticité à Pékin, mais qui se propage ici à l'état sauvage. Autrefois j'ai noté que les jeunes pousses de cet arbre, qui a tout l'aspect de l'*Ailantus glandulosa*, sont réputées un manger délicieux par les Chinois, quand on les a fait macérer crues dans l'huile et le sel. Quelques grands pieds de *Magnolia* croissent sauvages dans un vallon frais et ombragé, et l'on me dit qu'ils portent des fleurs blanches au printemps, avant la naissance des feuilles. Je pense que nous avons ici la même espèce que celle que j'ai vue dans la résidence épiscopale du Sin-gan-fou, et probablement aussi l'une des trois que j'ai observées jadis au Setchuan. A en juger par la forme des feuilles sèches et tombées que j'examine, cette plante ressemblerait bien au *Magnolia yulan*, qui a été introduit en Europe depuis longtemps.

Ainsi, en comptant celles qui sont connues du littoral chinois, ce pays nous fournit cinq ou six espèces de *Magnolia*. C'est un fait digne de remarque que ce magnifique genre, qui est richement représenté dans la flore actuelle de l'extrême Orient et de l'Amérique septentrionale, ne se trouve en Europe qu'à l'état fossile, dans les formations tertiaires. Bien d'autres formes végétales et animales sont dans le même cas. Il suit de là que les causes qui ont détruit la vie de ces plantes et de ces animaux dans l'occident de l'ancien monde

ne l'ont point détruite en Chine et en Amérique, et par conséquent n'y ont point existé.

17 novembre 1872. Inkiapo. Ciel mi-couvert.

Mes acquisitions de cette journée consistent en une musaraigne (*Sorex*) à longue queue, d'un brun roussâtre, et en un épervier de petite taille (*Accipiter Stevensonii*).

Nous ramassons aussi des *Helix*, des *Bulimus* et des *Clausilia* fort intéressants, qui sont des nouveautés pour moi, et sans doute aussi pour les naturalistes d'Europe.

Nos chrétiens, maintenant sans travail, vont souvent à la chasse du chamois. Je les y suis encore aujourd'hui. Cette fois, nous voyons deux de ces fauves, et, de plus, un chevrotin à musc ; mais tous passent hors de la portée de nos fusils. Néanmoins je lance du haut de ma montagne deux balles vers une grande antilope, qui galope précipitamment à quelques centaines de mètres de distance ; et les chasseurs chinois sont ébahis de voir mes projectiles frapper les rochers fort près de l'animal. C'est que leurs fusils ne portent qu'à quelques dizaines de pas.

18 novembre 1872. Inkiapo. Beau temps, ciel serein.

Je passe presque toute ma journée à poursuivre, en vain, le mystérieux *Chao-ho-lo*, dans les pentes à pic qui sont en face de notre maison, à un kilomètre de distance : cet oiseau inconnu est éton-

namment rusé ! Je tire un rouge-queue aurore, la buse à queue blanche et un albinos de Trochalopteron, de même qu'un écureuil brun.

Quoique nos montagnards paraissent fort peu industrieux, je suis parvenu à en engager quelques-uns à dresser des piéges pour les petits mammifères. Aussi commencent-ils à me procurer quelques rongeurs intéressants. Ce que j'acquiers de meilleur aujourd'hui est un grand et magnifique rat fauve, qui a le ventre d'un blanc très-pur, et dont la très-longue queue est blanche aussi dans sa seconde moitié : c'est, sans doute, le *Mus confucianus* de Moupin ; mais là je n'ai point observé que la queue fût *bicolore.*

Je me trouve maintenant assez bien installé, à côté de la chapelle chrétienne où j'ai l'avantage de pouvoir satisfaire commodément à mes devoirs religieux et sacerdotaux. Mes deux Pékinois me servent la messe très-convenablement, et les chrétiens des alentours se font un devoir d'y assister, quoique souvent il ne fasse pas jour encore. L'appartement que j'occupe est celui où vient loger le missionnaire de ce district, quand il vient faire sa visite annuelle de la chrétienté ou administrer les malades. C'est une maisonnette de terre, à toit couvert de tuiles (luxe pour le pays) et n'ayant qu'une seule chambre, au rez-de-chaussée. Malheureusement, les murailles n'atteignent pas partout jusqu'au toit, et elles laissent un trop libre cours au vent. Cela n'est pas un trop grand inconvénient pour le moment, mais il en sera autre-

ment quand les grands froids seront venus : car, si je trouve à travailler utilement ici, je compte y rester plusieurs mois. Les meubles de la chambre sont une table, une petite armoire et une chaise de bois ; mes couvertures, qui composent mon lit, sont étendues sur un kang, ou estrade de terre, sous lequel on allumera le feu quand il fera froid. Le jour est donné par deux fenêtres garnies de papier, à la mode chinoise : les passants curieux y font bien quelques trous, avec leur doigt mouillé de salive ; mais cela n'a pas grand inconvénient dans un pays où l'on se tient habillé la nuit comme le jour.

Mes deux chasseurs logent dans une pièce semblable qui est en face de la mienne, et la petite cour qui nous sépare est juste assez large pour que je ne sois pas trop incommodé par les sonores ronflements de l'un d'eux et qu'ils puissent néanmoins entendre ma voix quand je les appelle. Nos petits appartements nous servent respectivement de laboratoire taxidermique.

Moyennant une somme modérée d'argent que je donne aux chefs de la communauté des chrétiens, que nous avons l'habitude d'appeler catéchistes, ceux-ci nous fournissent une nourriture suffisante, à mes deux hommes et à moi. J'aurais mieux aimé que la famille la plus voisine se fût chargée de ce soin : il y aurait eu moins d'embarras et de dépenses. Mais cela n'est pas d'usage ici.

On conçoit que la présence d'un missionnaire étranger soit un événement dans ce hameau perdu

au milieu des montagnes. Aussi tous les chrétiens des environs s'empressent-ils de venir me faire leur visite et leur salutation et quelques-uns même m'apportent-ils des cadeaux d'œufs, de noix, de châtaignes. Ce sont de braves gens, simples et francs, et aussi intelligents que les premiers venus : c'est ce qu'on dit du caractère général des Chensinois et des Chansinois. Tous les habitants de la Chine ne sont donc pas ce que nous appelons des Chinois ? Parmi les chrétiens surtout, il se trouve des personnes très-honorables, vertueuses et réellement estimables. C'est là l'effet de l'enseignement chrétien ; et il est consolant pour un missionnaire de le constater en juge impartial.

19 novembre 1872. Inkiapo. Temps couvert. Le baromètre marque 661 millimètres.

La plus grande partie de cette journée est employée à explorer les rives du grand torrent de *Lao-yu*, en marchant vers le haut de la grande vallée d'abord, et en m'enfonçant ensuite dans une interminable gorge venant de l'est.

Là aussi ce sont toujours les mêmes roches métamorphiques qui dominent : gneiss grisâtre et verdâtre, schistes divers et phyllades ardoisières, avec quelques blocs calcaires roulés dans le torrent. Le principal cours d'eau charrie des poutres de bonne dimension ; preuve qu'il y a encore des bois plus haut.

Les objets que je capture aujourd'hui sont :

trois rouges-queues à calotte blanche, trois *Suthora suffusa*, deux *Siva cinereiceps*, un troglodyte et un écureuil. De plus, dans une petite source qui sort de terre, à plus de mille mètres d'altitude, je pêche quelques grenouilles d'une espèce nouvelle, qui sont d'un brunâtre olive en dessus, avec les cuisses marquées de raies confuses d'une teinte plus foncée, et d'un beau jaune au ventre, avec le dessous des bras rouges. La taille est celle de la *Rana temporaria*, dont ces animaux paraissent être une race locale. Je voudrais donner à cette variété le nom de *Rana chensinensis*.

De leur côté, les chasseurs chrétiens du hameau de *Tuy-kio-tsa* m'apportent la peau sèche d'une grande panthère qu'ils ont tuée chez eux, il y a plusieurs mois. Je leur promets d'acheter cette pièce, pourvu qu'ils m'en apportent aussi le squelette qu'ils possèdent au complet.

Je m'aperçois avec plaisir que la nouvelle de ma venue se répand parmi ces montagnes. D'autres chasseurs, étrangers ou inconnus à nos chrétiens, viennent aussi s'offrir à me procurer l'antilope des rochers, ainsi que le porc-épic ; mais c'est à des prix tellement déraisonnables, que je ne puis pour le moment conclure aucun marché avec eux.

20 novembre 1872. Inkiapo. Ciel voilé dans la journée; un peu de pluie au soir. Baromètre=658 millimètres.

La panthère que j'ai achetée (peau et squelette) est d'assez forte taille, et diffère de la race de Pé-

kin, qui a été désignée sous le nom de *Pardus fontanieri*, par un poil plus court et par le fond d'un jaune plus foncé de son pelage, qui a la même nuance tant en dedans qu'en dehors des taches oculaires. Cet animal me rappelle beaucoup ceux de l'Inde ; mais, pris dans le Tsing-ling, région isolée du Sud et du Nord par des fleuves considérables, il ne peut manquer d'être intéressant à étudier.

Les chasseurs qui m'ont apporté ce félin me disent que certaines de leurs montagnes nourrissent le *Tchou-liou* (*Rhizomys*), mais qu'il n'est possible de s'emparer de ce gros rongeur souterrain qu'au printemps ou en automne. J'avais acquis précédemment plusieurs animaux de ce genre, à l'ouest du Setchuan, et je sais qu'on en a aussi obtenu de Canton : il sera très-curieux de vérifier si c'est la même forme spécifique qui est répandue dans ces différents pays séparés par des espaces infranchissables à cet animal, car il ne peut vivre que parmi les bambous sauvages des régions élevées. Or, l'âge de ces différents massifs montueux et de leur population animale et végétale paraît remonter à une très-haute antiquité.

22 novembre 1872. Inkiapo. Aujourd'hui la neige couvre nos montagnes. Baromètre = 658 millimètres, à 8 h. matin.

Similis simili gaudet! La dépouille de ma panthère sert d'appelant, paraît-il. Cette nuit, une bête de ce genre peu aimable est venue dévorer le plus

gros des trois chiens de mon premier voisin ; et ce matin, à peine ai-je terminé mes prières d'après la messe, que je vois accourir les chrétiens pour me demander en grâce d'aller donner la chasse au terrible rapace. Ils me disent qu'on l'a vu, à l'aube, se réfugier parmi de grands rochers qui ne sont qu'à quelques centaines de pas de notre maison, sur une pente presque à pic et garnie d'épineuses broussailles qu'il y a là. Un pareil voisinage n'est guère supportable ! Je suis loin d'être et de vouloir être un Jules Gérard... Cependant, je pars aussitôt muni d'un revolver et d'un fusil bien chargé à balles, et accompagné de trois hommes armés de piques, pendant que d'autres se dirigent vers le fond de la montagne.

Arrivé sur les lieux, je commence par me glisser tout doucement jusqu'à une douzaine de pas de la retraite supposée de l'animal féroce, tandis que mes défenseurs en piques s'arrêtent haletants à une distance très-respectueuse, bien résignés, je crois, à me laisser toute la gloire du combat.... Puis, quand je suis posté, les deux autres montagnards descendus auparavant au bas du vallon commencent tout à coup à pousser les cris les plus sauvages qu'ils sachent imaginer, dans le but d'éveiller le gros félin qui digère son chien et de le faire paraître hors de son repaire.

Aussitôt, au travers des cimes des buissons qui me cachent, je vois se mouvoir quelque chose de jaunâtre, à l'angle du rocher suspect, puis rester immobile.... Quoique le cœur me batte fort, j'a-

juste bien mon fusil et je lâche ma balle. Plus de mouvement là! Rien ne bouge, rien ne paraît, rien ne s'entend. Évidemment, j'ai brisé le crâne à l'ennemi. — Comme je connais bien la tenace vitalité de tout ce qui est *chat*, ainsi que l'astuce cruelle de la panthère, je ne me déplace pas, et je tiens mon second coup prêt à partir à la première apparition, quand un souffle de vent, qui a rasé longuement les broussailles jaunies de la montagne, fait voler vers moi quelques plumes...! Hélas! j'avais pris la gorge d'une innocente bartavelle pour l'œil du léopard! La pauvre bête gît là, raide-morte, avec sa tête coupée en deux par ma balle. C'est égal, me dis-je en ramassant ma victime, je n'ai pas l'animal vorace, mais je me sens content d'avoir pu maîtriser mes nerfs, au point d'atteindre à balle un objet petit comme la tête d'une perdrix (*Caccabis Chukar*).

Il est probable que la panthère, dont l'ouïe est si fine, nous avait entendus venir de loin, et qu'elle s'était éloignée, sans se laisser voir, à travers les rochers et les arbustes qui encombrent ce flanc de la montagne.

Je ne savais pas encore qu'il y eût des perdrix rouges dans ces montagnes, mais je vois aujourd'hui, outre le *corps du délit* en question, une autre perdrix, à teintes fauves, que je pense être la *Perdix barbata*, de Mongolie. Le froid et la neige ont fait voyager jusqu'ici ces aimables oiseaux, qui abondent dans toute la Chine septentrionale.

Les espèces de cette famille sont représentées,

dans le Sud de l'Empire, par l'élégant *Francolin perlé* et par la perdrix des bambous (*Bambusicola thoracica*), dont une variété est indiquée au Yunnan et une seconde à Formosa (*Bambusicola Fitchii* et *Bamb. sonorivox*). La *Belle Ile* nourrit en outre une perdrix à couleurs terreuses, qui est remarquable par sa gorge dégarnie de plumes (*Oreoperdrix crudigularis*). Cela nous fait huit espèces de perdrix pour toute la Chine, en comptant le *Lerva nivicola*, que j'ai rencontré dans le Setchuan occidental.

23 novembre 1872. Inkiapo. Le ciel se recouvre et nous menace encore de la neige.

La neige fondue et puis glacée rend tellement glissants ces sentiers de montagnes, qu'on a les plus grandes difficultés à s'y tenir debout. Malgré cela, je suis si impatient de faire la connaissance de notre *Chao-ho-lo*, que j'entends souvent crier vigoureusement dans un taillis qui est en face de ma chambre, que je pars dès le matin, pour lui donner encore la chasse. Cet adroit oiseau sait si bien se cacher dans les vallées les plus sombres et sous les broussailles les plus épaisses, que je ne suis pas étonné de voir qu'aucun de nos montagnards ne l'ait jamais vu distinctement, quoiqu'il vive au milieu d'eux, et que tout le monde le reconnaisse à sa voix si curieuse, et sache dire que ce n'est pas un grand animal. Cela est singulier!

Mais, cette fois encore, mes recherches et ma

patience sont inutiles : j'entends bien mon criard insectivore, mais je ne l'aperçois point. Seulement, je constate que c'est un oiseau qui cherche sa nourriture sous les débris pourris des végétaux, en grattant la terre comme les poules, et qu'il aime singulièrement les petites coquilles terrestres, dont presque tous lès spécimens morts que je vois sous le taillis ont le dos brisé par son bec. Mais, ce qu'il y a de bien certain, c'est que, à en juger par son cri et par ses mœurs, c'est une espèce toute nouvelle pour moi, et dont l'acquisition me sera d'autant plus agréable qu'elle paraît plus difficile.

On voit passer souvent, aujourd'hui encore, des aigles, des buses blanchâtres, le milan, de petits faucons et des éperviers.

Les pigeons sauvages, dits bisets (*Columba livia* ou *intermedia*), sont fort abondants dans les rochers du voisinage, malgré la guerre que les oiseaux de proie leur font constamment. Je fais l'observation que très-peu d'entre ces oiseaux possèdent toutes les couleurs primitives de l'espèce type. Tantôt c'est le blanc du croupion qui manque, tantôt le cendré-bleuâtre des parties supérieures est remplacé par des teintes plus foncées ou mélangées, etc. Seraient-ce des individus redevenus sauvages? Au contraire, le *Columba rupestris*, ou pigeon à queue barrée, si universellement répandu dans les grandes montagnes de la Chine occidentale, conserve partout ses couleurs spécifiques sans altération aucune, quoiqu'on le

trouve quelquefois uni aux bandes du *Col. livia*. Toutefois il est plus que probable que les diverses variétés de pigeons domestiques de la Chine proviennent de la même souche que celles d'Europe, c'est-à-dire du biset vulgaire.

Du reste, la Chine continentale n'a fourni jusqu'ici que quatre espèces de pigeons : les deux dont il s'agit ici, une palombe à couleurs violettes et cendrées, que j'ai rapportée de Moupin (*Dendrotreron Hodgsonii*), et une autre vue aux mêmes lieux, mais non acquise, remarquable par ses teintes jaunes et vertes. On y trouve également quatre espèces de tourterelles : *Turtur rupicola*, *T. sinensis*, *T. risorius*, *T. humilis*, tandis que les deux grandes îles de Formosa et de Haïnan ont donné sept ou huit autres espèces aux recherches de M. Swinhoe.

Mes jeunes gens, que j'avais envoyés séparément à la chasse dès le matin, me rapportent un merle d'eau brun (*Hydrobata Pallasii*), un rouge-queue à calotte blanche, un troglodyte et un *Mecistura fuliginosa*. Cette petite mésange, à teintes brunes, faisait partie de mes nouveautés ornithologiques du Setchuan.

Cela porte déjà à quatre le nombre des *espèces nouvelles d'oiseaux de Moupin*, que je retrouve au Chénsi méridional. Je crois même probable que l'exploration ultérieure des grandes montagnes du Chansi y fera découvrir plusieurs des animaux que nous considérons encore comme exclusivement méridionaux.

24 novembre 1872. Inkiapo. Beau temps. A huit heures, le baromètre marque 669 millimètres, et le thermomètre 3 degrés, dans la chambre.

La journée est employée en travaux taxidermiques. J'acquiers aujourd'hui un autre *Mus*, nouveau pour moi, de taille moyenne, d'une belle couleur fauve en dessus et d'un blanc grisâtre en dessous, ayant une longue queue très-mince. Je donnerais volontiers le nom de *Mus elegans* à ce joli rongeur, aux formes si élancées et gracieuses. Une seconde souris, nouvelle aussi pour mes recherches, n'a que douze centimètres et demi de longueur totale; les oreilles sont très-larges, et la queue est assez poilue, surtout au bout. Les couleurs supérieures sont d'un fauve grisâtre, et celles de dessous d'un gris-blanc uniforme.

Le rat ordinaire de ces montagnes, dont j'acquiers tous les jours des échantillons, a la poitrine marquée, sur un fond gris, d'une tache blanche, qui est tantôt en croissant, tantôt de forme irrégulière, tantôt s'étend jusqu'à l'abdomen, et quelquefois manque tout à fait. Je m'étais procuré il y a quatre ans, à Kiou-kiang, un rat apparemment semblable, dont la poitrine était aussi ornée d'une tache blanche, et qui a reçu le nom de *Mus Ouangthomo*. Mais nulle part ailleurs je n'ai rencontré cette espèce, qui paraît fort commune dans cette région mésopotamienne de la Chine.

25 novembre 1872. Inkiapo. Très-beau temps. Pas de nouveauté notable. Maintenant il y a fort

peu d'oiseaux au pays, et il faut courir beaucoup pour y voir autre chose que l'*Emberiza cioïdes* et le *Parus minor*. Le chasseur Ouang et moi nous prenons aujourd'hui chacun un *Trochalopteron Ellioti*. Cette espèce, qui paraît abondante dans tout le Tsing-ling, a sur la tête une teinte cendrée, que je ne me rappelle pas avoir observée dans les oiseaux tués au Setchuan occidental.

26 novembre 1872. Inkiapo. Ciel couvert et petite neige.

On m'apporte du haut de la montagne un hamster ou *Cricetulus* gris, qui me paraît différer des trois espèces de Pékin et de Mongolie. J'acquiers aussi un Campagnol brun, qui est peut-être le même rongeur que celui que j'ai envoyé de Moupin et qui a été nommé *Arvicola melanogaster* par M. A. Milne-Edwards. Ainsi, la Chine ne nous a donné jusqu'aujourd'hui que deux espèces de ce genre : celle qui vient d'être citée, et qui est remarquable par ses couleurs noires, même sous le ventre, et l'*Arvicola mandarinus*, que j'avais découvert dans mon voyage en Mongolie, à un millier de mètres d'altitude.

27 novembre 1872. Inkiapo. Neige.

Les chasseurs que j'avais envoyés dans l'intérieur de la chaîne m'en rapportent un *Shan-yang* : c'est une *Antilope caudata*; qui me semble avoir un poil plus raide que l'animal de Pékin, et des couleurs plus obscures.

Le *Tchang*, qui est allé prendre cette antilope de roche jusqu'auprès des *grandes forêts*, prétend qu'il vit là bien des bêtes et des oiseaux, dont on ne connaît pas même le nom.... Tant mieux!

La neige qui couvre tout le pays, ayant mis les oiseaux en mouvement, je sors aussi et je tue un *Rhopophilus pekinensis* (dont j'ai parlé plus haut) et une paire de *Carpodacus davidianus*, oiseau pris pour la première fois dans le nord de la Chine, et que je ne savais pas non plus descendre jusque dans ces latitudes (33°-34° lat.). Ce gentil roselin est tout d'un rose pourpré, et la femelle est grisâtre. C'est un oiseau rare partout et fort difficile à capturer, à cause de son naturel méfiant. Il est stationnaire dans les buissons des grandes montagnes, où il vit de bourgeons et de petites graines. Il pousse un petit cri de rappel qui ressemble à celui du *pinson*, et son chant est assez agréable, mais peu fort.

C'est M. Milne-Edwards, de l'Institut, qui m'a fait l'honneur de me dédier cette espèce, qui est l'une des premières nouveautés que j'aie envoyées au Muséum.

28 novembre 1872. Inkiapo. Beau temps. La neige fond.

Pas de nouveauté. Travaux taxidermiques, et capture de quelques animaux communs.

29 novembre 1872. Inkiapo. Beau temps.

Décidément, ce sont les rats qui auront la

pomme, dans cette campagne du Tsing-ling! J'acquiers aujourd'hui encore une autre belle souris nouvelle, de forte taille, et qui a l'échine marquée d'une raie noire allant de la tête à la queue. Si cet animal diffère du *Mus sylvaticus*, il pourrait s'appeler *Mus dorsalis*.

Nos chrétiens ayant encore organisé une chasse au *Shan-yang* dans le voisinage, je leur donne la satisfaction de les y accompagner. Cette fois-ci, on en lève plusieurs, et le chasseur *Tchang* a encore la bonne chance d'en abattre un, presque à bout portant. Ce chamois, que j'acquiers aussi, me paraît ressembler plus complétement à l'espèce pékinoise que l'animal rapporté des montagnes plus hautes de l'intérieur de la chaîne.

30 novembre 1872. Inkiapo. Beau temps.

La journée se passe sans autre nouvelle acquisition que celle d'un second exemplaire de *Cricetulus*, qui a été déterré à environ deux mille mètres d'altitude.

Aujourd'hui nous avons le plus beau ciel et la plus pure, la plus splendide atmosphère que l'on puisse voir; et pourtant le baromètre est fort bas (six cent soixante et un millimètres).

1er décembre 1872. Inkiapo. Très-beau temps encore, avec le baromètre bas comme hier.

On m'apporte de *Tuy-kio-tsa* un *Pucrasia xanthospila*, dont le blanc et le jaune du cou me paraissent avoir une étendue différente que dans l'oiseau

de Pékin : il faudra comparer. Ce gallinacé paraît peu connu des chasseurs du pays : il ne doit donc pas y être abondant.

J'envoie l'un de mes domestiques à Sin-gan-fou porter des lettres et acheter les phasianides qui pourraient se trouver au marché de cette capitale.

2 décembre 1872. Inkiapo. Beau temps, doux, avec même hauteur barométrique.

Je monte jusqu'au sommet de la montagne qui porte notre hameau sur son flanc méridional. Mon baromètre y descend à six cent dix millimètres. Un pic un peu plus élevé paraît monter à cent mètres de plus que l'endroit où je suis parvenu, avec beaucoup de fatigue, à cause de la neige sans consistance. Cela ferait un peu plus de deux mille mètres d'altitude.

Rien de nouveau par là, sinon que j'y vois les fumées fraîches du musc, et qu'un aigle, de taille moyenne, qu'à force de sueurs et de déchirures j'étais parvenu à approcher presque à portée, quitte son bout de rocher au moment même où j'allais lui envoyer une balle.

Quoi qu'on en dise, je persiste à considérer l'*Aquila bifasciata* comme une espèce distincte de l'aigle impérial. Nous avons tué et rencontré assez fréquemment le premier oiseau, en Chine et en Mongolie, sans jamais lui voir des scapulaires blanches. Cependant, l'oiseau adulte, aux teintes brun-foncé, sur lesquelles brillent deux neigeuses épaulettes, est connu des chasseurs des environs

de Siwan et du nord-ouest du Pétchély. Les deux formes de l'aigle impérial visiteraient-elles la Chine?

On m'a tant parlé de la forêt du *Lao-ling* et des animaux qu'elle recèle, que je me décide à profiter du beau temps au plus tôt, pour y envoyer mon chasseur Ouang, en compagnie d'un chrétien montagnard, qui connaît le chemin de cette partie centrale de notre chaîne. Je tiens à savoir à peu près ce qu'il y a dans cette région élevée, avant d'y aller moi-même, dans la saison rigoureuse où nous nous trouvons.

Encore une nouvelle espèce de souris aujourd'hui! Deux sujets paraissant adultes : taille petite, couleur blond fauve, ventre d'un gris jaune (avec une tache blanche au milieu, dans l'un); point de mauvaise odeur.

3 décembre 1872. Inkiapo. Très-belle journée, ciel limpide et brillant. Au soir, grand vent. Le baromètre note six cent cinquante-quatre millimètres.

J'acquiers un *Putorius*, de moyenne taille, sans blanc à la gorge et au museau, à teintes générales d'un fauve-brun, ayant la queue amplement poilue. Les gens de ma montagne disent que ce putois, pris dans une autre vallée, diffère de celui qui vient tuer leurs poules, plus souvent qu'ils ne le voudraient.

Un inconnu m'apporte à vendre un musc femelle, en chair. Malheureusement ce bel animal est trop

abîmé pour que je puisse en tirer parti; les chiens lui ont rongé le museau et d'autres parties du corps. Les couleurs supérieures sont d'un verdâtre-brun uniforme, fort élégant; la gorge porte une tache blanche régulière.

Ce chasseur païen, qui paraît connaître bien les animaux de ces montagnes, me dit que le *Song-ky* (nom pékinois de l'eulophe) est rare au pays, et qu'il n'y a pas de *Pé-mou-ky* (lophophore).

De leur côté, les chrétiens, qui sont allés en grand nombre (déjà pour la troisième ou quatrième fois) chasser au chamois et surtout au porc-épic, s'en reviennent encore les mains vides. Ils ont bien vu un de ces derniers, qu'ils nomment *Hao-djou*, parmi les rochers d'une haute montagne, mais il paraît que ce géant de nos rongeurs n'est guère empêché par ses longs piquants de courir prestement sur les rocs et parmi les broussailles, et qu'il est fort difficile à prendre, surtout pendant les neiges de l'hiver. On en tue quelquefois à la fin de l'été, en creusant dans leurs terriers.

4 décembre 1872. Inkiapo. Beau temps; le ciel se couvre au soir.

Malgré une entorse au pied, que j'ai attrapée en courant dans la neige, et qui m'oblige à boiter, je vais encore voir s'il y a moyen de surprendre l'imprenable *Chao-ho-lo*. Peine perdue! Je tire un *Enicurus sinensis*, dont le noir de la tête est porté sur un fond *café* plus marqué que je ne

l'ai observé dans les oiseaux tués au Setchuan.

Les *Enicurus* sont des oiseaux qui vivent au bord des eaux claires de montagnes, et qui sont remarquables par la blancheur de leurs pattes. La Chine en renferme trois espèces : *Enic. scouleri*, *Enic. schistaceus*, et *Enic. sinensis*. Elles brillent par l'éclat de leurs couleurs, qui sont un mélange du blanc le plus pur et du noir le plus profond, fort agréablement disposés. Les deux dernières espèces possèdent une longue queue fourchue, forme qui a valu le nom au genre, qui ne paraît pas remonter plus au nord que cette chaîne du Tsing-ling.

A mon retour à la montagne, je trouve le brave chrétien *Liou*, du haut de notre montagne, qui m'apporte un beau blaireau en parfait état, dont le ventre n'est pas d'une teinte plus foncée que le dos, et dont la poitrine est d'un blanchâtre jaune, de même que la queue. Est-ce là le typique *Arctonyx leucolæmus* de Pékin?

Parmi les différents blaireaux que le Muséum a reçus de moi, le professeur A. Milne-Edwards a distingué les trois espèces suivantes : *Meles leptorhynchus*, *Arctonyx leucolæmus* et *Arct. obscurus*. Les deux premiers proviennent de Pékin et le troisième de Moupin.

5 décembre 1872. Inkiapo. Il neige tout le jour, mais la neige fond à mesure qu'elle tombe.

Mon domestique *Lu* revient de Sin-gan-fou avec des lettres et deux faisans, dont l'un à collier et

l'autre sans collier. Ce dernier paraît être moins abondant que l'autre. Il m'apporte aussi un paquet d'oiseaux que les chrétiens de *Che-kin-stuén* ont tués à mon intention hors de la montagne : *Ampelis garrula*, *Athene glaux*, *Picus guerini*, *Turdus Naumanni* et un *T. fuscatus* de petite taille. Il me dit qu'il a vu des grues et des outardes courir et voler dans la plaine, ce qui prouve que ces oiseaux hivernent ici.

6 décembre 1872. Inkiapo. Beau temps.

Parmi les petits mammifères que les jeunes montagnards capturent pour moi, je trouve ce matin un *Anourosorex squamipes*, encore une de mes nouveautés du Setchuan occidental. Ce curieux insectivore à la courte queue filiforme paraît ici bien plus rare que dans cette contrée.

Ce soir le Ouang retourne aussi des grandes montagnes du Lao-ling, qu'il a trouvées couvertes d'une neige épaisse. Il a vite fait sa course. Mais je suis content de lui, puisqu'il a tué lui-même et apporté une paire d'*Ithagines*, d'espèce nouvelle.

Autant que je puis m'en souvenir, ce gallinacé diffère de son congénère de Moupin : 1° par sa poitrine marquée d'une large plaque d'un cendré terreux uniforme, 2° par le roux doré du dessus de la moitié des ailes, 3° par une taille un peu plus forte. Cette belle espèce chinoise pourra très-bien se nommer *Ithaginis sinensis*. Et ainsi le genre *Ithaginis* renfermera trois espèces, toutes bien caractérisées par leurs brillantes couleurs où do-

minent le vert-pré et le rouge-carmin : *Ithag. cruenta*, *Ithag. Geoffroyi* et *Ithag. sinensis*.

C'est à deux journées de marche, au sud-sud-ouest d'Inkiapo, que le Ouang a rencontré les Ithagines parmi les bambous sauvages et les rhododendrons. Un ouragan de neige avait poussé une bande de ces oiseaux jusque sur les pas du chasseur. En fait d'autres animaux, on a cité à ce jeune homme le *Ling-tsong-yang* (qui me paraît être le *Nemorhedus Edwardsi*) et le *Pang-yang*, qui vivrait plus à l'ouest. J'ai cru comprendre que, ici comme à Lon-gan-fou, on donne au *Budorcas* ce nom qui au nord indique l'*Argali*. Le *Oua-ky* (Ceriornis) et le *Kin-ki* (faisan doré) vivent aussi en petit nombre dans ces parages. Mais maintenant la neige les en a chassés plus au midi.

7 décembre 1872. Inkiapo. Beau temps.

Les acquisitions de la journée consistent : 1° en un *Bacillus*, brun et d'assez grande taille. Ce curieux insecte orthoptère, de la famille des Mantides, a été pris vivant dans un coin abrité de notre montagne; 2° en quelques crabes et scorpions, semblables à ceux de Pékin, apportés de la plaine; 3° en deux lièvres, tués également dans la plaine, que je rapporte au *Lepus tolaï*, quoiqu'ils manquent de la teinte blanchâtre des fesses, ordinaire aux animaux de Mongolie.

Pendant tout le jour notre vallée résonne des nombreux coups de fusil tirés sur un sanglier par un groupe de chasseurs indigènes. Ils en ont

fait autant hier et avant-hier. Je m'aperçois qu'ici aussi l'on brûle beaucoup de poudre avant de mettre le gibier dans le sac. Mais il faut convenir aussi qu'il faut beaucoup d'adresse pour bien manier le long et lourd fusil à mèche du pays et qu'il faut être solidement robuste et leste pour courir sur ces raides coteaux.

8 et 9 décembre 1872. Inkiapo. Bonnes journées. Je me prépare pour aller moi-même explorer le *Lao-ling*, avant que les chemins ne soient devenus tout à fait impraticables.

Aujourd'hui j'achète un jeune chevrotin à musc, tué dans le voisinage, et un *Pterorhinus lanceolatus*, pris au piége au haut de la montagne. Voici encore *un oiseau de Moupin à ajouter à la faune chensinoise*.

CHAPITRE IX.

DU 10 AU 14 DÉCEMBRE 1872.

Expédition du Lao-ling ; voyage d'exploration dans l'intérieur de la chaîne ; nature des roches. — Prise d'un *Nemorhedus* ou antilope de roche. — Ascension du *Kouang-thang-chan*, le géant des montagnes du Lao-ling, qui a quatre mille mètres d'altitude. — Traces des animaux sur la neige. — Mélèzes et genévriers rabougris croissant aux grandes hauteurs. — Vent irrésistible. — Hospitalité reçue dans une cabane de bois. — Productions de la région des forêts. — Déplorable destruction des bois et conséquences regrettables de ce vandalisme. — Réflexions à ce sujet. — Retour à Inkiapo.

10 décembre 1872. Beau temps.

EXPÉDITION DU LAO-LING. — Je pars pour l'intérieur de la chaîne, en compagnie de mon chasseur pékinois *Ouang* et du chrétien *Ou*, qui porte nos bagages et les vivres nécessaires pour cinq ou six jours. Pendant tout ce jour nous suivons les sinuosités du torrent pierreux nommé *Lao-yu*, comme la vallée. Nous marchons vers le sud jusqu'à deux heures de l'après-midi. A *Léang-chan*, où le torrent se bifurque, nous nous dirigeons

vers le sud-ouest, et nous venons pour la nuit dormir dans une sorte de méchante auberge, où les voyageurs, après avoir fait bouillir eux-mêmes et avalé la farine de maïs qu'ils ont apportée, sont obligés d'étendre leurs couvertures tous sur un seul et même sale *kang* chauffé par le foyer. Il ne faudra pas s'y plaindre de la fumée du bois vert, de celle du tabac et de l'opium, ni des bruits divers des nombreux voisins : il n'y a pas à choisir. Le lit du torrent où nous avons voyagé tout le jour est profondément creusé au milieu de montagnes qui sont très-escarpées et qui paraissent extrêmement anciennes. Les schistes verdâtres et bleuâtres, qui dominent jusqu'à Inkiapo, ont continué à se montrer plus haut pendant plusieurs lieues. Seulement, à une lieue environ de notre hameau, se voient quelques cailloux calcaires (bleus veinés de blanc) qui ont roulé d'une vallée orientale, et un peu plus loin toute une montagne est composée de la même roche sédimentaire, intercalée au milieu des schistes cristallins. En montant plus haut encore les phyllades sont remplacées par des amphibolites et par des granites de toute sorte et de toute couleur; et ces roches, tantôt massives, tantôt largement feuilletées, continuent à se montrer jusqu'à notre auberge, où mon baromètre descend à 650 millimètres.

La nuit est froide, et au commencement de notre sommeil nous sommes souvent éveillés par le cri court et rauque de l'antilope de roche : c'est une sorte de petit aboiement répété par intervalles.

Rien vu de nouveau en route. La plupart des voyageurs sont des porteurs de bois venant du *Lao-ling* ou qui y vont prendre des planches ou des poutrelles. Çà et là les eaux du torrent font marcher des moulins, et il y a quelques rares habitations humaines et même des hameaux le long du chemin. La vallée que nous avons laissée sur notre gauche, au village de Léang-chan, donne passage à un chemin par lequel on peut aboutir en cinq ou six jours à la plaine du sud du Tsing-ling.

Chemin faisant, le Ouang a tué un pic mandarin dont le dessous est nuancé de fuligineux : c'est le cas ordinaire ici pour cette espèce. De mon côté, ayant rencontré plusieurs chasseurs qui avaient acculé une grande antilope de roche dans une sorte de cul-de-sac, où ils lui envoyaient en vain leurs projectiles de fer, je tire, sans m'écarter de ma route, quatre coups de fusil sur cette belle bête, qui bondit à plusieurs centaines de mètres au-dessus de moi; et, au grand étonnement des nombreux spectateurs (c'était devant une auberge), ma troisième balle lui perce le cœur et la quatrième la fait rouler morte dans le torrent. Ce sera une belle dépouille à ajouter à mes collections; l'animal est adulte et grand comme une chèvre de forte taille.

Dans la soirée, nous avons dépassé une vallée latérale où vivent encore quelques singes qu'on me dit avoir un pelage jaunâtre et une queue de moyenne longueur. C'est le seul endroit de ces

montagnes où l'on sache qu'il y ait de ces animaux. Les gens du pays m'ont promis d'essayer d'en prendre pour moi, mais il paraît que cela est fort difficile.

11 décembre 1872. Course au Lao-ling. Beau temps.

Ce matin les eaux du torrent sont gelées, et les chemins sont couverts de neige et de glace. Nous continuons notre voyage toujours dans la même direction du sud-ouest. Quoique nous montions sans cesse, les montagnes qui font muraille à la série de vallons que nous traversons paraissent tout aussi élevées que plus bas : c'est que leur altitude absolue croît en approchant de l'arête principale de la chaîne.

En dehors du cincle brun, des rouges-queues aquatiques et du *Motacilla alboïdes*, qui fréquentent le torrent, nous n'avons aperçu que très-peu d'oiseaux depuis notre départ d'Inkiapo. Ce matin nous voyons de l'animation dans les broussailles effeuillées qui garnissent le fond d'un vallon sauvage bien exposé au soleil : c'est une nombreuse troupe de *Garrulax lanceolatus* qu'il y a là, occupés à sécher leur plumage tout en babillant de leur voix si douce, si mélodieuse. Ce rare oiseau, que j'ai envoyé au muséum de Moupin, a été rangé par M. Verreaux dans les *Pterorhinus*, mais il diffère du *Pter. Davidi* de Pékin, seule espèce connue jusqu'aujourd'hui, par la forme de son bec, par son système de coloration, par sa voix et par

d'autres caractères, et mérite d'être distingué de tous les autres *Garrulaces* dans un sous-genre pour lequel je voudrais proposer le nom de *Babax*, mot grec qui signifie aussi babillard.

Vers le milieu du jour, nous laissons définitivement le bord des torrents et des ruisseaux pour gravir lentement la pente rapide d'un des contreforts du fameux mont *Kouang-thang-chan*, le géant du Lao-ling. Le sentier en zigzag, parfois garni de grossiers escaliers, que nous suivons, est particulièrement pénible à parcourir aujourd'hui à cause de la neige fondante. Mais, à l'imitation de tous ceux qui font ce voyage, nous reprenons haleine à mi-côte, en nous reposant devant une petite cabane qu'on y a bâtie pour offrir de l'eau chaude aux passants et autóur de laquelle je vois des champs où émergent de la neige des tiges sèches de pommes de terre.

J'ai noté déjà dans mon journal du voyage au Setchuan que la pomme de terre est une récente introduction en Chine, et que c'est cette plante et le maïs, autre plante aussi précieuse que nouvelle en Chine, qui ont permis d'habiter et de vivre dans les gorges des grandes montagnes. Et je pense que ce qui a lieu pour la Chine est également le cas de beaucoup d'autres régions montueuses des zones tempérées et sub-tropicales, et que, par conséquent, jamais notre terre n'a été et n'a pu être peuplée dans les temps anciens autant qu'elle l'est depuis l'acquisition de ces deux ressources alimentaires.

Vers le haut de la côte, les bambous sauvages (minces et longs comme des roseaux de marais) forment des fourrés presque impénétrables. Nous y observons les nombreux vestiges de l'*Ithaginis sinensis*, que nos Chinois appellent *Hoa-ky* (la poule fleurie); mais nos recherches pour voir ou entendre ce brillant gallinacé restent sans résultat. La neige est trop forte, et ces oiseaux, qui n'émigrent pas, doivent au moins avoir changé de canton.

Un peu plus haut les arbres commencent à devenir nombreux; du milieu des buissons d'*Eleagnus*, de rhododendrons divers et d'autres arbustes, émergent des pins à cinq folioles et des sapins de trois espèces, et bientôt nous avons la joie de nous trouver en pleine forêt. Mais maintenant celle-ci paraît déserte, morne, silencieuse; le sol est couvert d'une très-épaisse couche de neige. Cependant la vie n'y fait pas totalement défaut; de temps en temps nous apercevons les traces fraîches des animaux qui ont traversé notre sentier, et parmi lesquelles je reconnais celles des faisans, du lièvre, du *Rhizomys*, du chat sauvage. Nous entendons aussi le cri d'un *pic* inconnu et celui de quelques *Carpodacus* que le froid n'empêche pas de trouver leur nourriture dans les bourgeons des arbres, qui ne manquent jamais; puis nous rencontrons isolée une belle mésange huppée ressemblant au *Parus melanolophus*, ce rare oiseau que j'ai pris une seule fois au Setchuan occidental. Malheureusement mon chasseur a la

maladresse de le manquer, à quelques pas de distance.

C'est vers trois heures que nous nous trouvons devant la cabane de bois où, la semaine dernière, mon Ouang a passé deux nuits. Nous sommes là sur le dos du Kouang-thang; mon baromètre y marque 534 millimètres, et le sommet de l'immense tête arrondie de la montagne me paraît avoir quatre ou cinq cents mètres de hauteur de plus.

Mes gens voudraient bien s'arrêter encore ici; mais, puisqu'il y a plus loin d'autres cabanes habitées par des porteurs de bois, lesquelles se trouvent plus au centre des forêts, et qu'il est encore de bonne heure, j'aime mieux continuer à avancer tant que le jour me le permettra.

Après avoir donc avalé quelques gorgées d'eau bouillante, seule boisson du pays, nous nous remettons bravement en route, malgré le froid piquant et quoiqu'il commence à souffler un fort vent.

Depuis plusieurs heures déjà nous nous trouvons dans la région des forêts. Mais ici, à cette grande élévation, les sapins, les pins, les bouleaux, sont remplacés par les rhododendrons et par de petits saules qui forment avec les bambous sauvages des plaques plus ou moins étendues, qui sont répandues çà et là sur les flancs de la grande montagne. Sur le versant méridional nous trouvons, croissant jusqu'au delà de dix mille pieds d'altitude, des mélèzes rabougris (est-ce le *Larix sinensis?*), un très-curieux *Juniperus*, dont les pe-

tites feuilles prismatiques sont imbriquées de façon à rappeler la forme de certains *Sedum*.

Je suis étonné de rencontrer sur ces hauteurs, couvertes maintenant de neige glacée, une nombreuse volée de bouvreuils roses (*Carpodacus Pallasii*), qui cherchent dans les coins abrités les graines que le vent disperse. C'est sans doute dans des localités pareilles que cette espèce passe sa vie en Sibérie.

Lorsque nous sommes parvenus au col le plus élevé où passe notre sentier sur le *Kouang-thang-chan*, nous nous y trouvons assaillis par un vent contraire tellement violent que, sans figure de rhétorique, nous avons beaucoup de peine à nous tenir en équilibre et même à respirer. On m'avait bien parlé auparavant de ce grand vent, ordinaire à cette localité, mais, en vérité, je ne pensais pas qu'il fût si impétueux.

D'après la *riche* expérience que j'ai des montagnes, je vois que la violence des vents n'est pas en raison directe de leur élévation : cela dépend plutôt de certaines conditions de forme et de position relative. Ici le dos du *Kouang-thang* et celui du *Thaé-péy-chan* sont célèbres pour leurs grands vents habituels, au point que l'on dit vulgairement qu'un homme ne peut pas y rester debout.

Bref, harassés de fatigue, transis de froid et (naturellement) bien affamés, nous parvenons, à la nuit tombante, dans l'une des dernières cabanes de la forêt, qui est formée de planches et de poutres mal unies, sans l'aide de clous, simplement

placées à côté l'une de l'autre, et par conséquent ouverte à tous les vents. Il y en a une semblable à côté de la nôtre, et les deux sont habitées par des bûcherons et des porteurs de bois, originaires du Setchuan. Nous y recevons la meilleure hospitalité que nous puissions, non pas souhaiter, mais attendre. Il y a là du feu à foison et de l'eau bouillante pour cuire notre maïs, et (un grand bonheur) de magnifiques et excellentes pommes de terre, qui ont été récoltées dans les voisines clairières du bois, sont étalées dans l'immense chaudière suspendue au sommet du toit, à la disposition des voyageurs moyennant quelques sapèkes.

12 décembre 1872. Au Lao-ling. Beau temps.

Nous voilà en pleine forêt primitive. Mon baromètre marque 540 millimètres, dans cette cabane qui est bâtie sur l'arête d'un col où le vent glacial est encore très-violent. Cependant, grâce aux multiples feux, j'y aurais pu dormir passablement bien, cette nuit, n'eût été l'étouffante fumée du bois humide et les bruits divers des voisins et des chiens.

Ces minimes détails intimes intéressent peu les autres et pourraient très-bien se laisser de côté; mais ils ont fait trop d'impression sur le voyageur pour qu'il les passe toujours sous silence.

Bien que deux ou trois pieds de neige, mobile comme du sable fin, couvre tout le pays, nous employons la journée entière à courir par monts et par vaux à la recherche des animaux dont on nous

a tant parlé, avec l'avidité d'hommes qui cherchent un trésor voisin. Pour une raison ou pour l'autre, nous voyons très-peu d'oiseaux dans ces bois; mais les mammifères doivent y abonder, à en juger par les nombreux vestiges que je trouve sur la neige. Il me semble reconnaître les traces de la panthère, d'autres félins de moindre taille, du sanglier, de la grande antilope des bois (*Nemorhedus Edwardsii*), du *Rhizomys*, etc. Mais, dans ces montagnes impraticables maintenant, il n'y a pas de chasse possible en cette saison : on ne peut compter que sur le hasard... Et le hasard ne nous favorise pas aujourd'hui. Au surplus, mon but principal est atteint, puisqu'il s'agit surtout de reconnaître ces lieux inexplorés et d'en évaluer les hauteurs.

Nous tuons le *Sciurus Mac-clellandi*, ce joli petit écureuil que j'ai capturé jadis au Setchuan et que M. Swinhoe a eu à Formosa et à Haïnan. Nous prenons aussi le *Sitta sinensis*, et quelques autres objets peu importants, mais point de nouveautés. Les oiseaux que j'ai aperçus sont un aigle royal, deux buses de forte taille (*Archibuteo aquilinus*), une chouette, non reconnue (le *Nucifraga hemispila* (?), le *Siva cinereiceps*, le *Trochalopteron Ellioti*, le *Fringilla motefrigilla*, l'*Emberiza pithyornus;* et, sur une côte découverte et tournée au midi, deux cailles ! et des faisans à collier et sans collier. Ces deux espèces, quoique pâturant sur un espace de trois cents mètres d'étendue, marchaient et se tenaient en bandes séparées; ce qui prouve-

rait bien que ces deux espèces voisines sont réellement distinctes.

L'esprit d'observation de nos bûcherons va si loin qu'ils sont en état de distinguer un sanglier d'un léopard! Aussi ne peuvent-ils me fournir aucun renseignement nouveau sur la faune de la forêt du *Lao-ling*, loin de m'aider à prendre quelque chose. C'est pourquoi je me décide à quitter dès demain ces rudes et impraticables montagnes, assez peu satisfait du résultat de mes fatigues (presque excessives pour moi) et intimidé par quelques véritables dangers que j'ai courus en marchant dans la neige.

D'après mes observations, le point le plus élevé du *Kouang-thang-chan* aurait une altitude d'enviviron trois mille sept cent onze mètres. Grâce à la clarté de l'atmosphère d'aujourd'hui, j'aperçois à l'est et à l'ouest plusieurs autres montagnes plus ou moins éloignées qui paraissent avoir à peu près la même élévation. Même le célèbre *Thaé-péy-chan*, que je vois tout blanc vers le nord-ouest, ne semble guère dépasser en hauteur les autres sommets principaux. Le baron de Richthofen, d'après ce qu'il m'a dit lui-même, attribue une altitude de douze mille pieds à cette dernière crête, qu'il n'a sans doute vue que d'assez loin : son appréciation a été remarquablement juste.

Dans l'endroit où nous nous trouvons depuis hier soir, les vallées écoulent leurs eaux vers le midi. Les montagnes y sont généralement plus arrondies que vers le nord de la chaîne du Tsing-

ling; les granites sont remplacés par des schistes durs, d'un gris vert et bleuâtre.

La seule plante qu'on cultive près de notre cabane est la pomme de terre. Plus bas, dans les vallons tournés au soleil, se cultive dans la saison un peu d'avoine et des choux pommés d'Europe; et plus bas encore, le maïs donne quelque bonne récolte. C'est la farine de maïs qui forme, avec les pommes de terre, l'aliment de ces montagnards; on la mange d'ordinaire en bouillie et mêlée à ces tubercules. Nous vivons ici comme les bûcherons, et je vois avec plaisir que mon estomac, d'ailleurs assez mauvais, y supporte passablement cette nourriture, grâce à la fatigue et à l'air vif qui en activent les fonctions.

Les très-rares habitants de ces montagnes ne s'y trouvent, me dit-on, que depuis peu d'années : ce sont des gens venus du Setchuan, qui conservent encore leur accent et leur costume. Avant leur arrivée, on n'exploitait point ces forêts si retirées. Maintenant, d'un bout de l'année à l'autre, on entend la hache et la scie abattre les plus beaux arbres; et chaque jour on trouve par les chemins beaucoup d'hommes robustes transportant sur leur dos, à petites journées, de larges planches de sapin, des poutres et des blocs carrés : tout ce bois va à la plaine du nord. Quand l'état des torrents le permet, on en utilise les eaux pour leur faire charrier des soliveaux et les pièces irrégulières de moindre dimension.

On se sent malheureux de voir la rapidité avec

laquelle progresse la destruction de ces forêts primitives, dont il ne reste plus que des lambeaux dans toute la Chine, et qui ne seront jamais plus remplacées. Avec les grands arbres disparaissent une multitude d'arbustes et d'autres plantes qui ne peuvent se propager qu'à leur ombre, ainsi que tous les animaux, petits et grands, qui auraient besoin de forêts pour vivre et perpétuer leur espèce... Et, malheureusement, ce que les Chinois font chez eux, d'autres le font ailleurs!

C'est réellement dommage que l'éducation générale du genre humain ne se soit pas développée *assez et à temps* pour sauver d'une destruction sans remède tant d'êtres organisés, que le Créateur avait placés dans notre terre pour vivre à côté de l'homme, non-seulement et simplement pour orner ce monde, mais pour y remplir un rôle utile et relativement nécessaire dans l'économie générale. Une préoccupation égoïste et aveugle des intérêts matériels nous porte à réduire en une prosaïque ferme ce *Cosmos* si merveilleux pour celui qui sait le contempler! Bientôt le cheval et le porc d'un côté, et de l'autre le blé et la pomme de terre, vont remplacer partout ces centaines, ces milliers de créatures animales et végétales que Dieu avait fait sortir du néant pour vivre avec nous; elles ont droit à la vie, et nous allons les anéantir sans retour, en leur rendant brutalement l'existence impossible. Jamais je ne pourrai croire que c'est ainsi qu'il faut entendre ces paroles adressées aux premiers hommes : *Replete*

terram et subjicite eam. Dieu a établi l'homme (nous le voyons par les paroles de la Bible et par les facultés supérieures qu'il lui a accordées) le roi de tous les êtres vivants ; animaux et plantes, tous sont à son usage : mais c'est, sans nul doute, à son usage raisonnable et rationnel. Or, considéré au point de vue de sa conduite à l'égard des autres créatures animées, il paraît bien moins le roi intelligent que le tyran maladroit de la création terrestre. Il n'est pas croyable que le Créateur eût fait apparaître sur la terre tant d'organismes divers, si admirables chacun dans sa sphère, si parfaits chacun dans son rôle, s'il était permis au chef-d'œuvre de ses mains de les en faire disparaître pour jamais. Celui qui aime la nature, c'est-à-dire Dieu dans ses œuvres, se sent presque de devenir misanthrope, en voyant ses semblables tant maltraiter ce qu'ils devraient respecter !

Je suis intimement persuadé que le progrès du temps élèvera le niveau général de l'éducation et de l'intelligence humaine jusqu'au point de faire user, sans abuser, des différents êtres organisés de notre monde ; malheureusement, ce sera trop tard pour quantité d'espèces, mortes pour toujours. Songeons donc à l'avenir.

Déjà l'institution des sociétés protectrices des animaux est un acheminement vers ces idées de justice universelle. Mais je ne comprends pas comment les mêmes hommes qui plaident la cause d'un *mulet trop fortement battu* puissent applaudir aux cruelles hécatombes d'un Baker en Afri-

que! Ces centaines d'innocentes et gentilles gazelles immolées à un amour-propre de chasseur, ces rares rhinocéros, ces éléphants si intéressants (précieux restants d'une faune qui va disparaître bientôt) inutilement massacrés, au moyen d'armes perfectionnées et dans un combat honteusement inégal, n'ont-ils pas autant de droit d'animer les brûlants déserts que sir Samuel et C. d'y voyager?

Je voudrais que les sociétés scientifiques ou quasi-scientifiques qui accordent des éloges et des récompenses aux découvertes géographiques des courageux voyageurs fissent une restriction significative à l'endroit de pareilles boucheries, de ces véritables cruautés... Les nécessités de la vie et les besoins des collections scientifiques excusent seuls la destruction de quelques-uns des êtres de la nature.

Je voudrais encore que, dès à présent, les premiers livres élémentaires qu'on met entre les mains des enfants continssent quelques préceptes de cet intelligent respect qui est dû à toutes les œuvres de Dieu.

Ces réflexions, écrites au milieu de ces âpres montagnes à moitié ruinées et à côté de ces bûcherons, les plus grossiers des hommes, qui me voient griffonner d'un œil indifférent, préoccupent aussi, sans doute, l'esprit de plus d'un homme de bien de notre chère Europe? Je le désire de tout mon cœur. C'est l'Europe qui doit donner le bon exemple, éclairer et réformer le reste du monde.

Mais je laisse là mes rêveries, et je reviens enfin

à mon *Kouang-thang-chan* et à ses forêts, dont la position géographique serait le 33° 30' latitude et le 105° 40' longitude est de Paris.

Comme je l'ai déjà noté, j'ai vu qu'il existe plusieurs sommets d'à peu près égale hauteur, c'est-à-dire d'environ douze mille pieds, sur toute la chaîne du Tsing-ling, depuis le Kansou jusqu'au Honan. Il ne s'agit donc pas ici d'une simple série d'humbles collines, comme on l'a cru, mais d'une chaîne de montagnes plus importantes que les Pyrénées, très-profonde, très-complexe, et s'étendant de l'ouest à l'est sur une longueur de deux ou trois cents lieues.

L'un des arbres les plus nombreux que j'observe dans le Lao-ling est un grand et beau bouleau, à écorce d'un rose rouge, qui mériterait pour ce caractère de se nommer *Betulus rosea*. En fait de conifères, je trouve encore ici le *Biota orientalis* et le *Juniperus excelsa*, outre le curieux petit genévrier dont j'ai parlé plus haut. Le *Pinus sinensis*, aux longues et étroites feuilles, rare, paraît-il, dans toute cette chaîne, s'est arrêté plus bas. Mais le beau pin à écorce lisse et verte, et dont les minces feuilles sont réunies par paquets de cinq et parfois de trois, croît généralement dans toute la région des forêts centrales. Dans mes notes, je donne le nom de *Pinus quinque-folia* à cet élégant arbre, qui devient haut et droit comme notre picéa.

Mais ce sont les sapins qui sont ici les essences principales et qui fournissent tout le bois transporté par les bûcherons. J'en trouve de trois espè-

ces : l'un, peu abondant, est un grand arbre ayant des feuilles d'if ou de *Sequoia*, et des cônes très-petits et un peu arrondis : c'est sans doute l'arbre que les Setchuanais désignent sous le nom de *Thié-cha-chou* et qui est remarquable par la dureté de son bois. Le second sapin, le plus abondant et le plus grand arbre, a les feuilles aciculaires et d'un vert glauque, et des cônes moyens ; c'est l'espèce qui rappelle le mieux l'*Abies picea*. Le troisième sapin est fort rare; il est remarquable par ses feuilles piquantes et très-minces.

Dans cette saison, l'absence des feuilles rend difficile la reconnaissance des plantes. Les rhododendrons les conservent bien, et je parviens à en distinguer de quatre ou cinq espèces (dont l'un forme un arbre véritable), croissant vers la partie supérieure des forêts, à côté des saules marceaux. Plus bas, un grand *Cornus*, à rameaux presque verticillés, est plus abondant partout, ainsi qu'un *Berberis* à très-longs aiguillons. Il y a encore un *Corylus* et des *Aralia* de plusieurs sortes; et les chênes, au feuillage maintenant jauni, couvrent toutes les montagnes moyennes.

De même donc que pour les animaux, nous avons dans ces montagnes un mélange des espèces végétales du Sud et de celles du Nord. Et je crois que, dans la bonne saison, tant d'autres arbres et arbustes que je vois ici sans les reconnaître, ainsi que les plantes herbacées, donneraient à un botaniste les collections les plus intéressantes et d'autant plus précieuses que la

destruction prochaine et totale des forêts amènera aussi la disparition de beaucoup d'espèces et même, probablement, un véritable changement du climat de la contrée.

13 décembre 1872. — Beau temps. Départ du Lao-ling pour Inkiapo.

Puisque nous ne voyons et qu'on ne me signale au Lao-ling aucun animal remarquable que nous puissions prendre en cette saison, à moins d'y séjourner longtemps, et que pour cela il fait trop froid déjà, notre auberge est par trop mauvaise, de même que notre régime de bouillie de maïs mêlée de pommes de terre, je me détermine à rentrer immédiatement à Inkiapo, sauf à revenir ici dans la bonne saison, si les circonstances font que je reste jusqu'alors au Tsing-ling.

En conséquence, nous nous mettons en route dès le matin; malgré la glace et la neige fondante, nous descendons sans encombre jusqu'au bord du torrent qui nous ramènera paisiblement à notre gîte. Ce voyage est pourtant pénible, et je me sens très-fatigué en arrivant vers la nuit à cette même misérable gargote où nous avions essayé de dormir en montant.

Rien vu de particulier en route. Tüé un *Enicurus scouleri*, un *Cinclus pallasii* et un rouge-queue leucocéphale.

14 décembre 1872. — Beau temps. Arrivé à Inkiapo.

La nuit a été froide, et nous avons reposé mal, quoique nous fussions exténués de fatigue pour les quatre-vingts *li* de très-difficile marche faite hier. Au point du jour, nous reprenons notre voyage, un peu réconfortés par un bol de bouillie de maïs à la pomme de terre.

Chemin faisant, nous apprenons qu'on a blessé un singe hier, mais sans pouvoir parvenir à le prendre. Cela me fait penser qu'il sera bien difficile d'entrer en possession d'un de ces macaques, malgré les fortes sommes d'argent que j'en ai offertes.

Il y a grande pénurie d'oiseaux au milieu de ces milliers de montagnes offrant toutes les mêmes conditions. Seule, la pie commune est très-abondante maintenant au fond des vallons, près des rares habitations humaines. Les bords du torrent nous offrent les espèces d'habitude, et, de plus, j'y tue un *Emberiza castaneiceps*, etc. Je crois aussi voir un *accenteur :* ce serait le premier oiseau de ce genre que j'aurais aperçu au pays.

Après avoir, aujourd'hui encore, fait quatre-vingts *li* de route, en descendant toujours le long du torrent, nous parvenons à notre résidence d'In-kiapo avant la nuit, réellement épuisés par la raide et inhumaine côte qu'il faut gravir pour y arriver. Mon second domestique y a préparé la peau du *Chan-yang* tué par moi, que les chasseurs montagnards avaient apporté fidèlement, ainsi que plusieurs petits mammifères; mais il n'a rien eu de nouveau.

CHAPITRE X.

DU 15 DÉCEMBRE 1872 AU 12 JANVIER 1873.

Continuation des travaux et des recherches dans le Lao-yu. — Acquisition de deux oiseaux nouveaux (*Pomatorhinus gravivox* et *Uragus lepidus*). — Désagréments du caractère chinois. — Administration d'un vieillard; fête de Noël. — Les félins connus de la Chine. — Nouvelle espèce de vigne. — Un autre nouvel oiseau (*Pnoepyga halsueti*). — Réflexions sur l'année qui finit. — Arrivée d'un prêtre chinois : mœurs chinoises. — Les poissons du torrent. — Les singes du Tsing-ling. — Préparatifs de départ; regrets.

15 décembre 1872. — Inkiapo. Beau temps.

Repos du dimanche solennisé comme à l'ordinaire, avec concours des chrétiens d'alentour, dans notre pauvre et vieille chapelle qui menace ruine.

Comme je suis à peu près sûr que mon *Ithaginis sinensis* est une bonne espèce nouvelle, et qu'il m'importe d'en acquérir d'autres échantillons en bon état, je décide un de nos chasseurs de la montagne à aller donner la chasse à ces oiseaux, qu'ils désignent sous le nom de *Song-hoa-ky* (*la*

poule fleurie des sapins). C'est un homme adroit, et je suis persuadé que l'argent que j'ai fait briller à ses yeux produira de bons effets. Il n'aura pas d'ailleurs besoin d'aller aussi loin que moi dans le *Lao-ling*, d'où, après tant de peine, je n'ai guère rapporté rien de bon, si ce n'est quelques observations. Il n'est pas toujours vrai que « *audaces fortuna juvat.* »

16 décembre 1872. — Inkiapo. Encore très-beau temps, pas froid pendant le jour.

Enfin des chasseurs païens m'apportent un porc-épic; mais il est en si mauvais état, que je ne l'achète qu'en attendant mieux. Cet animal a les yeux très-petits, et deux pinceaux ou crêtes de longs poils *rachidiformes* ornent son cou et son dos. Les piquants les plus longs sont vers le bas du dos, et mesurent un pied. Quand ce rongeur a été dépouillé (les chasseurs tiennent à conserver le corps de la bête), la peau, écailleuse en dedans et extrêmement graisseuse, se trouve être si peu consistante, qu'elle se déchire d'elle-même, si on la soulève.

Ce porc-épic est sans doute le même que celui qui m'a été signalé à Moupin et dans tout le Setchuan occidental. Mais appartient-il à la même espèce que celui du Fokién, que M. Swinhoe a fait connaître sous le nom d'*Hystrix subcristata*? Mon spécimen est adulte, quoiqu'il n'ait qu'une taille médiocre; mais l'on me dit qu'il y en a de bien plus gros que celui-ci.

17 décembre 1872. — Inkiapo. Encore très-beau temps. Pas de nouveauté.

Monté sur le haut de notre montagne, je poursuis inutilement un accenteur que j'ai reconnu pour être l'*Accentor montanellus*, espèce de Pékin et de Sibérie. Il passe une très-grande volée de *Monedula daurica* : je note ceci parce que, bien que ce joli petit choucas noir et blanc soit extrêmement abondant dans la plaine en hiver, c'est pour la première fois que je l'aperçois ici tournoyant sur les flancs de nos hautes montagnes.

18 décembre 1872. — Inkiapo. Très-beau temps. Le baromètre marque 655^{mm} à une heure après-midi.

Chasse sans grands résultats parmi les broussailles de nos montagnes. L'élégant *Rhopophilus pekinensis*, à la voix si douce et si variée, y est assez répandu dans les lieux les plus secs; mais, ici comme à Pékin, cet oiseau insectivore se cache si bien et court si rapidement d'un buisson à l'autre, qu'il est très-difficile de le tirer. Il ne se rend, d'ailleurs, que lorsqu'il est brisé par le plomb. J'ai observé que la même chose a lieu pour tous les oiseaux dont les jambes sont munies de muscles puissants comme dans celui-ci, dans les *Garrulax*, les *Pterorhinus*, et autres genres voisins.

19 décembre 1872. — Inkiapo. Temps doux, mais ciel mi-couvert.

Depuis quelque temps, un prêtre chinois se trouve dans notre vallée de *Lao-yu*, occupé à donner la mission aux chrétiens de ce district. Il est en ce moment à *Tuy-kio-tsa*, à trois lieues d'ici, et aujourd'hui je vais lui faire une visite. C'est l'occasion de voir si ce hameau un peu plus central peut m'offrir des ressources plus grandes que l'Inkiapo.

Je n'ai pas lieu d'être fâché de ma petite course, quoique je n'aie pas trouvé à me caser là plus avantageusement qu'ici; au contraire, la montagne y est plus nue et surtout plus impraticable encore. Mais j'ai rencontré des *Chao-ho-lo*, et, à la fin des fins, je suis parvenu à en capturer deux! C'est un *Pomatorhinus* de grandes proportions, et je ne connais rien de semblable en Chine. Autrefois, j'ai reçu à Pékin un *Pomat. erythrocnemis*, envoyé par M. Swinhoe; autant que mes souvenirs peuvent m'aider, il me semble que c'est à cette espèce de Formosa que mon oiseau ressemble le plus. Mais il n'y a aucune probabilité que ce soit la même, et, dans cette supposition, mon insectivore nouveau portera le nom de *Pomatorhinus gravivox*, à cause de sa curieuse voix, si grave et si sonore, eu égard au volume de l'oiseau.

Comme je l'ai dit plusieurs fois, cette espèce affectionne les vallées et les broussailles les plus sombres. Il fuit de loin à l'approche du danger; mais, s'il est surpris dans son travail de fouillage ou pendant son bain quotidien, qu'il prend dans un coin de ruisseau caché sous les rochers ou les

buissons, il y reste complétement immobile à vous regarder curieusement et sans apparence de frayeur. J'ai noté plus haut que, au moyen de ses pattes robustes et de son bec long et courbe, il cherche sous les débris des végétaux les insectes et les petites coquilles qui paraissent faire sa seule nourriture, du moins en hiver. Il aime aussi à becqueter ces bourrelets coriaces et de forme régulière dans lesquels les différentes sortes de *Mantis* ont déposé leurs œufs sur des branches d'arbre. Le *Pomatorhinus gravivox* est d'un olive uniforme en dessus et blanc en dessous, avec quelques taches noires allongées à la poitrine; une teinte roussâtre orne les oreilles, le front et les flancs. Il a la taille de notre merle.

Dans le même sombre vallon, garni de grosses pierres toutes couvertes des lianes impénétrables d'une vigne sauvage un peu épineuse, où j'ai pris le *Chao-ho-lo*, j'ai vu plusieurs autres oiseaux intéressants : un *Pomatorhinus* de petite taille, paraissant être le *Pom. stridulus;* un *Carpodacus* ou *Uragus* rose, dont le cri de rappel est nouveau pour moi, et tout une compagnie de *Mecistura fuliginosa.*

Vers la fin de la journée, j'aperçois un groupe d'oiseaux bruns, voletant de buisson en buisson sur le revers d'une montagne abrupte. La capture de l'un de ces présumés inconnus excite encore mon étonnement : c'est un *Pterorhinus Davidi*, vieille et chère connaissance du nord de l'Empire. Cet oiseau a aussi la taille du merle, avec les for-

mes ordinaires des *Garrulax;* il a le bec courbe et jaune, et son plumage est d'un brun uniforme. C'est une espèce permanente dans les montagnes de la Chine septentrionale et de la Mongolie, où elle est assez généralement répandue, quoique peu abondante; elle possède une voix agréable variée et un chant fort étrange. Il fait, parmi les broussailles, un nid composé de brins d'herbes et ayant la forme ordinaire de ceux de nos fauvettes; les œufs sont au nombre de cinq et d'une jolie couleur de turquoise, sans taches. Je possédais cet oiseau dès l'année 1862, et je l'envoyai alors au Muséum; mais ce n'est que plus tard que M. Swinhoe en fit la description sur un sujet que je lui donnai, et qu'il le fit connaître aux naturalistes sous les noms qu'il porte aujourd'hui. Le nouveau mot générique (πτερον, ῥῖν) vient de ce que les soies raides qui couvrent les narines de cet oiseau ont un grand développement.

20 décembre 1872. Inkiapo. Ciel mi-couvert, temps refroidi, menace de pluie. Vers le soir, les nuages disparaissent.

Aujourd'hui, le chasseur *Tchang* revient du Laoling avec une véritable charge d'ithagines (neuf mâles et six femelles). Il a brûlé toute la poudre que je lui avais donnée, et perdu, dit-il, une douzaine d'autres oiseaux blessés. Ces gallinacés, paraît-il, vont maintenant par bandes de dix-huit à vingt individus, et fréquentent les bambouseraies sauvages. Le chasseur les a rencontrés, cette

fois, loin des chemins et en trois endroits différents, et il en a eu facilement raison, ces oiseaux ne connaissant pas encore le danger et n'étant qu'étonnés des coups de feu, sans chercher à s'éloigner.

Décidément, nous avons là une espèce remarquable, dont le trait différentiel caractéristique consiste dans la plaque d'un gris terreux qu'offre la poitrine, et dans le roux doré des pennes secondaires. La femelle, souvent plus forte que le mâle, a aussi la touffe de la tête plus longue que dans l'autre espèce. Le second éperon, ou ergot, n'existe que dans les mâles très-vieux, et pas toujours.

Mon homme n'a rencontré aucune autre espèce de gallinacé au *Lao-ling*.

21 décembre 1872. Inkiapo. Journée (couverte et froide) employée toute à préparer douze *Ithaginis sinensis*, à nous trois. —Pas de nouveauté.

22 décembre 1872. Inkiapo. Le temps redevient beau. Repos et exercices religieux du dimanche.

On a beau dire et beau faire! je crois que je ne parviendrai jamais qu'à *supporter* le naturel chinois. Ce manque si universel de bonne foi et de franchise est bien fatigant à la longue, et il est dur de devoir toujours vivre comme au milieu d'ennemis. Même chez nos chrétiens, la religion, qui élimine tant d'autres défauts, ne fait tout au plus que diminuer ce fond général de dissimula-

tion et de fourberie qui est dans le caractère du pays, qui est comme une seconde nature chez eux. Mon naturel enclin à juger en bien des personnes que je ne connais pas (jusqu'à preuve du contraire) ne patiente parfois que peu de temps à l'égard des Chinois avec qui je me trouve. Il y a des moments où l'on se sent harassé, abattu.... Cela est malheureux pour moi, parce qu'il n'y a pas de remède. Aujourd'hui, soit pour le mauvais temps, soit pour toute autre cause, je me sens triste et de mauvaise humeur; je me suis aperçu qu'on s'entend avec mes domestiques pour me tromper et me duper sur plusieurs choses, et je suis à me demander si je ne ferais pas mieux de transporter ailleurs mes vagabonds pénates.... Je crois pourtant que je n'en ferai rien pour le moment : car, où trouver en Chine des hommes d'une autre conduite? Il faut avouer que, dans mes voyages d'exploration dans cet empire, les privations et les fatigues matérielles sont l'une de mes moindres souffrances, et que ma force d'*adaptation* trouve vite des bornes quand il s'agit du naturel de ces peuples encroûtés de mauvaise civilisation.

23 décembre 1872. Inkiapo. Ciel couvert.

Je vais une seconde fois courir tout le jour dans les fatigantes montagnes de *Tuy-kio-tsa*, avec mes deux chasseurs ou domestiques. J'y capture une seconde paire de *Pomathorinus gravivox*, mais je ne revois plus son congénère plus petit et à dos roussâtre,

dont je ne puis encore constater l'identité. Je tue encore trois jolis spécimens de ce joli *Carpodacus* à voix grêle et cadencée, pour lequel je veux proposer le nom de *Carp. lepidus*. Le mâle est tout rose, avec des teintes lustrées sur la tête; la femelle est grise, flamméchée de brun. La queue de ce roselin est plutôt longue, et le bec un peu arrondi vers le bout. Cette espèce doit entrer dans la section des *Uragus* (de Sibérie); et peut-être, quand j'aurai vu des objets de comparaison, trouverai-je que mon oiseau est bien connu ailleurs. Cependant, pour le moment, la présomption est pour la nouveauté de l'espèce, attendu que deux femelles de l'*Uragus sibiricus*, que j'ai eues à Pékin, ne ressemblent pas à celles que j'ai prises aujourd'hui. J'acquiers aussi un *Accentor multistriatus*, une nouveauté pour cette région, mais que j'ai rencontré jadis au Setchuan en assez grand nombre.

24 décembre 1872. Inkiapo. Ciel couvert; temps humide et froid.

Bien que, pour le moment, je ne voyage pas comme missionnaire, mais comme naturaliste, et cela sans aucun scrupule, parce que l'étude et la connaissance des œuvres de Dieu tend à la gloire du Créateur de la nature, mes travaux et mes courses si fréquentes ne m'autorisent pas à me dispenser de toutes les fonctions de mon ministère. Sans compter les pratiques journalières de mon état, il m'arrive parfois de devoir prêter aux chrétiens in-

digènes les soins spirituels et de charité qu'il leur serait trop incommode d'aller demander à leurs pasteurs ayant charge d'âmes. Ainsi, hier matin, dès avant le jour, je suis allé porter les secours de la religion à un malade du voisinage, et aujourd'hui je commence ma journée par grimper au haut de la montagne pour administrer le vétéran des chrétiens du hameau, lequel, parvenu à l'âge de quatre-vingt-cinq ans (chose rare ici), et malade d'une bronchite, pense avec raison avoir atteint le terme de sa carrière et veut mettre ordre aux affaires de sa conscience.

Pas de nouveauté particulière. Capture d'un *Turdus ruficollis* et d'un *Monedula daurica* : ce dernier oiseau était en compagnie avec un *Mon. neglecta.* Ce fait est pour moi une preuve de plus que ces deux espèces, si distinctes d'ailleurs dans leur plumage à toutes les phases de leur vie, s'apparient ensemble assez souvent. Les hybrides qui en naissent peuvent donner lieu à des erreurs de détermination.

25 décembre 1872 (Noël). Inkiapo. Meilleur temps qu'hier.

Aux chrétiens de notre montagne s'en sont adjoints beaucoup d'autres, venus de plus ou moins loin, même de la plaine, pour célébrer ici les fêtes de Noël. Selon leur coutume, ils passent la nuit entière à chanter leurs prières dans l'oratoire commun; et je ne puis avoir que des sentiments de consolation et d'indulgence pour des gens qui ont

bien leur grand côté de bon. Les messes de minuit et de l'aurore sont célébrées devant une nombreuse assistance et avec fréquente explosion de bruyants pétards : c'est la mode de la Chine.

Les jeunes montagnards continuent à m'apporter des campagnols bruns : donc ce petit rongeur (*Arvicola melanogaster*) n'est pas plus rare dans ce pays qu'à Moupin.

26 décembre 1872. Inkiapo. Le ciel redevient très-serein.

J'envoie mon pékinois *Ouang* chasser à *Mou-kia-pin;* ce village chrétien est à trois journées plus à l'ouest, assez proche de la grande montagne de *Thaé-péy-chan.*

J'acquiers un magnifique *Felis scripta*, que nous préparons aussitôt, peau et squelette, pour le Muséum, bien que j'y aie déjà envoyé cette espèce nouvelle du Setchuan occidental.

En dehors du *Felis tigris*, du *F. irbis* (l'once), du *F. pardus*, du *F. Fontanieri*, du *F. macrocelis* et d'un lynx connu sous le nom de *ky-pao* (la panthère des faisans), l'empire chinois renferme, à ma connaissance, six autres formes de chats sauvages, qui ont été décrites comme autant d'espèces distinctes : *Felis viverrina*, *F. sinensis*, *F. microtis*, *F. tristis*, *F. scripta* et *F. manul.*

Un *Picus guerini* mâle, que nous préparons aussi, a le front rouge, et le haut et le derrière de sa tête sont d'un *noir uni*, tandis que d'autres oiseaux de la même espèce et du même sexe avaient

cette dernière région garnie de quelques plumes isolées noires, qui n'y forment pas un fond uni.

La belle et grande souris à dos rayé de noir ne paraît pas être une espèce exclusivement sylvaine, puisque nous en prenons aujourd'hui une dans notre propre maison.

27 décembre 1872. Inkiapo. Ciel très-serein ; fort vent du Nord. A sept heures, le thermomètre marque + 8°, et le baromètre descend à 649 millimètres.

Le prêtre chinois qui se trouve dans notre vallée, le P. *Tchang*, m'envoie en cadeau quelques poires d'un volume énorme, mais d'une saveur très-médiocre, comme presque tous les fruits de l'extrême Orient. On veut me soutenir que le poirier qui porte ces fruits, gros comme des melons, est enté sur le peuplier nommé *ta-yang :* cela peut-il être vrai ?

Précédemment, les chrétiens de cette montagne m'ont aussi offert deux bouteilles d'un vin rouge qu'ils ont fait eux-mêmes, avec un raisin sauvage qui croît au pays. Ce vin est doux et acide en même temps, et possède un goût particulier de framboise, mais il est très-faible. Comme je l'ai noté déjà, la tige et les branches de cette vigne sont épineuses, et je n'ai pas vu ailleurs cette espèce qui, ici, couvre tous les rochers.

On sait que les Chinois ne plantent point de vigne pour faire le vin, et que les boissons alcooliques dont ils font usage sont tirées des grains fer-

mentés. Cependant leur pays produit spontanément plusieurs espèces de vignes à fruit mangeable, et les montagnes de Pékin offrent communément le *Vitis amurensis*, qui vaut bien notre *Vitis vinifera* d'Europe.

Une tortue fluviatile, qu'un homme de la plaine m'a apportée, me paraît identique avec l'espèce de Pékin, qui porte dans la science le nom de *Gymnopus perocellatus*.

28 décembre 1872. Inkiapo. Ciel mi-couvert. Le vent continue à souffler, bien que le baromètre soit monté à 661 millimètres.

Je bats tout le jour la campagne sans rien prendre de bon, ni rien voir. Je vérifie que tous les chênes à feuilles de châtaignier qu'il y a ici sont munis d'une écorce subéreuse, plus dense que notre liége ; on pourrait le nommer *Quercus subsuber*. Je ne me rappelle pas que l'arbre de Pékin, qui a le même feuillage, ait une écorce semblable.

29 décembre 1872. Inkiapo. Temps froid, assez beau, avec un peu de vent.

Des enfants chrétiens m'apportent un joli petit serpent annelé de rouge et de noir qu'ils viennent de prendre au fond de la vallée, je ne sais par quel hasard.

Un homme du massif des maisons où je loge part pour Sin-gan-fou, et j'envoie par lui une lettre pour M. Milne-Edwards, dans laquelle j'insère la description de l'*Ithaginis sinensis*, du *Pomatorhinus*

gravivox et de l'*Uragus lepidus*, ainsi qu'un aperçu des conditions de ce pays sous le point de vue de l'histoire naturelle. Les mammifères offrent bien aussi du nouveau, mais leur étude ne sera bien faite qu'au Muséum.

30 décembre 1872. Inkiapo. Beau temps.

Aujourd'hui, je suis allé en campagne vers les montagnes de *Tuy-kio-tsa*. J'y ai pris la seconde espèce de *Pomatorhinus*, qui est bien le typique *Pom. stridulus;* un *Accentor multistriatus*, deux *Rhop. pekinensis* et sept *Siva cinereiceps*. Cela fera, avec trois autres pièces qu'on m'a apportées, de la besogne pour demain.

Mais la capture la plus intéressante de la journée est celle d'un *Pnœpyga*, qui me paraît différer spécifiquement de mon *Pn. troglodytoïdes* de Moupin, et auquel je me propose de donner un nom qui m'est bien cher : *Pnœpyga Halsueti.*

31 décembre 1872. Inkiapo. Beau temps.

Journée passée à préparer les animaux pris hier. On m'annonce l'envoi prochain d'un *tan* (boisseau) d'oiseaux tués pour moi à *Chekintsuén :* bonne nouvelle !

Et ainsi finit cette année 1872 ! Je l'ai commencée par un rapide voyage en Angleterre; après quoi, j'ai dit adieu, peut-être pour toujours, à notre chère France, désorganisée par ses terribles revers, mais qui retournera, j'en ai la confiance, à l'ordre, à la santé morale, à la prospérité. Depuis

janvier, je me trouve souvent en route, et cela peut durer ainsi encore longtemps. Cependant, il n'y a rien qui répugne à mes goûts comme les déplacements, la rupture des habitudes, les voyages, en un mot! — Ici, personne ne songe à me faire des souhaits! Ceux que je forme, dans le silence de mon cœur, ont leurs objets principaux bien loin de moi, et l'éloignement me les fait aimer davantage. Ici, au milieu de cette fourmilière d'êtres humains qui sentent et pensent différemment que moi, je me trouve isolé.... Or, il n'y a rien de tel comme l'isolement et la solitude pour exaspérer le sentiment.

Bien que la fin de l'année ne soit qu'un point psychologique, et qu'un événement quelconque partage notre temps tout aussi bien, je pense qu'il n'y a pas d'homme raisonnable qui ne fasse quelque réflexion sérieuse en pareille circonstance. C'est alors que nous comptons du doigt les années qui ne sont plus pour nous! Heureux si nous n'y voyons que des actions honorables, des actes de vertu et de bienfaisance! Nous en regretterons moins le passé, nous en redouterons moins l'approche du jour où il nous faudra, en tant que créature raisonnable, capable du bien et du mal, rendre compte de notre vie à Celui qui nous l'a donnée et conservée, et qui nous a dit quelle doit être notre conduite pendant notre pèlerinage sur cette terre.

L'homme a beau dire et beau faire, il ne se persuadera jamais que, du moment qu'il existe, il n'y

ait pas une cause de son existence, et que, du moment qu'il se sent un cœur insatiable et une âme qui vise à l'infini, son être ne soit pas immortel. Aussi, plus que le regret de ce qui n'existe plus, c'est la préoccupation de son avenir éternel qui fournit matière à ses méditations au passage d'une année à l'autre.

1er janvier 1873. Inkiapo. Beau temps, avec vent. Baromètre à 648 millimètres.

Aujourd'hui, fête chômée. Visite au vieillard moribond et à d'autres malades.

2 janvier 1873. Inkiapo. Vent froid au matin, neige au soir.

Journée employée en course dans la longue et étroite vallée orientale. Je m'y suis procuré différents bons objets, mais pas de nouveautés.

3 janvier 1873. Grande neige au pays, Inkiapo.

Il passe de nombreuses volées de pinsons d'Ardennes; le mauvais temps les pousse vers des climats plus doux.

J'envoie mon domestique *Lu* chercher à *Chekintsuen* les oiseaux qu'on m'a annoncé avoir été tués à mon intention; et il m'en rapporte le *Buteo asiaticus* (de très-forte taille), le *Milvus melanotis*, l'*Athene plumipes*, le *Picus scintilliceps*, le *Turtur risorius*, le *Gallinago solitaria*, le *Phasianus torquatus*, deux lièvres (*Lepus tolaï*) et quelques autres petits oiseaux.

4 janvier 1873. Inkiapo. Le temps redevient beau et le ciel serein. La neige fond vite, mais l'air est froid.

Je passe toute la journée à préparer nos nombreux animaux. Le *Ouang* revient de *Mou-kia-pin*, et m'apporte, dans le panier de son guide, un beau *Tragopan* de Temminck, deux *Fregilus graculus*, un *Turtur rupicola*, un *Anthus cervinus*, un *Casarka rutila*. Ce canard rouge, me dit-il, est très-abondant dans la plaine. Il a pris aussi, dans une grotte quaternaire, une paire de grandes chauves-souris fers-de-lance, ainsi qu'une murine de petite taille qui est arrivée vivante. Ces deux espèces de chéiroptères me paraissent différer des huit ou dix autres que j'ai rencontrées précédemment en Chine et qui sont connues des naturalistes sous les noms de *Vespertilio Davidi*, de *Vesperugo akakomuli*, de *Vesperus serotinus* (de Pékin), de *Vespertilio moupinensis*, de *Rhinolopus larvatus*, de *Murina aurata*, de *Murina bucogaster* (du Setchuan occidental), et de *Vesperugo pumiloïdes* (du Kiangsi).

En traversant la plaine, mon chasseur a aperçu parmi les champs inondés plusieurs grands oiseaux roses, que je présume être des *Ibis nippon*. Il y avait encore des grues et des outardes.

Le hameau de Mou-kia-pin, où je pense me transporter tôt ou tard, est sis sur une colline plus qu'à moitié cultivée, et à dix *li* de distance des grandes montagnes boisées.

Le *Thaé-péy-chan* se trouverait à huit ou neuf

lieues plus loin, et, d'après les chasseurs du pays, les flancs boisés de cette longue montagne nourriraient encore des *Budorcas*, auxquels les païens n'osent pas donner la chasse à cause de craintes superstitieuses. Il y a aussi là des cerfs de petite taille; des chevreuils peut-être.

5 janvier 1873. Inkiapo. Ciel nuageux, temps froid; il gèle tout le jour.

Enfin le chasseur *Tchang* rentre aussi au logis, après dix jours de courses dans les montagnes intérieures; mais il ne possède qu'un seul *Ithaginis!* Cette fois, le temps n'a pas favorisé sa chasse; mais je crains aussi qu'il n'ait cherché toute autre chose que ce que je lui avais recommandé de prendre. Cet homme me dit que la vallée aux singes ne renferme plus que sept ou huit de ces animaux, parmi lesquels il y en a un seul de forte taille: ils sont à peu près inaccessibles dans les rochers où ils demeurent. Il prétend que les forêts du Lao-ling nourrissent un second singe, à longue, queue, plus grand, et qui vivrait sur les arbres. Je doute beaucoup de la vérité de cette information. Cependant il ne serait pas impossible que le *Rinopithecus* de Moupin se trouvât aussi au *Tsing-ling*.

Des chrétiens de la plaine m'apportent de leur côté un *Aquila bifasciata*, en bon état. Cet oiseau a les couvertures dés ailes très-claires, presque blanches, mais point de plumes scapulaires blanches.

6 janvier 1873. Inkiapo. Épiphanie, fête chômée. Ciel voilé et journée très-froide; à huit heures le thermomètre marque six degrés au-dessous de zéro.

Comme j'apprends que le P. *Tchang* va venir bientôt donner la mission ici, et que c'est la chambre que j'occupe qui est l'appartement destiné au missionnaire missionnant, il faut nécessairement que je me transporte dans un autre endroit. Sans la grande neige qui est tombée, j'irais passer quelques jours chez les chrétiens de *Tuy-kio-tsa;* mais maintenant ce projet n'est guère exécutable. En conséquence, aussitôt que les peaux récemment préparées seront sèches, je quitterai ces montagnes devenues de plus en plus impraticables, et je descendrai dans la plaine du nord, pour continuer ensuite ma route vers Mou-kia-pin. C'est d'ailleurs là qu'il faudra passer quand je voudrai me rendre au sud de la chaîne. Pour le moment, je tâcherai de m'arranger ici, tant bien que mal, dans quelque maisonnette voisine.

7 janvier 1873. Inkiapo. Ciel couvert; neige au soir.

Je bats inutilement la campagne, dans l'espoir que le mauvais temps aura poussé dans notre voisinage quelque ermite ailé et inconnu des grandes montagnes. Je ne rencontre que des faisans, des *Trochalopterons*, des *Suthora*, des espèces ordinaires, en petit nombre.

Le grave et blême P. *Tchang* a annoncé son ar-

rivée ici pour aujourd'hui : c'est plus tôt qu'on ne pensait. Vite je fais mon *pan-kia* (changement de logis) ; et puis j'assiste à la réception qu'on fait à ce prêtre indigène. En dehors des cas de maladie extrême, le pasteur ne visite ses ouailles qu'une fois par an ; c'est un usage à peu près général dans toute la Chine. Il vient alors pour leur faire remplir leurs devoirs annuels de religion, et il reste parmi eux jusqu'à ce que tout le monde ait fini de satisfaire à ses obligations de conscience. Il est très-rare qu'il y ait des chrétiens qui s'en exemptent.

On sait que chez les Chinois, de même que chez la plupart des peuples anciens, il n'y a pas de milieu dans les sentiments. On y est ou extrêmement vil ou extrêmement orgueilleux; on rampe ou l'on domine; on est esclave ou tyran... Ainsi, le moindre des mandarins, souvent sorti des derniers rangs de la société, affecte des allures et un faste qui paraissent insensés aux yeux des Européens. L'Empereur n'est plus un homme, c'est un Dieu ou un Fils du Ciel; et ces millions de sujets, qui disputent aux grenouilles la boue des rizières, ne sont que des machines à produire des sapèkes...! Voilà ce qu'il y a en Chine, non pas en théorie, mais en pratique, en réalité. Et il y a si longtemps que cela dure ainsi, que tout le monde trouve que c'est la chose la plus naturelle du monde.

Il n'est donc pas étonnant que nos chrétiens et nos prêtres indigènes du Céleste Empire participent plus ou moins aux idées de leurs compatrio-

tes. Aussi les uns s'évertuent-ils à prodiguer les signes de respect et d'honneur les plus excessifs (d'après nous), que les seconds acceptent pour le moins sans répugnance aucune. Ainsi, toute cette après midi, notre vallée retentit des fréquents coups de feu qu'on tire et des pétards qu'on brûle, *sur un espace d'environ trois lieues*, c'est-à-dire, sur toute la route que ce prêtre chinois doit parcourir. Et, vers le soir, j'aperçois le *Chén-fou* (père spirituel), précédé et suivi d'un nombreux cortége d'hommes, s'avancer lentement et en silence (on comprend qu'il savoure les honneurs), assis sur sa chaise à porteurs ornée de rouge, qui est posée sur les épaules de quatre robustes chrétiens. — Ces montagnes sont bien difficiles à parcourir, et le raide sentier en zigzag qu'il faut gravir pendant une heure pour parvenir à notre chapelle est singulièrement pénible! — Je m'attendais à ce que, là du moins, le grand personnage (dont je suis sûr que les frères manient tous les jours la bêche ou la charrue) fît grâce à ses porteurs.... Mais, pas du tout! Ceux-ci n'ont qu'à s'alterner plus fréquemment; et voilà tout.

Ceci n'empêche pas le P. *Tchang* d'être le meilleur littérateur du clergé indigène de ce vicariat. Il est vrai que ce n'est pas la littérature chinoise qui peut rectifier les idées, en accroissant le cercle des connaissances, et rendre un homme supérieur à certaines satisfactions puériles de l'amour-propre. Mais il est aussi juste d'ajouter que cette façon d'agir réciproque est dans la nature de ces

Orientaux, et qu'elle a un avantage réel, celui de sauvegarder le respect dû à l'autorité, quelle qu'elle soit. On pourrait ajouter que c'est le *culte de l'autorité* qui a conservé l'empire chinois, pendant que tous les autres royaumes de la terre se sont anéantis ou renouvelés plusieurs fois, surtout dans notre fière Europe. Aussi, malgré mes froissements personnels, je n'en veux point au bon P. *Tchang* pour ses manières mandarinales, ni à ses chrétiens pour leur excessive obséquiosité.

8 janvier 1873. Inkiapo. Ciel mi-couvert.

Je veux bien utiliser tout le temps qui me reste à séjourner parmi ces montagnes. En conséquence, muni d'un *pao-dze* (petit pain chinois cuit à la vapeur dans la marmite) et de quelques noix, je vais pendant tout le jour explorer encore une fois l'interminable vallée orientale, accompagné de mes deux chasseurs pékinois.... Tout y est neige, glace et verglas. Cela ne nous empêche pas d'y admirer des blocs de beau granite à gros cristaux de feldspath, et beaucoup de phyllades et de schistes tout remplis de *Staurotides*, ces curieux cristaux qui affectent la forme d'une croix.

Déjà, dans les lieux abrités, l'humidité produite par la neige commence à mettre la végétation en mouvement, et j'observe quelques fleurs purpurines d'un *Xylosteum* inconnu. Ce n'est jamais sans de véritables transports de joie que je suis témoin du retour de la vie végétale, du développement des bourgeons, de l'épanouissement des fleurs

surtout : c'est l'emblème de la palingénésie humaine!

Dans les eaux limpides d'un torrent, qui n'est gelé que sur ses bords, je vois pour la première fois ici quatre grands et beaux poissons d'une espèce qui m'est inconnue. Je n'ai pas l'espoir et les moyens de m'en emparer : nos montagnards ne pêchent pas, et mes engins ne valent rien pour ces eaux bondissantes. Ah! s'il y avait ici maintenant l'adroite ligne de mon cher A. H.! Je rêve en ce moment à ce parent bien aimé, au cœur si bon, si vaste. Et lui, peut-être en ce même jour, pensera à moi sur les rochers tremblants du phare de Biarritz, pendant qu'il retire des flots écumeux une *louvine*, un *bar*, quelque *ferrille* au moins....

Oh! combien, au milieu de ces gens ignorants et niaisement dédaigneux, on sent le besoin de consoler son cœur et de fortifier sa volonté par la pensée de ses amis, par le rappel des affections!

Bref! le plomb de nos fusils peut du moins atteindre les habitants de l'air. Nous prenons deux *Enicurus sinensis* à la longue queue fourchue, un élégant *Enicurus scouleri*, un *Suya striata*, une nouveauté pour ces parages, sorte de petite fauvette à longue queue; des ruticilles aquatiques, une femelle de mon nouveau bouvreuil rose, et un *Urocissa sinensis*, ce beau geai bleu, aux pattes et au bec rouges, à la queue longue et ondoyante.

Une observation curieuse! Nul autre pays, peut-

être, ne fournit autant que la Chine des oiseaux à longue queue! Est-ce pour cela que les hommes du royaume du Milieu aiment tant à porter leurs cheveux en queue?

9 janvier 1873. Inkiapo. Journée froide; ciel couvert.

Rien de nouveau. Matinée consacrée aux préparations taxidermiques. Il passe quelques aigles, des pinsons d'Ardennes, des choucas; je vois la première alouette de l'année, dans cette montagne si déserte, maintenant. Je pense que c'est la variété qui a été distinguée sous le nom d'*Alauda cantarella*.

J'envoie le *Ouang*, avec plusieurs autres chasseurs, voir s'il n'y a aucun moyen de me procurer un singe. Il ne me faut plus qu'une dépouille de ce quadrumane pour décamper d'ici, et au plus vite. Ces cabanes de montagnes sont si petites, si misérables, que, depuis la venue du P. Tchang, je me trouve extrêmement gêné dans mon fumant réduit, et nous pouvons difficilement nous y livrer à nos travaux *de métier*. D'ailleurs, à côté d'un Chinois qui ne charge pas même sa pipe lui-même, c'est une bien triste figure que fait un étranger s'exténuant de fatigue tous les jours, ne portant que des habits communs et se livrant sans cesse à des travaux vils...

10 janvier 1873. Inkiapo. Temps froid, ciel voilé; il neige au soir.

La journée est employée principalement à encaisser mes collections et nos autres divers effets.

Une petite chouette fauve (*Athene plumipes*) vient se poser tout près de notre demeure, et bientôt après sa dépouille augmente le nombre de celles qui sont destinées au Muséum.

Au soir, les chasseurs sont revenus de la vallée aux singes, mais sans singe! Ils en ont vu, compté et poursuivi *huit*, disent-ils, les seuls qu'il y ait là et dans toute la contrée. Les gens du pays, après un mois de préparatifs et d'attente, en avaient pris quatre au piége : l'un s'est échappé, paraît-il; deux sont très-jeunes et fort petits, et l'autre, une femelle adulte, a la tête abîmée. Le *Ouang* me raconte que cet animal ressemble au singe de Pékin, étant comme lui d'une couleur jaunâtre et ayant la queue de deux ou trois décimètres de long. Cependant, dans cette macaque-ci, les bras et le haut du corps offriraient une teinte grise, presque blanchâtre. Est-ce bien le *Macacus tcheliensis* du Nord? Je répugne à le croire. — Je suis donc très-contrarié de ce que mon chasseur, à qui j'avais confié une bonne somme d'argent, n'ait pas acquis l'un de ces singes captifs. Il me dit, pour se justifier, que les chasseurs du lieu lui ont promis de prendre un sujet plus beau; mais cette capture n'est pas certaine! Et, avant qu'on trouve le moment opportun de retourner à cette vallée, les animaux capturés seront transportés ailleurs et vendus pour les jongleurs. Il est vrai que mon homme s'est trouvé effrayé de de-

voir débourser la valeur d'au moins une *centaine de francs*, pour obtenir le moindre de ces petits grimaciers... Il pense pouvoir en tuer lui-même, quelque beau matin. Soit!

11 janvier 1873. Inkiapo. La neige couvre toutes nos montagnes.

Rien de nouveau. Nous continuons à faire nos paquets.

12 janvier 1873. Journée froide; alternatives de soleil et de petite neige.

Comme je l'ai noté plus haut, nous sommes ici entre le trente-troisième et le trente-quatrième degré de latitude; mais notre maison d'Inkiapo se trouve à treize cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

C'est demain que je vais quitter définitivement cette vallée; j'irai d'abord à une demi-journée de route d'ici, dans un village chrétien qui a nom *Ho-kia-djaé*, au nord et en dehors des montagnes. Là, je chercherai les moyens de continuer mon voyage vers le couchant. Je loue donc aujourd'hui une dizaine d'hommes pour porter nos bagages jusqu'à ce poste, où il y a les restes d'une chapelle brûlée par les rebelles.

Tout de même, à la veille de mon départ, je crois m'apercevoir que ces montagnards semblent me regretter quelque peu; et de mon côté j'avoue que, malgré tout, je sens un peu de tristesse en quit-

tant des lieux et des personnes que j'ai vus pendant soixante jours. Tant il est vrai que l'homme se fait à tout, et qu'il finit même par s'attacher à ce qui lui répugnait au commencement !

CHAPITRE XI.

DU 13 AU 23 JANVIER 1873.

Départ de la vallée de Lao-yu. — Plaine septentrionale ; sépultures chinoises. — Un grand cimetière mandarinal et nombreux animaux qui y séjournent. — Halte chez les chrétiens de Ho-kia-djaé. — L'Ibis rose et autres oiseaux aquatiques. — Rencontre agréable d'un évêque italien. — L'écureuil volant, la grande outarde, etc.

13 janvier 1873. Départ définitif d'Inkiapo. Ciel couvert et vent froid ; il gèle tout le jour.

Je reprends courageusement, sinon avec plaisir, ma vie de Juif-Errant ! C'est sans doute pour toujours que je quitte l'illustre vallée de *Lao-yu* (vieux poisson) ; je n'ai pas lieu de m'en trop plaindre, mais je ne la regrette pas non plus beaucoup. Car, si dans la belle saison les plantes et les insectes eussent pu me fournir de bonnes collections, il est plus que probable que je n'y aurais acquis aucune nouvelle espèce animale un peu marquante.

Au sortir des montagnes, nous prenons la di-

rection de l'ouest en voyageant sur les basses collines quaternaires qui talonnent le *Tsing-ling*, et nous parvenons à Ho-kia-djaé à une heure après midi. On est là en plaine, et le pays est en fête, parce que le principal d'entre les chrétiens marie son fils. On n'y est donc pas embarrassé pour nous donner à dîner, à moi et à ma suite. — Chez les Chinois, les réjouissances (dîners et pétards) de ces circonstances durent plusieurs jours.

Chemin faisant, j'ai rencontré et tué sur les graviers du torrent un *Ibidorhynchus strutersii*, espèce très-remarquable que j'ai rencontrée aussi autrefois en Mongolie et au Setchuan septentrional. Ce rare et gracieux oiseau a la taille et les formes d'un courlis, avec les mœurs d'un chevalier. Il a le bec, les pattes et les yeux rouges, le dessus du corps ardoisé clair, le dessous blanc, avec le devant de la tête et la gorge noirs. Un cercle de la même couleur encadre sa poitrine cendrée. Il vit de poissons et de larves aquatiques et fuit l'homme de loin.

J'ai tiré aussi un *Ruticilla Hodgsonii*, rouge-queue de l'Himalaya, nouveau pour cette contrée. Sur les grands arbres des sépultures abondent des tourterelles de deux sortes (*T. risorius* et *sinensis*), les étourneaux cendrillards, etc. Il y a dans la plaine beaucoup plus d'oiseaux que dans les montagnes, mais je n'y vois rien de nouveau.

14 janvier 1873. *Ho-kia-djaé.* Ciel voilé et temps très-froid encore. Le baromètre marque 720mm; ce

qui nous donnerait une altitude d'un peu plus de cinq cents mètres pour ce village.

On sait qu'il n'y a pas de cimetière commun en Chine, excepté pour les pauvres et les étrangers, auprès des grandes villes. Tous ceux qui ont un lopin de terre (et c'est le cas du très-grand nombre) destinent un coin de leur propriété pour leur servir de dernière demeure, et jamais on n'ensevelit deux corps dans la même tombe. D'ordinaire on plante des arbres auprès des sépultures, et la loi défend qu'on les coupe jamais. Les lieux laissés ainsi en friche et couverts d'arbres sont d'autant plus ou moins considérables que le défunt est plus ou moins riche. On conçoit qu'en suivant cette méthode pendant une longue série de siècles la Chine se couvrirait tout entière de tombeaux. Mais un antique usage, ayant force de loi, a pourvu à cet inconvénient, et à chaque avénement d'une nouvelle dynastie sur le trône impérial la charrue est passée impitoyablement sur tous les cimetières, petits et grands, et tous les monuments funéraires sont détruits. De cette sorte, toutes ces terres improductives se trouvent restituées à l'agriculture. Ce n'est qu'au commencement de la dynastie actuellement régnante qu'on n'a pas abattu les tombeaux, parce que plusieurs parties importantes de la Chine avaient demandé pour condition de leur soumission au nouvel empereur celle, entre autres, qu'on ne toucherait pas aux lieux de sépulture, et qu'on permettrait aux femmes chinoises de continuer l'usage des petits pieds.

C'est grâce aux sépultures que beaucoup d'espèces d'animaux peuvent continuer à exister en Chine ; car ce n'est guère que là qu'il y a des arbres, en dehors de quelques coins inaccessibles des montagnes. Je fais aussi exception pour le Sud, où il paraît que les bois sont moins rares.

Ici, près de Ho-kia-djaé, se trouve un très-grand cimetière privé, connu sous le nom de *Ouang-kia-fen*. Il est très-ancien et tout couvert de grands *Biota orientalis*, de peupliers et de broussailles, consistant surtout en *Vitex incisus*, jujubiers sauvages, des *Desmodium*, des *Lespedeza*, des *Caragana*, mêlés à des *Celastrus* et des *Asclépiadées* sarmenteuses, avec quelques *Cissus* et *Ampelopsis*. Or, comme les bois manquent dans la plaine et dans les montagnes voisines, ce cimetière sert de refuge à un grand nombre d'oiseaux et à quelques mammifères. Je vais passer là une partie de ma journée; j'y vois plusieurs lièvres, un renard, des faisans communs à collier, beaucoup de grives des espèces communes de Chine (*Turdus fucatus*, *Naumanni*, *ruficollis*). Un grand faucon, que je prends pour le pèlerin, y est occupé à donner la chassé aux lièvres, dont il détruit un grand nombre et qu'il dévore sur place, à en juger par les restes de ces rongeurs que je rencontre fréquemment dans le bois. Les petites espèces d'oiseaux qui abondent le plus sont le *Passer montanus*, le *Montifringilla*, les *Emberiza ciopsis* et *castaneiceps*: les becs-fins sont très-rares, et je ne vois que le *Parus minor* et le *Parus palustris*,

15 janvier 1873. Ho-kia-djaé. Beau temps, froid, sans grand vent.

Depuis le récent voyage de mon Pékinois *Ouang* à *Mou-kia-ping*, j'ai tant entendu parler du grand oiseau *blanc et rose* qu'on nomme ici *Hong-ho*, que je suis impatient de vérifier si c'est réellement l'*Ibis nippon* que nos Chinois désignent sous ce nom. Comme j'apprends que, à deux ou trois lieues à notre sud-est, il y a des rizières dont les eaux claires ne sont pas gelées et où il y aurait maintenant des *Hong-ho*, je me mets en campagne dès le matin avec mon chasseur, pour explorer cette localité. Le bruit de divers oiseaux aquatiques que j'entends de loin, avant de parvenir aux flaques d'eau et aux étangs, me dit assez qu'il y a là des choses intéressantes pour le naturaliste ou au moins pour le chasseur. En effet, j'y vois : *Aquila albicilla*, *Pandion haliœtus*, *Circus cyaneus*, *Ardea cinerea*, *Egretta* et *Garzetta*. J'y aperçois aussi huit véritables *Ibis nippon;* mais, dans ces rizières découvertes, ce magnifique oiseau, d'un naturel méfiant, est très-difficile à approcher, et je désespère de pouvoir le prendre avec les armes que nous possédons. Il y a aussi, dans ce mélange de marais et de fondrières, quantité de vanneaux, d'oies et de canards de plusieurs espèces. Le *Casarka* y est malheureusement très-commun, et on le trouve deux à deux à tout bout de champ. C'est lui qui, de sa voix sonore, mais désagréable, donne l'éveil aux autres oiseaux quand le chasseur cherche à s'en approcher. Les

petits oiseaux capturés, ou vus simplement, consistent en *Anthus cervinus*, *Motacilla alboïdes*, *Emberiza pusilla*, *Emb. elegans*, *Emb. spodocephala*, *Emb. rustica*, *Emb. ciopsis*, *Emb. castaneiceps*.

16 janvier 1873. *Ho-kia-djaé*. Beau temps, calme.

Comme j'ai envoyé à Sin-gan-fou mon domestique *Lu*, pour porter et chercher des lettres (et un paquet de lingots d'argent), nous ne pourrons reprendre notre voyage qu'après son retour : j'ai donc quatre jours pour continuer mes recherches ici, et le temps est délicieux pour marcher.

Conséquemment, aussitôt après avoir terminé nos exercices religieux accoutumés et notre léger déjeuner, je retourne battre les champs pendant toute la journée avec mon chasseur. Nous commençons par revenir à l'embouchure de la vallée de *Lao-yu*, où je rencontre encore quelques *Ibidorhynchus*; je parviens à en capturer deux. Nous prenons aussi un *Accentor montanellus*, un *Alauda arvensis* et un *Anthus aquaticus*.

En repassant par les rizières d'hier, après une course interminable, je retrouve mes *Ibis*, mais si loin, si loin, que mon plomb n'a la force d'en abattre que des plumes.

Dans ces lieux et dans cette saison, l'entrée de la nuit paraît être le moment que les faisans semblent préférer pour se répandre dans les champs. Ce soir, nous en voyons un très-grand nombre dans le voisinage de toutes les bambouseraies, où ces oiseaux trouvent leur refuge contre l'ardeur du

soleil ou contre les oiseaux de proie. Leur peu de crainte de l'homme prouve que nos Chinois ne les tracassent guère. Nous ne leur faisons pas de mal non plus.

En rentrant dans notre maison, j'y trouve un aigle de mer, ou orfraie, non vieux, que des chasseurs désirent me vendre. Comme nous n'aurions pas le temps de le préparer et de le sécher convenablement, je ne l'achète point. D'ailleurs ce rapace, si universellement répandu, n'offre ici aucun caractère particulier: c'est le pygargue commun, et non point le *pygargue de Macé*, ni le *Pyg. lencoryphus*, espèces indiennes, que je ne sais pas avoir été jamais observées en Chine.

17 janvier 1873. Ho-kia-djaé. Petite neige tout le jour.

La matinée est employée en préparations taxidermiques. Dans l'après-midi, nous faisons une visite à la colline boisée qui domine l'entrée d'une vallée débouchant à notre midi; c'est le dernier contre-fort des monts Tsing-ling. Les premiers monticules sont arrondis; plus loin, ils deviennent raides comme ceux de Lao-yu; les roches consistent en schistes talqueux d'un côté, et en calcaire cristallin feuilleté en mince couche à l'est de la vallée. L'endroit est joli.

Nous tuons encore le ruticille d'Hodgson, et une grive Naumann à teintes très-rousses. Les oiseaux de cette dernière espèce sont très-nombreux sur les gros genévriers archi-séculaires qui bordent

le chemin menant à la pagode qui couronne la colline boisée, et dont le sommet a sept cents mètres d'altitude. Le petit *lucus*, ou bois sacré, est formé de genévriers de Pékin, de thuïas étalés et de chênes à feuilles de châtaignier. La terre est jonchée des glands de ce dernier arbre, et nous voyons les faisans s'en nourrir tout en tenant l'œil aux faucons qui planent dans les airs.

Le torrent qui baigne le pied de cette charmante colline est maintenant couvert d'une épaisse couche de glace; mais auprès de quelques sources latérales qui ne gèlent pas je distingue le *Totanus ochropus* et quelques *hoche-queues*.

18 janvier 1873. Ho-kia-djaé. Même temps qu'hier; froid avec petite neige.

Mon domestique est revenu de la capitale de la province avec de l'argent et des lettres. Parmi ces dernières, il y en a une d'Europe (c'est la première depuis que j'ai quitté Pékin) qui m'est bien chère.... En Chine, il ne faut pas compter sur la poste, puisque les courriers sont à l'usage exclusif du gouvernement. Dans les grands centres de population, les marchands entretiennent des correspondances à leurs frais, et les missionnaires qui sont dans l'intérieur de l'Empire tâchent de s'arranger avec eux pour faire voyager leurs missives. Ce système n'a guère de régularité, mais il coûte moins cher que s'il fallait envoyer des exprès. L'évêque de Sin-gan-fou reçoit sa correspondance par la voie de Hankeou, et ses lettres met-

tent, pour faire le trajet de Changhay au Chénsi, autant de temps qu'elles en mettent pour venir d'Europe en Chine. Autrefois, mon évêque, feu Mgr Mouly, était obligé d'expédier un homme à Macao pour ses lettres, et cet homme consacrait un an entier à ce voyage. Maintenant, quelque part qu'ils soient en Chine, les missionnaires se trouvent donc en de bien meilleures conditions, puisque les plus éloignés reçoivent leurs lettres cinq ou six mois après qu'elles ont été expédiées de France.

Mon jeune homme me dit qu'il y a maintenant abondance de faisans vulgaires au marché de Sin-gan-fou, mais qu'il n'y a vu qu'un faisan doré, et celui-là en mauvais état : il faut donc croire que cette brillante créature se trouve rare ici, et sur la limite septentrionale de son *habitation*. De son côté, Mgr Chiaïs m'écrit qu'il pense que mes recherches seront plus fructueuses dans les montagnes du sud-ouest qu'ici, c'est-à-dire dans la vallée de *Han-tchong-fou*. Nous verrons cela.

19 janvier 1873. Ho-kia-djaé. Ciel couvert, atmosphère tranquille, temps froid.

Au village et dans la plaine de Ho-kia-djaé le baromètre se tient un peu plus bas qu'à Sin-gan-fou : on peut donner, en conséquence, une *altitude de cinq cents mètres* au pied septentrional de la chaîne du Tsing-ling.

On offre de me vendre une peau de loutre qui a été prise dernièrement dans l'une des vallées voisines. Malheureusement, on a mangé l'animal, et

les os ont été tous perdus. Je m'empresse d'acheter cette belle dépouille, qui est complète, et qui est d'une teinte brune en dessus et grisâtre en dessous.

Je suis occupé à chercher le moyen de continuer ma route vers l'ouest; comme à l'ordinaire, cela n'est pas une besogne facile. Les chrétiens de ce lieu ne sont pas serviables, et ils ne montrent guère de bienveillance pour moi qui, à la vérité, ne suis pour eux qu'un étranger. — J'ai observé qu'il en est généralement de même dans tous les endroits où la mission possède des propriétés territoriales. Ici, il y a deux cents *mou* de bonne terre qui sont censés appartenir à l'évêque; et ce sont ces chrétiens qui en prennent soin. Est-ce que la conscience de quelque tricherie rendrait ces chrétiens soupçonneux à l'égard d'un inconnu dont ils ne comprennent point la mission?

En général, tous les naturalistes ont à souffrir des soupçons des populations au milieu desquelles ils voyagent; mais cet inconvénient est plus intolérable quand ils doivent prolonger leur séjour parmi des gens naturellement hostiles, et qui sont dans l'impossibilité morale de se rendre compte du but de leurs travaux. Du mépris initial on passe à la crainte, et de la crainte on va bien vite aux mauvais procédés.

Bref, nous parvenons tout de même à arrêter, pour demain, une charrette à trois animaux qui portera nos bagages jusqu'à une petite ville éloignée de soixante-dix *li;* mais c'est à un prix relativement très-élevé. Là, nous aurons encore pour

après-demain de nouveaux embarras du même genre.

20 janvier 1873. Départ de Ho-kia-djaé. Neige tout le jour.

Mes charretiers arrivent à point nommé à trois heures du matin, et dès six heures nous pouvons nous mettre en marche, malgré la neige qui tombe à gros flocons. Le vent du nord est très-fort et le froid très-pénétrant; néanmoins, nous marchons activement et sans distraction (à pied toujours), autour de notre grosse charrette qui se trouve peu chargée par rapport à la force des chevaux et du mulet. Aussi arrivons-nous de bonne heure dans l'après-midi à *Tchou-dze-chién*, ville qui a été rasée naguère par les rebelles, et où l'on a déjà reconstruit quelques rues. Là, j'ai le plaisir inattendu de rencontrer Mgr Amato Pagnucci, évêque coadjuteur du vicaire apostolique du Chénsi.

Nous n'avons rien vu de particulier en route : force casarkas rouges, des aigles pygargues, et encore quelques ibis roses. La plaine que nous avons traversée n'est pas parfaite; elle est artificielle en partie, et extrêmement fertile en froment, d'après ce que j'entends dire. Le terrain quaternaire a l'aspect de celui de Pékin. Les villages sont nombreux, la plupart entourés de grandes murailles et de fossés, et couverts en partie de peupliers *ta-yang* et d'autres arbres.

Nous avons voyagé en longeant les montagnes à notre gauche, à une ou deux lieues de distance.

Celles-ci étaient couvertes de nuages au sommet; mais j'ai pu apercevoir qu'elles diminuaient de hauteur à mesure que nous nous avancions vers l'occident. Leurs flancs septentrionaux, tous de profil et terminés brusquement sur la même ligne, sont déchirés par de larges vallons triangulaires qui font, au loin, le curieux effet d'autant d'immenses pyramides. Les torrents qui en sortent, et que nous avons traversés à moitié secs, contiennent des cailloux de granite, de calcaire gris et de grès schisteux.

Ici, les hommes de Mgr Pagnucci ont acheté une peau incomplète d'un grand *Pteromys*, ou écureuil volant, aussi gros qu'un chat : c'est le même animal que celui dont j'ai vu la dépouille à mon arrivée à Sin-gan-fou; seulement, il a plus de blanc sur le dos. Si nous avions là une espèce distincte de l'*Albo-rufus* de Moupin, on pourrait le nommer *Pteromys dorsalis*, à cause de cette grande tache ovalaire qui marque son dos.

J'apprends ici que c'est la voie du nord de la rivière *Yé-ho* qu'a suivie l'an dernier le baron de Richthofen, avant de s'engager dans le Tsing-ling. (Par cette route, on compte qu'il y a douze jours de marche de Sin-gan-fou à *Han-chong-fou.*) Aussi ne peut-il pas se faire que ce célèbre géologue ait visité le fameux *Thaé-péy-chan*, du moins dans sa partie principale?

21 janvier 1873. *Tchou-dze-chién.* Très-beau temps.

Aujourd'hui, je vais, dans l'aimable compagnie de Mgr Amato, visiter les rizières voisines où l'on nous apprend que les ibis roses sont assez abondants. Mais ici aussi ces oiseaux sont tellement farouches que nous ne parvenons pas à les approcher à tir. Une garzette que je prends a déjà le dos revêtu de son beau plumage de noces. Je tue aussi le *Motacilla ocularis*, le *Mot. alboïdes* et quelques autres petits oiseaux.

Les rizières sont au nord-ouest de la ville, immédiatement au sortir de la porte. Elles sont alimentées par de claires eaux qui sourdent de terre là-même et que le froid ne gèle que plus loin. Aussi sont-elles, dans cette saison, le rendez-vous et la ressource d'un très-grand nombre d'oiseaux. Mais je n'y vois que les espèces déjà observées ailleurs, c'est-à-dire la grande aigrette, le héron gris, l'aigle pygargue, l'aigle plaintif, la buse d'Orient, le milan, le cormoran, le vanneau et une immense quantité de canards, de sarcelles et d'oies. Les chasseurs du pays tuent ces palmipèdes au moyen d'un long fusil monté sur une sorte de brouette dont le devant est garni de branches d'arbres. Ils ne tirent point l'ibis, dont la chair passe pour immangeable, et qui vit de sangsues et de petits poissons. On me dit qu'on ne le voit point au pays en dehors de la saison froide. Cependant, quelques personnes m'ont affirmé que le *Hong-ho* niche parfois dans les environs, sur les plus grands arbres.

Les montagnes paraissent bien ce soir à notre

midi ; et au sud-ouest j'aperçois l'un des imposants membres du *Thaé-péy-chan*, prêt à nous cacher les derniers rayons du soleil. D'ici non plus cette montagne, qui passe pour la principale du *Tsing-ling*, ne me paraît pas plus élevée que le *Kouang-thang*, mesuré par moi au Lao-ling, c'est-à-dire qu'il a quatre mille mètres au plus, comme l'avait supposé M. de Richthofen.

22 janvier 1873. Tchou-dze-chién encore. Matinée froide et ciel couvert ; très-beau temps plus tard.

Je ne suis qu'à moitié contrarié de n'avoir pas pu louer une autre charrette pour continuer notre voyage. Je pourrai jouir encore un jour de la si agréable compagnie de Mgr Amato, et parcourir de nouveau les rizières avec cet actif et saint prélat, qui a fort aimé la chasse dans son temps de jeunesse et qui ne la déteste pas du tout encore. Mais ces beaux *Ibis*, à l'éclatant plumage, seront-ils toujours inabordables ? Espérons que non. Je pourrai du moins engager les *chasseurs à la canardière* à s'occuper de mes oiseaux, dont je suis impatient de vérifier l'identité ou la dissemblance avec les ibis que j'ai pris l'an dernier au Tchékiang. Ceux-ci, au mois d'avril et de mai, avaient tous le cou et les parties supérieures du corps revêtus d'une couleur cendrée s'harmonisant agréablement avec le rose et le blanc du reste du plumage : or, cette teinte ne me paraît point exister dans la race du Chénsi.

Malgré l'aide de Mgr Amato, qui est très-bon tireur, nous n'obtenons, cette fois encore, que des plumes de notre échassier rose! Parmi d'autres oiseaux capturés dans la journée s'en trouve un nouveau pour moi, qui est, je crois, le *Motacilla dukhunensis*, ou mieux le *Mot. baikalensis* de Swinhoe.

A notre retour à la maison, les marchands chrétiens chez qui nous sommes logés me donnent une peau sèche de *putois* qui me paraît ressembler beaucoup au *Putorius sibiricus* de Pékin ; mais elle provient d'un animal aussi gros qu'une fouine. Ils me cèdent aussi une peau fraîche de renard du pays, mais sans le squelette. Heureusement, je possède déjà une tête osseuse d'une bête de la même espèce (restes d'un repas de panthère) que nous avons ramassée naguère parmi les montagnes. Cela suffira pour décider si, comme il me semble, notre renard est bien le même que celui de Pékin, lequel, à son tour, me paraît différer peu ou point du renard de France, offrant comme celui-ci la variété à ventre blanc et la variété à ventre noir. Après cela, que penser de l'authenticité des *deux espèces* que M. Swinhoe a décrites du Fokien, sous les noms de *Vulpes holec* et de *Vulpes lineiventer?*

23 janvier 1873. Très-beau temps. Voyage de *Tchou-dze-chién* à *Yén-kia-tsoun.*

Pour la somme énorme (comparée aux prix de Pékin) de trois mille cinq cents sapèkes, nous avons

loué une charrette pour cette seule journée de chemin.

Pendant que l'excellent Mgr Amato se prépare à continuer son voyage vers l'Orient, je reprends ma route vers le couchant une bonne heure avant le jour, et bientôt je me trouve hors des murailles de cette ville, jadis très-commerçante et riche, et qui commence à peine à se relever de ses ruines.

Notre voyage se fait d'abord sur une plaine du même genre que celle que nous avons parcourue dernièrement, presque au niveau et le long de la rivière *Yé-ho*, puis sur le terrain ondulé du *Diluvium hoang-hoïen*, à douze ou quinze mètres au-dessus de la terre alluvionale et un peu plus éloigné du fleuve. Ce soir, nous commençons à voir à notre droite, c'est-à-dire vers le nord, une rangée de montagnes médiocres, formant un haut plateau sans pics aigus. A notre gauche, en allant vers l'occident, nous trouvons que les montagnes croissent de nouveau en hauteur jusqu'au groupe du *Thaé-péy-chan;* elles s'abaissent ensuite, à partir de ce point, et paraissent s'arrondir à mesure qu'elles s'éloignent à l'ouest.

Les animaux principaux que nous observons en route consistent en un *Lanius major*, une chouette fauve et une nombreuse volée de grandes outardes. Ces derniers oiseaux s'acheminaient gaiement vers le Nord (comme si l'hiver était fini !) en groupe désuni, et en s'amusant à faire *il tombolo*, ou la culbute, au milieu des airs, avec une

aisance dont je n'aurais pas cru capables ces gros et lourds volatiles.

C'est en face du *Thaé-péy-chan* que nous avons suspendu notre marche, à la nuit tombante, dans le village de *Yén-kia-tsoun.* Il y a ici une trentaine de familles chrétiennes, avec une chapelle et un bon logement pour le missionnaire qui les dessert. Il paraît que nous ne nous trouvons encore qu'à deux cent quatre-vingts *li* de Sin-gan-fou.

CHAPITRE XII.

DU 24 AU 28 JANVIER 1873.

Séjour à Yén-kia-tsoun. — Les habitants des collines quaternaires. — Course à Mou-kia-pin, près du Thaé-péy-chan ; le Budorcas et les autres ruminants de la célèbre montagne. — Un grand Aralia. — Course à Sin-djaé-li ; le Pterorhinus Davidi. — Renseignements sur les rebelles Tchang-mao ; leur cruauté, leur but, leûr fin. — Estimation de la population totale de la Chine. Cause de la divergence des opinions à ce sujet.

24 janvier 1873. Yén-kia-tsoun. Très-beau temps et soleil chaud pour l'époque. Le baromètre nous donne pour ce lieu une altitude d'environ sept cents mètres.

Nous nous trouvons sur une plaine quaternaire, au pied de collines, quaternaires aussi, qui vont en s'élevant vers le sud. Tout le pays est déboisé, converti en champs à blé ; les seuls et rares arbres qu'on trouve cultivés auprès des habitations consistent en *Ailantus*, *Cadrela*, *Sophora*, peupliers, jujubiers et caquiers.

Je suis venu jusqu'ici dans l'espoir de trouver, dans la vallée de *Mou-kia-pin*, des conditions favo-

rables pour mes recherches de naturaliste. Or, comme l'expérience m'enseigne que je ne dois point me fier aux relations des Chinois, gens sans précision, et d'ailleurs juges incompétents dans ma partie, je me détermine encore à aller voir moi-même cette position, avant que de m'y transporter avec mes lourds bagages.

Conséquemment, en dépit de la fatigue du voyage d'hier, fait à pied comme d'habitude, je me remets en route aujourd'hui, dès le matin, accompagné d'un guide et d'un domestique chargé du fusil et des ustensiles à collections. D'abord nous nous dirigeons vers l'ouest pendant une vingtaine de *li*, au pied des montagnes et par la plaine quaternaire un peu ondulée et sillonnée de profondes crevasses qui abritent des villages nombreux. Les heureux campagnards vivent là dans des trous creusés dans la berge, où viennent aussi souvent se refugier des craves. Ces élégants corbeaux, au bec et aux pattes rouges comme le corail, bien connus de tous les voyageurs des Alpes et des Pyrénées, sont ici les mêmes qu'en Europe.

La chaîne de petites montagnes que nous avons en vue depuis hier soir, à notre droite, me paraît éloignée d'une dizaine de lieues et courir du sud-ouest vers le nord-est.

Engagés dans la vallée de *Tsang-yu*, dans la direction du sud, nous y marchons jusqu'à peu près midi, et nous montons bientôt au hameau chrétien de *Mou-kia-pin*, qui n'est qu'à une centaine de mètres au-dessus du niveau du ruisseau. Le chemin

que nous avons parcouru est très-fatigant, et le lit du torrent est tout encombré de blocs roulés de gneiss et de granite qui embrassent aussi la route. Quelques grosses masses de granite offrent des cristaux roses de feldspath orthose. Sur les deux bords de la vallée, les couches de gneiss sont relevées dans un sens vertical, et elles sont recouvertes d'une épaisse assise de terre quaternaire jusqu'au sommet des collines, dont la hauteur croît au fur et à mesure qu'elles s'avancent vers l'intérieur.

Sur le coteau de *Mou-kia-pin*, à la chapelle, je trouve un peu plus de mille mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Là, vers le sud-est, on a en face la grande montagne de *Poussachan*, toute hérissée de crêtes, d'arêtes et d'innombrables rochers dont les intervalles paraissent garnis de petits bois. Derrière celle-là, et plus au sud, apparaît majestueusement et toute scintillante de neige glacée la longue échine du *Thaé-péy-chan*, auquel nos Chinois attribuent huit cents *li* d'étendue, de l'est à l'ouest! (?)

Parmi les chrétiens de *Mou-kia-pin* se trouvent quelques chasseurs; ceux-ci me confirment que les flancs boisés du *Thaé-péy-chan* nourrissent un certain nombre de bœufs sauvages (*Budorcas*) auxquels on ne va jamais donner la chasse, à cause du respect superstitieux qu'en ont les populations païennes de la contrée d'alentour. Les mêmes bois contiendraient encore, en petit nombre, le *Lin-tsoung-Yang* (je pense que c'est mon antilope

Edwardsii). D'après les descriptions des montagnards, ces herbivores ne différeraient pas spécifiquement de ceux que j'ai obtenus à Moupin, et que j'ai aussi retrouvés sur les frontières du Kokonoor, à moins de cent lieues d'ici, à vol d'oiseau. Les autres bêtes à cornes du pays sont le chevreuil (*Cervus pygargus*) et l'antilope de roche. Le prêtre chinois qui est occupé maintenant à faire la mission de cette chrétienté possède un jeune animal vivant de cette dernière espèce : il est d'un naturel farouche et présente ses petites cornes noires et pointues à quiconque s'approche de lui. Le *Ky-dze*, ou muntzac roux, existe aussi au pays ; j'ai pu me convaincre de ce fait d'après une queue de cette miniature de cerf dont j'ai vu surmontée la calotte d'un enfant en guise d'ornement rare. Mais ces chasseurs confondent cette espèce avec le chevreuil ordinaire, preuve qu'ils n'en tuent pas souvent. Il est même très-probable que le chevreuil brun vit aussi dans cette chaîne, puisque, au Setchuan occidental, j'ai constaté que l'*Elaphodus cephalophus* s'avance plus au nord que le *Cervulus lacrymans* (chevrotin roux).

Les claires eaux du gros torrent qui passe sous Mou-kia-pin sont assez poissonneuses, paraît-il, et nourriraient d'imprenables loutres (nous en voyons sur les rochers baignés les *arguments à posteriori*) et des rats d'eau à longue queue.... Serait-ce aussi mon *Nectogale elegans* du Tibet oriental? Cela est probable.

En fait d'oiseaux remarquables, mes chasseurs

me citent dans leurs grandes montagnes boisées le *Song-hoa-hy* (*Ithaginis sinensis*) et le *Oua-ky* (*Ceriornis Temminckii*), qui y est peu abondant, d'après eux.

25 janvier 1873. Mou-kia-pin, et retour à Yén-kia-tsoun. Beau temps encore.

Le prêtre chinois que j'ai rencontré ici est loin de ressembler à son compatriote que j'ai vu au Lao-yu : il ne déteste pas les Européens comme lui! Hier il a fait tout son possible pour me retenir avec lui dans cette maison neuve de la mission; et il voudrait même faire porter ici, dès à présent, mes bagages laissés dans la plaine. Mais je pense qu'il n'est pas opportun que je me hâte pour cela et que je vienne perdre ces deux mois d'hiver ici, quand on ne m'y indique rien de nouveau pour moi, et que les neiges rendent impraticables les grandes montagnes, qui seules m'offriraient des chances de quelque bonne capture.

En conséquence, je remercie le P. *Hoang* pour sa bienveillante invitation, et après les fonctions religieuses du matin, que ma présence au milieu de ces braves chrétiens a rendues un peu plus longues que de coutume, je reprends la route de Yén-kia-tsoun, et j'arrive à ce village à deux heures et demie après-midi.

De même qu'hier, je ne vois presque point d'oiseaux sur mon chemin; mais j'observe sur les bords du torrent des *Catalpa* de médiocre taille, qui conservent encore leurs nombreuses gousses,

longues et minces, qui font un effet curieux sur ces arbres effeuillés. Dans l'enceinte à demi ruinée d'une *ex-place forte*, qui est censée défendre l'entrée de la vallée, croissent quelques grands *Aralia* épineux du Setchuan occidental, de l'espèce à feuilles de ricin, qui sont aussi maintenant chargés de leurs petits fruits bacciformes, mais dépourvus de feuillage. Un autre arbre, que j'observe pour la première fois, croît auprès des sépultures de la plaine : c'est un citronnier très-épineux, dont les feuilles caduques sont composées de trois folioles, et dont le fruit rond, de couleur ordinaire et très-acide, n'est point utilisé par les Chinois.

26 janvier 1873. Yén-kia-tsoun. Beau temps. Repos du dimanche. Les chrétiens indigènes paraissent être assez nombreux dans ces parages : aujourd'hui, les fonctions sacrées sont célébrées dans la chapelle commune, avec un concours des fidèles des environs d'autant plus grand que c'est très-rarement qu'ils ont la satisfaction d'avoir un *chén-fou* au milieu d'eux.

Ici aussi j'observe que, de même que dans toutes les parties occidentales de la Chine, les jeunes gens ont le teint clair et les joues colorées, et que souvent chez les hommes la barbe est roussâtre et les cheveux châtains, de même que les yeux. Cela dépend-il de l'élévation du pays, de la nourriture habituelle, de la race originaire? A d'autres la solution de cette question....

On m'apprend qu'il y a dans ces collines quaternaires des *Cricetus* et des *Spermolegus*, et que ces derniers ont disparu des environs depuis longues années, mais qu'on les trouve encore abondants au nord du *Yé-ho*, dans la belle saison. Pour le moment, il n'y a moyen d'avoir ni des uns ni des autres : impossible de creuser dans la terre gelée.

Quand, l'automne dernier, j'étais sur le point de quitter Pékin, le docteur Bretschneider, de la légation russe, me manifestait son étonnement de ce que je me misse en campagne dans une saison qui lui paraissait défavorable pour les recherches d'histoire naturelle.... Or, l'expérience m'a appris que, outre qu'en Chine l'hiver est la saison sèche et la meilleure pour voyager, c'est alors qu'on peut se procurer le plus facilement et en meilleur état les animaux stationnaires d'un pays. Sans doute, le temps est rude et l'on en souffre singulièrement en Chine, mais les pluies d'été ont de pires inconvénients. D'ailleurs, la connaissance des espèces sédentaires de chaque région importe plus à la science, d'après moi, que la possession de grandes collections de toutes sortes d'objets dont on ne saurait pas préciser l'habitation. Ceci soit dit des mammifères et des oiseaux, car il est évident que ce n'est que dans la saison chaude qu'on peut capturer les insectes et récolter les plantes, etc. S'il plaît à Dieu, nous utiliserons aussi ce temps-là, ici ou ailleurs.

J'ai profité des loisirs de ce jour pour écrire la

liste des oiseaux que j'ai observés dans le Chénsi méridional pendant ces trois derniers mois. J'arrive à peine à en compter cent cinquante espèces, parmi lesquelles il y en a quatre seulement que je regarde comme nouvelles : *Ithaginis sinensis*, *Pomatorhinus gravivox*, *Pnœpyga Halsueti* et *Uragus lepidus*. Des nouveautés découvertes précédemment par moi au nord de l'Empire j'ai retrouvé ici trois espèces aussi : *Pterorhinus Davidi*, *Rhopophilus pekinensis*, *Carpodacus davidianus*. Et des oiseaux nouveaux pris au Setchuan occidental j'ai revu ici : *Sitta sinensis*, *Trochalopteron Ellioti*, *Suthora suffusa*, *Mecistura fuliginosa*, *Siva cinereiceps*, *Accentor multistriatus*, sans compter un bon nombre d'espèces anciennes qu'on ne connaissait jusqu'ici que dans le midi de la Chine.

27 janvier 1873. Beau temps. Course à *Sin-djaé-li*. Pendant que mes deux chasseurs pékinois vont explorer des rizières qu'on me dit se trouver non loin d'ici, je pars avec un guide chrétien pour visiter la petite chrétienté de *Sin-djaé-li*, qui est à une trentaine de *li* de ce village, vers le sud-est, tout près de la grande montagne de *Sse-péy-chan* et non loin du *Poussachan* et du *Thaé-péy-chan*. Il y a là des collines granitiques couvertes d'une épaisse couche de *diluvium*; un très-grand nombre d'habitations humaines sont creusées dans cette terre. Tout est cultivé à froment; cependant je vois un bon nombre d'arbres autour des sépultures et le long des torrents. Le *Catalpa* y abonde : la lon-

gueur et le peu d'épaisseur des gousses de cette espèce en font un arbre plus élégant que son congénère de l'Amérique, que l'on cultive en France.

La sombre montagne de *Sse-péy-chan* est confondue souvent avec le *Thaé-péy-chan*, et paraît même, dans la bonne carte de Klaproth, marquée comme le point culminant du massif montueux. Ce n'est cependant que la dirramation la plus septentrionale (et la plus facile à voir de la plaine) d'un système qui a des dos bien plus importants dans sa partie centrale. Dans mon impatience de faire connaissance avec cette montagne, je grimpe dans l'une de ses plus proches vallées, creusée par les eaux parmi les granites et les gneiss verdâtres; mais je n'y trouve que neige et que glace.

Ici, on me parle d'une autre vallée profonde nommée *Hong-hoa* (rouge-fleur), qui pénètre jusque dans le *Thaé-péy-chan;* il faudra la visiter plus tard, de même qu'une seconde vallée plus occidentale où l'on extrait le charbon de terre que je vois brûler dans ce district. C'est un anthracite noir, très-luisant et très-lourd; il est difficile à brûler, mais, dit-on, il chauffe beaucoup.

Parmi les oiseaux que j'ai capturés pendant ma course se trouve un *Pterorhinus Davidi*, un *Ruticilla indica*. De leur côté, mes chasseurs m'ont rapporté un *Emberiza rustica*, un *Picus guerini* à occiput noir, etc.

Ce soir, je me sens très-fatigué; j'ai fait plus de dix lieues de chemin, malgré une nourriture in-

suffisante et malgré un soleil incessant dont je n'ai pas perdu un rayon, et qui chauffe fort dans ces latitudes, même en hiver. Le hameau de *Sind-jaéli*, que j'ai visité, n'est pas non plus un lieu d'exploration où je puisse me fixer avantageusement pour la saison; il me suffira d'y séjourner pendant quelques jours.

28 janvier 1873. Yén-kia-tsoun. Beau temps avec vent froid.

C'est aujourd'hui le dernier jour de l'an chinois; nos chrétiens, comme tous leurs compatriotes, le passent à se préparer à la fête de demain. Pour nous, nous employons notre temps à empailler les bêtes qui ont été capturées hier.

Je ne m'attendais pas à trouver ici des gens qui m'eussent connu précédemment. Je me trompais. Parmi les chrétiens qui viennent me saluer aujourd'hui il s'en trouve un qui a été à Pékin, qui m'y a vu et m'a parlé dans notre maison même, quand je commençais à former le petit *muséum* du Péy-thang. Outre cet homme, il y en a beaucoup d'autres dans cette province qui ont visité le nord de leur empire; mais c'est dans la compagnie des rebelles! L'une des tactiques des *Tchang-mao* consistait à s'incorporer, de gré ou de force, tous les hommes valides qu'ils rencontraient, pour en faire leurs portefaix, leurs porteurs d'armes, etc. Voilà ce qui explique leur incroyable nombre de cinq cent mille individus, qu'on a vus parfois réunis en corps, sous le nom de *Longs-Cheveux*. Beaucoup de

chrétiens de ce vicariat, et même deux prêtres indigènes, se sont vus entraînés par eux pendant plus ou moins de temps.

Aujourd'hui, l'un de ces *Tchang-mao* forcés me raconte qu'il a vu près de Tiéntsin, il y a cinq ans, deux Européens arriver tout à coup dans leur camp pour offrir leurs services au *Yén-ouang* (roi des Enfers). Ce chef redoutable des rebelles paraissait charmé de leur venue, et aurait bien voulu conserver dans son armée les *siang-jén* (hommes d'Occident). Mais ces messieurs comprirent sans doute qu'il n'y avait rien de bon à faire avec ces bandes indisciplinées et féroces. Ils parvinrent à s'échapper aussi adroitement qu'ils étaient venus.

J'étais à Tiéntsin à l'époque dont il s'agit ici; et il est fort curieux de savoir que l'un de ces téméraires Européens vint alors lui-même me conter sa visite au roi des Enfers.

D'après ce que me disent nos chrétiens fugitifs, il est positif que les défaites essuyées à la fin par les rebelles ont coûté la vie à un grand nombre d'entre eux; mais il n'est pas certain que leur empereur *Yén-ouang*, natif de Honan, ne soit pas encore plein de vie. Le plus grand nombre des *Tchang-mao*, après s'être débandés, s'en sont tranquillement retournés à leurs maisons et à leurs occupations antérieures. — Je rencontre partout de ces ex-rebelles, et ils me disent tous qu'ils n'ont jamais eu l'idée de faire une révolution politique, mais que leur unique but était de s'enri-

chir davantage et plus vite qu'ils ne l'auraient fait dans leurs emplois ordinaires. Parfois ils m'ont eux-mêmes raconté froidement les cruautés, les horreurs inconcevables que commettaient impunément ces hordes de brigands. Sans doute, ce n'était là pour eux, qu'une application de la loi darwinienne, du *Struggle-for-life!...* En ce cas, sans en être passés par la filière des fatigantes recherches scientifiques, les *hardis* penseurs chinois auraient devancé, dans une pratique très-logique, les générations futures qu'entendent préparer à l'Europe les théories de ceux qui veulent raccourcir les bras de Dieu jusqu'à ne pouvoir point s'occuper des choses de notre monde, et qui prétendent remplacer la morale chrétienne par la fatalité du panthéisme, par l'aveugle nécessité.

Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que les ravages des rebelles ont, non pas décimé la population de la Chine centrale, mais l'ont réduite à la moitié, au tiers, et même au cinquième de ce qu'elle était auparavant dans certains départements.

Ceci doit expliquer en partie la divergence des opinions des voyageurs européens à propos du nombre total de la population de l'empire chinois. Selon les époques et selon les régions visitées, l'évaluation pourra avoir une différence énorme. Après ce que je vois moi-même dans ce voyage, j'aurai beaucoup à rabattre de ce que je pensais à cet égard. Mais je suis loin de croire comme M. von Richthofen, qui, m'a-t-il dit l'an dernier, n'attribue plus à la Chine qu'une centaine de mil-

lions d'habitants! — Tous les missionnaires qui connaissent la Chine n'ont qu'une voix pour dire que cette estimation est très au-dessous de la réalité. Et en cela ils ne s'en rapportent pas uniquement au dire des Chinois. Bien que les missionnaires, répandus dans toutes les parties de l'Empire, n'écrivent pas de livres et ne fassent guère parler d'eux-mêmes, je puis affirmer qu'il s'en trouve parmi eux qui ont autant d'esprit, de jugement, de prudence et parfois d'instruction, que le premier venu de leurs compatriotes d'Occident, et ils sont mieux que tout autre à même de bien juger du nombre des habitants du pays où ils séjournent.

Les missionnaires savent tous qu'une maisonnette qui en Europe ne logerait qu'un cheval, une vache et son veau, abrite ici plusieurs familles, dont le personnel monte parfois au total de vingt, trente et quarante individus. Ils savent en détail combien il y a de hameaux et de villages dans un canton (*tou*), combien il y a de *tou* dans un *chién* ou *shién* (arrondissement); combien de *shién* dans un *fou* (département), et combien de *fou* dans un *sén* ou *chèng* (province). C'est en calculant ainsi, mieux que par kilomètres carrés, qu'on obtient le chiffre le plus approximatif de la population totale de l'Empire.

Nota. Au moment (9 juillet 1873) où je recopie à l'encre ces notes de voyage, je me trouve dans le Kiangsi oriental, non loin du Fokién. Or, voici quelque chose de très-positif sur la population de

cette province qui a été aussi, comme on le sait, tant et si longtemps ravagée par les rebelles et par les impériaux.

Le Kiangsi mesure cent soixante-dix lieues dans sa plus grande longueur, comme la plupart des autres provinces de l'Empire. Il renferme treize départements, ou *fou*, comptant ensemble soixante-quinze *shién*, deux *tchéou* et deux *thin*, c'est-à-dire en tout soixante-dix-neuf arrondissements. Or, notre département de *Nan-tchén* (où je suis à présent) contient cinquante-cinq cantons ou *tou*, et notre canton, nommé *Tsi-tou*, est formé de dix-neuf hameaux ou petites communes. Ce septième (*tsi*, sept) canton est montueux et passe pour être peu peuplé, de même que le neuvième canton (*Kiou-tou*), qui lui fait suite, au nord-est. On n'y compte qu'un peu moins de mille familles actuellement existantes; beaucoup moins qu'autrefois.

En supposant qu'il y ait *mille familles* dans le canton, et, d'un autre côté, en réduisant au minimum de *quatre* le nombre des personnes de chaque famille, nous trouvons quatre mille âmes pour le *tou* de Tsi-tou. D'après cette base, c'est-à-dire en prenant (sans crainte d'exagération) le nombre de quatre mille habitants pour la population moyenne de chaque canton, les cinquante-cinq *tou* de notre *shién* renfermeront deux cent vingt mille âmes, et les soixante-dix-neuf *shién* de la province donneraient le chiffre de *dix-sept millions trois cent quatre-vingt mille* pour le total approximatif de la population du Kiangsi.

Et si, parmi les dix-huit provinces de l'Empire, il y en a de moins peuplées que le Kiangsi, il y en a aussi plusieurs dont la population est beaucoup plus considérable, telles que le Tchély, le Setchuan, etc. En prenant donc pour moyenne les dix-sept millions de Kiangsi, les dix-huit provinces ensemble nous fourniront encore un total de plus de trois cents millions d'habitants pour la Chine *intra-murale*.

Sans doute, les voyageurs sont étonnés de voir vide l'intérieur de presque toutes les villes chinoises. Mais, en échange, je suis toujours surpris de rencontrer de très-nombreuses familles établies au milieu de montagnes supposées solitaires, dans les vallées les plus élevées, sur des coteaux escarpés qui nous sembleraient inhabitables, et cela autant à l'extérieur qu'à l'intérieur de l'ancienne Chine. Ainsi, sur l'immense lisière de cette gigantesque frontière qui s'étend depuis la Corée jusqu'au Tonkin, la population chinoise se trouve maintenant aussi nombreuse que dans les parties limitrophes de l'intérieur de l'Empire; elle y continue à faire partie intégrante des provinces d'où elle émane. C'est ainsi que les mandarins de la province où je me trouve en ce moment considèrent comme une dépendance du Chénsi tout le vaste pays des Ortous, depuis une trentaine d'années que leurs administrés ont commencé à cultiver cette contrée naguère réservée exclusivement au pâturage des troupeaux mongols.

D'autre part, on sait que les pertes de population

se réparent promptement en Chine. Les Chinois n'ont ni la conscription ni quoi que ce soit qui les empêche de se marier tous et de bonne heure, et, d'ordinaire, leurs femmes ont des enfants pendant l'espace de cinq lustres. Si ce n'étaient donc les cas très-fréquents d'infanticide, les familles seraient fort nombreuses.

Il faut aussi tenir compte de cette multitude d'enfants qui meurent en bas âge faute des soins nécessaires à l'enfance, et par la petite vérole. Sans ces deux causes de mortalité, les vides opérés par les rébellions, ou mieux les brigandages, seraient comblés plus rapidement encore que je ne l'exige pour l'exactitude de mes calculs.

CHAPITRE XIII.

DU 29 JANVIER AU 10 FÉVRIER 1873.

Fêtes du nouvel an chinois. — Cérémonies; musique chinoise, instruments, airs, exécution. — Visite à une mine de charbon. — Premiers insectes de l'année. — Récréations des Chinois, l'escarpolette. — Différend des chrétiens avec les païens de leur voisinage, arrangé par l'intervention du voyageur. — Seconde course à Sin-djaé-li; tour des domestiques. — Ascension d'une dépendance du Thaé-péy-chan. — Une autre mine de charbon; effet de la décomposition spontanée de la pyrite. — La vallée de Hong-hoa. — Abondance et familiarité des faisans.

29 janvier 1873. Yén-kia-tsoun. Beau temps. Nouvel an chinois.

Le premier jour de la première lune est aussi le commencement du *Tchun-tién*, ou printemps officiel. Malgré mon voyage en Europe, qui m'a pris dix mois, c'est bien la neuvième fois que j'assiste au renouvellement de l'année chinoise, et toujours j'ai vu du beau temps pour cette circonstance! Je ne sais pas si la même chose a eu lieu pour la Chine méridionale, où je ne me suis jamais trouvé à pareille époque.

La chrétienté de Yén-kia-tsoun possède un *Ing-yao-houy*, ou société de musique : aussi ces braves musiciens ont-ils préparé les plus beaux morceaux de leur répertoire pour célébrer le nouvel an. En conséquence, nous avons aujourd'hui : 1° *messe* avec grande affluence de chrétiens, qui est, non pas chantée avec accompagnement de musique, mais dite malgré les bruyants instruments à vent, à cordes, à percussion, renforcés des interminables pétards de rigueur en pareille solennité ; 2° *déjeuner* au son de la même musique et des mêmes *pétarades ;* 3° cadeaux divers consistant en fruits et petites pâtisseries ; 4° *khotho*, ou grande prosternation, de tous les principaux chrétiens du lieu, habillés en grande cérémonie.— En ce pays, la grande salutation consiste en six prosternations entremêlées d'autant d'inclinations profondes. En ce jour, ces manifestations de respect sont de rigueur de la part des enfants envers leurs parents, et de celle de tous les inférieurs envers leurs supérieurs. Ici les chrétiens pensent remplir un devoir en me faisant le *khotho* solennel, comme au représentant de leurs *chén-fou*, ou pères spirituels, et je dois accepter gravement leurs hommages, malgré mon peu de goût pour les cérémonies ; agir autrement serait m'exposer à contrister ces braves gens, et peut-être même à les scandaliser. Il me faut donc passer par-là pendant tout ce jour ; sans compter qu'il y aura encore, me dit-on, des salueurs retardataires pour demain et après-demain.

J'avoue que j'ai toujours aimé la musique (c'est un défaut, au dire de S. G. X.). Je m'en suis occupé jadis, tant en France qu'en Italie, dans ce pays classique des beaux arts où de saints personnages comme saint Alphonse de Liguori, saint François de Sales, saint Philippe de Néri, n'ont pas trouvé honteux de faire eux-mêmes de la musique. — Ces hommes, aussi éclairés que vertueux, avaient reçu avec une éducation civile le goût de tout ce qui est beau.... — J'avoue donc que j'aime la musique et que, aujourd'hui, je ne me trouve pas plus fâché et ennuyé du tintamarre de nos virtuoses que de leurs cérémonies un peu exagérées; j'ai ainsi l'occasion opportune de vérifier pour la millième fois que les Chinois, en fait de beaux arts, n'ont pas su s'élever au-dessus du degré le plus infime. D'abord, en fait d'instruments, je ne connais rien de plus imparfait, de plus primitif que les leurs (si ce n'est peut-être le tambourin et le fifre de mes chers compatriotes, les Basques, et de leurs voisins). Leur flûte, sans clef, est essentiellement fausse; leur chalumeau est hideux et pour le timbre et pour l'inexactitude. Leur violon, d'assez bon ton d'ailleurs, n'a que deux cordes en réalité, et manque d'étendue pratiquement suffisante; il se modèle d'ailleurs sur la gamme fausse des autres instruments, de même que la guitare. Celle-ci serait la moins mauvaise, jouée seule et *pas à la chinoise;* ses notes rappellent le son de notre mandoline. Cet assemblage de pipeaux, ou de microscopiques tuyaux d'orgue,

qu'on nomme flûte de Pan, a chez les Chinois une assez jolie disposition et un bon aspect, mais comme instrument de musique il ne mérite de figurer qu'à côté d'un mirliton. Un autre instrument auquel on a la prétention de faire donner des notes est ce système de cloches ou de plaques de fonte ou de pierre qu'il est à peu près impossible de faire concorder avec le reste des instruments. Ajoutez à tout cela des cymbales, divers tambours et caisses, des morceaux de bois plus ou moins creux, des castagnettes gigantesques, et vous aurez l'idée de l'orchestre le plus complet que l'on puisse voir en Chine; l'Empereur n'a pas autre chose dans sa musique. Voilà pour les instruments.

Quant à l'instrumentation, voici ce que j'ai observé. Tous les morceaux que jouent les Chinois sont à *deux temps;* et il y a des instruments exprès pour battre la mesure (on bat celle-ci d'une façon aussi guindée que bruyante). Les musiciens ont appris par cœur leurs interminables morceaux, et jamais je n'ai vu un Chinois sachant lire de la musique (bien que leur écriture renferme des signes musicaux), si ce n'est dans notre collége de Pékin, où les élèves s'amusent parfois à chanter les airs imprimés à la chinoise. De même, jamais je n'ai entendu un orchestre chinois sans que, après une minute de musique, il n'y eût entre les divers instruments un désaccord allant jusqu'à un demi-ton et même un ton de différence! Mais cela n'empêchait pas ces intrépides instrumentistes de

continuer à souffler et à râcler jusqu'au bout. Pour eux, tout semble aller bien, pourvu que l'on monte et que l'on descende au même temps à la fois, sinon par les mêmes notes.

La musique chinoise vaut-elle mieux comme composition? Malgré toute ma bonne volonté, je ne puis pas parvenir à découvrir qu'il en soit ainsi. D'abord, le Chinois ne connaît point l'harmonie, et il n'a pas l'idée des accords : quelque nombreux que soient les chanteurs et les joueurs, toutes les pièces s'exécutent à l'unisson. Ensuite, ils ne connaissent pas les accidents musicaux, les changements de ton et toutes les richesses mélodiques qui en découlent; ils jouent tout sur le même et unique ton initial, le seul qui soit possible avec leurs ingrats instruments. Après cela, les morceaux chinois sont d'ordinaire d'une longueur interminable. Et, bien que leur mélodie offre çà et là quelques passages vifs et agréables, ce n'est habituellement qu'une longue suite de notes insignifiantes, roulant sur une petite échelle et d'une façon très-monotone. — Un fait curieux, c'est qu'un morceau chinois ne finit jamais sur sa note fondamentale, pas même sur la tierce, comme cela a lieu dans les chants populaires des autres parties du monde, mais bien à la note qui suit la fondamentale, par exemple, *ré*, supposé qu'on joue en *do*. Et les artistes se *délectent* en prolongeant en point d'orgue cette note si contraire à la nature.

Toutes ces observations que je viens d'écrire concernent surtout la musique de Pékin et du

Nord, de ce qu'il y a de plus chinois en Chine. J'ai vu qu'il faut admettre quelque différence pour la Mongolie, le Tibet, et pour tout le midi de l'Empire, dont les habitants paraissent avoir une autre origine.

De plus, je dois noter une exception à ce que j'ai dit, au sujet de certains joueurs de guitare et de violon. Il y en a qui chantent une sorte de récitatif ou des couplets plus courts, tout en s'accompagnant sur leur instrument d'un autre air ou chant qui ne procède pas à l'unisson : l'artiste entre-croise l'air principal d'une sorte de *fugue* plus ou moins compliquée, plus ou moins heureuse : c'est alors un véritable accompagnement.

Je termine mes réflexions sur l'art musical chinois en ajoutant que les jeunes gens de cette nation auxquels on enseigne la musique européenne dans nos colléges ou séminaires finissent par aimer celle-ci, et qu'ils savent fort bien distinguer les beaux morceaux de ceux qui le sont moins. D'où il faut conclure que la parfaite indifférence que, dans certaines circonstances, des mandarins et des princes ont montrée à l'audition d'une musique européenne parfaite, ne doit point s'attribuer à une différence d'organe, mais à une différence des premières impressions : dans les beaux arts l'homme apprécie les choses moins d'après ce qu'elles sont en elles-mêmes et dans la nature que d'après leur mode de correspondre à l'idéal qu'il s'est fait de la beauté et aux types qui exis-

tent plus dans ses sentiments et dans ses impressions que dans son jugement.

Mais quittons la musique pour les bêtes, qui sont ici mon principal soin du moment! Les commissions que j'avais données à *Tchou-dze-Chién* pour l'acquisition de quelques *ibis* ont été exécutées, à la fin. Les chrétiens y ont réussi à faire tuer et à acheter deux de ces échassiers, qu'ils m'envoient aujourd'hui par un homme de leur pays. Ces oiseaux ne me paraissent pas très-vieux; ils sont blancs, à l'exception des ailes et de la queue, où seulement s'est développée la belle couleur rose propre aux sujets adultes; les premières pennes alaires sont aussi terminées de brun. Mais il n'y a aucune trace de la teinte cendrée des ibis du Tché-kiang, et, à première vue, mes oiseaux me paraissent aussi avoir un bec moins fort que ceux du Sud.

30 janvier 1873. Yȩn-kia-tsoun. Beau temps.

Nous préparons aujourd'hui nos deux *ibis*, qui nous donnent bien du travail, soit à cause de leur état de saleté, soit parce que leur plumage est en *mue*. J'observe que les nouvelles plumes sont roses, et non point grises : il est donc évident qu'au printemps et en été la teinte gris-cendré n'orne point ici le cou et le dos de cette espèce. Mes deux oiseaux sont un mâle et une femelle, et le premier est plus grand que sa compagne de quatre centimètres. (Dans les hérons c'est toujours la femelle qui est la plus grande.) Si donc la couleur cendrée

n'est pas la livrée de printemps de l'Ibis rose, ou Nippon, comment se fait-il que tous les ibis adultes que j'ai vus au Tché-kiang, en avril et mai, étaient ornés du plumage gris que l'on croirait propre au jeune âge? Nous avons dans cette province-là une race locale, spécifique, pour laquelle j'ai proposé, l'an dernier, le nom d'*Ibis sinensis*.

31 janvier 1873. Yén-kia-tsoun. Très-beau temps. Grand froid la nuit et à l'ombre; très-chaud au soleil.

Pas de nouvelles, pas d'acquisitions importantes. L'un de nos hommes en piochant dans la terre y trouve deux *Carabus* noirâtres, vivants, d'une espèce qui m'est inconnue. Nous prenons aussi un *Blaps* aux élytres pointillées, et un autre mélasome à formes trapues. Malgré cela, il est visible que ces sèches plaines et ces collines déboisées doivent fournir bien peu d'insectes dans la bonne saison; et mes Chinois me confirment dans cette opinion.

Un *Gobius* et un autre petit poisson que nous prenons dans le torrent de *Tsang-yu* sont aussi des espèces que je n'avais pas observées jusqu'ici.

1er février 1873. Yén-kia-tsoun. Très-beau temps.

Je vais visiter une mine de charbon de terre qui se trouve à deux ou trois lieues au sud-est de ce village, au milieu de petites collines qui talonnent le Tsing-ling. Les rochers de ces monticules

ressemblent à ceux déjà observés dans notre voisinage : des schistes métamorphiques, des gneiss, quelques diorites porphyritiques.

Les mines sont exploitées depuis une vingtaine d'années seulement, et très-mal; elles sont ouvertes au haut de petites montagnes déboisées, à environ mille mètres d'altitude. Les couches schisteuses qui renferment le combustible minéral sont relevées verticalement; elles sont très-tourmentées, froissées et *glissées*. Ce charbon paraît remonter aux premiers âges de la végétation, vu l'ancienneté des roches qui le contiennent; mais je ne puis y découvrir à l'œil des traces évidentes de plantes, pas plus que dans les schistes qui l'avoisinent. C'est un anthracite très-pesant, comme celui de l'autre vallée, d'un aspect métallique, qui raie et tache la main comme de la plombagine, et qui s'allume très-difficilement. Même à cette hauteur de plus de mille mètres d'altitude, ces collines sont couvertes d'une épaisse couche de terre jaune et argileuse, semblable à la formation *hoang-hoïenne*.

J'ai retrouvé parmi ces montagnes quelques pieds de *Cephalotaxus Fortunei;* et tout près des mines croît un vieux pied de *Catalpa Bungei*, de très-grande taille.

Les mineurs m'apprennent qu'un *phao-lou* de petites dimensions (*Cervus pygargus?*) se montre parfois dans les environs de leurs cabanes, où les lièvres sont très-communs, comme nous-mêmes nous pouvons nous en convaincre.

Les animaux que j'ai capturés dans la journée consistent en deux *Phasianus torquatus :* l'un de ces faisans a le collier interrompu sur le devant et sur le derrière du cou, comme ceux de Tchékiang. Je tue aussi quatre *Trochaloptérons*, quatre *Carpodacus Pallasii*, deux *Suthora*, un *Ruticilla Hodgsonii*, etc. J'ai aperçu deux faucons de forte taille (pèlerins ou sacres), un busard cendré (*Circus cyaneus*) et quelques éperviers vulgaires.

Ces montagnes, quoique déboisées, offrent dans leurs vallons incultes des abris pour les animaux sauvages; je ne doute pas qu'en été il n'y eût là des choses intéressantes pour le naturaliste. Malheureusement, il n'y a pas moyen de se trouver en plusieurs lieux à la fois, et je suis obligé de choisir le meilleur.

De son côté mon domestique *Lu*, après une journée entière de recherches, me revient avec six petites *ablettes* et un seul *Cetonia* (prémices du printemps) à couleurs testacées. Ce garçon ne s'est pas échiné à la peine!

2 février 1873. Yén-kia-tsoun. Ciel couvert. Dimanche et fête.

Les fêtes du nouvel an continuent; la messe est encore célébrée avec une nombreuse assistance et avec accompagnement de musique chinoise. Après quoi il me faut recevoir de nouveau des visites et des salutations de nouvel an, accompagnées des petits cadeaux d'usage, c'est-à-dire des

fruits et des gâteaux qui me servent à rendre heureux les enfants des voisins.

Comme je l'ai noté, la petite chrétienté de *Sindjaéli* que j'ai visitée dernièrement est située assez près des grandes montagnes. Aussi avais-je le projet d'y retourner demain pour y passer plus ou moins de temps, selon les circonstances. Mais le prêtre chinois *Hoang*, qui est chargé du soin spirituel de toutes les petites sociétés de fidèles de ce district, me fait annoncer qu'il viendra me faire sa visite de nouvel an mardi prochain : je me trouve donc obligé de l'attendre ici jusqu'après ce jour : mais nous essaierons de ne pas perdre notre temps.

De même que dans le reste de la Chine, tous les travaux sont suspendus dans ces paisibles campagnes et les boutiques fermées, pendant la première décade du premier mois : les gens riches continueront à chômer pendant quinze ou même trente jours. Les réjouissances chinoises sont peu variées, peu brillantes, et elles paraîtraient fort insipides à nos pétulants Européens : elles consistent à faire meilleure chère qu'à l'ordinaire (et cela n'est pas merveilleux), à se tenir en habits de fêtes tout le jour, à recevoir et à rendre des visites, et à faire force tapage avec les cymbales, la caisse et les pétards. En Chine, point de danses ni de bals, point de jeux publics, point de récréations communes, rien de tout ce qui signifie *fête* dans nos idées européennes. On s'y croirait au milieu de vrais sages, de *Catons!* Quoique les boissons

alcooliques se vendent à vil prix par toute la Chine, jamais il ne m'est arrivé d'y voir un homme ivre; presque jamais je n'y ai vu des hommes, ni même des enfants, en venir aux mains et se battre entre eux. Cela doit sans doute arriver quelquefois, mais rarement, surtout dans la moitié septentrionale de l'Empire. Aussi devons-nous rendre à la civilisation chinoise la justice qu'elle mérite, et confesser que, en dehors des guerres de rébellion, les Chinois de l'intérieur constituent un peuple tranquille, rangé, laborieux, économe, doux. Trois classes de leur société font exception à cette règle, comme le dit un de leurs proverbes : ce sont les soldats, les bateliers et les portefaix.

Je vois très-en vogue au Chénsi un divertissement qui me rappelle nos jeux d'enfance de l'Europe, et que je n'avais encore rencontré nulle part en Chine. Des *escarpolettes* sont installées (pour la circonstance du nouvel an) devant beaucoup de maisons ; non-seulement les enfants des deux sexes, mais même des jeunes femmes mariées, se livrent à cette récréation avec autant d'entrain que nos jeunes gens d'*outre-mers-et-continents*.

Quoique d'ordinaire le ciel soit serein en hiver, l'atmosphère à cette époque n'est pas très-pure dans les régions basses, et la vue ne s'y étend pas fort loin. Cependant hier, du haut de la montagne à houille, j'ai pu apercevoir un vaste espace de la contrée qui s'étend au nord, au delà du *Yé-ho*. C'est une plaine à triple étage : le premier (le plus éloigné et le plus élevé), un *Diluvium hoang-hoïen*, est

à une centaine de mètres au-dessus du niveau de la rivière ; le second est de quelques dizaines de mètres plus bas, et le troisième étage consiste dans le dépôt du nivellement produit par les eaux actuelles. La formation de ce triple niveau des plaines qui longent le Yé-ho, de part et d'autre, s'explique facilement par l'action régulière des cours d'eau commençant leur lent travail d'érosion immédiatement après la déposition de l'épaisse assise hoang-hoïenne.

3 février 1873. Yén-kia-tsoun. Très-beau temps, avec froid intense au matin et au soir.

Toute notre journée est employée à mettre en peau les seize oiseaux que nous avons pris avant-hier.

Les gens du pays m'apprennent que les mines de charbon que j'ai visitées appartiennent à un seul et même dépôt que l'on retrouve dans plusieurs des montagnes voisines. Cette houille serait très-abondante dans l'intérieur des mines, et elle coûte très-peu sur les lieux d'extraction ; même rendue ici, elle ne vaut encore que moins d'une sapèke la livre. Un foyer ou un fourneau en consomme de vingt à vingt-cinq livres en vingt-quatre heures, c'est-à-dire, pour une valeur correspondant à un peu plus de deux sous de notre monnaie. A cause de la difficulté qu'a ce charbon de prendre feu, une fois allumé on ne le laisse plus s'éteindre dans les foyers. Il ne donne ni fumée ni mauvaise odeur; les morceaux cassés affec-

tent une forme conchoïdale, et non point cubique ou prismatique, ni feuilletée.

On me dit que les montagnes basses que nous voyons à une dizaine de lieues au nord-ouest, sur la rive gauche du Yé-ho, fournissent une houille bien meilleure que celle-ci. Quoi qu'il en soit, il est bon de noter que, vers le 34° latitude et le 104° longitude, il existe un groupe de collines carbonifères où le combustible minéral paraît se trouver en abondance et qui n'est encore que très-peu et très-mal exploité.

J'ai dit plusieurs fois, et tous les autres voyageurs confirment cela, que la Chine est un pays riche en charbons de terre; toutes les provinces de cet empire où j'ai porté mes pas jusqu'aujourd'hui fournissent ce combustible : le Léao-tong, la Mongolie orientale, le Chan-tong, le Chansi, le Chénsi, le Honan, le Houpé, le Setchuan, le Kiangsi, le Tché-Kiang, le Kouang-tong, et même le Kiangnan.

4 février 1873. Yen-kia-tsoun. Très-beau temps. Le baromètre est monté à 690 millimètres.

Que le Révérend Père chinois vienne ou ne vienne pas me faire la visite qu'il m'a annoncée, je n'ai pas l'intention de perdre plus de temps à l'attendre ici. En conséquence, je m'occupe de mes préparatifs, pour me transporter demain au hameau de *Sindjaéli*, où je pense ne séjourner que quelques jours. Je commence à comprendre que, si j'avais à demeurer le reste de l'hiver au pied ou au milieu de ces montagnes, mes collections ne

s'y enrichiraient guère d'espèces nouvelles, et qu'ainsi le mieux pour moi sera de passer au sud de la chaîne, aussitôt que j'aurai terminé ici quelques autres recherches.

Aujourd'hui, j'ai à remplir les fonctions de *juge de paix!* Les chefs des chrétiens de Yén-kia-tsoun viennent m'avertir que, un de ces derniers jours, quelques païens du voisinage ont injurié grièvement les chrétiens, leurs femmes, et même le *chén-fou*, en disant contre eux toutes sortes de vilenies sur la voie publique. Ils me prient de faire, avant de quitter leur village, une leçon à ces méchants voisins, en les obligeant à rétracter devant témoins leurs calomnies et leurs malédictions. — Je sais combien tous les Chinois redoutent les mauvaises paroles et combien ils sont chatouilleux à l'endroit des imprécations. Je sais aussi, d'un autre côté, que mes braves et paisibles chrétiens d'Yén-kia-tsoun ne seraient pas aussi affligés que je les vois, sans un motif grave dans leur opinion. Par conséquent, je surmonte cette fois encore ma répugnance à m'occuper de ces sortes d'affaires, et, d'après le conseil de nos sages vieillards, j'expédie trois hommes, y compris l'un de mes Pékinois, pour dire aux calomniateurs que, ayant entendu raconter qu'ils avaient proféré des paroles blessantes pour l'honneur des chrétiens et de leurs missionnaires, je tiens à savoir de leur propre bouche, et aujourd'hui même, sur quoi ils fondent leurs assertions, qui me paraissent n'être que des méchancetés. — Il n'en faut pas davantage pour

obtenir la réparation désirée et rétablir la paix entre les offensés et les offensants. — Dans la soirée, les deux *mauvaises-langues* viennent me trouver humblement, en compagnie des trois principaux citoyens de leur commune, et ils me font le *khotho*, en demandant pardon et en confessant qu'ils ont mal parlé.... Selon l'usage chinois en pareille circonstance, ils ont apporté avec eux du vin et des viandes, afin de faire un repas d'amitié avec les chrétiens; et la paix se trouve ainsi rétablie entre les deux villages voisins.

Pendant la journée, mes jeunes gens m'ont apporté quelques *helix* empâtés dans une roche calcaire très-dure, de la même couleur et de la même nature que notre *diluvium*, et détachée de ce même terrain quaternaire. Ce sont là évidemment trois espèces que j'ai récoltées vivantes dans les montagnes d'Inkiapo. Ce fait, et plusieurs autres que j'ai notés déjà, tendraient à prouver que nos puissants dépôts quaternaires ont reçu des montagnes voisines la plupart des matériaux qui les constituent (des boues, du sable, des coquilles terrestres; point de cailloux roulés ni de grandes pierres), et que les causes qui ont amené la disparition des grands mammifères quaternaires, dont ce terrain renferme les restes, n'ont pas cependant détruit ces petits mollusques terrestres.... *Intelligenti pauca!*

5 février 1873. Beau temps.

Nous mettons trois heures pour nous rendre

d'Yén-kia-tsoun à Sindjaéli; il y a sept hommes pour porter nos meubles et bagages indispensables. Pour les caisses à collections, nous les avons laissées au premier de ces villages.

Le baromètre marque 670^{mm} au hameau de Sindjaéli, qui est dans une assez jolie position, dans un vallon perdu au milieu de petites collines quaternaires où les lieux ravinés montrent des rochers granitiques. Quoique le soleil nous brûle la tête parmi ces arides monticules, la neige et la glace abondent encore dans les endroits ombragés.

Tous ces mamelons de terre meuble sont ensemencés de blé et de petits pois; et c'est seulement près des sépultures et au fond des collines qu'il y a des arbres: *thuia*, *catalpa*, *paulownia*, *cedrela*, *ailantus*, deux espèces de *populus*, *ulmus*, *diospyros zisyphus*.

Chemin faisant, j'ai tué un *Parus monticola;* et je suis très-étonné de rencontrer dans ces parages cet oiseau himalayen, cette jolie mésange qui ressemble tant à notre grande charbonnière.

Les bords du large lit pierreux du torrent que nous avons traversé pour venir ici étaient bien animés ce matin! C'est étonnant tout ce que nous y avons trouvé d'oiseaux, appartenant tous aux espèces communes du pays : pie bleue, geai d'outre-mer, crave, choucas, étourneau, faisan, tourterelle, pie et corbeau ordinaire, etc.; tout s'y trouvait réuni, comme pour une fête commune, tout y foisonnait en grand nombre comme pour nous souhaiter la bienvenue! Je me suis bien

gardé de troubler cette joyeuse population emplumée, mais mon Pékinois *Ouang*, qui marchait loin de moi, n'a pas su résister à la tentation de la tirailler. C'était bien inutile! Ses captures ne nous serviront qu'à la cuisine.

6 février 1873. Sindjaéli. Très-beau temps encore.

Ce matin, j'ai un moment de mauvaise humeur. Mes domestiques m'ont joué un de leurs petits tours : comme ils n'ont pas plaisir (je m'en suis bien aperçu) à rester dans ce lieu assez misérable, ils commencent dès le premier jour à vouloir m'en dégoûter aussi par un de ces petits moyens tortueux si fréquemment employés par les Chinois de Chine et de tous les pays.... Ils se sont arrangés de manière à ne m'apporter pour mon déjeuner qu'un horrible petit pain, noir et acide, complétement immangeable, même pour moi qui suis habitué à tous les régimes! Ils disent faussement qu'il n'y en a pas d'autre dans le pays, mais je les trompe bien en envoyant, sans leur souffler mot, acheter des *pao-dze* au village voisin : ce serait leur faire trop d'honneur que de me plaindre de leur procédé.

Comme je ne suis venu à Sindjaéli que pour être plus à portée d'examiner si les grandes montagnes voisines peuvent m'offrir des ressources pour mes recherches du moment et de l'avenir, je vais dès aujourd'hui parcourir, pendant la journée entière, les flancs et les vallons du *Sse-péy-chan*, qui est

un membre méridional du *Thaé-péy-chan*. J'y monte jusqu'à deux mille cinq cents mètres d'altitude sans rien prendre ni même voir d'intéressant. Ces innombrables crêtes sont hérissées de rochers et d'arbustes, maintenant ensevelis sous la neige glacée. — Ce sont partout des granites; les collines inférieures en contiennent beaucoup de blocs roulés, empâtés et recouverts de terre diluvienne jaunâtre : preuve que le tout provient de ces grandes montagnes et que les granites ont été violemment entraînés avant la déposition de ce terrain meuble, ou loess-hoang-hoïen.

Je rencontre aujourd'hui une troisième espèce de peuplier, bel arbre à écorce verte et lisse, avec des feuilles moyennes à très-long pétiole : c'est un tremble nouveau pour moi. Il y a aussi dans le même vallon un *Juniperus* à rameaux effilés et tombants, un vrai genévrier pleureur. Plus haut, je vois des coudriers, des saules, des *Aralia* de deux sortes, etc. Mais en général la végétation ne me paraît pas très-riche en plantes ligneuses, tandis que les débris herbacés qui percent la neige démontreraient une plus grande abondance de ces plantes.

D'un autre côté, nous avons beau remuer et soulever toutes les pierres que nous trouvons à découvert dans les lieux exposés au soleil, nous n'y voyons pas trace d'insectes ni de coquilles. Ce ne sera donc pas la peine de perdre notre temps dans ces pays, pauvres en animaux petits et grands.

Les *Phao-lou* ou chevreuils, qu'on nous avait promis de rencontrer dans ces parages, sont invisibles pour nous : nous ne voyons que des traces de sangliers et de lièvres. Dans les collines sous-jacentes abondent maintenant les faisans à collier; les individus qui ne sont pas déjà appariés vont par troupes de dix ou douze oiseaux, les mâles avec les mâles, les femelles avec les femelles.

Chemin faisant, j'apprends qu'il y a trois ans on a tué dans cette montagne un grand budorcas blanc, lequel avant de se rendre aux chasseurs en a blessé mortellement plusieurs. Un *Nemorhedus Edwardsii* a aussi été tué près d'ici, il y a peu de temps. Il est bien malheureux que je n'aie pas la chance de me procurer au moins quelques débris de ces intéressants herbivores, pour vérifier s'il s'agit réellement des espèces que je suppose.

7 février 1873. Sindjaéli. Ciel couvert.

Malgré sa répugnance, j'envoie mon chasseur pékinois, pour une exploration de deux ou trois jours, dans la sombre vallée qui mène au *Thaé-péy-chan* et qu'on nomme ici *Hong-hoa*.

De mon côté, j'emploie ma journée à parcourir le voisinage de notre demeure, où, à côté de l'homme, habite et niche à son aise, dans les cavernes abandonnées du *diluvium*, le crave au bec rouge. Mes recherches peu fatigantes me fournissent plus de chasse qu'hier, mais pas un oiseau nouveau ni aucun être vivant qui intéresse. Mes prises consistent en un *Enicurus* à longue queue,

deux petits pomatorhins, les deux pics du pays, et encore une paire de faisans à collier. Ce gallinacé se rencontre partout où il y a des bambous ou des fourrés un peu considérables.

8 février 1873. Sindjaéli. Temps brumeux. Baromètre, 675 millimètres.

Malgré un brouillard très-épais, humide et froid, je me mets en route avec deux hommes pour aller visiter ce qu'on appelle ici les grandes mines de charbon. Elles sont à trois lieues d'ici, au sud-ouest, au milieu de petites montagnes couvertes du même dépôt quaternaire dont l'épaisseur ici est parfois très-considérable.

En remontant les torrents je rencontre, à la suite des granites, les mêmes roches verdâtres, dures, stratifiées et mêlées d'amphibolite et de gneiss, que dans la vallée de la petite mine visitée précédemment.... La houille, très-pesante, friable, salissante, plissée et ridée de cent manières, est renfermée dans ces schistes métamorphiques verdâtres ; mais les couches qui contiennent immédiatement le combustible sont noires et mélangées de beaucoup de quartz et de spath calcaire. Des blocs de calcaire cristallin, rayés de blanc et de noir, que j'ai vus dans le lit du ruisseau, paraissent provenir de masses supérieures aux couches anthracifères. Mais le tout est tellement révolutionné, qu'il est très-difficile de reconnaître la succession des strates, qui, sur un petit espace, paraissent soulevées en plusieurs sens, disloquées,

et même renversées les unes sur les autres.

Pour moi, je trouve encore une explication de cette confusion locale dans quelque ancienne inflammation spontanée du charbon, par l'oxydation des sulfures de fer dont abondent ici les roches. En effet, dans une des mines abandonnées, le sulfure est en telle quantité et sa décomposition si rapide, que l'acide sulfurique qui en provient suinte dans le ruisseau et communique son goût aux eaux ; les rochers humides sont tous jaunis d'une bave sulfureuse dont les émanations se font sentir au loin. Il me semble me trouver ici au milieu d'une batterie de piles électriques.

A l'ouverture de la mine principale, les indications de mon baromètre me fournissent une altitude approximative de mille cent cinquante mètres, et, à midi, le thermomètre donne trente degrés.

J'ai pris pendant mon excursion une paire de *Garrulus sinensis*, à tête immaculée. Ce geai doit être rare au pays, puisque les habitants paraissent ne point le connaître. Je tire aussi une paire de *Rhopophilus pekinensis*.

Conformément à son parti pris de ne rien trouver de bon dans ces parages, mon chasseur pékinois a abrégé le plus qu'il a pu son exploration du *Hong-hoa*. Il me revient donc ce soir à la maison, les mains vides ! Il y a, dit-il, trop de neige et de glace dans ces froides vallées ; et de l'endroit où ils sont parvenus, lui et son guide, il y aurait encore cent *li* de chemin à faire pour parvenir au Thaé-péy-chan. — Il n'a donc pas vu la forêt, mais

de petits arbres, par-ci par-là, le pin à cinq feuilles, le bouleau, des broussailles abondantes et des bambouseraies sauvages, où on lui a dit que le *Song-hoa-ky* abonde. D'après mes hommes, cette étroite gorge, tout encombrée de rochers que la neige rend dangereux, est complétement impraticable en hiver; mais en été on pourrait y voyager et trouver à se loger dans les rares cabanes ou sous des rochers. Là non plus il n'y a donc rien à faire pour le moment.

9 février 1873. Sindjaéli. Ciel chargé de brouillard ; plus tard petite pluie et neige.

Dimanche et repos. Puisque ces collines ne peuvent me fournir rien de particulier pour mes collections, et que les grandes montagnes sont inexplorables maintenant, je me prépare sans plus tarder à quitter ce hameau demain matin, pour retourner à Yén-kia-tsoun. A la vérité, je me sens un peu piqué pour seconder ainsi les goûts et les désirs de mes domestiques.... mais, en conscience, je ne puis pas rester à perdre mon temps ici.

Les faisans à collier interrompu abondent singulièrement dans les ravins et les sépultures de toutes ces collines : c'est sans doute la neige des grandes montagnes qui les y a poussés. Cependant on me soutient qu'il y en a encore beaucoup en été. Personne ne persécute ici ces beaux gallinacés : aussi n'y craignent-ils point l'homme. Ce soir, pendant que j'étais à causer avec quelques

chrétiens devant la porte de la chapelle, un beau faisan mâle est passé près de nous avec la familiarité d'une poule, pour chercher son logement de nuit sur des thuyas qui sont à quelques pas plus loin. Ce magnifique oiseau ne hâtait son pas, en relevant sa longue queue, que lorsque nous nous retournions vers lui pour admirer sa hardiesse.

10 février 1873. Retour à Yén-kia-tsoun. Au matin, ciel couvert et un peu de neige ; puis, vent de sud-ouest, fort et froid. Vers le soir, le temps se remet au beau.

Jean s'en alla comme il était venu ! — Notre petit voyage de retour se fait sans incident ; seulement, nous sommes fouettés désagréablement, pendant tout le chemin, par un vent glacial. Nous remarquons à la sortie de la vallée quelques vieux peupliers qui portent plusieurs nids de milans : ces oiseaux sont précoces pour leur nidification, comme tous les grands rapaces. Mais ces pauvres bêtes, qui doivent vivre de rapine, sont tour à tour bien tracassés dans la possession de leurs gîtes par les pies et les corbeaux qui ne cessent de les charger avec fureur.

A peine rentré à Yén-kia-tsoun, je vois arriver des hommes d'une autre chrétienté voisine, qui viennent m'inviter à aller passer quelques jours chez eux, parce que, disent-ils, le P. Hoang se trouve maintenant dans leur village.... Je regrette de ne pouvoir pas me rendre à leur désir, car je suis

résolu à me remettre en route demain même, pour m'avancer en ligne droite, avec deux hommes de bonne volonté, aussi loin que je pourrai vers le couchant, et même d'entrer sur le territoire du Kansou, si cela est possible, par les montagnes méridionales. S'il ne m'est pas donné de franchir la frontière, jalousement gardée, me dit-on, au moins pourrai-je, sur les confins, obtenir des renseignements plus complets sur les conditions physiques et politiques de cette province inconnue jusqu'aujourd'hui. Je suis ennuyé, désespéré de ne trouver que des gens qui ignorent tout ce qui dépasse les limites de leur cour et dè leurs champs !...

CHAPITRE XIV.

DU 11 AU 17 FÉVRIER 1873.

Course aux confins du Kansou. — Encore les collines quaternaires. — Séjour à Se-yuén-chang. — Abondance du gibier sous les thuyas des sépultures. — Le costume des femmes chinoises; leur visite annuelle à la maison paternelle. — Terrain diluvien et ses fossiles. — Préparatifs de départ pour traverser l'épaisse chaîne des monts Tsing-ling.

11 février 1873. Course aux confins du Kansou. Ciel couvert; vent de nord-est. Temps sec et froid, tel qu'il me le faut pour bien marcher.

Je me mets en route de grand matin, accompagné de trois hommes qui portent les objets strictement nécessaires pour une rapide excursion. Après six heures de marche en droite ligne vers l'occident, en nous tenant à une ou deux lieues au sud du Yé-ho, nous parvenons et faisons halte dans un petit hameau chrétien, qui a nom *Se-yuén-chang* (au-dessus des quatre jardins); et où je trouve une altitude approximative de huit cent cinquante mètres. Nous sommes là sur des collines quaternaires

bien plus élevées que le lit du fleuve et qui correspondent à des monticules semblables, qu'on aperçoit au nord du Yé-ho : ce sont, sans doute, les restes d'un plateau qui a été raviné par les agents atmosphériques.

A *Se-yuén-chang* existe un puits où l'on n'a rencontré l'eau qu'à trois cent quarante pieds de profondeur. On me dit qu'en le creusant, il y a quelques années, on y a trouvé deux lits horizontaux de ces dures concrétions calcaires-argileuses, qu'on ne rencontre ailleurs que dispersées çà et là dans cette terre meuble. J'apprends aussi que, lorsque l'on a creusé le terrain où est bâtie en forme de grotte la chapelle actuelle des chrétiens, on y a trouvé, *isolé* (?), un os gigantesque d'un animal inconnu (sans doute d'*Elephas primogenius*).

En face de la vallée de *Mou-kia-pin*, l'antique haute plaine a été corrodée par les eaux du torrent qui en sort, sur une largeur de plusieurs lieues. Il y a là des rizières, et j'y retrouve mes *Ibis*. Cette fois-ci, deux heureux coups de fusil m'en procurent un couple, ayant tous les caractères des oiseaux adultes ; mais leur dos n'a aucune trace de la teinte cendrée des ibis du Tchékiang.

Dans les mêmes lieux, je vois plantés le long des canaux un bon nombre de ces beaux peupliers, aux rameaux très-redressés, semblables à ceux que j'avais rencontrés, il y a trois ans, dans les environs de Lon-gan-fou, et qui rappellent si exactement nos peupliers d'Italie. Un homme de

la vallée de Han-tchong-fou, que je trouve en route, m'apprend que cet arbre si élégant abonde aussi chez lui. Cette espèce, qui porte dans mes notes le nom de *Populus acuta*, ressemble si fort à notre arbre d'Europe, que je suis à me demander s'il n'y aurait pas une communauté d'origine entre eux. Dans tous les cas, il n'est point admissible que ce coin si reculé de la Chine ait tiré son arbre de l'Occident. Le contraire aurait-il eu lieu?

12 février 1873. *Se-yuén-chang*. Encore très-beau temps.

Aux très-instantes prières des braves chrétiens de ce hameau plus qu'à moitié souterrain, j'ai consenti à rester chez eux, pour dire la sainte messe à l'intention des nouveaux fidèles qui sont assez nombreux dans ces environs. Quant à aller au Kansou, je ne trouve plus d'hommes qui consentent à m'y accompagner, pour porter mes bagages indispensables ; l'on me dit qu'il faudrait marcher encore deux ou trois jours avant d'en atteindre la frontière, que les passages connus en sont maintenant barrés à cause de la guerre, et que l'on ne connaît point de chemin praticable par le sud. — Le fait est que je vois d'ici les montagnes du Kansou, qui me paraissent être bien moins éloignées qu'on ne le prétend ; mais je ne puis pas partir seul !...

Quoi qu'il en soit, je vais tâcher de bien employer cette journée de halte.

Dans la matinée, je vais visiter les petites et

raides collines du sud, qui sont comme les contreforts d'une montagne plus élevée, nommée *Cheliou-chan*, dont le sommet en aiguille est surmonté d'une pagode. Elle doit avoir un peu plus de deux mille mètres d'altitude, et c'est le géant de la région. Derrière les collines quaternaires qui montent jusqu'à plus de mille mètres dominent les montagnes granitiques à gros cristaux de feldspath, impurs, mais réguliers. Ces granites, qui me paraissent de récente émersion, se décomposent très-vite; le résultat de la désagrégation donne un *kaolin* plus ou moins blanc, une terre argileuse maigrement cultivable.

Le peu d'arbres qui croissent sur ces très-arides coteaux sont des abricotiers et des jujubiers sauvages, avec quelques *Rhamnus* et autres arbustes épineux. Il commence à paraître quelques fleurs : géranium, *tussilage*, etc.; de rares papillons (colias) volent aussi par-ci par-là, comme pour appeler le printemps....

Du reste, rien de nouveau. Il y a beaucoup de traces de loups et de renards; mais nous n'apercevons aucun de ces carnivores. Les seuls oiseaux que je vois consistent en deux alouettes des champs, en quelques bruants (*Emb. ciopsis*), et en un vol de pacifiques *Jaseurs de Bohême*, retenus là par l'abondance des jujubes sauvages.

Dans l'après-midi, je dirige mes pas en sens contraire, c'est-à-dire vers la plaine du nord. Mes persévérantes fouilles dans les éboulis et les crevasses de notre si puissant *diluvium* ne me donnent

aucun fossile, ni en ossements ni en coquilles. Seulement, j'y ramasse en quantité de petits coléoptères ressemblant beaucoup à notre *Galeruca lusitanica.*

13 février 1873. Se-yuén-chang. Ciel voilé; froid; vent d'ouest.

Je prolonge mon séjour dans ce district tout à fait contre ma volonté; les hommes qui étaient allés chercher mes effets ne sont pas revenus hier soir. Ces braves chrétiens commencent même à me prier de rester chez eux jusqu'après dimanche; mais il m'est impossible de perdre mon temps pour leur faire plaisir.

Aujourd'hui, je vais examiner, pendant tout le jour, quelque haut plateau qui est au nord du Yé-ho. Cette rivière, sortie du Kansou et courant droit de l'ouest à l'est pour rejoindre le Fleuve-Jaune au sommet de son angle méridional, est maintenant dans ses plus basses eaux; nous la traversons sur deux ponts placés à la suite l'un de l'autre et qu'on défait en été, époque où le large lit est entièrement rempli. Mais ce cours d'eau considérable, même maintenant, n'est point navigable, à cause de ses innombrables plages boueuses.

Les plaines quaternaires sont plus élevées que le lit du Yé-ho, d'environ deux cents mètres. Elles correspondent à celles du sud; mais elles sont moins ravinées que celles-ci par les eaux, parce que derrière elles il n'y a que de petites montagnes nues, où n'éclatent point les orages de l'été,

contrairement à ce qui a lieu du côté méridional.

Sur les bords du plateau diluvien ont été plantés plusieurs bosquets, pour abriter les sépultures; le thuïa et le vieux *Pistacia sinensis* en sont les arbres principaux. Les animaux du voisinage vont chercher là leur refuge, parce qu'il y a pénurie de végétation partout ailleurs; maintenant les lièvres y sont très-nombreux : j'en tue trois en très-peu de temps, et je blesse aussi un aigle de moyenne taille (*Aquila clanga*) et un renard à teintes pâles, sans pouvoir m'emparer de ces derniers.

Aujourd'hui, nous rencontrons sur notre chemin un grand nombre d'hommes et de femmes, tout *endimanchés*, qui vont prendre part aux réjouissances publiques qui ont lieu dans l'un des grands villages voisins, pour célébrer le seizième jour de la lune du printemps, lequel met fin ici aux fêtes du nouvel an. Un autre motif fait encore voyager en ce jour beaucoup de jeunes femmes mises dans leur plus belle toilette : c'est aussi le seizième jour de ce mois que les jeunes mariées ont la coutume de quitter temporairement le toit conjugal, pour aller passer quelques jours dans la maison paternelle.

La couleur des habits affectée ici par la jeunesse et par l'enfance est le rouge écarlate : pantalon rouge, robe rouge et bas rouges quelquefois. Dans la circonstance dont je parle, la toilette de la femme chinoise, d'ordinaire si simple et si modeste, est véritablement éblouissante dans ce

pays : la tête est ornée d'une sorte de diadème surmonté de guirlandes d'or et d'argent ; les larges pantalons et la longue robe de soie sont garnis de broderies bleues, vertes, noires, qui corrigent un peu l'éclat du fond rouge ; les petits souliers, en forme de sabot de chèvre, brillent aussi par la richesse du satin et par l'abondance des ornements.

Ces jeunes femmes se rendent à la maison de leurs parents, soit en chaise à porteurs, soit en charrette, soit à cheval, selon leur fortune ; et elles sont accompagnées par des membres de la famille du père, mais jamais par leur mari : cela serait une indécence ! Celles qui sont mères ne manquent pas de porter en triomphe leurs poupons ; et quand la douceur de la température le permet, la mode est de ne laisser à ceux-ci que le costume qu'ils avaient en naissant.... Ce n'est point le cas aujourd'hui, et, petits et grands, chacun est bien couvert de ses habits les plus chauds.

14 février 1873. Très-beau temps ; air calme et chaud pour la saison. Retour à Yén-kia-tsoun.

Hier, en traversant des rizières qui bordent le Yé-ho, j'ai rencontré encore des *Ibis*, et parmi ceux-ci j'en ai distingué clairement un qui avait le dos et le cou revêtus de la même teinte cendrée que les oiseaux du Tchékiang. Donc.... je ne sais qu'en penser. Y aurait-il deux espèces ou races ? Ou bien, cette couleur se développe-t-elle tardivement dans l'oiseau rose ? Les deux suppositions

sont possibles. Mais ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'un grand nombre d'ibis adultes que j'ai observés depuis quelque temps avaient tous leur plumage rose ou blanc, sans mélange de teinte grise, absolument comme les quatre sujets que nous avons capturés.

Ce matin, pendant que je fais mes préparatifs de départ, les chrétiens de Se-yuén-chang viennent renouveler leurs instances pour me retenir encore parmi eux, car il leur arrive rarement d'avoir un missionnaire dans leur hameau. Ils m'ont apporté quelques fragments de gros ossements fossiles qu'ils ont déterrés dans le quart supérieur du dépôt quaternaire, à la profondeur d'environ cinq mètres, et quelques *helix* communs qu'ils disent avoir retirés de la même terre ancienne. Il serait fort intéressant de savoir si les fossiles quaternaires se rencontrent toujours au même niveau relatif....

Une preuve que ces fossiles ne sont pas trop rares dans cette formation, c'est que tout le monde sait ici que, après des éboulements ou en creusant des habitations souterraines, on rencontre quelquefois des *thou-long-khou*, ou os de dragon terrestre, ayant d'ordinaire de grandes proportions. Mais ces reliques des animaux antédiluviens sont aussitôt réduites en poudre et vendues aux pharmaciens du pays, qui les font entrer dans une foule de leurs médicaments. Mais personne ne se souvient d'avoir jamais remarqué, dans les mêmes lieux que les fossiles, des fragments d'anciennes

poteries ou de briques. D'ailleurs, ce diluvium si puissant et si étendu ne contient pas même de pierres, de cailloux ou d'autres objets pesants et transportés; les terres cuites ou les pierres ouvrées (s'il y en avait) seraient donc parmi les amas pierreux qui se trouvent parfois au-dessous du limon sablonneux.

On me donne encore les débris de la peau d'un petit *Pteromys*, qui provient, dit-on, de l'intérieur des monts *Tsing-ling*. Cet animal, de moitié plus petit que le *Pter. albo-rufus*, est grisâtre en dessus, avec le dessous d'un gris clair; les pattes sont roussâtres, ainsi que le dessous de sa longue queue. Est-ce un jeune sujet? j'incline à le croire, comme aussi je soupçonne que le *Pteromys melanopterus* n'est que la femelle de l'espèce rousse.

Pendant mon voyage de retour, mes besoins de naturaliste me font faire feu sur une paire de *Gegilus graculus*, qui tombent foudroyés à mes pieds. Ces deux gais oiseaux étaient perchés sur le pinacle d'une pagode, et donnaient au vent leurs éclats de voix si sonores, si agréables, si harmonieux et si différents des ingrats et ignobles croassements de leurs camarades au noir plumage. Il y a là une grande distillerie, et les nombreux ouvriers qui y sont employés sortent pour nous examiner de pied en cap et sans mot dire. C'est du grain de sorgho que l'on extrait l'eau-de-vie, et c'est le charbon de terre qui alimente les fourneaux et fait autant de nègres des distillateurs.

En repassant auprès de mes jolis peupliers fas-

tigiés, dont j'ai parlé plus haut, j'observe qu'en ce moment leurs bourgeons sont moins arriérés que ceux du grand peuplier *ta-yang*, et que, comme dans celui-ci, leur écorce est blanche et unie; les branches sont grêles et très-dressées, presque collées contre le tronc. Des feuilles sèches de la saison dernière, que je ramasse parmi les broussailles, m'offrent une forme triangulaire, délicate, avec le limbe un peu denté et le pétiole très-long.

Ainsi, il y aurait à ma connaissance quatre espèces de peupliers au nord du Yang-tsé-Kiang; je les nomme pour mon usage : *Populus acuta*, *Pop. coriacea*, *Pop. ta-yang*, et *Pop. venusta* (tremble).

A peine rentré à Yén-kia-tsoun, je vois y arriver aussi, pour me souhaiter la bonne année, le brave P. Hoang, porteur de cadeaux variés ; je suis, hélas! dans l'impossibilité de lui en offrir à mon tour, pour payer politesse par politesse : c'est ce que les Chinois bien élevés n'omettent jamais de faire.

L'un des hommes qui ont accompagné ce prêtre indigène me raconte que, ayant été jadis emmené en captivité par les rebelles fort loin dans le Kansou, il y a vu un cerf de moyenne taille, dont le pelage était tacheté de blanc et de noir sur un fond fauve, et dont les longs bois étaient armés de quatre andouillers. Est-ce le *Cervus mantchuricus*, ou bien une autre espèce analogue inconnue? Si, comme je le pense, cet animal était différent de celui du Nord, il faudrait se décider, à la fin des

comptes, à lui appliquer le nom spécifique de *Méy-lou* (cerf élégant), puisque c'est de ce nom que les Chinois distinguent tous les cerfs tachetés, et que, sur les trois ou quatre espèces à *robe fleurie* que nous offre la Chine, aucune ne porte encore dans la science cette dénomination vulgaire du pays. — Je pense qu'il y aurait avantage à ce que les naturalistes adoptassent dans leurs écrits systématiques les noms vulgaires, toutes les fois que cela est possible.

15 février 1873. Beau temps. Yén-kia-tsoun.

La journée se passe en travaux taxidermiques. Puisque je ne trouve rien à faire d'important de ce côté du *Tsing-ling* et qu'il ne m'est pas possible de me rendre au Kansou, il ne me reste plus qu'à passer au sud de cette chaîne. En conséquence, je m'occupe à chercher les moyens de faire ce voyage au plus tôt et avant que la venue des pluies du printemps rende les chemins plus difficiles.

La voie ordinaire que suivent les voyageurs chinois, pour se rendre à Han-tchong-fou, où je dois aller, passe par *Pao-ky;* et l'on compte douze journées de marche de Sin-gan-fou à cette ville, chef-lieu de la vallée tant vantée du *Han.* Cette route est la plus commode; toute l'année, on peut y trouver les muletiers dont on a besoin : les voitures ne peuvent pas y voyager. C'est là, me dit-on, qu'est passé l'an dernier le baron de Richthofen. Mais je pense qu'il sera beaucoup plus

utile et plus intéressant pour moi de suivre une autre direction, qu'aucun autre Européen n'aurait encore tenue : le passage de la vallée de Mou-kia-pin est dans ce cas. Cette route, quoique la plus difficile, est la plus courte des trois que l'on me cite; et l'on peut parvenir d'ici à *Han-tchong-fou* en une semaine de voyage. Je donne donc ma préférence à cette dernière.

Mais où trouver les mulets ou les hommes nécessaires pour porter nos divers objets, dont le poids total monte maintenant à plus de trois cents kilogrammes? Pour mes domestiques et moi, nous marcherons bien à pied; et cela d'autant plus volontiers que l'intérieur des montagnes me fournira d'incessantes occasions de faire des observations et même quelque trouvaille, et que, pour cela, il est utile de ne dépendre dans ses mouvements que de sa propre volonté.

Dans le genre de vie que je mène et où il y a beaucoup à souffrir de toute façon, l'arrivée d'un courrier porteur de lettres est un événement qui distrait et qui réconforte pour plusieurs jours.... Aujourd'hui, j'ai le plaisir de recevoir des lettres de Changhay et de Mgr Efisio Chiaïs. Ce prélat me donne d'utiles conseils sur la conduite à tenir avec ses chrétiens, assez nombreux sur ma route : les Chinois sont toujours et partout des Chinois, et la ruse et la mauvaise foi, innées chez eux, les quittent difficilement!...

16 février 1873. Yén-kia-tsoun. Très-beau temps.

Les principaux chrétiens d'un village voisin viennent m'inviter à aller passer la journée chez eux, en compagnie du P. Hoang. Comme j'ai quelque espoir que les bons offices de ce prêtre chinois m'aideront à trouver ce qu'il me faut pour mon prochain voyage, je pars après la messe, à pied, quoiqu'on ait préparé des chevaux brillamment enharnachés pour moi et même pour mes deux domestiques. Je suis reçu dans ce village chrétien au son des pétards, du tam-tam et d'autres instruments à percussion : musique fort goûtée de l'oreille des hommes jaunes. Mêmes cérémonies et tapage pendant le dîner, qui est splendide, ainsi qu'à mon retour, au soir.

Je craignais bien que tous ces grands honneurs qu'on m'a prodigués ne cachassent quelque arrière-pensée : en effet, on a essayé fortement de m'intéresser à un grand procès.... Mais la prudence la plus élémentaire m'empêche de prendre part à une affaire qui ne touche pas la religion.

Cependant je ne m'étais pas trompé en comptant sur l'efficacité des démarches du P. Hoang pour avoir des moyens de transport. Je n'aurai pas, il est vrai, des mulets : on demande quarante piastres pour trois de ces animaux ! Mais ce bon monsieur a trouvé moyen d'exciter le zèle de ses chrétiens, désœuvrés maintenant, afin d'aider un missionnaire étranger : pour un salaire très-raisonnable, dix hommes robustes se chargent de transporter tous mes bagages jusqu'à un établissement chrétien, nommé *Ouang-kia-ouan*, qui est à trente

li de Han-tchong-fou. Voilà qui est à merveille; c'est tout ce que je désirais de mieux!

17 février 1873. Yén-kia-tsoun. Assez beau temps, froid.

Les chrétiens de Yén-kia-tsoun, dont je n'ai cessé d'être content, voyant que leurs voisins se font une question d'honneur et d'amour-propre de m'aider dans mon voyage d'outre-monts, viennent à leur tour me déclarer qu'ils entendent qu'*au moins* la moitié des porteurs soient pris dans leur commune. C'est un genre d'embarras dont il m'est facile de sortir à la satisfaction générale. Nous partirons donc sûrement demain matin, et nous employons tout ce jour à finir nos préparatifs et à loger dans dix grandes hottes nos lits, nos habits, nos ustensiles, nos collections, nos provisions.

CHAPITRE XV.

DU 18 AU 26 FÉVRIER 1873.

Voyage à travers la chaîne du Tsing-ling. — Départ de Yén-kia-tsoun; adieux des chrétiens. — Rencontre d'un loup. — Halte à Inkotzouy. — Un vieux magnolia. — Pagodes dans les montagnes. — Point culminant de la route. — Animaux, arbres et roches observés en chemin. — Entrain des voyageurs; chaussures pour les vaches. — La tête du dragon. — Abondance de grenats; coquilles nouvelles. — Sortie des montagnes au huitième jour. — Les *ex-voto* du Mont-aux-Pagodes. — Collines quaternaires de la vallée du Han. — Arrivée à Ouang-kia-ouan.

18 février 1873. Très-beau temps; froid au matin. Départ de Yén-kia-tsoun pour Han-tchong-fou. Tout est prêt à sept heures, et ma petite caravane se met en route avec l'ardeur et la gaieté de gens qui s'engageraient dans une partie de plaisir.

Les chrétiens du village m'ont fait leurs adieux en pompe et avec musique, et ils paraissent très-contrariés de ce que je n'accepte pas les chevaux qu'ils ont préparés au moins pour les deux ou trois lieues de route qu'il y a à faire en plaine. C'est une politesse de leur part, mais c'est aussi

une question d'amour-propre pour eux : car ils aiment à faire passer pour des personnages leurs chefs de religion. Les démonstrations d'honneur qu'ils font pour moi, étranger, ils les prodiguent *à fortiori* à tous leurs prêtres, soit européens, soit indigènes. Pour moi, bien que je sois rompu à l'équitation chinoise, j'aime mieux voyager à pied toutes les fois que mes forces me le permettent, comme c'est le cas maintenant : car je me sens mieux portant que jamais, et il me semble être entré dans une phase de santé vraiment parfaite. D'ailleurs, le voyage à cheval d'une personne *comme il faut* suppose un costume avec lequel il me serait incommode de marcher dans les montagnes. Si donc je refuse les offres obligeantes de mes paroissiens temporaires, ce n'est point pour les contrarier ou les critiquer, ni pour faire une leçon indirecte à qui que ce soit.

Mes porteurs de bagages paraissent avoir une pleine confiance en moi; ils sont sans souci, quoique aucun des dix hommes ne soit jamais allé à Han-tchoug-fou et qu'ils ne connaissent pas plus que nous les chemins à parcourir pendant une semaine, au milieu d'un dédale de montagnes et de vallées. Ils vont voir un pays nouveau, et ils sont contents; ils rient de grand cœur quand je les compare, pour piquer leur orgueil, à l'escargot qui ne sort jamais de sa coquille....

Nous avons à peine fait quelques *li* de route dans la plaine ondulée, que de frénétiques aboiements de chiens et des cris d'alarme attirent notre

attention et nos regards vers un gros loup rouge qui, surpris par l'aube loin de ses montagnes, galope à travers champs en s'avançant dans notre direction ; quelques chiens le poursuivent de loin, mais ils s'arrêtent tout court quand il retourne sa tête vers eux. Malheureusement, nos fusils ne sont chargés que de plomb ; néanmoins je veux apprendre à ce voleur de petits enfants à ne pas tant s'approcher des hommes : mon coup est bien ajusté, et, bien que la bête au large front prenne la fuite à cent pas de moi, elle est tout étonnée de sentir quelques grains n° 3 pénétrer à travers sa fourrure.

A l'exception de quelques-uns des loups empaillés du Muséum, celui-ci est l'un des plus grands que j'aie vus de ma vie.

Pendant mon séjour en Tartarie, en 1865, les déprédations des loups furent telles, dans le district de *Lao-hou-kho*, que j'habitais, que, dans le seul mois de juin, une vingtaine de personnes furent tuées par ces carnassiers : une femme de quarante-six ans et un jeune homme de vingt-deux ans furent de ce nombre.

Le loup ordinaire de Chine paraît différer peu ou point de celui de France, et la couleur de son pelage varie du roux ardent au gris clair. Une seconde espèce de loup, plus petite, habite en petit nombre les frontières de la Mongolie, mais le chacal n'est point connu dans l'Empire.

A une heure après-midi, nous nous trouvons au village-marché d'*Inkotzouy*, sous le hameau

chrétien de *Mou-kia-phin*, visité précédemment : nous avons fait une cinquantaine de *li* de chemin, et nous faisons notre halte au milieu du jour. Je trouve là une altitude de huit cent quarante mètres.

Pendant le dîner, les chrétiens du voisinage viennent m'offrir du thé et du vin de riz, et ils m'apprennent que depuis quelque temps quatre panthères ont apparu dans leur district. Les Chinois en ont tué une et blessé une autre; mais trois d'entre les chasseurs sont restés grièvement blessés par les bêtes aux terribles ongles.

Comme je l'ai observé il y a quelques jours, les eaux limpides du torrent qui baigne *Inkotzouy* nourrissent d'excellents poissons; mais il n'y existe rien qui ressemble à nos truites d'Europe, pas plus que dans tout le reste de la Chine. Quant au *rat d'eau* qu'on m'y indique et que j'ai fait chercher depuis un mois, il reste introuvable en hiver : d'après les descriptions des pêcheurs, ce serait quelque chose de très-ressemblant à notre *Nectogale elegans*, de Moupin.

Après avoir repris notre marche, nous laissons pour quelque temps, un peu au-dessus d'*Inkotzouy*, la route du lit du torrent, pour gravir une colline dont le passage au point culminant est orné d'une pagode entourée de quelques arbres. On l'appelle *Kouang-chan-miao*, et j'y mesure une altitude de mille trois cents huit mètres.

Jusque-là, nous nous sommes avancés à peu près droit au sud, depuis l'entrée des montagnes;

mais désormais nous commençons à nous diriger vers le sud-ouest.

Un peu avant d'atteindre le haut de cette colline, j'ai admiré un grand et vieux *Magnolia*, qui croît isolé au bord du chemin; son tronc a près de quatre mètres de diamètre! Les autres arbres remarqués sont : le chêne à grandes feuilles (*Quercus obovata*), celui que j'appelle *Quercus ilicioïdes*, le *Pinus quinquefolia* et quelques *Cephalotaxus*. Au sud du *Kouang-chan-miao*, je retrouve mes jolis peupliers fastigiés, et des saules pleureurs les plus élégants qu'on puisse voir, ayant les branches pendantes, longues et minces comme des ficelles.

Quant à la composition lithologique des montagnes que nous avons côtoyées dans la journée, je vois que les granites et les gneiss du bas de la vallée continuent à se montrer plus haut, mêlés parfois à des calcaires modifiés, devenus saccharoïdes, dont les couches sont soulevées jusqu'à la position verticale.

Dans les jolis vallons qui sont près du village de *Ling-tao-miao* (où nous nous sommes arrêtés pour passer la nuit), les granites alternent fréquemment avec des amphibolites verdâtres. Ici aussi nous avons une altitude d'un peu plus de mille trois cents mètres.

Nous avons fait quatre-vingts *li* de chemin, et ce n'est qu'à la nuit close que nous avons trouvé un lieu de logement. Ainsi s'est terminée, heureusement et gaiement, notre première journée de la

traversée du Tsing-ling, bien que l'un des porteurs ait menacé de nous quitter, dans un moment de découragement, et qu'un autre ait roulé avec sa charge, mais avec moins de mal que de péril.

19 février 1873. Voyage à travers le Tsing-ling. Beau temps, avec fort vent d'ouest. Arrivé pour la nuit à *Tzouy-thou;* fait soixante *li* de route.

Nous marchons jusqu'à midi encore le long du même torrent, tout encombré de blocs roulés de granite.

Vers une heure, nous gravissons une colline, où, comme d'habitude, existe au point culminant du chemin une pagode ombragée de quelques vieux arbres : le baromètre y descend à six cent cinq millimètres, et j'y trouve une altitude de mille neuf cents mètres à peu près.

C'est un usage général que j'ai observé dans toutes les parties de la Chine que j'ai parcourues, que celui d'établir des pagodes dans tous les lieux élevés où passe une route. Les voyageurs s'y arrêtent pour reprendre haleine, fumer la pipe et boire de l'eau chaude; les dévots vont faire une prosternation devant la divinité protectrice, et parfois allument un bâton odorant sur l'urne aux parfums; mais jamais je ne les ai vus formuler des prières : *les dieux entendent le cœur!* Quelquefois aussi les hommes de peine portent une pierre quelconque, qu'ils déposent comme un *ex-voto* aux alentours de la pagode, où l'on en trouve des masses auxquelles personne ne touche par un

respect religieux. Sans ces pagodes, les voyageurs ne trouveraient point d'abri contre les surprises du mauvais temps, plus fréquentes dans les hauts lieux qu'ailleurs. Ces petites pagodes, plus pauvres que celles de la plaine, sont néanmoins habitées par quelques bonzes qui vivent soit de la culture de quelque lopin de terre, soit des quêtes qu'ils vont faire dans les hameaux voisins. Ce sont toujours les dons privés qui servent à la construction des édifices sacrés. — Nous pouvons donc dire que le sentiment religieux ne manque pas plus aux Chinois qu'aux autres peuples de la terre.

Après cette colline, au delà de laquelle les eaux coulent déjà vers le sud, nous continuons à nous avancer dans la direction de l'ouest, en descendant une haute vallée peu inclinée et très-bien cultivée. Nous avons à notre gauche la longue et blanche montagne de *Thaé-péy-chan*, dont la hauteur nous paraît diminuer à mesure que nous avançons. Le fond des vallons et des torrents qui sortent de cet important massif n'offre que de gros cailloux granitiques. Mais les petites montagnes parmi lesquelles passe notre chemin consistent en gneiss et micaschistes divers. A une lieue avant d'arriver au lieu de notre halte nocturne de *Tzouy-thou*, je commence à voir un calcaire blanc, saccharoïde, à grain grossier, dont les couches soulevées en plusieurs sens semblent poser sur une masse amphibolitique, laquelle, en un endroit, pénètre au travers des roches sédimentaires.

Dans la noire et fertile terre végétale des hautes

vallées, j'ai rencontré quelques gros pieds de sureau (*Sambucus racemosa*), un *Acer campestre* (?), un *Abies* à feuilles pectinées, et encore le pin à cinq feuilles et le *Cephalotaxus;* mais en général il y a peu d'arbres.

J'ai vu, dans les mêmes régions élevées, des taupinières qu'on me dit avoir été formées par un animal à long museau : ce sera sans doute le *Talpa longirostris* des montagnes du Setchuan. Nous n'avons aperçu aucun autre oiseau qu'une compagnie de faisans mâles, qui ne se sont point dérangés à notre passage.

Dans la soirée, nous avons distingué vers le soleil couchant le sommet arrondi d'une grande montagne qui dominait des milliers d'autres pics, et qui m'a paru aussi élevée que le *Thaé-péy-chan;* elle appartient sans doute au Kansou.

Au village de *Tzouy-thou*, où nous allons passer la nuit, mon baromètre se tient à six cent neuf millimètres. C'est une bourgade considérable, où vient rejoindre notre route une autre voie partie de *Kouy-chién*, à cent vingt *li* d'ici, dans la plaine du Nord.

20 février 1873. Traversée du Tsing-ling. Beau temps. Fait soixante-dix *li;* arrivé à *Kouy-ky-kié*, petit hameau resserré au milieu des montagnes.

Partis une demi-heure avant le jour, nous descendons la vallée en nous dirigeant toujours à l'ouest. Il fait très-froid, et les eaux du torrent dont nous suivons les sinuosités sont gélées çà et là. Nous

côtoyons des collines composées de marbre blanc grossier, semblable à celui d'hier, et reposant aussi sur du gneiss et de l'amphibolite; mais le tout est très-accidenté. Ces calcaires ne m'offrent aucune trace de fossiles; d'un autre côté, je ne vois point de coquilles vivantes au pays.

Plus tard, la vallée se resserre et tient la direction générale du sud-ouest. Les montagnes sont devenues raides, elles se composent de gneiss et de phyllades variées. Le torrent grossit en descendant; d'abord boueuses et encombrées de neige et de glaçons, les eaux sont maintenant devenues plus claires; j'ai le plaisir d'apercevoir parmi le gravier l'*Ibidorhinchus strutersii*, le *Totanus ochropus*, le *Cinclus pallasii*, et, plus bas, les deux rouges-queues *hydrophiles*.

Ce n'est que près de *Kouy-ky-kié*, où nous terminons notre journée, que je vois du bois aux montagnes: là, les deux arbres principaux paraissent être le pin chinois ordinaire et le pin à cinq feuilles. C'est un très-joli lieu de montagne, et je crois que nous nous trouvons très-près du bout occidental de Thaé-péy-chan. Les personnes de l'auberge nous disent que la grande forêt n'est plus qu'à une vingtaine de *li* de marche au S. E., sur le versant méridional de la grande montagne au long dos. On nous dit encore que le *Phang-yang* ou *Budorcas* (que personne ici n'a vu) n'existe que sur cette seule chaîne centrale, où vivraient aussi des cerfs de grande et de petite taille; mais point de singes.

Nous apprenons qu'il nous reste encore quatre cents *li* de route à parcourir, avant que de parvenir à notre but! Nous marchons lentement, quoique chaque jour nous soyons sur pied du matin à la nuit. Les chemins sont souvent très-mauvais, et je ne comprends pas comment on a pu me dire qu'ils étaient praticables pour les mulets!

Dans cette auberge de Kouy-ky-kié, qui ne peut nous fournir pour notre souper que des pommes de terre bouillies à l'eau pure, mais excellentes, mon baromètre marque six cent vingt-quatre millimètres, avec un très-beau temps. L'air est doux et contraste avec la pénétrante bise qui nous a glacés ce matin à notre départ.

21 février 1873. Voyage à travers le Tsing-ling. Très-beau temps, chaud. Fait soixante *li* de chemin; arrivé au soir à *Ma-kia-lang*, où le baromètre m'indique une altitude approximative de mille quatre cents mètres.

Pendant tout ce jour, nous avons continué à descendre le long du torrent, maintenant serré de près par les montagnes. Celles-ci offrent des pentes abruptes et sont généralement assez boisées; j'y ai distingué des bouleaux à écorce blanche, paraissant différer du *Betulus rosea*, du Lao-ling.

Les roches consistent en gneiss et schistes divers, avec, çà et là, du calcaire bleu et jaunâtre.

Bien qu'il n'y ait pas encore de fleurs parmi ces montagnes, on commence à y voir voler quelques papillons précoces : *Gonopterix alvinda* (ressem-

blant à notre citron), *Vanessa polychloros*, *Grapta L-album*. Partout où il y aura des grèves de quelque étendue sur les bords du torrent, on est sûr d'y voir établie une paire d'Ibidorhynques, dont la couleur se confond avec celle des galets. Je recommence aussi à apercevoir quelques petits oiseaux, tels que le *Suthora webbiana* et le *Mecistura fuliginosa*, et j'entends le *Troch. Ellioti* et mon *Pomat. gravivox.*

22 février 1873. Voyage à travers le *Tsing-ling*. Très-beau temps. Fait soixante *li* de route et plus; halte de la nuit à douze *li* plus bas que le grand village de Kiang-kho. La baromètre y marque six cent soixante-neuf millimètres.

Nous continuons à descendre, toujours au milieu de montagnes semblables qui parfois resserrent le torrent au point qu'il n'y a plus place pour le chemin; alors celui-ci passe sur la crête des hauteurs voisines.

Désormais le ruisseau est devenu une petite rivière, et la vallée devient de plus en plus chaude. Une preuve de cela, c'est que nous commençons à trouver près des maisons des palmiers (*Chamærops excelsa*), avec d'autres arbres du Sud. Le *Corchorus japonicus* abonde déjà sur les bords des sentiers, et le *Forsithia suspensa* y étale, avant les feuilles, ses fleurs jaunes et inodores ressemblant à celles du jasmin. Le *Quercus ilicioïdes* est très-commun sur les pentes escarpées, et, dans ces parages, il conserve ses feuilles vertes en hi-

ver : ce n'est donc qu'à cause du froid que cet arbre, qui atteint ici de grandes proportions, se dépouille dans la partie septentrionale de la chaîne. Le peuplier pyramidal est splendide et fréquent le long des canaux et des rizières; mais nulle part je ne vois cette jolie variété croître à l'état sauvage.

Ce soir, je rencontre quelques *Ceryle lugubris*, des *Ixos xanthorrhous*, des *Spizixos semitorques*, et encore le *Mecistura fuliginosa* en compagnie du *Parus minor*. Jusqu'aujourd'hui je n'avais aperçu aucune trace de coquilles terrestres sur ma route, mais, à la fin de ce jour, j'en récolte plusieurs parmi lesquelles il y en a une qui ressemble à l'*Helix nemorosa;* mais elle est plus grande et moins colorée. Cette espèce est assez abondante, mais cantonnée dans un petit district où manquent les roches calcaires.

Au grand marché de *Kiang-kho*, où nous passons deux heures avant la nuit, notre rivière se réunit à une autre de même force qui vient de l'est, du versant méridional du Thaé-péy : cette dernière porte ici le nom de *Thaé-péy-ho*.

23 février 1873. Voyage à travers le Tsing-ling. Brume et bruine jusqu'après midi. Fait soixante-dix-huit *li;* arrivé au petit hameau de Lan-ho, où le baromètre, monté à six cent soixante-dix-huit millimètres, indique une altitude d'un peu moins de mille mètres.

Cette journée de voyage se passe comme celles

qui l'ont précédée. Nous commençons à trouver plus de monde sur notre route, et il y a quelques distractions de plus pour mes braves porteurs de bagages. Comme ces hommes sont contents! un rien suffit pour les égayer. Ainsi, ce matin, un interminable et contagieux éclat de rire a été excité parmi ces gens simples et naïfs, par la rencontre d'un troupeau de vaches dont les maîtres avaient chaussé les pattes de souliers de paille, pour les empêcher de se trop user l'ongle sur la pierre. Cela était du nouveau, du paradoxal, pour ces paisibles habitants de la plaine; mais j'ai vu, dans plusieurs autres régions montueuses de la Chine, qu'on protége de chaussures analogues les pieds non-seulement des gros ruminants, mais encore des chèvres et surtout des porcs qui voyagent.

Les raides montagnes traversées hier nous ont offert tantôt des granites massifs, tantôt des granites schisteux ou gneiss et tantôt des calcaires feuilletés se continuant sur une épaisseur immense. Aujourd'hui, les montagnes ont le même aspect, mais elles sont un peu plus petites et toujours assez bien garnies d'arbres. Les roches sont d'abord du gneiss; puis, une immense couche de marbre grossier saccharoïde se voit intercalée entre deux lits de gneiss. Plus loin, viennent des phyllades calcaires et des schistes talqueux. Le fer abonde dans ces schistes, à quelques kilomètres avant d'arriver à Lan-ho; les pyrites ferriques se décomposent spontanément, et la roche laisse

suinter l'acide sulfurique en bave liquide et en efflorescence jaune, dont on sent l'odeur de loin.

L'aspect de la végétation rappelle de plus en plus le Midi : outre le *Forsithia*, je vois en fleurs le pêcher sauvage et une sorte de *Phlox* lilas; près des maisons prospèrent le *Ligustrum lucidum* et le palmier à chanvre, tandis que le *Gledistchia spinosa* abonde dans les lieux pierreux : c'est une légumineuse hérissée d'épines dont les tiges sarmenteuses se terminent en forme de crosse.

J'aperçois encore aujourd'hui, pour la première fois, un bel arbre nouveau pour moi, qui est sans feuilles maintenant. Il est remarquable par ses curieux fruits qu'il retient encore secs; ils ont la forme et la grandeur d'une sapèke et sont relevés en parapluie chinois sur leur pédoncule inséré au milieu. Je n'ai rien vu d'analogue ailleurs.

Dans la soirée, une paire d'oiseaux cachés dans les fourrés m'intéressent beaucoup, parce que je parviens à reconnaître le *Hoamy* ou *Leucodioptron sinense :* c'est le point le plus septentrional où j'aie rencontré libre ce chanteur favori des Chinois, qui, peut-être, doit s'avancer bien plus au nord encore dans la belle saison.

24 février 1873. Voyage à travers le Tsing-ling. Temps couvert. Fait quatre-vingt-cinq *li;* arrivé au grand village d'*Eul-che-li-pou*, où le baromètre signe six cent quatre-vingt-seize millimètres.

Nous descendons toujours; mais la route est

meilleure maintenant et plus large, parce que depuis ce matin de bonne heure nous avons rejoint celle qui vient de *Pao-ky*. Du point de jonction des deux routes jusqu'à Han-tchong-fou, on ne compte plus que deux cents *li*.

Les montagnes deviennent de plus en plus humbles et moins aiguës aussi : elles sont encore granitiques pour la plupart; mais souvent aussi il y a du calcaire blanc métamorphique. J'en vois des masses renfermées au milieu des roches quartzeuzes et granitiques. C'est alors du calcaire à gros cristaux rhomboédriques, et contenant du mica blanc. Quelquefois aussi d'énormes blocs de quartz pur encombrent la rivière, devenue maintenant fort grosse.

La gent emplumée devient de plus en plus nombreuse à mesure que nous nous approchons vers les bords de la chaîne. Je vois aujourd'hui d'autres nouveaux oiseaux du Midi. Le *Garrulax sannio*, de la grosseur d'un merle, aux couleurs terreuses avec une grande tache blanche sur les joues, sautille en petites bandes aux pieds des buissons et des bambouseraies; le *Petrocincla cyanea*, notre vrai passereau solitaire, que je n'avais précédemment rencontré que sur les bords du Yang-tsé central et supérieur, fait entendre ses notes argentines et tristes du haut des rochers les plus escarpés. J'aperçois aussi des *Proparus Swinhoi*, nouvelle et délicieuse mésange de Moupin, remarquable par l'éclat et la variété de ses teintes où se distingue le jaune aurore de ses parties inférieu-

res. Les eaux de la rivière nous offrent l'*Alcedo bengalensis*, oiseau à peine distinct de notre martin-pêcheur commun, et le *Mergus merganser*, le roi des harles, abondamment répandu par toute la Chine, de même que l'harlepiette (*Mergus albellus*), tandis que l'harle huppé (*Mergus serrator*) s'y voit plus rarement et presque jamais à l'intérieur.

25 février 1873. Voyage à travers le Tsing-ling. Ciel couvert. Fait soixante-quinze *li;* arrivé à la ville murée de Pao-tchén-chién, au sortir des montagnes, où les indications de mon baromètre m'annoncent *six cents mètres d'altitude.*

C'est aujourd'hui le huitième jour de notre voyage ; nous allons sortir enfin du sein des montagnes et nous retrouver à ciel ouvert !

Pendant une demi-journée encore, nous continuons à descendre le long de la rivière, dont les claires eaux nous présentent le spectacle des incessants plongeons d'une multitude de *Mergus* et de *Fuligula clangula* (garrot) qui y sont occupés à la pêche.

Au pied d'un grand et vieux *Evonymus bungeanus*, nous voyons une petite pagode bâtie en pierres sur la racine de l'arbre, à côté de la route : c'est qu'une partie de cette racine présente plus ou moins la forme d'une tête de serpent ! C'est donc une image naturelle du dragon traditionnel et un objet de vénération pour le peuple ; l'arbre est connu au loin sous le nom de *Mou-long-chou*, l'arbre au dragon femelle. Au moment de notre

passage devant cette singulière chapelle, un personnage, paraissant à sa mise être un lettré, et son suivant, étaient occupés à faire leurs dévotions devant cette incarnation ligneuse du divin reptile.

Immédiatement avant de déboucher dans la vallée du Han-kiang, la rivière se trouve tellement pressée entre les montagnes, que ses bords ne laissent plus de place pour un chemin; la route passe par la montagne. Par conséquent, vers deux heures, nous commençons l'ascension de cette dernière colline, par une route pavée et en zigzag. Le sommet de la montagne est surmonté de plusieurs jolies pagodes, dont les alentours sont littéralement couverts d'innombrables *ex-voto* en pierres de taille. Au point le plus élevé où passe notre route, mon baromètre descend à six cent quatre-vingt-six millimètres et m'indique une altitude d'un peu plus de neuf cents mètres pour le *Miao-chan*, ou mont aux Pagodes.

De cette hauteur, où nous nous arrêtons pour acheter à des marchands ambulants un peu d'eau de riz fermenté toute chaude, nous apercevons pour la première fois la plaine de Han-tchong-fou, déjà toute verdoyante de blés et de petits pois; et cette fraîche couleur de printemps est relevée par le fond rouge d'un sol ferrugineux. En effet, les montagnes où nous avons voyagé depuis plusieurs jours sont tellement imprégnées d'oxyde de fer, que la terre et les rochers en sont tout rougis, et que les alluvions de la plaine qui en

provinennent contiennent aussi cette matière en abondance.

Tous ceux qui ont eu l'occasion de voyager longtemps parmi les grandes montagnes auront remarqué le sentiment de soulagement qu'on éprouve au moment où l'on se retrouve en rase campagne, quel que soit d'ailleurs l'intérêt du motif qui les avait poussés dans les rocheuses gorges. Malgré la multiplicité de mes voyages, je n'ai jamais cessé d'éprouver ce sentiment de bien-être chaque fois que je me retrouve dans de pareilles circonstances : tant il est vrai que l'homme est fait pour vivre en face du ciel! Il lui faut l'immensité de la voûte céleste, l'étendue d'un vaste horizon plus en rapport avec les élans de l'intelligence humaine, qui voudrait embrasser et comprendre tout, même l'infini...

J'observe que mes douze porteurs et domestiques se sentent aussi fort contents d'en avoir enfin fini avec ces étroits ravins; mais je suppose que, chez eux, l'émotion esthétique ou le sentiment philosophique a moins de jeu que la pensée de bientôt terminer leurs fatigues. Je rends encore plus gais ces braves gens, que je traite non en mercenaires, mais comme mes frères dans la foi, en leur distribuant trois mille cinq cents sapèkes en cadeau, à notre arrivée à *Pao-tchén*, où nous allons passer la nuit. Là, nous sommes à quarante *li* de Han-tchong-fou, et à soixante *li* de *Ouang-kia-ouan*, hameau chrétien où je dois aller déposer mes bagages.

Aujourd'hui encore, nous avons continué à rencontrer sur notre route des granites, des gneiss, du calcaire primitif blanc, à gros cristaux et à mica, des marbres veinés, des dolomies; puis des gneiss encore, et des schistes micacés et talqueux renfermant une grande quantité de grenats très-bien cristallisés. Les roches siliceuses et quartzeuses abondent aussi dans les dernières montagnes, formant de grandes masses ou des filons qui pénètrent dans tous les sens les autres roches, même les calcaires. Je vois des variétés de ce calcaire qu'on pourrait appeler cloisonnées, à cause des filons entrecroisés de silice qui *perdurent* encore saillants alors que la pâte sédimentaire a cédé aux agents destructeurs. La roche principale du mont aux Pagodes (*Miao-chan*) est un marbre bleuâtre ou veiné de blanc.

Les coquilles terrestres abondent pour le coup dans cette montagne calcaire; j'y ramasse des *Bulimus*, des *Clausilia*, des *Helix*, dont une espèce fort jolie avait été déjà rencontrée par moi sur les bords du Yang-tsé, dans la gorge d'Itchang, et décrite sous le nom d'*Helix-subsimilis.* — Comment se fait-il que ce dernier mollusque foisonne dans cette colline, quand il manque dans toutes les autres montagnes de la contrée, qu'elles soient calcaires ou non?

26 février 1873. Fin du voyage à travers le Tsing-ling. Ciel très-couvert, vent froid, neige aux montagnes. Fait soixante *li* de chemin; arrivé à

Ouang-kia-ouan, où le baromètre marque sept cent douze millimètres, hauteur qui correspond (tous calculs faits) à cinq cent quatre-vingt-dix-huit mètres d'altitude. D'après cela, le pied méridional du Tsing-ling serait de plus de cent mètres moins élevé que le pied septentrional.

Cette fois-ci, nous avons passé notre nuit avec toutes les commodités d'une auberge chinoise, en dehors de l'enceinte murée de *Pao-tchén.* J'y ai appris que les deux Européens qui passèrent ici l'an dernier (baron de Richthofen et Cie) avaient continué leur route vers le Setchuan sans aller à Han-tchong-fou.

Quant à nous, il est déjà tard ce matin, et nous ne savons pas encore quelle direction il nous faut prendre, aucun de mes hommes n'étant jamais venu ici et personne ne connaissant, à l'auberge et au voisinage, le village chrétien où nous voudrions aller. Nous partons tout de même, au hasard, en suivant la route du chef-lieu du département.

Heureusement, après avoir passé sur un pont de bois la large rivière qui baigne le côté oriental de la ville, nous nous engageons dans un long faubourg où nous avons la fortune inattendue de rencontrer des chrétiens. L'un d'entre eux, qui a des parents à *Ouang-kia-ouan,* se fait un devoir de nous servir de guide : c'est plus loin que nous ne l'espérions ! Pour y parvenir, il nous faut marcher jusqu'à trois heures de l'après-midi, au travers d'une multitude de monticules rouges et nus, qui se ressemblent tous.

Le hameau de *la famille Ouang* est à deux lieues au nord du fleuve Han, et à trois lieues au nord-est de Han-tchong. Il y a là une chapelle et des chambres commodes pour le missionnaire.

Tout le pays est mamelonné et forme un plateau un peu plus élevé que la plaine de la rivière. Ces basses collines quaternaires ressemblent assez à celles du côté septentrional du Tsing-ling; mais elles sont rousses au lieu d'être jaunâtres. Comme je l'ai noté hier, cette couleur est la même que celle des montagnes du versant méridional de la chaîne qui, en ces régions, abonde d'oxydes métalliques. Ces dépôts diluviens n'auraient donc pas été transportés d'ailleurs, mais seraient descendus peu à peu des montagnes voisines, par l'action des pluies et des vents. Peut-être, quand la chaîne s'est soulevée, y avait-il au-dessus une couche de terre meuble, laquelle en aura disparu par l'effet des agents atmosphériques, en laissant des vallées béantes, et se sera écoulée et arrêtée en partie sur les plaines sous-jacentes. Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'une inondation générale n'eût pas laissé des dépôts de *niveau inégal* sur les deux côtés de la grande chaîne du Tsing-ling.

La vallée du Han-Kiang est peu large (de deux à cinq lieues), mais elle est très-fertile et bien cultivée. Maintenant, la population, qui avait été presque anéantie par les ravages du *Tchang-mao*, se remonte d'elle-même et par l'immigration des Setchuanais; la plupart des terres recommencent

à être cultivées; je vois les champs couverts de blé, d'orge, de petits pois, et, par-ci par-là, de pavot; mais ce narcotique est plus rare ici qu'au nord de la chaîne.

Il y a très-peu, presque point d'arbres, et partant peu d'oiseaux, à l'exception du *Pako* (*Acridotheres cristatellus*), qui foisonne dans les villes et les villages. L'autre seule espèce de volatile aperçue dans la journée est l'*Ixos Andersonii*, abrité en petit nombre parmi les épineux, rosiers des sépultures. Je ne remarque pas même aujourd'hui les pies et les corbeaux, ces tracassiers voleurs, qui communément empestent tous les recoins de la Chine : la faute en est peut-être au vent froid et au mauvais temps qu'il fait, et qui nous empêche même de distinguer les montagnes méridionales qu'on nous dit éloignées de quelques lieues seulement.

CHAPITRE XVI.

DU 27 FÉVRIER AU 15 MARS 1873.

Un moment de découragement. — Arrivée du P. Tchao. — Terribles détails sur les cruautés exercées par les rebelles. — Aspect de la belle et riche vallée de Han-tchong-fou; plantes cultivées. — Une héronnière. — Le buffle Arni. — Fossiles de Thin-kia-kho. — Un évanouissement. — Les montagnes de Ho-chen-miao. — La grotte aux chauves-souris; capture d'espèces nouvelles. — Prise d'un nouvel oiseau (*Sulhora cyanophrys*). — Culture du *Moueul*, cryptogame alimentaire. — Retour de la région des forêts; une fausse indication. — Course à la ville de Mién-chién. — Injustices des mandarins. — Composition géologique du Nord méridional du Tsing-ling. — Le vin de riz; les marbres, les houilles de la vallée du Han.

27 février 1873. — Ouang-kia-ouan. Ciel couvert, atmosphère lourde; menace de pluie au soir.

Me voilà bien embarrassé! Je pensais, comme on me l'avait dit, trouver ici, ou dans le voisinage, le P. Ouéy (P. Vidi, franciscain italien), et recevoir de lui les renseignements et les aides nécessaires pour aller m'établir au plus tôt au milieu des grandes montagnes. Malheureusement, il est parti, il y a seulement deux jours, pour aller fort loin

dans le sud-ouest, d'où il ne reviendra, dit-on, qu'au bout d'un mois ! Quant aux trois prêtres chinois qui desservent les chrétientés de cette vallée, il paraît qu'ils sont aussi plus ou moins éloignés de *Ouang-kia-ouan*. Patience !

Je me sens trop fatigué pour me remettre en route aujourd'hui et aller les trouver chez eux. Il faudra pourtant les voir bientôt, car il convient de leur annoncer ma venue dans leur district ; et, d'ailleurs, je ne saurais partir pour l'intérieur des montagnes sans avoir leurs indications et leurs secours.

Je dois le confesser ! il y a plusieurs jours que je me sens mélancolique et poursuivi d'une grande envie de me retrouver avec des confrères compatriotes. Je suis harassé des mille chicanes et de la duplicité des Chinois (mes domestiques compris), et je ne sais pas si je résisterai longtemps à la tentation de descendre le Han-Kiang et d'aller au plus vite travailler dans le Kiangsi : là je serai avec les miens, avec des hommes que j'aime et qui m'aiment ! Mais, d'autre part, je sens qu'il y a un grand intérêt scientifique à explorer cette région inconnue de l'ouest de Han-Tchong, y compris la pointe méridionale du Kansou et un coin du Kokonoor. Il est vrai que les gens qui m'entourent ne savent m'indiquer dans ces montagnes aucun animal nouveau ou important que je n'aie déjà rencontré ailleurs. Mais il y a toujours les plantes, les insectes, les mille créatures, petites et grandes, qui toutes ont leur valeur relative et

dont il est important de constater l'existence dans cette région, dans l'état actuel des sciences et des questions géogoniques agitées en Europe.

Il vaut donc mieux que je relève mon courage et que je me dévoue, pour accomplir ma tâche jusqu'au bout. Conséquemment, si ma santé ne se gâte pas trop, je veux essayer, Dieu aidant, de me transporter, dès la semaine prochaine, à *Ho-chen-miao*, un lieu de misères et de fatigues, me dit-on, mais le seul où l'on sache m'indiquer des bois et des montagnes de quelque importance. Il paraît qu'il y a des chasseurs dans cette petite chrétienté; ce qui veut dire qu'il y a aussi des animaux.

Aujourd'hui, je me trouve seul toute la journée dans cette grande résidence, où se réunissent de temps en temps les missionnaires du district, pour vaquer ensemble à leur retraite annuelle. J'ai donné à mes jeunes domestiques la permission d'aller visiter, avec leurs autres compagnons de voyage, ce qui reste de la célèbre ville de Han-tchong-fou, qui fut capitale de tout l'Empire sous le règne de l'empereur qui fit bâtir la grande muraille, il y a plus de deux mille ans. Le ciel est sombre aujourd'hui et m'empêche de voir les montagnes occidentales vers lesquelles je voudrais me diriger. Mais au sud, derrière les petites collines arrondies qui semblent occuper une vaste étendue, apparaissent des hauteurs importantes où l'on me dit qu'il y a de la neige jusqu'en juillet : cette chaîne sert de frontière entre le Chénsi et le Setchuan. Vers le nord, je distingue aussi des montagnes assez con-

sidérables, derrière lesquelles se cache le fameux *Thaé-péy*, qui, au dire de tous les Chensinois, est la principale de toute leur province.

Mes deux domestiques, qui sont partis dès le matin pour voir notre chef-lieu, si renommé dans toute la Chine, mais si déchu de sa grandeur et de sa prospérité depuis les destructions des rebelles, ont été chargés de s'informer de l'époque où il est possible de naviguer sur le Han-Kiang, et de voir s'il n'y aurait pas moyen d'expédier par ce fleuve nos caisses pour Han-Keou, avant de nous y embarquer nous-mêmes. En Europe, le dernier des hommes pourrait vous renseigner sur des questions semblables ; mais c'est bien autre chose ici !

Le soir, au moment même où j'écris ces lignes, mes jeunes gens reviennent de la capitale. Ils s'y sont bien amusés, sans doute ; mais ils n'ont point fait mes commissions ! Heureusement, bientôt après eux, arrive de son côté le P. Tchao, un prêtre chinois d'une cinquantaine d'années, au maintien digne et aux manières prévenantes. Me voilà tiré d'embarras et de mauvaise humeur ! Il était plus près d'ici qu'on ne le pensait, et il vient pour me souhaiter la bienvenue ; il pourra me fournir des indications. Ce brave homme abonde en paroles, à la manière des Chinois de quelque importance ; mais j'ai de la peine à apprendre de lui quelque chose de précis sur quoi que ce soit : ce n'est point le P. Vidi, un Européen ! Je comprends pourtant qu'il est d'avis que c'est à *Ho-chen-miao* que je trouverai le mieux ce que je cherche ; mais ce sont

des lieux très-misérables pour les ressources de la vie, et il faut trois jours pour s'y rendre avec les bagages. De plus, j'apprends que le Han-Kiang a trop peu d'eau maintenant pour y naviguer à son aise, mais que néanmoins il est possible en tout temps de se rendre par eau de Han-Chong jusqu'à Han-Keou, en changeant trois ou quatre fois de bateau en route. On compte environ quatre mille *li* de distance entre ces deux villes!

Ce monsieur me raconte encore que, avant les ravages des rebelles, ces régions étaient très-peuplées, très-riches, très-bien cultivées, qu'il y avait beaucoup d'arbres auprès des nombreux villages, etc., mais que l'invasion des *Tchang-mao* a tout ruiné, comme un ouragan détruit la moisson. Ce district renfermait beaucoup d'établissements chrétiens, et le nombre des fidèles montait à douze mille. Maintenant, il y en a beaucoup moins; un grand nombre d'entre eux sont morts, plutôt de misère que par le fer des rebelles. Pendant deux ans, la seule viande qui s'est vendue aux boucheries est la viande humaine, celle des personnes mortes d'inanition. Plusieurs mères dénaturées furent précipitées dans la rivière, pour avoir vendu leurs enfants comme s'ils étaient morts d'eux-mêmes, tandis qu'elles les avaient tués pour en vendre la chair!...

Il n'y a que peu de temps que le pays est purgé de ces brigands, cause de tant de maux et d'abrutissement. Moi-même, j'en ai bien rencontré encore quelques-uns à cheval, qui continuent à tenir la

campagne, et qui sont faciles à reconnaître à leurs longs cheveux ; mais on peut dire que le pays est maintenant en paix, et l'on a quitté les montagnes inaccessibles où l'on s'était sauvé, pour revenir cultiver la plaine et reconstruire les maisons détruites.

28 février 1873. Ouang-kia-ouan. Mauvais temps ; vent d'est, pluie froide et neige.

A cause du mauvais temps, le P. Tchao est resté aujourd'hui avec moi. Mes conversations avec lui et avec les chrétiens du pays me confirment dans mon intention de me transporter au site montueux de *Ho-chen-miao*.

1er mars 1873. Ouang-kia-ouan. Neige et ciel chargé. Le baromètre marque 713 mm.

Ce bon P. Tchao, après m'avoir donné de nouveaux renseignements et des instructions aux chrétiens de ce hameau, monte lestement sur sa mule jaune et repart pour sa mission, accompagné de son domestique à cheval. Il m'a promis de recommander à des pêcheurs de sa connaissance la capture d'un *Va-va-yu* (*Sieboldia Davidi*), gigantesque salamandre qui existe sûrement dans les eaux de cette vallée du *Han*, mais que l'on dit fort difficile à prendre en cette saison.

Ayant appris qu'un homme du pays était sur le point de partir pour Sin-gan-fou, je veux profiter de cette occasion pour y envoyer des lettres. Entre autres, j'en écris une fort longue sur tout ce que

j'ai observé dans le Tsing-ling : j'y insère les listes des mammifères et des oiseaux dont j'ai constaté la présence dans cette immense chaîne, pour le compte du Muséum.

2 mars 1873. Ouang-kia-ouan. Le temps est meilleur, mais l'air est pesant : l'on se ressent du voisinage du Setchuan.

Au nord, l'hiver et le printemps sont la saison du temps sec, des journées sereines; dans la Chine centrale, c'est l'époque des brumes, des petites pluies fréquentes.

J'emploie ma journée à tout préparer pour partir demain matin vers les régions occidentales. J'ai loué quatre hommes pour porter nos lits et les objets nécessaires pour une campagne qui pourra durer quelques mois, si je trouve à travailler utilement. On me dit que, en marchant bien, nous pourrons parvenir dans notre première journée à la chrétienté de Thin-kia-ko, éloignée d'ici de quatorze à quinze lieues : c'est beaucoup de chemin pour des piétons chargés et pour moi-même !

3 mars 1873. Départ de *Ouang-kia-ouan* pour *Ho-chen-miao*. Temps incertain; pluie par moments.

Dès quatre heures du matin, nous plions nos lits et nous nous mettons bientôt en marche en tenant la direction de l'ouest.

A la venue du jour, l'atmosphère se trouve

transparente, et je regarde à mon aise cette chaîne inconnue des *montagnes méridionales*, auxquelles on donne le nom de *Lan-chan :* le spectacle est beau ! Ce sont d'abord d'innombrables monticules arrondis, dispersés au delà de la plaine méridionale comme les vagues sur l'Océan. Ceux-ci sont suivis d'autres collines plus anguleuses, plus hautes, qui paraissent s'élever jusqu'à six ou sept cents mètres au-dessus du Han. Enfin, l'horizon est borné par une imposante muraille, blanche de neige, dont les points les plus éminents sont au sud-ouest de Han-tchong-fou. Du côté de l'occident aussi apparaît, derrière un triple rang de collines étagées, une longue et grande chaîne, qui appartient aux confins méridionaux du Kan-sou.

Nous marchons entre la plaine du Han-Kiang et les derniers contre-forts du Tsing-ling. Nous longeons des champs couverts de beau blé, de petits pois, de lentilles, de colza (*you-tsaé*) et de moutarde (*la-tsaé*). Ces deux dernières plantes oléagineuses, dont les jeunes pousses sont aussi mangées par nos Chinois, commencent à fleurir maintenant. Du reste, la nature dort encore sur ces sèches collines quaternaires, et il n'y a que très-peu de plantes spontanées qui commencent à végéter. J'observe un Astragalus déployant déjà ses jolies fleurs d'un rouge violet; le précoce *Forsithia* bravant depuis longtemps la neige et les gelées; une violette sans odeur, faisant rêver aux frais vallons de l'Europe.

Les arbres sont toujours rares : quelques *Diospyros* ou caquiers, des saules, de rares *Paulownia*. Je vois l'un de ces derniers formant le plus grand arbre de l'espèce que j'aie jamais vu ; il est isolé parmi les champs, et les hérons cendrés y ont établi leurs nids, au nombre de trente à quarante. Ces échassiers, que les indigènes ont le bon esprit de ne jamais tracasser, sont activement occupés, les uns à refaire leurs nids, les autres à couver, les autres à élever les petits, dont quelques-uns sont déjà grands. Cette vie de république permet à ces oiseaux de protéger alternativement leurs œufs et leurs nouveau-nés contre la rapacité des corbeaux et des milans.

J'ai souvent rencontré des héronnières dans mes voyages en Chine ; très-souvent elles sont établies sur les grands arbres des pagodes, et nous en avons même plusieurs dans l'intérieur de la ville de Pékin. Mais, partout, ces pacifiques familles sont l'objet du respect des populations. Chaque espèce de héron construit ses nids le plus près possible les uns des autres, pour une raison de protection mutuelle. J'ai vu jusque dans le Nord des héronnières d'aigrette, de gazette, de bihoreau et de héron gris ; mais je n'ai pas observé de nids d'*Ardeola prasinosceles* ailleurs que sur les saules qui bordent les rizières de la Chine centrale.

Les autres oiseaux que nous rencontrons ne présentent point de nouveauté : je distingue le *Turtur sinensis* et le *T. risorius*, plus nombreux encore ici qu'au nord de la chaîne ; le *Spizixos* vert

et jaune, broutant les jeunes feuilles de petits pois, en compagnie des deux *Ixos* du pays; les *Emberiza fucata* et *rustica*, et quelques *Cochevis* ou alouettes huppées. Je n'avais point vu encore si au sud ce gai chanteur des pierreuses collines de notre Europe méridionale.

Nous trouvons encore sur notre route un autre animal du Midi, moins gentil, il est vrai, mais dont la vue intéresse vivement mes deux Pékinois: ils ne connaissaient que de nom le *Chouy-niou*, le monstrueux buffle arni, aux immenses cornes noires et disposées en croissant.

Le buffle de Chine, appelé bœuf aquatique, diffère de celui qu'on voit en Égypte et en Italie par une taille plus forte et par ses cornes plus grandes, non obliques, mais dirigées en demi-cercle parfait sur le même plan. La peau est presque nue et d'un brun-sale. C'est un animal stupide et farouche, et qui a besoin d'être tenu par une courroie passée aux naseaux. Cependant, les Chinois le rendent aussi doux et familier que leurs autres bêtes domestiques. Les goûts aquatiques du buffle le rendent précieux pour la culture du riz; il est plus robuste et plus leste que le bœuf, mais il craint le froid. Aussi n'en ai-je jamais vu dans la province de Pékin. D'après ce qui m'a été rapporté, l'*Arni* vit à l'état sauvage dans les forêts marécageuses des Philippines, et il y est d'une férocité incroyable.

J'observe en route que les grandes pierres employées dans la construction des ponts et des bâtisses consistent en marbres de toute sorte

(blanc, veiné, brèche, etc.) provenant des montagnes au pied desquelles nous cheminons. Je vois aussi de la houille que l'on porte à dos d'homme d'une mine peu éloignée : c'est de la houille bitumineuse, qu'on me dit être fort bonne et abonder dans plusieurs localités.

Il m'est donc facile, dès à présent, de me rendre raison de la réputation de prospérité dont jouit au loin la vallée du Han-Kiang : climat bon et tempéré, terroir fertile, eaux abondantes et saines, profusion de toute sorte de pierres de construction et d'ornement, abondance de combustibles minéraux, etc. Entre les mains des Européens, cette contrée serait bien autre chose que ce que je la vois !

Bien que nous ayons fait aujourd'hui plus que le chemin ordinaire d'une journée de marche, nous arrivons avant la nuit close chez les chrétiens de *Thin-kia-kho*. Quoique troublés d'abord à la vue de sept ou huit hommes dont la venue ne leur a pas été annoncée, ces braves gens (quelque peu sauvages) doivent bien se résigner à nous donner un logement et des vivres (bien entendu, à mes frais) : il n'y a point aux environs d'auberges où nous puissions aller ; la maison où se trouve la chapelle des chrétiens est celle où vont loger toujours les missionnaires de passage. Les habitants ne perdent rien à cela, surtout avec moi.

4 mars 1873. — Thin-kia-kho. Baromètre : 708^{mm}. Beau temps d'abord, avec ciel mi-voilé ; puis quelque peu de pluie.

Comme j'ai appris que, à *Ho-chen-miao* où je me dirige, il y a un manque total des ressources de la vie, je suis obligé de m'arrêter ici pendant deux jours, pour donner à mes gens le temps d'acheter à la ville voisine des provisions de farine, de riz, d'huile, etc. Cette halte aidera à guérir mes pieds meurtris par les voyages précédents.

J'emploie mon temps à parcourir lentement ces basses et sèches collines des environs qui forment le talon du Tsing-ling oriental. Elles sont quaternaires vers le bas ; plus haut, la terre meuble est mélangée de nombreux cailloux de silex blanc, jaune, de quartz lydien. La roche, qui me paraît former la charpente des premiers monticules, est un grès siliceux, à gros grains, peu dur.

Il y a quelques arbres rabougris ; le *quercus sinensis* et le *quercus obovata* se trouvent à côté d'un troisième chêne à feuilles moyennes, de la forme commune, à gland petit, mince, pointu, muni d'une cupule glabre et d'un pédoncule court.

Je rencontre là, en compagnie de l'*Ixos xanthorrhoüs*, un oiseau nouveau pour le pays : c'est mon *Yuhina diademata*, de Moupin. Cet oiseau a les formes générales du Jaseur de Bohême, mais il est plus petit et ses parties supérieures sont colorées de brun-cendré ; il est insectivore et frugivore, comme les Ixos. Quant à l'*Ixos xanth.*, il paraît abondant dans toute la Chine centrale, parmi les montagnes moyennes, et il diffère de l'espèce vulgaire congénère (*Ixos sinensis*) par sa tête noire sans blanc, par ses sous-caudales rousses, par

une petite tache rouge qui orne les deux côtés du bec, et par une taille un peu plus forte. Il descend aussi moins que l'autre dans les plaines. — Tous les oiseaux de ce genre sont remarquables par leurs mœurs sociables, et par leur voix forte, variée, agréable, parfois burlesque; communément, leur queue est ornée en dessous de jaune, de roux, de rouge clair. Les nombreuses espèces d'Ixos connues sont surtout répandues dans les régions subtropicales de l'Orient, et la Chine en compte cinq : *Ixos Jocosus*, *Ix. chrysorrhoïdes*, *Ix. xanthorrhoüs*, *Ix. sinensis* et *Ixos hainanus*, (une variété de l'autre), propre à la grande île méridionale.

Les seules captures que je fais dans la journée consistent en quelques petits coléoptères (carabiques pour la plupart), que je ramasse sous les cailloux siliceux. Il y avait les débris d'un *Carabus*, d'après lesquels j'ai pu reconnaître le vrai *Carabus smaragdinus* du Nord, et que j'ai *emboîté* soigneusement, tant les insectes de ce genre sont rares en Chine.

5 mars 1873. — Thin-kia-kho. Temps sombre.

Je fais dans la matinée une course sur les bords d'un grand torrent qui sort des montagnes, en compagnie de mes chasseurs. Nous prenons *Ixos xanth.*, *Suya striata* et *Garrulax sannio*. Mais c'est en vain que nous poursuivons un magnifique faisan sans collier, seule espèce connue ici. J'aperçois voler sur les sables des *Cotyle sinensis*, petites

hirondelles qui ne diffèrent de nos *martins* d'Europe et de Pékin que par les teintes cendrées du dos. — Il y a beaucoup d'*Elæococca verrucosa*, quelques *Rhus vernicifera*, des *Stillingia sebifera*, des peupliers pyramidaux; et, dans un coin abrité, nous observons pour la première fois un abricotier en fleur.

C'est ici le point le plus septentrional où je rencontre l'*Elæococca* et le *Stillingia*, deux arbres abondamment cultivés dans toute la Chine méridionale, sous les noms de *Tong-chou* et *Yéou-chou.* Le premier, de la famille des euphorbiacées, a l'aspect et les proportions d'un figuier, avec des feuilles moins divisées. Il porte, en avril, de beaux panicules de fleurs ressemblant à celles du Catalpa et dépourvues de parfum; à la fin de l'automne mûrissent ses fruits qui sont de grosses capsules sphériques renfermant plusieurs amendes du volume d'une petite noix. Ces fruits écrasés donnent une huile abondante qu'on n'emploie qu'à l'éclairage et à vernir, quand elle a été épaissie par la cuisson. Le *Stillingia*, un euphorbiacé aussi, fait de loin l'effet d'un petit peuplier; ses fruits mûrissent en été, et laissent sortir par l'ébullition une matière graisseuse dont on fait des chandelles. Quant au *Sumac* à vernis, c'est un arbre de quatrième grandeur que l'on confondrait avec l'*Ailantus glandulosa*, faussement appelé en France vernis du Japon. Le vernis vénéneux de cette plante coule d'entailles obliques pratiquées sur le tronc et à la partie inférieure desquelles est fixée une

valve de moule pour recueillir la précieuse liqueur. Cette matière prend une couleur noire au contact de l'air et durcit d'autant plus rapidement que le temps est plus humide; appliquée sur le bois, elle forme un vernis très-dur, luisant, et d'un noir parfait. — Je ne sais pas jusqu'où s'avance dans le nord le *Rhus vernicifera* que j'ai déjà vu dans le Tsing-ling septentrional, mais j'ai souvent rencontré à Pekin le *Rhus semi-alata*, le *Rhus cotinus* et un autre *Rhus* ressemblant au *coriara*.

Dans l'après-midi, j'explore le ravin de Thin-kia-po à quatre lieues à l'est nord-est de la ville de *Mién-chién* et j'y découvre des schistes calcaires offrant des taches charbonneuses. En cassant ces chistes à coups de caillou, j'ai la bonne chance d'y trouver de magnifiques impressions de fougères (de deux sortes) et de feuilles de *bambou* ou de *cycas*.

Il n'y a là qu'une très-mince couche de houille, et ce combustible, inexploitable dans cette localité, est renfermé entre des schistes bleuâtres durs, à la suite desquels viennent des grès feuilletés, riches en mica et en quartz. Toute la série de ces roches est soulevée jusqu'à quarante degrés du côté du nord. Sous les schistes existent des granites qui paraissent avoir déplacé les strates sédimentaires.

Dans les collines environnantes l'on voit quantité de blocs siliceux et de quartz noir ou *lydien*, et c'est à une trentaine de *li* d'ici, à l'ouest, qu'on

extrait cette bonne houille dont j'ai parlé plus haut, et à laquelle se rapportent sans doute les débris végétaux que je vois dans ces vallons.

Je suis tout seul, ce soir, à visiter ces montagnes, et c'est avec tant d'ardeur que je travaille à briser les pierres fossilifères, pendant plus de deux heures, que tout à coup je me sens pris d'étourdissement et tomber évanoui sur mes précieux débris.... Revenu à mes sens, je m'arme d'énergie et, chargé du plus grand poids possible de ces trésors d'un nouveau genre, je retourne lentement au logis. J'y suis reçu (comme bien d'autres fois) aux grands éclats de rire de mes Chinois, qui ne comprennent pas qu'on puisse se charger de pierres sans être un manœuvre, et qui me prennent pour un fou sans doute!

Bien que la Chine soit riche en terrains carbonifères, c'est si rarement qu'il m'a été donné de rencontrer des traces claires de cette végétation antique qui nous a précédés de centaines de siècles, que je considère comme un bonheur la découverte que j'ai faite aujourd'hui. Aussi ne regretterai-je pas mes peines, d'autant plus que ces empreintes sont très-belles, quoique ne représentant que trois ou quatre espèces de plantes. Autrefois, j'en ai recueilli de six ou sept autres espèces, à *San-yu*, à l'ouest nord-ouest de Pékin. — C'est sans doute quand on aura réuni et étudié un grand nombre de ces fossiles que l'on pourra prononcer si tous nos dépôts houillers appartiennent ou non aux mêmes formations, et si notre terrain

carbonifère est réellement postérieur à celui d'Europe, ou bien s'y est déposé dans des conditions différentes.

6 mars 1873. — Voyage de Thin-kia-kho à Ho-chen-miao. Temps sombre; pluie ou neige tout le jour.

La petite chrétienté où nous devons aller est à sept ou huit lieues d'ici; mais comme nous ne ferons, pour y aller, que monter et descendre dans les montagnes, nous aurons besoin de toute notre journée pour arriver à notre étape.

Nous partons donc vers le point du jour, et, de colline en colline, nous parvenons au dos de montagnes ayant en moyenne trois ou quatre mille pieds d'altitude, dont les arêtes nous mèneront jusqu'à notre destination.

Sur notre chemin, le baromètre descend jusqu'à six cent douze millimètres, avec un demi-degré de température à dix heures.

Nous avons à notre droite, pendant longtemps, une grande montagne qui paraît s'étendre au loin vers le nord et avoir au moins trois mille mètres d'altitude.

Les roches observées en route, du midi au nord, sont : schistes divers, grès schisteux micacés et quartzeux, calcaire en couches puissantes souvent marmorisées, gneiss ou granite en couches; et puis du granite massif et toujours du granite et rien que du granite, jusqu'à la fin du voyage.

Les montagnes sont couvertes de hautes herbes et de broussailles, mais on les incendie souvent. Le pays devient de plus en plus boisé, à mesure qu'on approche de *Ho-chen-miao;* et je distingue cinq espèces différentes de chênes, deux de rhododendrons, des noisetiers, etc. Je trouve quelques pieds de *Cunninghamia lanceolata;* mais ce beau sapin, si commun plus au sud, n'est ici cultivé que comme ornement.

7 mars 1873. — *Ho-chen-miao.* Neige humide. Le baromètre me donne une altitude de treize cent quatre-vingt-dix mètres pour la chapelle des chrétiens.

L'endroit où je suis venu m'établir est à une douzaine de *li* plus au nord que *Ho-chen-miao* (la pagode au corps vivant) proprement dit, et s'appelle *Che-kia-pin.* Les environs de cette résidence ne paraissent pas devoir me fournir de bonnes collections. Aussi, quoique j'aie apporté ici des bagages suffisants pour y séjourner plusieurs mois, je crains bien de ne pouvoir guère y rester longtemps. La contrée est toute montueuse, il est vrai, et assez bien boisée çà et là; mais ce sont partout les mêmes montagnes granitiques. Les grandes montagnes à forêts se trouvent toujours plus loin! et c'est là seulement qu'on m'indique des animaux rares....

Ici les chasseurs prennent du sanglier, du musc et rarement du faisan (sans collier). Ils me disent que le faisan doré vit aussi aux environs,

de même qu'un autre gallinacé que je comprends être le *Pucrasia xanthospila*. On y connaît bien, *de nom*, le porc-épic, le *Rhizomys* et même le *Budorcas;* mais personne n'a jamais vu aucun de ces animaux. Il y aurait encore dans les bois un écureuil et un *Pteromys* grisâtre et de taille assez petite. Pour le moment, ces bons montagnards disent qu'ils ne peuvent prendre aucun de ces animaux. Cependant, j'ai pu décider quelques jeunes gens à aller, dès ce matin et malgré la neige, explorer une caverne où ils me disent qu'il y a des chauves-souris en grand nombre.

A raison du mauvais temps, nous avons gardé la maison ce matin. Notre logement, récemment bâti en terre et en paille, est largement ouvert à tous les vents, et nous nous y trouvons très-mal installés, ma chambre n'étant formée que d'un treillis à claire-voie qui n'arrête que les chiens et les porcs, mais point le froid ni les regards. D'un autre côté, ces chrétiens d'origine setchuanaise sont plus grossiers et plus méfiants que ceux que j'ai rencontrés encore dans cette province.

Ma première journée ne se passera pas sans quelque bonne acquisition : vers midi, mes hommes reviennent avec un sac rempli de plus de vingt chauves-souris, prises dans la susdite grotte. Il y en a une (un oreillard) qui est remarquable par ses larges oreilles qui sont aussi longues que son corps ; une seconde (un *Vesperus* ou *Murina*) a de très-petites oreilles, elle est hérissée d'un pelage roux, avec le ventre blanc. Toutes les autres

(*Phyllorhina*) appartiennent à une seule espèce, la même que je m'étais déjà procurée dans le Tsing-ling septentrional.

Dans l'après-midi, je vais visiter les montagnes d'alentour; je n'y vois rien d'intéressant : deux faisans, quatre *Pomatorhinus stridulus*, et quelques *Garr. sannio*. J'entends encore ici mon grand *Pom. gravivox*.

Il y a au pays quelques *châtaigniers* sauvages, le *Cephalotaxus*, les deux *pins*, le *quinquefolia* étant le plus commun. Le *Corylus sp*. abonde, de même que le *Sumac* à vernis, et des *cerisiers* sauvages dont le bois est estimé pour faire des meubles. Il y a encore l'*orme* et le *charme*, le bouleau blanc, un peuplier-tremble, des *saules* divers dont les plus nombreux ressemblent à notre *marceau :* mais ce sont les chênes qui forment la base des bois. Parmi les broussailles, je remarque une *Hydrangea*, une vigne qui donne, me dit-on, des grappes mangeables, et le fraisier sauvage en quantité. Les fougères me paraissent ressembler à celles du Setchuan, et non point à celles du nord de l'Empire, à l'exception du *Pteris aquilina*, qui prospère dans ces terrains granitiques.

8 mars 1873. — Ho-chen-miao. Ciel demi-serein.

Quoique la neige ne soit pas encore fondue entièrement, je vais visiter la grotte aux chauves-souris, qui est à un peu plus d'une lieue d'ici : je suis curieux de voir quelle sorte de grotte peut exister dans un pays exclusivement granitique.

La fameuse caverne consiste en un ravin étroit, où se sont amoncelés de grands quartiers de roches qui laissent parmi eux une sorte de canal d'une trentaine de pas de long, divisé en plusieurs compartiments; il y coule un petit ruisseau qui doit grossir aux jours de pluie et inonder en entier ce sol très-incliné. Ce grand trou, parfaitement obscur, n'est donc pas habitable, et ne l'a jamais été, pour les mammifères terrestres : par conséquent, point de fossiles là, point de fouilles à faire. Mais la rareté des cavités dans un pays tout granitique et où manquent les grands et vieux troncs d'arbres fait que les chéiroptères y viennent prendre leurs quartiers d'hiver, pendus par les pieds de derrière aux parois supérieures de la grotte, qui, çà et là, sont assez élevées pour n'être pas à la portée des quadrupèdes carnassiers.

Mes montagnards d'hier ont tellement purgé ce pauvre repaire de chauves-souris, que nous n'y en trouvons plus que trois aujourd'hui; et encore ne veux-je pas les emporter, étant assez fourni de cette espèce commune.

Ce lieu obscur est aussi le séjour d'une grande phalène grise qui voltige à son aise, sans crainte du froid extérieur. J'y prends encore de grandes araignées particulières à ces sombres lieux, ainsi que de curieux grillons remarquables par la longueur de leurs minces pattes. Mais pas trace de coléoptère à yeux ou sans yeux.

Chemin faisant, je tue un *Siva ruficeps*, une de

nos nouveautés du Setchuan, et un *Suthora conspicillata*, autre rareté des confins du Kokonoor : ce dernier oiseau était en petite troupe, laquelle s'est unie, après mon coup de feu, à une bande de *Suthora webbiana*. Mais, en général, l'on voit fort peu d'oiseaux, à l'exception de l'*Emberiza elegans*, qui abonde au pays.

9 mars 1873. — Ho-chen-miao. Ciel couvert, mais bon temps.

Aujourd'hui, des chasseurs du voisinage m'apportent deux muscs qui sont en mauvais état et que d'ailleurs je ne pourrais pas acquérir, vu le haut prix qu'ils en demandent même pour la peau seule. L'un de ces chevrotins, armé de longues canines, a la gorge et les parties inférieures du corps jaunâtres, avec tout le dessus d'un brun verdâtre. L'autre, sans dents canines (femelle ou jeune), a le cou et le dessous d'un gris-blanc, avec le dessus d'un olivâtre gris : ces deux animaux viennent d'être pris ensemble. Par conséquent, les variétés de cette espèce qu'on voudrait fonder sur les couleurs inférieures ne seraient que des différences d'âge et de sexe.

Dans une promenade (c'est un dimanche) que je fais dans la soirée, je vois près d'un torrent des *Spizixos* chassant aux insectes ailés, à la manière des *Yuhina* et des *Ixos*, ou bien de nos *Mussiccapa*. Deux *Motacilla Hodgsonii*, qui ont été capturés dans la journée, ont le dos noir, et dans l'un le noir de la poitrine commence à monter vers le bec.

10 mars 1873. — Ho-chen-miao. Beau temps avec nuages. Course à la forêt.

Accompagné de mes deux domestiques et de deux chasseurs du pays, je pars pour visiter, pendant tout le jour ce que l'on appelle ici la *Vieille-Forêt*. C'est une région montueuse, toute granitique, hérissée de crêtes aiguës qui rayonnent en divers sens. Ces hauteurs et les étroites vallées qui en dépendent sont encore assez bien garnies d'arbres ; mais depuis longtemps il n'y en a plus de gros, et l'on continue rapidement à couper tous ceux qui acquièrent une certaine épaisseur.

Le *Pinus sinensis*, le *P. quinquefolia* et l'*Abies thié-sha* sont les seuls conifères de ces montagnes, avec le *Cephalotaxus* qui s'arrête dans les vallées. Il y a encore là, outre le chêne à feuilles ordinaires, un autre chêne qui est nouveau pour moi : il a des feuilles persistantes, rudes, piquantes et ressemblant un peu à celles du *houx*. Cet arbre a le port de celui que j'ai désigné sous le nom de *quercus ilicoïdes*, et rentre dans la section des chênes à bois très-dur, que les Chinois distinguent sous le nom de *Thié-siang* ou chênes de fer : il croît bien vers deux mille mètres d'altitude. Je rencontre encore dans la *Vieille-Forêt* deux espèces de *Betulus*, le peuplier-tremble, des *Celtis* et enfin des *Alnus*. Ce dernier arbre, que j'étais impatient de retrouver, est sans doute de la même espèce que celui qui foisonne au Setchuan occidental et que j'ai signalé sous le nom d'*Alnus sinensis*. Mais les rhododendrons n'abondent pas ici comme à

Moupin : je n'en distingue que de deux ou trois espèces.

Au point le plus élevé où nous parvenons, mon baromètre descend à cinq cent quatre-vingt-dix millimètres, et j'y trouve une altitude de deux mille deux cents mètres ; il y a de la neige glacée, et le plus souvent il est difficile de marcher, si ce n'est en rampant ou en s'accrochant aux broussailles. Parmi les rochers élevés et escarpés, je vois beaucoup de traces de chevrotins à musc ; sur une pente boisée j'observe les galeries du *Rhizomys*, que la neige n'empêche pas de sortir de sa retraite pour aller faire sa provision de feuilles : je retire de ses trous quelques rameaux du chêne *thié-siang*. Nous trouvons encore des vestiges peu nombreux de *Ceriornis* et de *Pucrasia*, mais sans apercevoir de ces gallinacés autre chose que des plumes provenant d'individus dévorés par les bêtes sauvages.

Du reste, ces froides forêts sont bien silencieuses en ce temps ; et, en dehors des coups de hache des bûcherons qui résonnent par les vallées, l'on n'y entend que quelques cris de *casse-noix* et de *geai*. A force de recherches, je parviens aussi à voir quelques petits oiseaux insectivores qui, d'arbre en arbre, de pic en pic, volent avec l'inquiétude et la rapidité d'êtres qui sont pressés par la faim. Je reconnais le *Sitta sinensis*, le *Parus pekinensis* et le *Sylviparus modestus*, tous oiseaux fort intéressants que je ne puis parvenir à atteindre. Mais je capture, ici aussi, le *Siva cinereiceps*

et un joli *Suthora* blanc-jaune, d'espèce nouvelle; cette dernière acquisition paye largement mes fatigues. Ce petit oiseau a les proportions et à peu près les couleurs du *Suthora gularis*, de Moupin; mais il diffère de celui-ci par le manque du petit rabat noir et par la présence de deux larges sourcils d'un cendré bleuâtre : c'est donc avec raison que cette espèce pourra porter l'épithète spécifique de *Cyanophrys*. Cette espèce paraît rare et est inconnue à mes chasseurs indigènes; je n'en ai vu qu'une paire, becquetant les herbes sèches qui sortaient de la neige, parmi les bois élevés.

Après avoir pendant tout le jour marché, couru, rampé, glissé et pataugé dans la neige, dans la boue et sur la glace, nous laissons les hauteurs pour retourner au logis. Les chasseurs chinois m'avaient quitté à midi.

Au bas de la vallée que nous suivons, j'ai la bonne chance de rencontrer une autre de mes nouveautés de Moupin : c'est un *Yanthocincla lunulata*, un oiseau isolé qui paraît égaré dans ces parages.

11 mars 1873. Ho-chen-miao Ciel couvert, mais bon temps.

La forêt explorée hier ne serait pas la seule connue ici, ni la plus considérable. Il paraît qu'il existe d'autres bois et d'autres montagnes bien plus importants ; mais c'est si loin vers le nord que je ne trouve pas de guides qui veuillent m'y accompagner en cette saison, d'autant plus qu'il

n'y a plus là de maisons de chrétiens où nous puissions aller chercher l'hospitalité.

Dès mon arrivée dans ces quartiers, je me suis aperçu que les habitants, outre qu'ils sont assez grossiers, assez sauvages, montrent très-peu de bonne volonté pour m'aider dans mes travaux et dans mes chasses. Bien que je paye mes dépenses et les services reçus bien au-dessus de leur valeur, ces montagnards sont impatients de me voir *décamper* de leur hameau : ils me prennent sans doute pour un espion!

Tout de même, si ces lieux devaient me fournir des nouveautés zoologiques de quelque importance, je persisterais à y rester, malgré toute la méfiance de mes gens : je finirais par les apprivoiser. Mais je suis dès à présent convaincu qu'il n'y a ici qu'une fraction des animaux que j'ai déjà rencontrés au nord-ouest du Setchuan; par conséquent, je me décide, encore une fois, à aller chercher fortune ailleurs..., et nous nous mettons à recorder nos bagages, pour retourner demain dans la plaine méridionale.

Pendant que mes hommes rangent mes paquets et louent les porteurs nécessaires, j'emploie cette dernière journée à récolter les différentes fougères qui conservent, à cette époque, leurs frondes vertes dans les lieux abrités : parmi les espèces sèches, je vois des *Struthiopteris*, et notre fougère royale en quantité.

Je rencontre encore et capture un second exemplaire isolé d'*Yanth. lunulata* et deux *Siva rufica-*

pilla : cette dernière espèce aime les bambouseraies sauvages, et fréquente des lieux plus bas que son congénère à la tête argentée.

Je dois mentionner ici une industrie particulière à ces montagnes, où croissent en quantité les chênes de toute espèce : c'est la culture et la cueillette du *Mou-eul* (oreille du bois), ce lichen gélatineux que les Chinois aiment tant à mêler à tous leurs plats de choix, et qu'ils obtiennent aussi au Yunan et en d'autres provinces du sud. Voici comment ces montagnards procèdent pour avoir le *Mou-eul* : ils coupent un grand nombre de chênes de médiocre taille, qu'ils émondent de leurs branches ; puis ils en attachent un long, horizontalement et fixé à deux pieux, à hauteur d'homme, et ils appuient sur celui-là, obliquement et des deux côtés, le plus qu'ils peuvent de troncs de chênes garnis de leur écorce. Quand les agents atmosphériques commencent à faire pourrir ces bois, il s'y développe en été une très-grande quantité de ces cryptogames charnus et d'une couleur brune, que l'on récolte au fur et à mesure qu'ils croissent. La production en est d'autant plus copieuse que les pluies de l'été sont plus longues.

On me dit que ces montagnes produisent en très-grande quantité cette substance alimentaire, et qu'on en récolte encore davantage parmi les collines du sud du Han-Kiang. Les chrétiens de ces districts servent habituellement à leurs missionnaires du *Mou-eul*, comme un plat de prédilection ;

et je puis dire que ce précieux végétal, un peu cartilagineux, se mange et se digère très-bien.

D'après ce qu'il m'a semblé comprendre, il faut pour la culture du *Mou-eul :* 1° du bois de chêne; 2° des montagnes granitiques; 3° un climat humide et assez chaud en été. Aussi croirais-je que notre France occidentale conviendrait, en beaucoup d'endroits, pour une abondante production de cette plante dont l'usage, d'après moi, serait fort avantageux aux personnes faibles de poitrine.

12 mars 1873. Retour de Ho-chen-miao à Thin-kia-kho. Ciel couvert; pas de pluie.

Pour les raisons susdites, je quitte ce matin, sans regret, ces montagnes et leurs rudes habitants; d'autant plus que, pour avoir les objets les plus nécessaires, comme le riz et le blé, j'aurais été obligé d'envoyer les acheter à la plaine (vingt-deux lieues! aller et retour).

Notre journée de voyage se fait sans rien observer de particulier. Aujourd'hui, au point le plus haut où passe notre route, mon baromètre marque six cent douze millimètres.

Grâce à la hauteur des nuages, je crois apercevoir que les montagnes les plus élevées de cette contrée sont celles qui font suite à ce massif imposant qui se voit à une dizaine de lieues au nord-ouest de Thin-kia-kho, et dont les dépendances continuent à perte de vue vers le nord. Mais je pense que les principaux sommets n'en dépassent pas trois mille cinq cents mètres d'altitude. C'est

au côté occidental de cette *chaîne dans la chaîne* que nous apparaissent les crêtes dentées que nous avons parcourues avant-hier, et qui ont deux mille mètres d'altitude moyenne.

Une petite anecdote. Pendant que, suivant mon habitude, je cheminais cette après-midi bien en avant de mes gens, voilà que j'arrive à une bifurcation de la route, sans plus savoir quelle est la voie que je dois suivre. Précisément, il se trouve là quelques ouvriers occupés à construire une maisonnette. Sur ma demande adressée très-poliment, l'un d'entre eux me dit que c'est par le sentier de droite que je dois marcher. Or, comme ce chemin menait à une haute montagne, tout embarrassée de broussailles, où il me semblait que je n'étais point passé en venant, j'avais lieu de craindre que l'on ne m'eût donné une indication erronée. Je m'assieds donc là au pied d'un rocher, et à quelque distance des maçons, pour attendre ma suite. Mes hommes venus, je leur demande bien à haute voix si c'est par la droite ou par la gauche que je dois continuer ma route; et quand leur réponse, donnée aussi à toute voix, démontre la fausseté de l'indication qu'on venait de me donner, je vais droit au méchant trompeur, et, au milieu du silence et de l'ébahissement des assistants, je lui administre une leçon inattendue, légère, mais suffisante pour qu'il se souvienne que le mensonge ne porte pas toujours bonheur. Cette petite scène *ex abrupto* a excité parmi mes hommes une hilarité qui a duré jus-

qu'à la nuit, c'est-à-dire jusqu'à notre arrivée chez les chrétiens de Thin-kia-kho.

13 mars 1873. Thin-kia-kho. Très-beau temps; notre première journée sereine du pays de Han-tchong-fou.

Je vais voir *Mién-chién*, à une trentaine de *li* à l'ouest, et à l'extrémité occidentale de ce qu'on appelle ici la plaine de Han-tchong : c'est une ville ruinée et vide, depuis le passage des rebelles, tout y ayant été détruit et brûlé en dehors comme en dedans des murailles. On y a rebâti quelques maisons, surtout devant la porte orientale; mais c'est bien petit et bien misérable encore pour un *Chién*, ou chef-lieu d'arrondissement! Parmi les objets étalés dans les boutiques, je vois une peau de chat sauvage semblable à celui que j'ai acquis dans le Tsing-ling (*Felis scripta*), et une peau mutilée de *Paguna larvata*, remarquable par ses teintes obscures et par le noir de son cou et de sa longue queue.

Près de cette ville, le Han-Kiang n'est guère qu'un torrent, du moins maintenant; néanmoins nous y apercevons amarrés un certain nombre de bateaux voyageurs. Ceux-ci profitent de toutes les crues pour se porter sur d'autres points de la rivière.

A notre retour, nous traversons, près du fleuve, un long et populeux *forum* ou marché, où se font toutes les affaires commerciales de ces parages, et qui a nom *Tsaé-yuén-tou.*

Je suis accompagné, au retour de cette course, de plusieurs chrétiens des environs qui sont allés à *Miên-chiên* payer leurs contributions annuelles. Chemin faisant, ils m'apprennent que le mandarin les oblige à le payer, non point en lingots d'argent, mais seulement en sapèkes de cuivre, en exigeant deux mille sapèkes pour chaque taël ou once d'argent. De cette façon, cet intègre magistrat, en revendant les sapèkes reçues aux changeurs du pays, à raison de dix-sept à dix-huit cents par taël, se fait un boni de plus de dix pour cent.

Le peuple se récrie bien contre cette injuste et tyrannique conduite : mais à qui s'adresser pour obtenir justice? C'est un usage général en Chine : les mandarins ne diffèrent entre eux que par la variété des procédés qu'ils emploient pour extorquer l'argent des administrés, en plus ou moins grande abondance, suivant leur degré de capacité inventive...; et les victimes s'y résignent, en disant : « Si j'étais à leur place, j'en ferais tout autant! »

La fatigue nous ayant obligés à prendre haleine devant une petite auberge, on nous y sert, pour la valeur d'*un sou* de notre monnaie, un cruchon de vin de riz qui nous restaure admirablement bien. Cette boisson, d'un goût aigrelet et un peu amer, est stomachique et contient peu d'alcool; son bon marché est une preuve de la facilité de sa fabrication.

Ce premier beau temps du printemps a fait sor-

tir les insectes. Nous prenons des cincindèles ressemblant à notre *Cic. riparia* et *Cic. germanica* des *Meloes*, des *Altica* et quelques petits carabiques se rapprochant des *Feronia* et des *Amara*. Des papillons communs, appartenant aux genres *Papilio*, *Gonopterix*, *Colias* et *Vanessa*, voltigent par la plaine où, en plus des fleurs de colza et de moutarde, ils trouvent maintenant celles des saules, de l'abricotier et du prunier domestiques.

Il passe tout le jour beaucoup de choucas noirs se dirigeant au nord. Il y a quantité de *Pako* autour des habitations humaines; et sur une plage pierreuse nous apercevons huit grandes outardes, auxquelles mon Pékinois Ouang envoie un coup de fusil très-inutile.

Chemin faisant, nous avons abattu plusieurs *Galerida cristata*, un *Ixos xanth.*, et un *Spizixos*, dont la tête est très-noire et le cou cendré.

14 mars 1873. Thin-kia-kho. Assez beau temps, avec fort vent d'est.

Aujourd'hui, je retourne chercher des empreintes végétales parmi les ardoises carbonifères que j'avais découvertes il y a quelques jours.

Comme je l'ai noté déjà, dans cette localité toute la série des roches stratifiées paraît être dans l'ordre qui suit, en allant du bord de la plaine aux grandes montagnes du nord : 1° collines quaternaires; 2° collines plus élevées et plus accidentées, où la terre meuble est mêlée de beaucoup de cailloux quartzeux, blancs, jaunes, noirs;

3° grès schisteux micacés, avec beaucoup de quartz; 4° phyllades ou schistes noirâtres ou bleuâtres, avec traces de houille et empreintes végétales; 5° encore des grès micacés avec quartz; 6° une seconde série de phyllades avec empreintes végétales; 7° grès schisteux; 8° épaisses couches de calcaire impur, bleuâtre, et parfois changé en marbre blanc, mêlées aussi à beaucoup de quartz. Toutes ces couches sont soulevées, beaucoup et irrégulièrement, mais en général vers le nord, par les masses granitiques qui continuent vers l'intérieur de la chaîne, sans limite connue de moi.

C'est sur la deuxième série des ardoises fossilifères que je dirige aujourd'hui mon attention. Là je ne trouve plus d'empreintes de fougères, mais bien celles, très-nombreuses, de feuilles de monocotylédonées, paraissant des bambous, des calamites. Nous faisons une bonne provision de ces schistes à empreintes, que, cette fois, mes domestiques rapportent soigneusement au logis.

Au soir, nous disposons tout pour retourner demain à *Ouang-kia-ouan*, où j'avais laissé une partie de mes effets. J'ai l'intention d'aller de là à une chrétienté dite de *Pa-ko-chan*, qu'on m'a dit se trouver au pied des montagnes du sud, nommées *Lan-chan*. Je veux voir si par là il y aura un lieu plus favorable pour mes recherches et des Chinois mieux disposés pour me seconder dans mes travaux.

15 mars 1873. Retour de Thin-kia-kho à Ouang-kia-ouan.

Mauvais temps. Il commence à pleuvoir au moment même de notre départ; et la pluie continue plus ou moins pendant tout le jour. Cela nè nous empêche pas de faire nos douze ou treize lieues de chemin, à pied, comme toujours.

Le vent froid d'est et le ciel sombre font qu'on ne voit rien dans la campagne, si ce n'est des pies, des corbeaux, des choucas et quelques alouettes huppées, dont je n'entends jamais sans émotion l'harmonieux et plaintif sifflement, et sans me rappeler les délicieuses collines de Savone, toutes parfumées des émanations du ciste, du myrte, de la lavande et du thym. On aperçoit aussi des volées innombrables d'étourneaux cendrés.

A la pâte de farine bouillie à l'eau, qui forme tout notre dîner, nous ajoutons encore du vin de riz, qu'on nous vend ici pour la valeur de six centimes l'équivalent d'une bouteille.

Ce vin de riz, que nous trouverons désormais dans tout le Midi, se fait, non pas avec toute sorte de riz, mais avec la *variété glutineuse* qu'on cultive *ad hoc*, et qu'on appelle *ngo-mi*. Cependant, le riz ordinaire peut aussi donner du vin, mais moins abondant et moins bon. Pour obtenir la liqueur, on met le riz dans un grand vase de terre et l'on y ajoute du levain. Au bout de cinq ou six jours en été, et plus en hiver, la fermentation a été suffisante pour que le vin soit formé. Quand

on veut obtenir du vin en plus grande abondance, mais aussi plus faible, on ajoute de l'eau sur le riz fermenté, et l'on chauffe les vases fermés, au moyen d'un feu doux. — On ne distille point, mais l'on décante simplement : l'alambic n'est employé que pour avoir l'eau-de-vie, que les Chinois appellent *Chao-tsiou*, ou vin brûlé.

Ce vin de riz est très-faible, mais il possède un petit goût acide qui le rend agréable pendant les chaleurs. Dans ces pays-ci, on est dans l'habitude de lui donner un peu d'amertume, en ajoutant des feuilles d'armoise.

Quoique nous suivions aujourd'hui un autre chemin que l'autre jour, je continue à voir que les pierres employées aux ponts et aux autres rares constructions solides sont des grès rouges et des marbres blancs, veinés, rouges, brèches, etc.

Malgré cette abondance de bonnes pierres, les maisons sont, dans la plaine comme dans la montagne, bâties en terre battue et couvertes de paille, rarement de tuiles.

Dans cette belle vallée du Han, la campagne est agréable à voir maintenant : les champs de colza, aux odorantes fleurs jaunes, ressortent sur le vert général des autres champs à céréales ou à légumineuses.

J'apprends de mes gens que cette immense quantité de petits pois, que l'on cultive au Chénsi, sert surtout à la nourriture du bétail.

Aux bords incultes des champs commencent à fleurir plusieurs plantes sauvages : la bourse-

à-pasteur y est en quantité, de même que la dent-de-lion; un *Lithospermum* herbacé offre un mélange agréable de fleurs bleues et violettes; un *Corydalis* a des fleurs roses assez grandes, que l'on confond de loin avec celles de son voisin, l'*Astragalus sibiricus*.

Outre l'hirondelle de rivage à dos cendré (*Cotyle sinensis*), que j'ai rencontrée le long des torrents sablonneux dès le premier jour de mon arrivée dans cette vallée, nous commençons depuis quelque temps à voir voler l'hirondelle domestique (*Hirundo gutturalis*), une variété plus petite que l'espèce européenne. Mais je crains que le froid qui a recommencé ne fasse fuir au sud ces aimables messagères du printemps !

CHAPITRE XVII.

DU 16 AU 25 MARS 1873.

Séjour chez les chrétiens de Ouang-kia-ouan. — Impossibilité morale de s'avancer à l'Ouest, dans les conditions où se trouve le voyageur. — Productions méridionales. — Course à Pa-ko-chan. — Innombrables collines granitiques. — Culture de l'Aconit. — Agréable rencontre du P. Vidi; réflexions sur l'étude des sciences naturelles. — Vénération du tombeau du P. Fabre; une pagode érigée en son honneur par les païens.

16 mars 1873. Ouang-kia-ouan. Temps froid; vent, menace de pluie ou de neige. Thermomètre: quatre degrés; baromètre: sept cent quatorze millimètres; sous le trente-troisième degré de latitude.

C'est dimanche. En revoyant, pendant le repos de ce jour, mes notes et mes cartes, je me sens beaucoup de regret de ne pouvoir pas m'avancer plus à l'ouest et jusques aux sources des deux plus grands fleuves de la Chine! C'est là le point intéressant pour la géographie et pour l'histoire naturelle. Mais je vois que, pour y parvenir, il fau-

drait se trouver dans d'autres conditions que les miennes : 1° il ne faudrait pas la guerre au Kansou ; 2° il faudrait avoir la protection réelle, efficace, du gouvernement chinois, et même son aide, son concours : ce qui est impossible dans l'état actuel des affaires politiques ; 3° il faudrait être plusieurs hommes de bonne volonté et avoir une escorte pour la protection ; 4° il faudrait disposer de fonds assez considérables, pour organiser une petite caravane, une véritable expédition.

Tout cela me manque, de même que la vigueur de la jeunesse et de la santé. Et si, tel que je suis, le désir de rendre un grand service à la science me poussait dans ces régions inconnues et réputées très-inhospitalières, je ferais bien sans doute un acte de courage et de dévouement ; mais il serait tout à fait déraisonnable. N'ayant pas pour moi plus d'une chance de succès contre neuf d'insuccès, je succomberais inutilement dans l'entreprise !...

Avant que le commencement des rébellions n'eût mit sens dessus dessous toute cette portion de l'Empire, un missionnaire prudent aurait pu parcourir tout le *Kansou*. Mais, même alors, il n'eût pu se hasarder seul dans les régions plus méridionales, qui sont les plus intéressantes à connaître, dont les habitants parlent des langues inconnues, vivent de brigandage le plus possible (comme les *Miaotze* du Kouy-tcheou), et, me dit-on, reçoivent à coups de fusil les étrangers qui s'égarent sur leurs territoires. Autrefois, MM. Huc et Gabet ne traversèrent le Kokonoor que par la

grand'route et unis à une caravane innombrable qui ne faisait que passer.

Telles sont donc mes dispositions d'esprit et de corps, en ce moment, que je renonce même à aller visiter les intéressantes provinces du *Yunan* et du *Kouy-tcheou*, où j'avais jusqu'ici espéré pouvoir me rendre un jour. Je descendrai à *Han-Keou*, après avoir terminé mes collections de ce département de Han-Tchong. Le voisinage des Européens me rendra l'énergie suffisante pour explorer le sud-est du Kiangsi et l'ouest du Tchékiang. J'ai lieu de croire que, après cela, mes forces seront tellement usées que je n'aurai plus qu'à penser à une autre retraite....

Quand l'œuvre d'*occidentalisation* de la Chine aura fait quelques progrès de plus, et que ce vaste empire sera devenu praticable pour les Européens, d'autres hommes, mieux préparés que moi pour une exploration scientifique et moins embarrassés dans leurs mouvements que ne l'est un missionnaire catholique, compléteront le travail d'investigation que je ne fais qu'ébaucher; et cela, avec moins de peines et plus de succès que je n'en ai.

17 mars 1873. Ouang-kia-ouan. Le temps, froid au matin, se remet peu à peu au beau.

Je vais parcourir nos collines voisines. Outre le blé, l'orge, le colza, les petits pois, les lentilles, qui couvrent les champs, j'y vois pour la première fois en Chine des *pois chiches*. Ce légumineux, tant aimé des Italiens et des Espagnols, est-il une ré-

cente introduction ici? C'est ce qu'on ne sait pas m'apprendre.

En parcourant les ravins creusés par un ruisseau dans la couche du terrain quaternaire, je trouve une dent molaire d'un grand ruminant; malheureusement, ce fossile est mal conservé et se réduit en poussière. J'y ramasse aussi un petit fragment d'un os costal méconnaissable, mais que mes Chinois disent bravement être humain!

Les eaux de ce ruisseau, où un pêcheur travaille pour moi, me donnent une espèce particulière de goujon, et un autre joli petit poisson que les habitants du pays nomment *pien-yu* (poisson plat) : il a la forme d'une dorade, mais il n'atteint que quatre onces de poids. Il a le dos d'un vert et bleu très-brillant, les flancs ornés de rose et de violet, et les nageoires teintes de rouge, de même que la queue et les yeux. C'est une admirable petite créature.

Là même, nous prenons encore quelques *Telphusa*, ressemblant aux crabes de Mou-kia-pin. Mais ceux que nous avons pêchés dans les ruisseaux de Ho-chen-miao forment une espèce bien distincte de celle-ci et toute nouvelle pour moi. J'ai rencontré les restes de ces crustacés jusque bien haut dans les montagnes, où ils vont se faire dévorer par les putois et par l'*Urva cancrivora*.

L'arbre qui reste encore le plus commun dans ces environs est le *Ligustrum lucidum*, dont quelques pieds atteignent de grandes proportions. Il y a aussi bon nombre de *Pistacia sinensis*, qui

croissent bien dans les terrains les plus secs.

Ce soir, j'acquiers un petit *Cricetulus*, d'un gris cendré foncé, qui paraît différer de ceux que j'ai vus jusqu'ici : il a sa raie dorsale à peine visible. Je ne pense pas qu'un rongeur de ce genre ait été encore rencontré si au sud que le trente-troisième degré de latitude.

18 mars 1873. Ouang-kia-ouan. Ciel couvert.

Je vais rendre ma visite au bon P. Tchao, qui se trouve, ces jours-ci, à trois lieues d'ici, au sud du Han-Kiang. Nous traversons ce fleuve sur un long pont de bois, que l'on enlève en été. Les eaux sont claires maintenant et assez abondantes pour porter des bateaux ; elles sont animées par la présence de quantités de sarcelles et de canards sauvages, et de nombreuses volées de *Motacilla alboïdes* prennent leurs ébats sur le rivage.

Je vois aujourd'hui une paire de *Lanius-schah*, des *Sturnus sericeus* et des *Euphona melanura*, trois espèces du Sud que je n'avais pas encore rencontrées dans ce voyage. Je trouve aussi, en cage, un merle noir à bec jaune (*Merula sinensis*), autre intéressant oiseau méridional, qu'on me dit avoir été pris aux alentours.

Mais une chose qui me frappe d'étonnement, c'est de voir comme la rivière sert de ligne de démarcation, de limite infranchissable pour certains végétaux qui foisonnent au Sud. Ainsi, cette sorte de grand frêne qui abonde tout le long des eaux des provinces méridionales est aussi assez commun

dans cette vallée du Han-Kiang; mais je ne l'y ai jamais rencontré au nord de ce cours d'eau. La pie-grièche typique de la Chine et l'étourneau soyeux feraient-ils de même? Le fait est que, d'après moi, certains animaux recherchent, plus que le climat, certaines conditions de végétation et de manière d'être des régions qu'ils fréquentent.

19 mars 1873. Ouang-kia-ouan. Temps couvert.

Rien à noter aujourd'hui. Je me prépare à aller demain jusqu'à cent *li* de distance, au sud, pour voir si, dans la localité nommée *Pa-ko-chan*, il y aurait quelque chose à faire pour moi. Dans le cas (non espéré) que cet endroit fût favorable, je pourrais m'y établir pour quelques mois, afin d'y explorer le *Lan-chan*.

20 mars 1873. Course à *Pa-ko-chan*. Journée sombre.

Partis de bonne heure, nous arrivons à Pa-ko-chan vers quatre heures du soir, ayant fait dix lieues de chemin en dix heures de temps.

Cet établissement chrétien, assez considérable, n'est pas non plus un lieu qui me convienne pour mon but : il n'y a là que de petites collines, toutes granitiques, se ressemblant toutes, cultivées à leur base et sur leurs flancs, et parfois couvertes au sommet de *Quercus sinensis*, de *Q. obovata* et d'un troisième chêne à feuilles moyennes. Point de broussailles ou de fourrés d'importance, et partant point de place pour la nature spontanée. Ce ne

sont pas des bois, mais des taillis composés de petits arbres, proprement entretenus par la main de l'homme. Au bas des vallons existent partout de belles rizières, auprès desquelles on voit quelques *Cunninghamia*, des *aulnes* (*Alnus sinensis*), le *Liquidambar formosana* et le *Fortunea sinensis*.

Les collines les plus élevées peuvent atteindre jusqu'à cinq cents mètres d'élévation au-dessus de la plaine du *Han;* et depuis les bords de cette rivière je n'y ai vu que des roches granitiques. Ces granites, faciles à se désagréger, continuent jusqu'à la grande chaîne du *Lan-chan*, qui est encore à trois ou quatre lieues plus au sud. Les plus hautes de ces montagnes qu'on aperçoive d'ici me paraissent avoir près de trois mille mètres d'altitude.

Dans toutes ces collines si propres, il y a pénurie d'oiseaux et de plantes herbacées. J'y observe seulement un beau *myosotis*, qui commence à ouvrir ses fleurs bleues et roses, et une autre belle borraginée, dont la fleur d'un bleu foncé sent le *lilas* ordinaire.

21 mars 1873. Pa-ko-chan. Beau temps. Le thermomètre à huit heures : trois degrés ; le baromètre : six cent soixante-seize millimètres. Nous avons donc un millier de mètres d'altitude pour cette chapelle.

J'emploie toute ma journée à parcourir ces collines si proprettes, si jolies, dans tous les sens. Je capture une paire d'*Orites glaucogularis* et un *Re-*

guloïdes proregulus. Les autres oiseaux rencontrés sont les *Garrulax sannio* et *perspiciltatus*, le *Picus guerini*, le *Phasianus decollatus*, le *Turdus Naumanni*, l'*Yanthia cyanura* et le *Ruticilla aurorea*. Je vois aussi, dans une belle bambouseraie qui tapisse le fond d'un vallon, un oiseau inconnu qui m'intrigue beaucoup. C'est une sorte de très-petit *Oropneuste*, d'un olivâtre roux, ayant un cri presque semblable au *toc-toc* du troglodyte vulgaire. Je n'ai pas pu parvenir à m'emparer de cet intéressant vagabond, qui butinait tout seul parmi l'épais feuillage des bambous; mais je l'ai vu de si près que je me suis assuré que c'est un oiseau inconnu de moi et non compris encore dans les catalogues ornithologiques de la Chine.

Les rares arbustes, rosiers et ronces, de ces collines, sont tous des espèces que j'ai rencontrées jadis plus au sud de l'Empire; et ce *facies* méridional qu'offre la vallée du Han-Kiang est surtout remarquable, comme je l'ai déjà noté, à partir du lit de cette rivière.

Outre les arbres déjà cités, je dois encore nommer l'*Elæococca*, abondamment cultivé pour son huile, et le vulgaire pin chinois, qui ressemble tant à notre *Pinus maritima*. Quant aux bambous domestiques de cette contrée, ils ne croissent pas au delà de l'épaisseur du poignet. Je dois noter encore que, en récoltant ce soir quelques rameaux fleuris de l'*Alnus*, j'ai observé que ses bourgeons prêts à montrer les feuilles répandent une odeur aromatique très-prononcée.

Les autres captures de cette journée consistent en quelques insectes des genres *Cincindela* et *Brachinus*, deux espèces de petits sauriens, et une espèce nouvelle de petit poisson pêché dans une fontaine isolée. Nous prenons encore au bord des rizières, nues maintenant, des crabes à carapace non dentée, semblables à ceux de *Thin-kia-kho*.

Ici aussi j'ai trouvé quelques Chinois qui possèdent des fusils à mèche : ils s'en servent en hiver pour chasser le faisan, le sanglier et le lièvre. Il y en a parmi eux qui ont pénétré jusque dans la chaîne du *Lan-chan :* les espèces animales qu'ils me disent se trouver dans ces montagnes considérables sont les mêmes que celles de la chaîne du Tsing-ling, moins le *Budorcas*, l'*Antilope Edwardsii* et l'*Ithaginis sinensis*. En un mot, il n'y a rien de nouveau pour moi, ni ici ni dans les environs, et il ne me restera plus qu'à penser à descendre au Kiangsi. Car, après Pa-ko-chan, j'aurai eu épuisé toutes les stations chrétiennes de ce département, que l'on m'avait indiquées comme pouvant offrir des ressources pour mes travaux...

22 mars 1873. Retour de Pa-ko-chan à Ouang-kia-ouan. Bon temps, ciel couvert; air calme, sans être pesant.

Nous sommes sur pied dès trois heures du matin, et bientôt prêts à reprendre la route de Ouang-kia-ouan. Je regrette beaucoup que ce site de Pa-ko-chan n'offre pas de ressources suffisantes pour mes collections, car il y a là un établissement

chrétien plus commode que tous les autres du même genre, pour pouvoir m'y installer avec mes domestiques et tout mon attirail de naturaliste, et la vie y est facile. Mais, si ces agréables conditions me faisaient rester ici pendant le printemps, la venue de la saison des pluies m'obligerait à y prolonger mon séjour durant tout l'été, et cette perte de temps ne serait compensée par aucune acquisition de valeur.

Tous les pays sont beaux avec le beau temps ! Aujourd'hui, ces monotones collines me font meilleure mine que lorsque j'y suis venu. La végétation semble faire un peu de progrès ; on entend chanter quelques oiseaux : un *Lusciniopsis*, différant peu par la voix du *Lusc. brevipennis* de Moupin ; le bruant élégant, aux sourcils et à la gorge jaunes ; le rouge-queue aurore ; le geai d'outremer. Mais ici quel triste printemps, en comparaison de celui de notre France, et pour les fleurs, et pour les oiseaux, et pour les gentils insectes de toute classe, si nombreux, si variés en Occident !... Et pourtant je suis en ce moment entre le trente-deuxième et le trente-troisième degré de latitude. Mais la monotonie et la pauvreté des productions naturelles semblent être le caractère de la plus grande partie de l'empire chinois.

Aujourd'hui j'ai remarqué que le frêne du Midi ressemblait moins au *Fraxinus Bungeanca* qu'à notre *Frax. ornus*, et qu'il est aussi l'un des arbres communs que l'on trouve le long des cours d'eau de ce pays.

Je rencontre encore, comme au Setchuan septentrional, des champs cultivés en *Aconitus* (*Napellus?*) ; cette plante si vénéneuse est très-recherchée pour la pharmacie chinoise.

Un autre objet bien plus intéressant attire aussi mon attention, quand je me retrouve sur la plaine immédiate du Han-Kiang. Parmi les larges pierres rousses employées aux fréquents petits ponts de la route, j'en remarque plusieurs qui sont fossilifères : parmi d'autres fragments de coquilles appartenant aux âges paléozoïques, je compte distinctement trois *Orthocères*, de la longueur et de l'épaisseur du doigt. — Il faudra que j'aille examiner les carrières d'où proviennent ces pierres de taille, et que je me procure des échantillons de ces pétrifications qui remontent au delà des formations carbonifères.

23 mars 1873. Ouang-kia-ouan. Beau temps.

En rentrant hier au soir dans notre quartier général provisoire, on m'a annoncé la bonne nouvelle que le P. Vidi est aussi arrivé dans un village peu éloigné d'ici, après avoir abrégé de moitié le temps présumé de sa mission. Et, dès ce soir même, ce missionnaire italien, qui vit ici depuis plusieurs années sans voir d'Européens, a la bonne pensée de venir chez moi au moment même où je songeais à lui faire ma visite.

Ce monsieur, qui paraît instruit et très-intelligent, est originaire de Vérone et a fait ses études dans un collége organisé à la manière allemande. Les

éléments de l'histoire naturelle qu'il a étudiés avec goût l'ont mis en état de comprendre (chose fort rare parmi les hommes de notre profession) que l'étude de la nature est bien autre chose qu'un caprice de curiosité, qui n'est bonne tout au plus qu'à occuper les loisirs des personnes désœuvrées.... Aussi n'ai-je pas besoin de *justifier*, auprès du P. Vidi, l'ardeur avec laquelle je m'occupe de recherches d'histoire naturelle, et lui-même se fait-il spontanément un devoir d'expliquer aux chrétiens du lieu que je ne suis ni un *espion*, ni un *fou*, ni un *condamné à la glèbe*, ni un homme *désœuvré* et *incapable* de rien faire de mieux que de courir après les bêtes, d'arracher des herbes et de casser des cailloux.

J'avoue que l'un de mes chagrins les plus sensibles, quand je me trouve avec les hommes de ma robe, fort respectables d'ailleurs pour leurs vertus et leur science théologique, mais trop étrangers aux découvertes des sciences d'observation, c'est de me voir quelquefois, à propos de mes occupations d'histoire naturelle, l'objet d'une sorte de pitié et de leurs railleries sur ce qu'ils appellent une *toquade*, ou une perte de temps.

Quelques-uns, il est vrai, accordent que sur tant de missionnaires européens qui vivent en Chine il y en ait un qui distraie de son temps quelques jours pour former les collections qui lui ont été demandées et qui sont destinées aux galeries nationales, Mais il en est peu qui conviennent que

les questions d'histoire naturelle puissent sérieusement intéresser les ministres de la religion catholique. Les opinions des naturalistes sur l'âge du monde, sur celui du genre humain lui-même et des êtres vivants qui peuplent la terre, sur l'existence, la nature et l'époque du déluge de Noé, etc., ne sont que de pures hypothèses, quand ce ne sont pas des impertinences.... On ne se doute guère que c'est la connaissance complète des êtres que nous voyons sur notre planète, et de leur mode de distribution, l'étude de leurs relations avec les fossiles, qui doit nous apprendre le dernier mot sur les questions les plus vitales qui puissent intéresser l'esprit humain! — Un jeune et fervent missionnaire, bien ferré sur sa théologie et sur l'histoire, mais dépourvu de toute notion de géologie, s'écriait naguère, à la vue d'une coquille silicifiée que je venais de retirer d'une *roche dévonienne*, que c'était là une preuve évidente que le déluge mosaïque avait aussi couvert la Chine.... (C'était un *spirifer* plus ancien que la houille.) D'autres, à l'exemple du pieux auteur de la *Religion devant la science*, après avoir avancé que le nom de science ne convient pas aux connaissances naturelles, croient avoir tout dit et pouvoir expliquer toutes les formations antiques et tous les dépôts fossilifères, en attribuant aux lois de la nature et à la vie organique des premiers âges une activité qu'elles ne possèdent plus aujourd'hui; de manière que la période classique des six ou sept mille ans doit suffire

abondamment pour expliquer tout ce que nous voyons dans notre globe, etc...

Le P. Vidi m'apprend que, dans son dernier voyage à la partie orientale du département, il a vu porter deux peaux fraîches d'un grand *Felis*, bien différent du *Kin-tsien-pao* ou panthère commune. D'après sa description, je comprends qu'il s'agit du *Felis macroscelis*, ce léopard aux teintes cendrées variées de larges raies noires, que j'ai rencontré aussi à Moupin, et qui vit jusque dans les grandes îles de la Malaisie. Il me dit aussi qu'à une demi-journée de distance à l'ouest de *Mièn-Chièn*, il existe un ruisseau où jadis il a pris lui-même des *Oa-oa-ya* (salamandres) de moyenne taille : voilà une indication précise qui me fait le plus grand plaisir et dont je profiterai avec empressement. Est-ce mon *Sieboldia*, ou une autre espèce inconnue d'amphibien ? Je vais essayer d'en obtenir des exemplaires vivants.

24 mars 1873. Beau temps. Course à *Fong-kia-yng*.

Le P. Vidi a passé la nuit dans notre résidence, et il a tout disposé pour que je puisse aller avec lui passer deux jours dans un village qui est à trois lieues d'ici, au sud de la rivière. Je pars d'autant plus volontiers qu'on me dit que, sur une pierre de taille près de laquelle nous aurons à passer, il y a une *sauterelle* pétrifiée ! ainsi que d'autres fossiles.

Cette fois, c'est en barque que nous traversons

le Han-Kiang, qui est toujours couvert d'oiseaux prêts à partir pour le Nord. Le *Casarka rutila* commence à être moins abondant : il remonte dans la Mongolie et au Tibet, où ce beau canard niche et est l'objet d'un respect superstitieux qui lui est fort utile.

J'observe, sur le rivage, que les cailloux roulés par les eaux sont des grès siliceux jaunâtres, contenant des grains noirs de quartz lydien ; il y a aussi quelques morceaux de calcaire paraissant carbonifère.

Cette fois-ci, notre petit voyage se fait à cheval ; et cinq ou six autres cavaliers forment notre escorte d'honneur. Au passage d'un canal sans pont, l'un de nos guides qui se faisait remarquer par sa mise prétentieuse, une sorte d'élégant, de *gommeux*, s'engage bravement dans l'eau dans un endroit dangereux où son mulet perd pied et disparaît momentanément sous l'eau. Notre jeune étourdi flotte à la surface et gagne la rive à la nage, moins effrayé qu'humilié de sa mésaventure et surtout du piteux état de ses beaux habits de soie : nous nous efforçons de retenir le rire qui pointe sur nos lèvres, pour ne pas ajouter à la confusion de ce pauvre garçon, qui est obligé d'achever sa course à pied, humble comme une poule mouillée.

Quand nous sommes arrivés à la pierre aux fossiles, je trouve que la prétendue sauterelle pétrifiée n'est autre chose qu'un fragment d'un *échinoderme* quelconque ; la pierre est un grès cal-

caire d'un rouge jaune, très-dur, et contient aussi des traces d'orthocères. On me dit que ce bloc, qui forme l'angle d'une maison, provient du *Léan-chan*, colline située à trois ou quatre lieues à l'ouest de Han-tchong-fou, et où il existe aussi de la houille. C'est, paraît-il, des nombreuses carrières de cette montagne que viennent toutes ces grandes dalles, rouges et jaunes, fossilifères ou non, que l'on voit employées aux constructions de cette plaine : il faudra aller jusque-là.

Ce soir arrive de Sin-gan-fou un courrier du P. Vidi qui lui apporte des lettres : il y en a aussi pour moi. L'une de celles-ci, écrite par mon correspondant de Changhay, m'apprend que les journaux de cette ville ont annoncé le prochain envoi en Chine de deux expéditions scientifiques françaises... ! l'une pour explorer le *Tonking* et le *Yunan*, et l'autre, sous la direction de M. Dabry, pour explorer la Chine centrale. Cette nouvelle inattendue, et que je trouve presque étrange, ne laisse pas de me causer un plaisir indicible, d'abord, parce que je vois que les malheurs de la patrie ne font pas oublier à mes compatriotes les questions scientifiques ; ensuite, parce que j'aurai moins de regret de laisser inexplorée cette importante région, sachant que d'autres Français y viendront bientôt pour compléter l'œuvre d'investigation et d'étude que je n'ai pu que commencer....

25 mars 1873. Fong-kia-yng. Belle et chaude journée, comme hier.

Après les fonctions religieuses par lesquelles nous célébrons la fête de l'Annonciation, nous allons, le P. Vidi et moi, visiter une sépulture qui jouit de la vénération des chrétiens du pays, et même de celle des païens des environs. C'est là que fut enterré, il y a près de deux siècles, le premier missionnaire qui a implanté la foi chrétienne dans cette contrée. La tradition n'a point conservé ici le nom de cet apôtre, mais l'inscription chinoise de la pierre tumulaire dit que c'était un prêtre français, appartenant à la compagnie de Jésus (j'ai su ailleurs qu'il s'agit d'un P. Fabre, natif d'Avignon). C'est à lui que doivent leur origine toutes les chrétientés de cette vallée de Hantchong, où il a laissé la réputation d'un saint. Aussi son nom y est-il invoqué journellement, autant par les païens que par les chrétiens, et son tombeau est-il un lieu de rendez-vous pour les malades, fidèles et infidèles, qui ont foi dans la puissance de son intercession. On lui attribue plusieurs miracles.... Mais je me suis aperçu que ce n'est pas toujours avec raison. Ainsi, l'on raconte que, dans un temps de persécution, un mandarin ennemi des chrétiens voulut faire abattre la pierre tumulaire qui porte l'inscription chinoise, mais qu'aux premiers coups de marteau le monument commença à verser du sang; ce qui fit renoncer à cette destruction sacrilége. On montre encore les marges de la fente, que l'on dit teintes du sang miraculeux. Or, voici ce que j'y ai vu de mes yeux : la pierre (un grand bloc de

marbre en parallélogramme, planté verticalement en terre) porte en effet une fente transversale, laquelle est incessamment *roussie*, et non *rougie*, par une matière étrangère; mais celle-ci n'est que de l'*oxyde de fer*, dont abonde la masse de cette pierre calcaire, et que l'eau pluviale dissout et fait suinter sur les bords de la fente !... Heureusement, la réputation de vertu et de sainteté de l'apôtre de Han-tchong repose sur des titres plus sérieux que celui-là.

Une autre preuve de la vénération dont jouit le *P. Fan* (nom vulgaire du missionnaire en question), même dans la population païenne, c'est qu'on a érigé en son honneur une pagode qui est desservie par des bonzes, dans l'une des gorges du Tsing-ling. Voici ce que dit la tradition du pays à ce sujet : « Un jour que ce saint prédicateur traversait les grandes montagnes, les hommes qui portaient ses bagages refusèrent de le suivre, en disant que cette route était infestée de tigres et qu'on ne passait jamais là sans que quelqu'un fût enlevé et dévoré par ces animaux. — Ne craignez rien, leur dit le missionnaire; et après avoir fait quelques prières, il bénit ces montagnes.... » Depuis lors, dit-on, oncques plus il n'arriva qu'un voyageur fût tué par le tigre dans ces parages. Et c'est pour cela qu'on lui érigea une chapelle, où sa statue représentant plus ou moins un prêtre catholique en costume d'église est journellement invoquée par les passants craintifs.

Comme je ne suis point allé dans le lieu dont il

s'agit, c'est par ouï-dire que je raconte ce que je viens de dire, et sans garantir l'authenticité de cette histoire ni même l'existence de la pagode de *Han-shien-sheng*.

Après dîner, je retourne à Ouang-kia-ouan, pour me préparer à aller demain visiter la montagne aux pétrifications. Dans cette course, en fait d'animaux, je n'ai acquis qu'une jolie petite tortue, remarquable par sa carapace pointillée et par la longueur de sa mince queue; c'est peut-être un jeune de l'*Emys sinensis*, espèce qui paraît rare dans cette vallée.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE I.

PRÉLIMINAIRE.

Voyage en Europe, 1870-1872. — Arrivée en France pendant la guerre. — Séjour en Italie jusqu'à la chute de la Commune. — Muséum national d'histoire naturelle; exposition des collections de l'abbé A. David............. 1

CHAPITRE II.

PRÉLIMINAIRE.

Changhay. — L'*Hydropotes inermis*. — Les collections d'histoire naturelle du R. P. Heude. — Voyage à Ning-po; M. R. Swinhoe et ses nouvelles acquisitions. — Course à Fong-hoa. — Tournée de trente-quatre jours dans l'intérieur du Tché-Kiang; aspect riant de cette province. — Notes sur les conditions géologiques, botaniques et zoologiques des pays compris entre Ning-po et Kiou-tchéou. — L'*Ibis cendré*, l'*Elanus melanopterus*, l'*Haliastur indus*. — Un *Triton* nouveau; grande tortue d'eau douce. — Arbres principaux.—Retour à Changhay; rencontre du géologue Von Richthofen. — Les oiseaux de passage de cette ville au printemps.................. 17

CHAPITRE III.

PRÉLIMINAIRE.

Départ pour le Nord de l'Empire. — Tiéntsin; souvenir du massacre des Français; les établissements chrétiens. —

Pékin; le cabinet du Péy-thang; observations zoologiques : *Cygnus Davidi*, le Macaque du Nord, etc....... 37

CHAPITRE IV.

DU 2 AU 13 OCTOBRE 1872.

Départ de Pékin pour Sin-gan-foù, chef-lieu du Chénsi, à deux mille six cents *li* de distance de la capitale. — Le capitaine Prjewalski, explorateur russe. — Difficultés pour trouver des moyens de transport à Pékin. — Monotone voyage en charrette à travers la plaine du Tchély.— Rencontre d'une ambassade tibétaine; visite au Bouddha incarné. — Mauvaise réputation de la petite ville de Péy-ho. — La taupe musquée et autres animaux du pays. — Halte chez Mgr Tagliabue; œuvres des missionnaires à Tching-tin-fou. — Principales plantes cultivées dans la grande plaine. — Les *Paélou*, ou arcs de triomphe sur la grande route...................... 43

CHAPITRE V.

DU 14 AU 24 OCTOBRE 1872.

Province du Honan. — La pie bleue. — Orage; rencontre d'un mandarin pékinois. — Grand orage. — Causes de la destruction des bois en Chine. — Duel d'un lièvre et d'un busard. — Les figues-caques. — Misères des auberges. — Halte chez des mahométans. — Les serins canaris. — Arrivée au Hoang-ho...................... 67

CHAPITRE VI.

DU 24 OCTOBRE AU 2 NOVEMBRE 1872.

Passage du Fleuve-Jaune. — Phénomène électrique. — Mauvaise conduite des bateliers; disputes. — *Diluvium hoang-hoïen* et ses fossiles; sa formation probable. — Nouveaux désagréments et insultes d'un soldat; pusillanimité des conducteurs. — Mines de houille dans

le Honan. — Habitations souterraines. — Collines de *Loess* et leurs hélices fossiles. — Un camp retranché sur les frontières du Honan. — Longues et ennuyeuses formalités avec la police de Tong-kouan. — Altitude du sommet de l'angle du Hoang-ho. — Voyage au Chénsi. — Aspect des montagnes. — Ruines accumulées par les rebelles.. 85

CHAPITRE VII.

DU 3 AU 10 NOVEMBRE 1872.

Arrivée à Sin-gan-fou. — Aspect grandiose de cette ancienne capitale de l'empire. — Perte de temps au Yamén. — Séjour dans la résidence épiscopale. — Corbeaux et corneilles innombrables. — Importance des observations minutieuses en histoire naturelle. — Renseignements sur le Kansou et les régions occidentales; le chameau sauvage. — Monument nestorien de Sin-gan-fou. — Argent du Chénsi. — Manne mystérieuse tombée du ciel. — Histoire de la grande rébellion des Mahométans. — Un Français devenu général dans l'armée impériale. — Religion musulmane en Chine............ 113

CHAPITRE VIII.

DU 11 NOVEMBRE AU 9 DÉCEMBRE 1872.

Départ de Sin-gan-fou pour le Tsing-ling. — Les brouettiers à la porte. — Voyage agréable. — Arrivée au hameau d'Inkiapo; arbres et animaux des montagnes. — Choix d'une résidence chez les chrétiens du Lao-yu. — Chasse à l'antilope de roche. — Mélange d'oiseaux du Nord avec ceux du Midi, de plantes septentrionales avec les plantes méridionales : *Ailanthus*, *Cedrela*, *Melia*, *Catalpa*, *Paulownia*, *Magnolia*. — Un animal inconnu, imprenable... — Chapelle des chrétiens indigènes; notre vie chez eux; occupations quotidiennes. — Chasse au Léopard. — Nouvelle espèce d'Ithagine................ 139

CHAPITRE IX.

DU 10 AU 14 DÉCEMBRE 1872.

Expédition du Lao-ling; voyage d'exploration dans l'intérieur de la chaîne; nature des roches. — Prise d'un *Nemorhedus* ou antilope de roche. — Ascension du *Kouang-thang-chan*, le géant des montagnes du Lao-ling, qui a quatre mille mètres d'altitude. — Traces des animaux sur la neige. — Mélèzes et genévriers rabougris croissant aux grandes hauteurs. — Vent irrésistible. — Hospitalité reçue dans une cabane de bois. — Productions de la région des forêts. — Déplorable destruction des bois et conséquences regrettables de ce vandalisme. — Réflexions à ce sujet. — Retour à Inkiapo.. 177

CHAPITRE X.

DU 15 DÉCEMBRE 1872 AU 12 JANVIER 1873.

Continuation des travaux et des recherches dans le Lao-yu. — Acquisition de deux oiseaux nouveaux (*Pomatorhinus gravivox* et *Uragus lepidus*). — Désagréments du caractère chinois. — Administration d'un vieillard; fête de Noël. — Les félins connus de la Chine. — Nouvelle espèce de vigne. — Un autre nouvel oiseau (*Pnoepyga halsueti*). — Réflexions sur l'année qui finit. — Arrivée d'un prêtre chinois : mœurs chinoises. — Les poissons du torrent. — Les singes du Tsing-ling. — Préparatifs de départ; regrets.................................. 197

CHAPITRE XI.

DU 13 AU 23 JANVIER 1873.

Départ de la vallée de Lao-yu. — Plaine septentrionale; sépultures chinoises. — Un grand cimetière mandarinal et nombreux animaux qui y séjournent. — Halte chez les chrétiens de Ho-kia-djaé. — L'Ibis rose et autres

oiseaux aquatiques. — Rencontre agréable d'un évêque italien. — L'écureuil volant, la grande outarde, etc..... 225

CHAPITRE XII.

DU 24 AU 28 JANVIER 1873.

Séjour à Yén-kia-tsoun. — Les habitants des collines quaternaires. — Course à Mou-kia-pin, près du Thaé-péy-chan ; le Budorcas et les autres ruminants de la célèbre montagne. — Un grand Aralia. — Course à Sin-djaé-li ; le Pterorhinus Davidi. — Renseignements sur les rebelles Tchang-mao ; leur cruauté, leur but, leur fin. — Estimation de la population totale de la Chine ; cause de la divergence des opinions à ce sujet..................... 243

CHAPITRE XIII.

DU 29 JANVIER AU 10 FÉVRIER 1873.

Fêtes du nouvel an chinois. — Cérémonies ; musique chinoise, instruments, airs, exécution. — Visite à une mine de charbon. — Premiers insectes de l'année. — Récréations des Chinois, l'escarpolette. — Différend des chrétiens avec les païens de leur voisinage, arrangé par l'intervention du voyageur. — Seconde course à Sin-djaé-li ; tour des domestiques. — Ascension d'une dépendance du Thaé-péy-chan. — Une autre mine de charbon ; effet de la décomposition spontanée de la pyrite. — La vallée de Hong-hoa. — Abondance et familiarité des faisans..... 259

CHAPITRE XIV.

DU 11 AU 17 FÉVRIER 1873.

Course aux confins du Kansou. — Encore les collines quaternaires.—Séjour à Se-yuén-chang. — Abondance du gibier sous les thuyas des sépultures. — Le costume des femmes chinoises ; leur visite annuelle à la maison pa-

ternelle. — Terrain diluvien et ses fossiles. — Préparatifs de départ pour traverser l'épaisse chaîne des monts Tsing-ling.. 285

CHAPITRE XV.

DU 18 AU 26 FÉVRIER 1873.

Voyage à travers la chaîne du Tsing-ling. — Départ de Yén-kia-tsoun; adieux des chrétiens. — Rencontre d'un loup. — Halte à Inkotzouy. — Un vieux magnolia. — Pagodes dans les montagnes. — Point culminant de la route. — Animaux, arbres et roches observés en chemin. — Entrain des voyageurs; chaussures pour les vaches. — La tête du dragon. — Abondance de grenats; coquilles nouvelles. — Sortie des montagnes au huitième jour. — Les *ex-voto* du Mont-aux-Pagodes. — Collines quaternaires de la vallée du Han. — Arrivée à Ouang-kia-ouan.. 299

CHAPITRE XVI.

DU 27 FÉVRIER AU 15 MARS 1873.

Un moment de découragement. — Arrivée du P. Tchao. — Terribles détails sur les cruautés exercées par les rebelles. — Aspect de la belle et riche vallée de Han-tchong-fou; plantes cultivées. — Une héronnière. — Le buffle Arni. — Fossiles de Thin-kia-kho. — Un évanouissement. — Les montagnes de Ho-chen-miao. — La grotte aux chauves-souris; capture d'espèces nouvelles. — Prise d'un nouvel oiseau (*Sulhora cyanophrys*). — Culture du *Mou-eul*, cryptogame alimentaire. — Retour de la région des forêts; une fausse indication. — Course à la ville de Mién-chién. — Injustices des mandarins. — Composition géologique du Nord méridional du Tsing-ling. — Le vin de riz; les marbres, les houilles de la vallée du Han.. 321

CHAPITRE XVII.

DU 16 AU 25 MARS 1873.

Séjour chez les chrétiens de Ouang-kia-ouan. — Impossibilité morale de s'avancer à l'ouest, dans les conditions où se trouve le voyageur. — Productions méridionales.— Course à Pa-ko-chan. — Innombrables collines granitiques. — Culture de l'Aconit. — Agréable rencontre du P. Vidi ; réflexions sur l'étude des sciences naturelles. — Vénération du tombeau du P. Fabre ; une pagode érigée en son honneur par les païens........................ 357

15 959. — Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris

